

UNIVERSITÉ DE LYON — FACULTÉ DE DROIT

Les Syndicats Ouvriers Allemands après la Guerre

Idéologies et Réalités

THÈSE POUR LE DOCTORAT

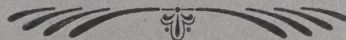
Présentée et soutenue à la Faculté de Droit de Lyon

PAR

ROBERT GOETZ

LICENCIÉ ÈS-LETTRES

LAURÉAT DU CONCOURS GÉNÉRAL DES FACULTÉS DE DROIT,
DE LA FACULTÉ DE DROIT
ET DE LA SOCIÉTÉ D'ÉCONOMIE POLITIQUE DE LYON



PARIS

LES ÉDITIONS DOMAT-MONTCHRESTIEN

F. LOVITON & C^{ie}

160, RUE SAINT-JACQUES

1934

UNIVERSITÉ DE LYON - FACULTÉ DE DROIT

Professeurs honoraires

- MM. APPLETON (Charles), *, O.
APPLETON (Jean), O. *, †, O I.
PIC (Paul), O, *, O I.

Professeurs

- MM. JOSSERAND, O. *, O I., Doyen, Professeur de *Droit civil*.
LAMBERT (Edouard), *, O I., Professeur de *Droit comparé*.
LAMEIRE, *, O I., Professeur de *Droit administratif et d'Histoire du Droit public*.
LÉVY, *, O I., Professeur de *Droit civil*.
GONNARD, †, O I., Professeur de *Economie politique*.
ANTONELLI, *, †, O I., Professeur de *Histoire des doctrines économiques*.
PERROUD, †, O I., Professeur de *Procédure civile*.
COHENDY (Georges), O I., Professeur de *Droit commercial général*.
GARRAUD (Pierre), †, O, Professeur de *Droit criminel*.
ROUBIER, O, Professeur de *Droit civil*.
FALLETTI, Professeur de *Droit Romain*.
LAMBERT (Jacques), Professeur de *Etude des institutions internationales de la Paix*.
DE LAPLANCHE, Professeur de *Histoire du Droit*.
NICOLAS, *, O I., Professeur de *Droit administratif*.
PHILIP, Professeur de *Science financière et de Législation française des Finances*.
PERROUX (François), Professeur de *Législation et Economie industrielles et rurales*.
BASTID, Professeur sans chaire (Député).

Agrégée

- M^{lle} BASDEVANT, chargée d'un cours de *Droit International Public*.

Chargés de cours

- MM. CONDOMINE, O I., *Droit civil et droit public* (Capacité, 2^e année).
SCHATZ, Professeur à la Faculté de Droit de Lille, chargé du Cours de *Economie Politique* (Doctorat).
-

MEMBRES DU JURY

- MM. PERROUX, Professeur à la Faculté de Droit, *président*.
GONNARD, Professeur à la Faculté de Droit, } *assesseurs*.
PHILIP, Professeur à la Faculté de Droit, }
-
-

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

Les Syndicats Ouvriers Allemands
après la Guerre

Idéologies et Réalités

UNIVERSITÉ DE LYON — FACULTÉ DE DROIT

Les Syndicats Ouvriers Allemands après la Guerre

Idéologies et Réalités

THÈSE POUR LE DOCTORAT

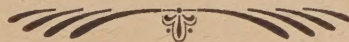
Présentée et soutenue à la Faculté de Droit de Lyon

PAR

ROBERT GOETZ

LICENCIÉ ÈS-LETTRES

LAURÉAT DU CONCOURS GÉNÉRAL DES FACULTÉS DE DROIT,
DE LA FACULTÉ DE DROIT
ET DE LA SOCIÉTÉ D'ÉCONOMIE POLITIQUE DE LYON



PARIS

LES ÉDITIONS DOMAT-MONTCHRESTIEN

F. LOVITON & C^{ie}

160, RUE SAINT-JACQUES

—
1934

A MES PARENTS



BIBLIOGRAPHIE

I. — PÉRIODIQUES.

- Arbeit*, revue scientifique des syndicats libres.
Arbeitertum, organe des cellules national-socialistes, puis du Front du Travail.
Arbeitgeber, patronal.
Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik, Directeur Emil Lederer.
Deutsche, journal quotidien des syndicats chrétiens.
Deutsche Arbeit, revue des syndicats chrétiens.
Deutsche Volkswirt, Directeur Gustav Stolper.
Gemeinwirtschaft, revue coopérative.
Gesellschaft, Directeur R. Hilferding.
Gewerkschafts-Archiv, Directeur Karl Zwing.
Gewerkschafts-Zeitung, organe des syndicats libres ouvriers.
Informations sociales.
Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik, Directeur L. Elster.
Konsumgenossenschaftliche Rundschau, organe des coopératives dites socialistes.
Korrespondenzblatt, ancien organe des syndicats libres ouvriers.
Neue Blätter für den Sozialismus.
Politique.
Recueil de droit commercial et de droit social.
Reichsarbeitsblatt, organe officiel du ministère du Travail.
Revue économique internationale.
Revue d'Economie politique.
Revue d'Etudes coopératives.
Revue internationale du Travail.
Revue politique et parlementaire.
Ring, revue conservatrice, Directeur W. Schoffe.
Schlichtungswesen.
Schmollersjahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im Deutschen Reiche.
Soziale Praxis.
Soziale Revue, revue catholique.
Sozialistische Monatshefte.
Ständisches Leben, revue « corporative ».
Tat.
Weltwirtschafts-Archiv, Directeur B. Harms.
Werk und Beruf, revue corporative.
Wirtschaftliche Selbstverwaltung ; organe des syndicats libéraux.
Zentralblatt der christlichen Gewerkschaften.

II. — DICTIONNAIRES.

- Handbuch der Politik*, 6 volumes, Berlin, 1920-1926.
Handwörterbuch der Arbeitswissenschaft, Directeur F. Giese, 2 vol., Halle, 1930.

- Handwörterbuch der Staatswissenschaften*, 4^e éd., 8 vol. de 1923 à 1928, supplément 1929, Iéna.
Internationales Handwörterbuch des Genossenschaftswesens, Directeur V. Totomianz, Berlin, 1928.
Internationales Handwörterbuch des Gewerkschaftswesens, Directeur L. Heyde, 2 vol., 1931-1932.
Staatslexicon, Directeur H. Sacher, 5^e éd., 5 vol., Fribourg, 1926-1932.
Wörterbuch der Volkswirtschaft, Directeur L. Elster, 4^e éd., 3 vol., Iéna, 1931-1933.

III. — DOCUMENTS STATISTIQUES.

- Deutsche Wirtschaftskunde*, 2^e éd., Berlin, 1933.
Jahrbuch der Berufsverbände im Deutschen Reich.
Statistisches Jahrbuch für das Deutsche Reich.
Vierteljahrshäfte zur Konjunkturforschung.
Vierteljahrshäfte zur Statistik des Deutschen Reichs.
Wirtschaft und Statistik.
 Wladimir WOYTINSKI : *Zehn Jahre neues Deutschland. Ein Gesamtüberblick in Zahlen*, Berlin, 1930.
Les annuaires des diverses organisations syndicales.

IV. — COMPTES RENDUS D'ACTIVITÉ.

- Freiheitlich-nationaler Kongress des Gewerkschaftsringes* (1920, 1924, 1926, 1930).
Jahrbuch des A. D. G. B.
Jahrbuch der Christlichen Gewerkschaften (1908 à 1919 ; 1928 à 1932).
Kongress der christlichen Gewerkschaften Deutschlands (Essen, 1920 ; Dortmund, 1926, Francfort, 1929 ; Dusseldorf, 1932).
Protokolle der Verhandlungen des... Kongresses der Gewerkschaften Deutschlands (Nuremberg, 1919 ; Leipzig, 1922 ; Breslau, 1925 ; Hambourg, 1928 ; Francfort, 1931 ; Berlin, 1932).
Rechenschaftsbericht des D. H. V. für...
 SALOMON SCHWARZ : *Handbuch der deutschen Gewerkschaftskongresse*, Berlin, 1930 (1).
Les Informations sociales et la Revue internationale du Travail donnent un compte rendu des plus importants congrès.

V. — OUVRAGES SUR LE DROIT DU TRAVAIL ET LA POLITIQUE SOCIALE.

- Gerhard ANSCHUTZ : *Die Verfassung des deutschen Reichs vom 11 August 1919*, Berlin, 1932.
 Marcel BERTHELOT : *Les lois du travail en Allemagne*, Paris, 1924.
 Richard VAN DER BORGH : *Grundzüge der Sozialpolitik*, 2^e éd., 1923.
 F. DARESTE, DELPECH et LAFERRIÈRE : *Les constitutions modernes*, t. I, Paris, 1928.
 F. GIESE : *Philosophie der Arbeit*, Halle, 1932.

(1) Nous l'avons utilisé avec profit, mais il ne dispense pas de recourir pour les questions importantes aux *Protokolle* mêmes.

- E. GÜNTHER : *Sozialpolitik*, Berlin et Vienne, 1930.
 Georges GURVITCH : *L'idée du droit social*, Paris, 1932.
 Le temps présent et l'idée du droit social, Paris, 1932.
 Eduard HEIMANN : *Soziale Theorie des Kapitalismus*, 1929.
 Ludwig HEYDE : *Abriss der Sozialpolitik*, 7^e éd., Leipzig, 1931.
 Werner HOCH : *Die Gesetzgebung des Kabinetts Hitler*, Berlin, 1933.
 HÖNIGER-SCHULZ-WEHRLE (HEYDE depuis 1929) : *Jahrbuch des Arbeitsrechts* (1).
 Heinrich et Georg HÖNIGER : *Arbeitsrecht* (recueil des lois et arrêtés), 19^e éd., Mannheim-Berlin, 1932.
 Heinrich HÖNIGER : *Arbeitsrecht* (Manuel), Berlin, 1933.
 Alfred HUECK-Hans NIPPERDEY : *Lehrbuch des Arbeitsrechts*, Mannheim, Berlin et Leipzig, t. I, 1931, t. II, 1932.
 Erwin JACOBI : *Grundlehren des Arbeitsrechts*, Leipzig, 1927.
 Hermann KANDELER : *Stellung der Berufsverbände im öffentlichen Recht*, Berlin, 1927.
 Walter KASKEL et Hermann DERSCH : *Arbeitsrecht*, 4^e éd., Berlin, 1932.
 Clemens NÖRPPEL et Kurt GUSKO : *Gewerkschaften und kollektives Arbeitsrecht*, Berlin, 1932.
 Paul PIC : *Traité élémentaire de Législation industrielle*, Paris, 1930.
 Heinz POTTHOFF : *Arbeitsrecht, das Ringen um Werden des Rechts*, Berlin, 1928.
 Hugo SINZHEIMER : *Grundzüge des Arbeitsrechts*, 2^e éd., Iéna, 1927.
 Edmond VERMEIL : *La constitution de Weimar et le principe de la démocratie allemande*, Strasbourg, 1923.
 Adolf WEBER et Eduard HEIMANN : *Grundlagen und Grenzen der Sozialpolitik*, Munich et Leipzig, 1930.
 Walter WEDDINGEN : *Sozialpolitik. Eine Einführung in ihre Theorie und Praxis*, Iéna, 1933.

VI. — OUVRAGES ET ARTICLES GÉNÉRAUX SUR LES SYNDICATS ALLEMANDS.

- Gerhard ALBRECHT : *W. d. V.*, t. II (1932), p. 178-188, art. *Gewerkschaften*.
 DIE ANGESTELLTENBEWEGUNG 1928-1931, par les syndicats libres d'employés, Berlin, 1931.
 N. AUERBACH : *Marx und die Gewerkschaften*, Berlin et Leipzig, 1932.
 Albert BOURCERET : *Les associations professionnelles ouvrières en Allemagne. Leur développement depuis 1914*, Paris, 1933.
 Theodor BRAUER : *Die moderne Gewerkschaftsbewegung*, 1922.
 Theodor BRAUER : *Krisis der Gewerkschaften*, Iéna, 1924.
 Adolf BRAUN et Richard SEIDEL : *Die Gewerkschaften, ihre Entwicklung und ihre Kämpfe*, 2 vol. (le premier sur l'avant-guerre, le second sur l'après-guerre), Berlin, 1925.
 Goetz BRIEFS : *HW. d. St.*, t. IV (1927), p. 1108-1150, art. *Gewerkschaftswesen und Gewerkschaftspolitik*.
 Lujo BRENTANO : *La question ouvrière*, trad. Caubert, 1885.
 Jeannette CASSAU : *Die Arbeitergewerkschaften. Eine Einführung*, 1927.
 Theodor CASSAU : *Die Gewerkschaftsbewegung. Ihre Soziologie und ihr Kampf*, 2^e éd., Halberstadt, 1930.

(1) Nous tenons à remercier le Pr Höniger d'avoir bien voulu nous communiquer les épreuves du dernier tome avant sa parution.

- André DUPIN : *Du mouvement syndical ouvrier dans l'industrie allemande*, Paris, 1902.
- Lothar ERDMANN : *Arbeit*, 1925, n° 11, p. 657 et s., art. *Gewerkschaften und Sozialismus*.
- Heinrich HERKNER : *Die Arbeiterfrage*, 7^e éd., Berlin, 1921.
- Friedrich HERTNECK : *Karl Marx und die Gewerkschaften*, Berlin, 1928.
- Ludwig HEYDE et Reinhard HÜBER : *Int. HW. d. G.*, t. II (1932)⁴ p. 1719-1742, art. *Übersicht über die Gewerkschaftsbewegung im Deutschen Reich*.
- Emil LEDERER : *Die sozialen Organisationen*, 1922.
- *Arch. f. Soz.*, 1921, t. 47, p. 219-269, art. *Die Gewerkschaftsbewegung 1918-1919 und die Entfaltung der wirtschaftlichen Ideologie in der Arbeiterklasse*.
- Emil LEDERER : et J. MARSCHAK : *Die Klassen auf dem Arbeitsmarkt*, Tübingen, 1927.
- Karl LEGIEN : *Die deutsche Gewerkschaftsbewegung*, 1911.
- Karl MÜLLER : *Karl Marx und die Gewerkschaften*, Berlin, 1918.
- Curt MUEHLENFELD, *Arch. f. Soz.*, t. 52, n° 3, art. *Zur ökonomischen Theorie der Gewerkschaften*.
- Pierre MUSAT : *L'évolution du syndicalisme allemand depuis la guerre*, Paris, 1932.
- Fritz NAPHITALI : *Wirtschaftsdemokratie. Ihr Wesen, Weg und Ziel*, 1^{re} éd., 1928 ; 5^e éd., 1931 (éd. citée), Berlin.
- Siegfried NESTRIEPKE : *Die Gewerkschaftsbewegung*, 2^e éd., 3 vol., Stuttgart, 1924.
- Siegfried NESTRIEKE : *Gewerkschaftslehre*, 2^e éd., Stuttgart, 1924.
- Jakob REINDL : *Die deutsche Gewerkschaftsbewegung*, Altenburg, 1922.
- Carl ROTHE : *Die Front der Gewerkschaften*, Iéna, 1932.
- Piero SACERDOTI : *Le Assoiazioni Sindicali nel diritto pubblico germanico*, Florence, 1932.
- Ernst SCHRÖDER : *Das Ende der Gewerkschaften*, Leipzig, 1933.
- Richard SEIDEL : *Die Gewerkschaftsbewegung in Deutschland*, 4^e éd., Berlin, 1932.
- *Le mouvement syndical d'Allemagne*, Amsterdam, 1930, trad. de la 2^e éd. de l'ouvrage allemand précité (l'indication Seidel non suivie de l'éd. se rapportera à l'éd. française).
- Werner SOMMART : *Demnoch. Aus Theorie und Geschichte der gewerkschaftlichen Arbeiterbewegung*, Iéna, 1910.
- Strukturwandlungen der deutschen Volkswirtschaft, t. I, p. 503-524, art. de R. WOLDT : *Die deutschen Gewerkschaften in der Nachkriegszeit*.
- Anton TERTOOLEN : *Aufbau und Wandlungen der deutschen Gewerkschaften nach dem Krieg*, Göttingen, 1931.
- Albert THOMAS : *Le syndicalisme allemand (1848-1903)*, Paris, 1903.
- Fernand TÖNNIES : *Arbeit*, 1924, n° 4, p. 193-201, *Die Gewerkschaften in soziologischer Ansicht*.
- Paul UMBREIT : *25 Jahre deutsche Gewerkschaftsbewegung*, Berlin, 1915.
- Adolf WEBER : *Der Kampf zwischen Kapital und Arbeit*, Tübingen, éd. 1930.
- Aug. WINNIG : *Die deutschen Gewerkschaften im Kriege*, Stuttgart, 1917.
- Karl ZWING : *Soziologie der Gewerkschaftsbewegung*, Iéna, 1925.
- *Geschichte der deutschen freien Gewerkschaften*, Iéna, 1926.

VI. — AUTRES OUVRAGES EMPLOYÉS.

(Nous ne donnons pas les articles utilisés qu'on trouvera dans les chapitres auxquels ils se rapportent)

Max ADLER : *Démocratie politique et démocratie sociale*, Bruxelles, 1930.

Albert AFTALION : *Les fondements du socialisme*, Paris, 1923.

Gerhard ALBRECHT : *Vom Klassenkampf zum sozialen Frieden*, Iéna, 1932.

Alfred AMONN : *Die Hauptprobleme der Sozialisierung*, Leipzig, 1920.

Charles ANDLER : *La décomposition politique du socialisme allemand*, Paris, 1919.

Hans Alexander APOLANT : *Die wirtschaftsfriedliche Arbeiterbewegung Deutschlands*, Berlin, 1928.

ARBEITSBESCHAFFUNG : *Die Forderung der Gewerkschaften*, A. D. G. B., Berlin, 1932.

Paul ARNDT : *Lohngesetz und Lohn tarif*, Francfort, 1926.

Les aspects sociaux de la rationalisation, Genève, 1931.

Harald ASSAEL : *Gewerkschaftliche Lohnpolitik und Arbeitslosigkeit*, Hambourg, 1932.

Henri AYMÉ : *Le but politique dans les grèves*, Paris, 1932.

Maurice BAUMONT et Marcel BERTHELOT : *L'Allemagne. Lendemain de guerre et de révolution*, Paris, 1922.

Maurice BAUMONT : *La grosse industrie allemande et le charbon*, Paris, 1928.

Hans BECHLY : *Volk, Staat und Wirtschaft*, éd. par le D. H. V., 1924.

Rudolf BENARIO : *Deutsche Wirtschaftsräte in Vormärz und Märzrevolution*, Fürth, 1933.

Georg BERNHARD : *Wirtschaftsparlamente, von den Revolutionsräten zum Reichswirtschaftsrat*, Vienne, 1923.

Georg BERNHARD : *Le suicide de la République allemande*, Paris, 1933.

Edouard BERTH : *Les derniers aspects du socialisme*, Paris, 1923.

Marcel BERTHELOT : *Les conseils d'entreprise en Allemagne*, B. I. T., 1923.

Betriebsräte in der Metallindustrie, Berlin, 1931.

Theodor BÖHME : *Die christlich-nationale Gewerkschaft. Ihr Werden, Wesen und Wollen*, Stuttgart, 1930.

P. BOIVIN et G. LEFRANC : *Révolution constructive*, Paris, 1933.

Walter von BONIN : *Die volkswirtschaftliche Bedeutung und die praktische Auswirkung des deutschen Betriebsrätegesetzes*. Greifswald, 1927.

Andreas BORNHAGE : *Die Betriebsräte und Gewerkschaften in ihrem rechtlichen und sozialen Verhältnis zueinander*. Gronau, 1928.

Hans BÖTCHER : *Zur revolutionären Gewerkschaftsbewegung in Amerika, Deutschland und England*. Iéna, 1922.

Jürgen BRANDT : *Die wirtschaftliche Betätigung der öffentlichen Hand*, Iéna, 1927.

Max BRAUER : *Öffentliche und private Wirtschaft*, A. D. G. B., 1931.

Theodor BRAUER : *Christentum und Sozialismus*, Berlin, 1920.

Theodor BRAUER : *Das Betriebsrätegesetz und die Gewerkschaften*, Iéna, 1920.

- Theodor BRAUER : *Lohnpolitik in der Nachkriegszeit*, Iéna, 1922.
- Theodor BRAUER : *Wirtschaftliche Entwicklung und Lohnpolitik*, Berlin.
- Theodor BRAUER : *Sozialpolitik und Sozialreform*, Iéna, 1931.
- Heinz BRAUWEILER : *Berufstand und Staat*, Berlin, 1925.
- Jean BRETHER DE LA GRESSAYE : *Le syndicalisme, l'organisation professionnelle et l'Etat*, Paris, 1931.
- Curt BRIGL-MATTHIAS : *Das Betriebsräteproblem*, Berlin, 1926.
- Ludwig BRUCKER : *Die deutsche Sozialversicherung am Scheidewege*, Stuttgart, 1933.
- Theodor CASSAU : *Die Konsumvereinsbewegung in Deutschland*, Munich, 1924.
- Otto DE LA CHEVALLERIE : *Die Gewerkschaften als Unternehmer*, Berlin, 1930.
- Gerhard COLM : *Beitrag zur Geschichte und Soziologie des Ruhaufstandes vom März-April 1920*, Essen, 1921.
- Hans COMPRIX : *Die Arbeitnehmerbanken*, Halberstadt, 1929.
- Julian CHRZAN : *Die volkswirtschaftliche Bedeutung einer industriellen Arbeitsgemeinschaft mit besonderer Berücksichtigung der Verhältnisse des Freistaates Danzig*, Greifswald, 1921.
- Les conditions de vie des ouvriers dans les pays à change déprécié*, B. I. T. Genève, 1925.
- Henry DELPECH : *Le problème des rapports financiers entre l'Empire, les Pays et les Communes (der Finanzausgleich)*, Paris, 1933.
- Robert DEUMER : *Das deutsche Genossenschaftswesen*. 2 vol., Berlin, 1926-1927.
- Die deutsche Kaliindustrie* (Ausschuss zur Untersuchung der Erzeugungs- und Absatzbedingungen der deutschen Wirtschaft), Berlin, 1929.
- Die deutsche Kohlenwirtschaft* (Ausschuss, etc...), Berlin, 1929.
- Die deutschen Parteiprogramme*, éd. par W. Mommsen et G. Franz, Berlin, 1931.
- Christel DITTWALDT : *Möglichkeiten und Grenzen einer Lohnsteigerung mit besonderer Berücksichtigung der gegenwärtigen Lohndiskussion*, Berlin, 1933.
- Wilhelm DOCKHORN : *Die christlich-soziale Bewegung in Deutschland*, Halle, 1928.
- Bernhard DÜWELL : *Gewerkschaften und Nationalsozialismus*, Berlin, 1931.
- Emile DURCKHEIM : *Le socialisme* (Cours 1895-96), Paris, 1928.
- Otto ECKERT : *Die Finanzwirtschaft der Gewerkschaften in Deutschland*, Berlin, 1927.
- Wilhelm EGGERT : *Rationalisierung und Arbeiterschaft*, A. D. G. B., Berlin, 1927.
- August ELLINGER : *Die Bauhüttenbewegung, ihr Wesen, ihr Ziel und ihre Entwicklung*, Berlin, 1927.
- August ELLINGER : *Bauhüttenbewegung und Gewerkschaften*, Berlin, 1928.
- August ELLINGER : *10 Jahre Bauhüttenbewegung*, Berlin, 1930.
- Lothar ERDMANN : *Die Gewerkschaften im Ruhrkampf*, A. D. G. B., Berlin, 1924.
- Essener RICHTLINIEN, éd. par les syndicats chrétiens, Berlin, 1933.
- Robert FEDISCH : *Tarifvertragspolitik und Arbeitsgemeinschaft*, D. H. V., Hambourg, 1924.
- Festschrift für Kurt Wiedenfeld zum 60. Geburtstag*, Berlin, 1931.

- Hermann FLEISSNER : *Genossenschaften und Arbeiterbewegung*, Iéna, 1924.
- Ludwig FREY : *Die Stellung der christlichen Gewerkschaften Deutschlands zu den politischen Parteien*, Berlin, 1931.
- Fritz FRICKE : *10 Jahre Gewerkschaftliche Bildungsarbeit in Berlin*, Berlin, 1932.
- Herbert FULDE : *Die polnische Arbeitergewerkschaftsbewegung. Volkswirtschaftstheoretische Abhandlung*, Weinfelden, 1931.
- Johannes GERHARDT : *Liberalismus und Wirtschaftsdemokratie*, Berlin, 1930.
- Johannes GERHARDT : *Unternehmung und Wirtschaftsführung*, Tübingen, 1930.
- Joseph GERLACH : *Der Betriebsvertretungsgedanke in seiner Entwicklung und praktischen Verwirklichung*, Giessen, 1930.
- Charles GIDE et Charles RIST : *Histoire des doctrines économiques*, 5^e éd., Paris, 1929.
- René GONNARD : *Histoire des doctrines économiques*, Paris, 1930.
- Walter GROSCHE : *Der Reichswirtschaftsrat in seiner jetzigen und künftigen Ausgestaltung*, Giessen, 1930.
- E. GRÜNFELD et K. HILDEBRAND : *Genossenschaftswesen*, Berlin, 1929.
- Max HABERMANN : *Die Erziehung zum deutschen Menschen*, D. H. V., 1934.
- Adalbert HALASI : *Lohn-Lexicon*, Berlin, 1931.
- Georg HALM : *Die Konkurrenz*, Munich, 1929.
- Handbuch der öffentlichen Wirtschaft*, éd. par Walter Pahl et Kurt Mendelsohn, Berlin, 1930.
- Handbuch des Genossenschaftswesens*, éd. par Ernst Grünfeld, 4 vol., Halberstadt, 1927-1928.
- M. HAUSCHILD : *Der vorläufige Reichswirtschaftsrat 1920-1926*, Berlin, 1926.
- Walter HEINRICH : *Das Ständewesen*, Iéna, 1932.
- Paul HERMBERG : *Planwirtschaft*, Berlin, 1933.
- Johannes HERZIG : *Die Stellung der deutschen Arbeitergewerkschaften zum Problem der Wirtschaftsdemokratie*, Iéna, 1933.
- Ludwig HEYDE : *Prinzipien und Gestaltungsfragen eines Reichswirtschaftsrates*, Breslau, 1931.
- L. HEYDE : *Die Lohnfrage*, Iéna, 1932.
- Kurt HOFF : *Aufbau der Arbeitsgemeinschaft*, Berlin, 1920.
- Karl IHRIG : *Internationale Statistik der Genossenschaften*, Berlin, 1924.
- 25 Jahre Gewerkschaftsbewegung*, Berlin, 1924.
- Wilhelm JANSSON : *Gemeinschaftsarbeit im neudeutschen Leben*, Berlin, 1919.
- Franz KANTOROWICZ : *Die volkswirtschaftliche und sozialpolitische Bedeutung der Arbeitsgemeinschaft unter Berücksichtigung des Whitleyismus*, Francfort, 1924.
- Philipp KOLLER : *Das Massen- und Führerproblem in den freien Gewerkschaften*, Tübingen, 1920.
- Konsumvereine* (Ausschuss zur Untersuchung, etc...), Berlin, 1931.
- Walter LAMBACH : *Was wir sind. Von Wesen und Art des D. H. V.*, D. H. V., 1926.
- Arturo LABRIOLA : *L'Etat et la crise*, Paris, 1933.
- Emil LEDERER : *Lohnpolitik und Konjunktur*, Stuttgart, 1928.
- Emil LEDERER : *Wirkungen des Lohnabbaus*, Tübingen, 1931.
- Emil LEDERER : *Planwirtschaft*, Tübingen, 1932.

- Emmanuel LÉVY : *La vision socialiste du droit*, Paris, 1926.
 Emmanuel LÉVY : *Les fondements du droit*, Paris, 1933.
 Otto LEIBROCK : *Die wirtschafts- und sozialpolitische Bedeutung der Zentralarbeitsgemeinschaft der industriellen und gewerblichen Arbeitgeber und Arbeitnehmer Deutschlands*, Hambourg, 1923.
 Theodor LEIPART : *Auf dem Wege zur Wirtschaftsdemokratie*, Berlin, 1928.
 Theodor LEIPART et L. ERDMANN : *Arbeiterbildung und Volksbildung*, Berlin, 1928.
 Th. LEIPART : *Die Kulturaufgaben der Gewerkschaften*, Berlin, 1932.
 H. LINDE : *Lohntheorie und Lohnpolitik der Sozialdemokratie*, Vienne, 1931.
 Elli LINDNER : *Etude sur les Conseils économiques dans les différents pays du monde*, S. D. N., 1932.
 Kurt LOOSE : *Vorgeschichte, Gestaltung und Auswirkung des Kohlenwirtschaftsgesetzes*, Bonn, 1930.
 Alex. LOSOWSKI : *Kommunisten und Gewerkschaften*, Berlin, 1926.
 Walter LOTZ : *Studien über Verbreitung und Organisation der öffentlichen Unternehmungen in der Gegenwart*, Iéna, 1933.
 Henri DE MAN : *Le socialisme constructif*, Paris, 1933.
 Maurice MAINGUY : *Contribution à l'étude des salaires en Allemagne depuis la guerre*, Paris, 1924.
 Karl MAMROTH : *Gewerblicher Konstitutionalismus. Die Arbeitsverträge in ihrer volkswirtschaftlichen und sozialen Bedeutung*, Iéna, 1911.
 Siegfried MARCK : *Reformismus und Radikalismus in der deutschen Sozialdemokratie*, Berlin, 1927.
 Siegfried MARCK : *Sozialdemokratie*, Berlin, 1931.
 Jakob MARSHAK : *Die Lohndiskussion*, Tübingen, 1930.
 Karl MASSAR : *Die volkswirtschaftliche Funktion hoher Löhne*, A. D. G. B., Berlin, 1928.
 Werner zur MEGEDE : *Volkswirtschaftliche und soziale Auswirkungen des Betriebsrätegesetzes*, Munich, 1927.
 Robert MICHELS : *Zur Soziologie des Parteiwesens in der modernen Demokratie*, 2^e éd., Leipzig, 1925.
 Ludwig MISES : *Die Gemeinwirtschaft*, Iéna, 1932.
Moderne Organisationsformen der öffentlichen Unternehmung, éd. par Julius LANDMANN, 4 vol., Munich, 1931-1932.
 Ch. MOHNEN : *La sociologie économique de Walther Ratheneau*, Paris, 1932.
 Wichard von MÖLLENDORF : *Konservativer Sozialismus*, Hambourg 1932.
 Reinhold MUCHOW : *Nationalsozialismus und freie Gewerkschaften*, Munich, 1932.
 Hans MÜLLER : *Das Prinzip des Genossenschaftswesens und ihre Verhältnisse zu den Gewerkschaften*, Iéna, 1922.
 Reinhard MUMM : *Der christlich-soziale Gedanke*, Berlin, 1933.
 Heinrich NIEBUHR : *Öffentliche Unternehmungen und Privatwirtschaft*, Leipzig, 1928.
 Hans von NOSTITZ : *Zur Wirtschaftsdemokratie in England*, Iéna, 1932.
L'Œuvre de l'Internationale Syndicale chrétienne 1925-1928, Utrecht, 1929.
Die öffentlichen und gemischtwirtschaftlichen Unternehmungen (Statistik des deutschen Reiches), Berlin, 1930.
Organisationshandbuch des Gewerkschaftsrings, Berlin, 1927.

- Bernhard OTTE : *Wege der berufsständischen Ordnung in deutschen Landen*, Berlin, 1932.
- Richard PASSOW : *Kartelle*, Iéna, 1930.
- Paul PERRIN : *Représentation professionnelle et socialisme*, Paris, 1928.
- André PHILIP : *Guild-Socialisme et Trade Unionisme. Quelques aspects nouveaux du mouvement ouvrier anglais*, Paris, 1923.
- Roger PICARD : *Le contrôle ouvrier*, Paris, 1922.
- Gaëtan PIROU : *La crise du capitalisme*, Paris, 1933.
- Ludwig POHLE et Georg HALM : *Kapitalismus und Sozialismus*, 4^e éd., Berlin, 1931.
- Die Praxis der Betriebsräte im Aufsichtsrat*, Afa, Berlin, 1930.
- Marcel PRÉLOT : *La représentation professionnelle dans l'Allemagne contemporaine*, Paris, 1924.
- Das Problem der Wirtschaftsdemokratie*, éd. par le Reichsverband der deutschen Industrie, 1929.
- Quadragesimo Anno*, Encyclique sur la restauration de l'Ordre social (15 mai 1931), éd. de l'Action Populaire, Paris, 1932.
- Michel RALÉA : *Révolution et socialisme*, Paris, 1923.
- B. RAUECKER : *Wirtschaftdemokratie als nationale Aufgabe*, Berlin, 1929.
- Barthélemy RAYNAUD : *Le contrat collectif à l'étranger*, Paris, 1929.
- J. REICHERT : *Entstehung, Bedeutung und Ziel der Arbeitsgemeinschaft*, Berlin, 1919.
- Hans RITSCHL : *Gemeinwirtschaft und kapitalistische Marktwirtschaft*, Tübingen, 1931.
- Dante ROSENTHAL : *La paix industrielle et le mouvement Trade-Unioniste contemporain en Grande-Bretagne*, Paris, 1931.
- Max RSSIÖGER : *Der werdende Wirtschaftsbürger*, Berlin, 1928.
- Manuel SALTZEW : *Die öffentliche Unternehmung der Gegenwart*, Tübingen, 1930.
- Adolf SCHEFFBUCH : *Der Einfluss der Rationalisierung auf den Arbeitslohn (Arbeitsmarkt)*, Stuttgart, 1931.
- Max SCHIPPEL : *Die sozialisierungsbewegung in Sachsen*, Leipzig, 1920.
- Josef SCHMID : *Die Lohntheorien der christlichen Gewerkschaften und die gegenwärtige Wirtschaftslage, insbesondere Brauers regulative und spekulative Lohnerhöhung*, Munich, 1931.
- Benedikt SCHMITTMANN : *Wirtschafts- und Sozialordnung als Aufgabe*, Stuttgart, 1932.
- Richard SEIDEL : *Die Gewerkschaftsbewegung und das Rätssystem*, Berlin, 1918.
- François SIMIAND : *Cours du Conservatoire des Arts et Métiers*, Paris, 1929.
- François SIMIAND : *Le salaire, l'évolution sociale et la monnaie. Essai de théorie expérimentale du salaire*, 3 vol., Paris, 1932.
- Werner SOMBART : *Der proletarische Sozialismus*, Berlin, 1924.
- Die soziale Frage und der Katholizismus*, Paderborn, 1931.
- Othmar SPANN : *Der wahre Staat. Vorlesungen über Abbruch und Neubau der Gesellschaft*, 3^e éd., Iéna, 1931.
- Hans STAUDINGER : *Der Staat als Unternehmer*, Berlin, 1932.
- Josef STEIN : *Die Teilnahme der Gewerkschaften an der Gesetzgebung*, Bonn, 1927.
- Ernst STORM : *Geschichte der deutschen Kohlenwirtschaft von 1913-1926*, Berlin, 1926.
- Die 40 Stundenwoche. Untersuchung über Arbeitsmarkt, Arbeits-ertrag, Arbeitszeit*, A. D. G. B., Berlin, 1931.

- Wilhelm STURMFELS : *Arbeiterschaft und Staat*, Leipzig, 1924.
- Wilhelm STURMFELS : *Die Bedeutung der Gewerkschaften für die Staatsbildung*, Karlsruhe, 1928.
- Le syndicalisme moderne* (conférences de la Faculté de Droit de Toulouse), Paris, 1932.
- Fritz TÄNZLER : *Die deutschen Arbeitgeberverbände 1904-1929*, 1929.
- M. TARDY : *Problème de la socialisation en Allemagne*, Paris, 1921.
- Die Tarifverträge im deutschen Reich am...* Office national de statistique.
- Die Tarifverträge für Arbeiter im Deutschen Reich am*, Office national de statistique (depuis 1933).
- Fritz TARNOW : *Warum arm sein ?* Berlin, 1928.
- Walter THOENES : *Die Zwangssyndikate im Kohlenbergbau und ihre Vorgeschichte*, Iéna, 1921.
- V. TOTOMIANZ : *Konsumentenorganisation*, 3^e éd., Berlin, 1929.
- Umbau der Wirtschaft. Die Forderungen der Gewerkschaften.* A. D. G. B., Berlin, 1932.
- Eugène VARGA : *Les partis social-démocrates. Leur rôle dans le mouvement ouvrier international.*
- J. VAN DER VELDEN : *Die berufsständische Ordnung. Idee und Möglichkeiten.*
- Edmond VERMEIL : *La Constitution de Weimar et le principe de la démocratie allemande*, Strasbourg, 1923.
- Der vorläufige Reichswirtschaftsrat 1927-1932.*
- Karl VORWERCK : *Die berufsständische Wirtschafts- und Sozialordnung*, Berlin, 1933.
- Adolf WEBER : *Ende des Kapitalismus ?* Munich, 1929.
- Walter WEDDINGEN : *Einigungs und Schiedsgrundsatz*, Munich, 1930.
- Kurt WESTPHAL : *Der vorläufige Reichswirtschaftsrat im Gefüge der Reichsorganisation (unter besonderer Berücksichtigung seiner Tätigkeit)*, Kiel, 1925.
- Wilhelm WIEDFELD : *Der deutsche Gewerkschaftsbund*, Leipzig, 1933.
- Josef WINSCHUH : *Betriebsrat oder Gewerkschaft*, Essen, 1922.
- Die wirtschaftliche Unternehmungen der Arbeiterbewegung*, A. D. G. B., Berlin, 1928.
- Die wirtschaftliche und soziale Lage der Angestellten. Ergebnisse und Erkenntnisse aus der grossen sozialen Erhebung des G. d. A.*, Berlin, 1931.
- Die Wirtschaftstheorie der Gegenwart*, éd. par Hans Mayer, 4 vol. Vienne 1927-1932.
- Die Wirtschaftswissenschaft nach dem Krieg* (pour le 80^e anniversaire de Lujo Brentano). 2 vol., Munich, 1925.
- Rudolf WISSEL : *Praktische Wirtschaftspolitik*, Berlin, 1919.
- W. WYGODZINSKI et A. MÜLLER : *Das Genossenschaftswesen in Deutschland*, 2^e éd., Leipzig, 1929.

(1) Nous avons largement utilisé, pour nos recherches dans la littérature allemande les ressources de la Bibliothèque de l'« Institut für Weltwirtschaft und Seeverkehr » de Kiel.

PRINCIPALES ABRÉVIATIONS

A D.G.B. : Allgemeiner Deutscher Gewerkschaftsbund (syndicats libres ouvriers).

Afa: Allgemeiner freier Angestelltenbund (syndicats libres d'employés).

Arch. f. Soz. : Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik.

D. A. : Deutsche Arbeit.

D. B. B. : Deutscher Beamtenbund (syndicats de fonctionnaires neutres).

D. G. B. : Deutscher Gewerkschaftsbund (syndicats chrétiens).

D. H. V. : Deutschnationaler Handlungsgehilfenverband.

G. d. A. : Gewerkschaftsbund der Angestellten (employés libéraux).

Gedag : Gesamtverband deutscher Angestelltengewerkschaften (employés chrétiens).

Gs-Arch. : Gewerkschafts-Archiv.

Gs-Z. : Gewerkschaftszeitung.

H. D. : syndicats Hirsch-Duncker.

HW. d. AR. : Handwörterbuch der Arbeitswissenschaften.

HW. d. ST. : Handwörterbuch der Staatswissenschaften.

Int. HW. d. G. : Internationales Handwörterbuch des Gewerkschaftswesens.

Jbch. f. N. : Jahrbuch für Nationalökonomie.

Korr. : Korrespondenzblatt.

Rbl : Reichsarbeitsblatt.

R. I. T. : Revue Internationale du Travail.

Soz. Pr. : Soziale Praxis.

St. Jbch : Statistisches Jahrbuch.

W. D. : Wirtschaftsdemokratie.

W. d. V. : Wörterbuch der Volkswirtschaft.

Zbl : Zentralblatt.

Les références aux comptes rendus des congrès sont ainsi données : N. (Nuremberg); L. (Leipzig); Br. (Breslau); H. (Hambourg).

INTRODUCTION

Nous nous proposons de situer le mouvement syndical allemand en retraçant brièvement son histoire, en décrivant son organisation et en suivant le développement des syndicats, dont nous aurons à préciser la qualification.

§ 1^{er}. — *Rappel de l'histoire syndicale* (1).

1^o *Jusqu'à la guerre 1914-18.*

Sans rechercher les précédents du mouvement moderne dans les corporations et les organisations de compagnons, nous voyons au cours du xix^e siècle, unions, fédérations, associations isolées naître, s'opposer, se compléter, se rejoindre, se séparer ou disparaître avant d'aboutir à la formation de syndicats véritables dont ceux de l'après guerre seront la continuation directe.

Après les mouvements sporadiques, individuels, remplis de souvenirs et de traditions artisanales qui avaient précédé la Révolution de 1848, on trouve à la fois un chef et une tentative de plus grande envergure avec Stephan Born en 1848 : il réclame au Parlement de Francfort la fixation d'un salaire minimum et d'une durée maxima de travail et réunit le 23 août un congrès ouvrier qui établit un programme mi-politique, mi-syndical et fonde la confrérie

(1) Nous avons ici seulement voulu montrer comment sont nés les syndicats modernes, en groupant aussi clairement que possible les données très nombreuses des ouvrages et articles généraux cités plus haut.

ouvrière « Arbeiterverbrüderung ». Mais ce ne devait être qu'une tentative : elle échoue en 1854 après un conflit d'idées entre Born et Karl Marlo de Winkelblech, qui finit par la victoire du premier.

Les deux grandes organisations ouvrières qui vont jouer un rôle important n'ont rien de syndical : les associations d'éducation ouvrière (Arbeiterbildungsvereine), section de l'« Association nationale » progressiste (Nationalverein) créée par des bourgeois libéraux (1) — parmi lesquels nous trouvons déjà Hirsch (2) — s'occupent plus d'éducation que de représentation des intérêts ouvriers ; l'Association générale ouvrière (Allgemeiner Deutscher Arbeiterverein), œuvre de Lassale, en 1863, a des buts presque exclusivement politiques ; on connaît du reste l'hostilité de principe de son chef à toute action syndicale. La première échappe à la direction des progressistes à l'Assemblée de Nuremberg en 1868, grâce à la conversion au marxisme, sous l'influence de Liebknecht, de l'un de ses chefs les plus actifs, Bebel. De ces deux associations et du développement accéléré d'unions isolées des ouvriers du tabac (avec le Lassaléen Fritzsche à la tête), des typographes, des ouvriers du bois, des tailleurs, de 1863 à 1867, vont naître les premières grandes organisations syndicales nées surtout, on le voit, dans les industries où subsistaient de fortes traditions artisanales.

Les partis politiques n'étaient pas étrangers à ce mouvement : ils s'agitent pour prévenir l'octroi gracieux de la liberté de coalition qui leur enlèverait tout bénéfice moral. Le successeur de Lassale, le baron von Schweitzer, convoque avec Fritzsche un congrès général des travailleurs, le 27 septembre 1868, qui décide de créer une union générale ouvrière allemande, composée de 12 unions professionnelles (Allgemeiner Deutscher Arbeiterschafts-

(1) Seidel, éd. all., p. 14, reconnaît que c'est la bourgeoisie qui a donné l'élan initial à la création des associations ouvrières sur une large base.

(2) Hirsch (1832-1905) a manifesté son activité très jeune à la fois dans les unions ouvrières et le parti progressiste. Sa conception « libérale » est très proche de celle de Lujo Brentano.

verband) et expulse *manu militari* Hirsch et ses partisans. Celui-ci avait pourtant attiré l'attention général sur la valeur des syndicats, par ses lettres sociales d'Angleterre adressées en 1868 à la *Volkszeitung* (1) : chassé, mais non intimidé, il fonde le lendemain, en collaboration avec Duncker, une autre union syndicale qui proclame son opposition à la lutte de classe (mouvement des Deutsche Gewerkvereine). Enfin Bebel et Liebknecht, après avoir fait déclarer à l'Assemblée de Nuremberg la communauté de vues des associations ouvrières d'éducation avec le programme de l'Association internationale des travailleurs, publient en novembre 1868 un statut-type pour les « Internationale Gewerksgenossenschaften » dont plusieurs se fondent au début de 1869.

Le mouvement syndical allemand naissait sous le signe de la lutte des idées, de la lutte des politiques, de l'opposition des conceptions libérales et socialistes ou des deux conceptions socialistes de Lassale et de Marx.

Ce sont les syndicats libéraux qui se développent avec le plus de rapidité (2) : ils comprennent 30.000 membres en 1869, les deux syndicats socialistes n'en comptent que 49.055 en 1877, mais une grève malheureuse, celle des mineurs de Waldenbourg, ramène les syndicats Hirsch-Duncker à 6.000 membres : cet échec est, déclare Hirsch, la cause première de la prédominance socialiste dans le mouvement syndical. Les deux syndicats socialistes, grâce à la fois aux difficultés éprouvées par Schweitzer dans son propre parti où il est combattu par la « branche féminine » et à l'attitude énergique du chef des syndicats marxistes, York, parviennent à s'unir : une entente est esquissée à Gotha en 1875 entre les deux partis socialistes ; les deux mouvements syndicaux les suivent dans cette voie.

Mais la loi contre les socialistes (Sozialistengesetz) intervient en 1878 sous l'impulsion de Bismarck que

(1) On a pu dire de ces Lettres qu'elles étaient les actes de naissance du mouvement syndical allemand.

(2) On nomme souvent ainsi les syndicats Hirsch-Duncker à cause de leurs tendances philosophiques et politiques.

n'avaient découragé ni l'indifférence, ni les résistances du Reichstag : elle entraîne la disparition théorique des syndicats, mais ils se regroupent sous des formes diverses, et en 1890, lorsque la loi cesse d'être appliquée, les statistiques de la police témoignent d'un total de 320.000 membres pour les syndicats socialistes. Non inquiétés, les syndicats libéraux socialistes comptaient seulement 63.000 travailleurs. Les syndicats socialistes abordent le problème d'organisation à la conférence de Berlin du 16 novembre 1890 : l'œuvre de centralisation est esquissée par la lutte contre les tendances localistes, la convocation d'un congrès général et surtout la création d'un organe exécutif, la Commission générale (Generalkommission der Gewerkschaften) dont le président Legien, un chef auquel ses adversaires mêmes rendront hommage, dirigera et orientera près de trente ans l'activité.

Entre temps avaient été fondés les syndicats chrétiens, malgré des difficultés plus grandes encore que celles où s'étaient débattues les organisations précédentes. Les associations de compagnons de Kolping (1) (Gesellenvereine), les associations ouvrières (Arbeitervereine) de Mgr Ketteler (2) étaient le témoignage de la vitalité sociale du catholicisme allemand dès avant 1860 ; le pasteur de la Cour, Stöcker (3), créait d'autre part une association centrale pour la réforme sociale (Zentralverein für Sozialreform), Naumann, Adolf Wagner développaient les idées du protestantisme social et des « associations ouvrières » protestantes étaient créées en 1882. Mais il faut attendre 1894 pour trouver l'origine des syndicats chrétiens :

(1) Kolping (1813-65), prêtre rhénan à qui on doit d'avoir attiré l'attention sur la nécessité de l'éducation ouvrière, notamment pour les jeunes gens.

(2) Ketteler (1811-77), évêque de Mayence depuis 1850 Cf. Th. Brauer, *Ketteler. Der deutsche Bischof und Sozialreformer*.

(3) C'est à lui qu'on doit aussi la création d'un parti ouvrier social chrétien ; son action est fondée sur une base conservatrice chrétienne, colorée d'antisémitisme. Naumann, lui aussi pasteur, met l'accent sur le « socialisme chrétien » ; il est le fondateur du parti national et social (1846). Le professeur Wagner, proche de l'école historique, est à l'origine du « Verein für Sozialpolitik ». V. Reinhard Mumm, *Der christlich-sozial Gedanke*, Berlin, 1933.

Hitze (1) crée à l'intérieur des associations ouvrières catholiques, des sections syndicales (*Gewerkschaftsabteilungen*) ; Weber et Brust (2) fondent l'Union interconfessionnelle des mineurs chrétiens, dont le type est si rapidement imité que le congrès de Mayence de 1899 peut en consacrer l'extension en réunissant toutes les organisations fondées dans l'Union générale des syndicats chrétiens (*Gesamtverband der christlichen Gewerkschaften*). Mais c'est l'origine d'une polémique ardente entre les partisans de la tendance berlinoise favorable aux associations confessionnelles, et s'exprimant dans la lettre pastorale de Fulda (1900) et les partisans de la tendance de Munich Gladbach, des syndicats interconfessionnels. L'encyclique *Singulari Quadam* du 24 septembre 1912 « tolère et permet » les derniers, mais l'union entre syndicats et sections ne sera faite qu'après la guerre (3).

Au début du ^{xx}e siècle, sont ainsi définitivement constituées les trois tendances que nous retrouverons au cours de notre exposé : socialiste, libérale et chrétienne.

Pendant toute cette période, et jusqu'à la guerre, l'Etat — ou les Etats — sont hostiles ou indifférents. Le droit de coalition n'existe pas jusqu'en 1861, son interdiction est levée en Saxe en 1861, en Prusse en 1869 : l'article 152 du Code industriel lève toutes les dispositions pénales frappant les coalitions, notamment la cessation de travail ou le licenciement des ouvriers, il permet à toute personne de quitter conventions et coalitions sans pouvoir être tenue à une réparation quelconque ; sa portée est pratiquement très limitée par l'article 153 punissant toutes violences, menaces, injures, mises à l'index qui s'efforceraient d'obliger des personnes à adhérer à une

(1) Hitze (1851-1921) : Professeur, il a contribué à répandre les idées « corporatives » en les débarrassant de leur contenu médiéval.

(2) Brust et Weber sont des ouvriers mineurs.

(3) Sur la pensée sociale-chrétienne en Allemagne, on trouvera une documentation très large — touffue parfois — dans l'article de C. Grünberg et H. Grossmann, *Christlicher und religiöser Sozialismus*, W. d. V., I, p. 538-559, et celui de W. Schneemelcher et W. Liese, *Christlich-soziale Bestrebungen*, Hw. d. St., III, p. 174-190.

convention ou à s'en retirer (1). Fonctionnaires, ouvriers agricoles ne possèdent pas le droit de coalition. Une guérilla juridique menée contre les syndicats par le procureur Tessendorf, la loi des socialistes, le projet de loi de 1899 contre les menées subversives (Zuchthausgesetz), les tracasseries administratives, sont quelques exemples de l'attitude de l'Etat.

Attitude qui n'empêchait pas la progression du mouvement syndical : à la veille de la guerre, en 1913, la Commission générale groupe 2.573.718 membres, les syndicats Hirsch-Duncker : 106.618 et les syndicats chrétiens : 342.785. En face d'eux — et contre eux — s'étaient constituées des associations patronales : la première en 1869 avec l'Union allemande des typographes. Le mouvement reçoit un élan nouveau avec la grève de Crimmitschau de 1903 : un office central des unions patronales allemandes (Hauptstelle Deutscher Arbeitgeberverbände) et l'Association des unions patronales allemandes (Verein Deutscher Arbeitgeberverbände) naissent comme moyen de résistance patronale et s'unissent en 1913 dans la « Fédération des Unions patronales allemandes » (Vereinigung der Deutschen Arbeitgeberverbände), véritable « syndicat patronal », que les syndicats ouvriers retrouveront après la guerre (2).

2^o *La période de guerre.*

Elle sert de transition dans le développement syndical : l'attitude de l'Etat et du patronat seront radicalement transformées.

Les chefs des syndicats qui s'attendaient à être arrêtés et protestaient contre la politique impérialiste de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie se prononcent unani-

(1) Après 1870, le Code industriel a été étendu à toute l'Allemagne.

(2) Nous ne parlons pas des associations patronales économiques. Cf. art. Brauweiler, *Int. HW. D. G.*, I, p. 92-97 ; W. Krüger, *R. I. T.*, sept. 1926 : *Les associations patronales allemandes* ; Fr. Tänzler, *Die deutschen Arbeitgeberverbände*, Berlin, 1929.

mement et fermement pour la « politique du 4 août » (1). Ils décident de mettre fin à tous les conflits du travail déjà engagés : la paix civique est proclamée en même temps que la patrie en danger. La baisse des effectifs syndicaux, due non seulement à la mobilisation, mais au chômage (en août, 22,7 % de leurs membres sont chômeurs), a contribué peut-être à cette prise de position ; mais il y a une réaction nationale de principe qui ne variera pas.

Ce n'est pas que le gouvernement impérial réponde à toutes leurs prétentions, ni qu'il leur laisse une liberté de parole et d'action inconditionnée (2). Mais ils ont des représentants dans les organisations créées pour secourir les mutilés de guerre, leurs familles ou pourvoir au ravitaillement ; ils interviennent dans les conflits qui dressent les travailleurs contre l'administration militaire, et surtout ils acceptent la loi sur le service auxiliaire en 1916 (Hilfsdienstgesetz) : date capitale pour le mouvement ouvrier. Tout homme de 17 à 60 ans est tenu de travailler pour la continuation de la guerre ; l'exécution de cette prescription est assurée par un Office de guerre (Kriegsamt), auquel participent les délégués des syndicats ; on leur accorde en outre l'institution de commissions d'ouvriers et d'employés dans les entreprises atteintes par la loi, et de commissions paritaires de conciliation. Le 14 novembre 1914, un représentant du chancelier, assisté de hautes personnalités, avait déjà visité les maisons syndicales sur l'invitation de la Commission générale : cette première reconnaissance symbolique était ainsi suivie d'une autre, tacite encore, mais plus effective, à laquelle s'ajoutait la collaboration avec le patronat. Un nouveau succès pour les syndicats devait être, le 22 mai 1918, l'abrogation de l'article 153 du Code industriel.

En même temps, la collaboration avec le patronat

(1) Cf. également notre 2^e partie, ch. II.

(2) Nestriepke, cit. II, pp. 1 et s., minimise à l'excès les résultats obtenus par les syndicats, mais donne des exemples intéressants de contrainte impériale.

s'accroît grâce au développement des contrats collectifs, à la rencontre plus fréquente des deux parties dans des commissions, des offices, des communautés tarifaires et même quelques communautés de travail, dont la généralisation est déjà envisagée ; la collaboration intersyndicale, bien plus poussée qu'avant guerre, s'exprime dans des adresses communes, dans la conclusion en commun de tarifs et dans la participation aux corps officiels.

Fidèles à leur politique, ils continuent leur propagande nationale, combattent les projets pacifistes de l'aile socialiste indépendante et répriment toutes les tentatives de grèves en 1916 et surtout en janvier 1918 si elles prennent un caractère politique (1).

Nous voyons ainsi réunis déjà quelques-uns des éléments : collaboration avec l'Etat, collaboration avec le patronat et collaboration intersyndicale, qui seront approfondis dans l'après guerre.

§ II. — *La situation nouvelle faite aux syndicats.*

Lorsqu'en Allemagne, l'Empire croule au milieu d'un désarroi, d'une panique, d'une peur qui s'étendent à tous les milieux (2), les syndicats demeurent comme un élément d'ordre, auquel des fonctions et des droits nouveaux sont accordés à la fois par l'Etat et le patronat.

L'appel des commissaires du peuple du 12 novembre promet non seulement une politique sociale qui réponde aux vœux des syndicats (journée de 8 heures, assistance aux chômeurs, assurance-maladie obligatoire au delà de 2.500 marks, construction d'habitations), mais encore il consacre inconditionnellement les droits d'association et de réunion, pour les ouvriers, les fonctionnaires, les travailleurs agricoles.

(1) Un Allemand, mêlé de près au mouvement syndical, nous a rapporté le fait suivant : en 1918, le syndicat de la métallurgie berlinoise était favorable aux indépendants et menaçait d'adopter dans l'assemblée prévue une motion défavorable à la politique de la Commission générale. Des chefs syndicaux lui demandèrent d'intervenir auprès des autorités militaires et de leur faire prononcer la dissolution de l'assemblée. Ce qui fut fait.

(2) Cf. l'ouvrage de Volkmann, *La révolution allemande*.

Plus importante encore, la charte du 15 novembre conclue entre les associations patronales et les syndicats développe un programme, dont certains points seront réalisés : reconnaissance des syndicats comme représentants des travailleurs, de la liberté de coalition absolue, promesse de ne pas soutenir les unions de paix économique, de fournir du travail aux démobilisés, administration paritaire des bureaux de placement, généralisation des conventions collectives, institution de commissions d'entreprise pour assurer l'exécution de ces conventions, de commissions de conciliation paritaires, limitation de la journée de travail à huit heures, création d'une commission centrale entre ouvriers et patrons.

L'appel du 12 novembre et la charte du 15 novembre sont suivis de lois et d'articles constitutionnels qui consacrent la situation nouvelle faite aux syndicats, — aux « unions économiques » ou associations professionnelles, disent les textes — dans le nouvel Etat de Weimar. La Constitution du 11 août 1919 promet un droit du travail uniforme (art. 157), et promesse dont on trouverait rarement des exemples nombreux, déclare solennellement le droit de tous les Allemands à la liberté d'association (art. 124 et 159), à la liberté d'opinion (art. 123), assure aux travailleurs la possibilité de remplir des emplois honorifiques (art. 160), s'engage à participer à une réglementation internationale de la situation juridique des ouvriers (art. 162) ; le célèbre article 165 (1) contient des virtualités illimitées : reconnaissance des syndicats, de leur droit de collaborer « sur un pied d'égalité avec les employeurs, à la réglementation des conditions de salaires et de travail et au développement économique général des forces productives », fondation de conseils ouvriers d'entreprise, de district et d'Empire, de conseils économiques de district et d'Empire. Il y a en outre quelques promesses plus vagues, comme celle d'assurer à tout Alle-

(1) Cf. la traduction, annexe I.

mand la possibilité de subvenir à ses besoins par un travail productif (art. 163) (1).

Nous passons ainsi du droit individuel de l'avant guerre au droit collectif, du droit qui considère seulement — ou principalement — les relations entre le patron et l'ouvrier, au droit qui considère les relations entre le patronat et les ouvriers, si bien que certains ont vu dans la constitution l'origine d'un « état syndical de démocratie économique ».

Des lois antérieures et postérieures que nous retrouverons poursuivent la réalisation de ces promesses, et y parviennent en partie seulement : nous verrons les syndicats y jouer un rôle parfois essentiel, toujours important.

Ce n'est pas dire que, jouissant d'une place privilégiée dans l'Etat nouveau, ils n'éprouvent pas de difficultés : ils ont des adversaires dans leurs propres rangs, et les partisans des « Räte » tenteront de leur enlever leurs conquêtes au profit d'organismes nouveaux.

Mais le mouvement syndical en triomphera, en même temps qu'il réalisera une tâche d'organisation intérieure.

§ III. — *Le développement du mouvement syndical* (2).

La révolution entraîne avec elle une croissance formidable des effectifs syndicaux ; non seulement le droit

(1) Pour le texte de la Constitution, cf. Dareste, *cit.* Nous n'étudions pas la question de la force constitutionnelle obligatoire de l'article 165. Cf. Gerhard Anschütz et Richard Thoma, *Handbuch des Deutschen Staatsrechts*, Berlin, 1930, p. 572-606, art. de Carl Schmitt ; G. Anschütz, *Die Verfassung des Deutschen Reichs vom 11 August 1919*, Berlin, 1930, p. 639-946 ; Fritz Poetzsch-Heffter, *Handkommentar der Reichsverfassung*, Berlin, 1928, p. 498-501.

(2) Outre les annuaires et articles cités plus bas et tous les ouvrages généraux, on trouve des renseignements particulièrement intéressants dans Seidel, éd. all., p. 119-127 ; Ad. Weber, *op. cit.* p. 86-123 ; W. Wiedfeld, *Der Deutsche Gewerkschaftsbund*, Leipzig, 1933 ; des articles très nombreux et riches en données statistiques de l'*Int. H. W. D. G.* (W. Astor, I, p. 473-496, *Finanzgebarung der Gewerkschaften* ; R. Hüber, II, p. 1793-1816, *Unterstützungswesen* ; L. Heyde, II, p. 1719-1743, *vebersicht* ; P. Umbreit, I, p. 23-29, *A. D. G. B.* ; Fr. Winters, I, p. 165-70, *Beamtenbewegung*). Pour les mouvements de moindre importance, voir les références données plus loin.

de coalition est reconnu à des catégories de travailleurs qui en étaient jusque là privés : ouvriers agricoles, travailleurs des entreprises de l'Etat et des communes, mais les employés subissent l'attraction syndicale, et les femmes, les ouvriers encore inorganisés veulent profiter des faveurs et du prestige du mouvement.

De là des problèmes d'organisation nouveaux, une réorganisation de tout le mouvement syndical, et dans ce mouvement, de chaque organisation. Sans entrer dans tous les détails d'organisation, ni suivre le développement de chaque union, nous devons pour l'intelligence de notre exposé insister quelque peu sur la structure syndicale allemande.

1^o Groupement des organisations syndicales.

Autour des trois tendances socialiste, chrétienne et libérale se dessine un mouvement de concentration des organisations ouvrières, employées et fonctionnaires,

Les syndicats libres. — La Commission générale s'était transformée en 1919 en Confédération générale des syndicats allemands (Allgemeiner Deutscher Gewerkschaftsbund ou A. D. G. B.) ; une organisation socialiste ou « libre » d'employés se constitue en 1920 avec la Confédération générale libre des employés (Allgemeiner freier Angestelltenbund ou Afa). Elle remplaçait l'ancienne « Arbeitsgemeinschaft für das einheitliche Angestelltenrecht » de 1913 et l'« Arbeitsgemeinschaft freier Angestelltenverbände » de 1917 ; d'autres syndicats d'employés adhéraient en outre à l'A. D. G. B. Bien que de tendances socialistes, l'Afa ne s'unit pas avec cette dernière en une organisation commune, mais elle conclut avec elle le 12 avril 1921, un contrat d'organisation (1) : l'A. D. G. B. est reconnue comme l'organisation des ouvriers, l'Afa comme l'or-

(1) Texte dans Seidel, éd. all., p. 203-205, et éd. française, p. 187-190.

ganisation des employés ; les difficultés seront tranchées par un tribunal d'arbitrage ; la collaboration sera assurée par des réunions communes des délégués des deux bureaux, par l'envoi des représentants d'une organisation aux séances du bureau ou de la commission de l'autre, par des réunions communes des bureaux et commissions de toutes les instances inférieures ou tout au moins, des délégations ; on envisage la possibilité de congrès communs et l'A. D. G. B. s'engage à faire entrer l'Afa dans l'Internationale syndicale. Les syndicats employés de l'A. D. G. B. passent à l'Afa. Certains du reste avaient espéré mieux et la Commission confédérale avait en 1920 demandé la réunion dans un organisme commun des syndicats d'ouvriers, d'employés et de fonctionnaires.

Syndicats chrétiens et libéraux. — C'est ce que réalisent les mouvements chrétiens et libéraux. Après avoir tenté de s'unir dans la provisoire Confédération syndicale allemande démocratique (Deutschdemokratischer Gewerkschaftsbund), ces deux tendances forment chacune un corps nouveau : l'Union nationale allemande des employés de commerce (Deutschnationaler Handlungsgehilfen-Verband : D. H. V.), une des plus anciennes et des plus importantes, forme avec quelques autres syndicats l'Union générale des syndicats allemands d'employés (Gesamtverband Deutscher Angestelltengewerkschaften : Gedag) qui se réunit le 22 novembre 1919 avec les syndicats ouvriers chrétiens du Gesamtverband dans la Confédération syndicale allemande (Deutscher Gewerkschaftsbund : D. G. B.). Entre temps, la querelle entre syndicats chrétiens et sections syndicales avait pris fin : aux syndicats revenait la défense des intérêts professionnels, aux associations ouvrières catholiques, celle des intérêts religieux (accord du 20 novembre 1920).

Les employés libéraux, organisés dans la Confédération syndicale des employés (Gewerkschaftsbund der Angestellten : G. D. A.) forment avec les syndicats ouvriers Hirsch-Duncker, en novembre 1920, le Cercle syndical des unions allemandes d'ouvriers, employés et fonction-

naires (Gewerkschaftsring Deutscher Arbeiter-Angestellten-und Beamtenverbände).

Fonctionnaires. — Ce dernier s'étendait donc aux fonctionnaires ; est-ce à dire que ceux-ci, munis d'un droit nouveau, allaient suivre les syndicats traditionnels ? Ils avaient déjà constitué eux-mêmes des organisations dès 1916, et en décembre 1918, ils les réunissent en une Confédération allemande des fonctionnaires (Deutscher Beamtenbund : D. B. B.), forte d'un million de membres et reconnue comme organisation syndicale par l'A. D. G. B. Ils manifestent une résistance à la collaboration ferme avec les tendances existantes, résistance due aux divergences politiques de leurs membres : la position du D. B. B. pendant le coup d'Etat de Kapp provoque la création d'un syndicat des hauts fonctionnaires (Reichsbund der höheren Beamten), une grève des chemins de fer, celle d'une centrale des fonctionnaires par l'A. D. G. B. et l'Afa, puis d'une Confédération générale allemande des fonctionnaires, à tendances socialistes, le 18 juin 1922 (Allgemeiner Deutscher Beamtenbund : A. D. B.). Les chrétiens avaient déjà intégré dans le D. G. B. en 1920 une Union générale des syndicats allemands de fonctionnaires et d'employés de l'Etat (Gesamtverband Deutscher Beamten-und Staatsangestelltengewerkschaften), les libéraux fondent un Cercle des unions allemandes de fonctionnaires (Ring deutscher Beamtenverbände).

Mais le mouvement syndical allemand ne réalisera qu'imparfaitement l'union des trois mouvements fonctionnaires, employés et ouvriers.

L'A. D. B., créé malgré l'A. D. G. B. et l'Afa, conclut avec elles un accord le 27 mars 1923, mais il était beaucoup plus lâche que celui de 1921 (l'échange de délégués n'a lieu que pour les questions communes et les relations locales ne sont qu'accidentelles) (1), et ses chefs tiendront toujours à marquer leur indépendance. Le syndicat chrétien s'est réuni le 8 septembre 1926 au D. B. B., lui-même

(1) Texte dans Schwarz, *op. cit.*, p. 162-164, et Korr, 1923, p. 162-163.

rapproché des conceptions chrétiennes (il ne reste dans le D. G. B. qu'un petit syndicat, le « Gesamtverband der Staats und Verkehrsbediensteter ») et les 24-26 octobre 1928, le Gewerkschaftsring lui a confié la représentation des intérêts de ses membres fonctionnaires.

Ainsi se trouvait constitué le mouvement syndical allemand par le rapprochement des ouvriers et employés autour des trois grandes tendances traditionnelles et le groupement des fonctionnaires en unions plus indépendantes.

2^e Organisation intérieure.

Le mouvement de centralisation. — Les syndicats libres perfectionnent leur organisation : à la Commission générale, le congrès de Nuremberg de 1919 substitue une Confédération générale syndicale allemande, l'A. D. G. B. : la Commission générale était moins la direction du mouvement syndical que le moyen de réaliser des tâches communes (publication de statistiques, rédaction de journaux, souci des relations internationales), et c'étaient plutôt les congrès qui réalisaient l'unité. Le nouveau statut est le résultat de la politique de guerre, qui avait étendu le rôle de la Commission générale, si bien que Leipart pouvait à Nuremberg affirmer que la nouvelle organisation n'innovait pas : formellement du moins, elle innovait beaucoup (1).

La Confédération est l'ensemble permanent des unions centrales et représente les intérêts généraux des travailleurs organisés. Ses attributions sont extrêmement vagues : éducation, presse, surveillance des élections aux corps sociaux, arbitrage des difficultés intersyndicales, soutien des syndicats, relations internationales. En 1928 une section spécialisée dans les questions de salaires a été créée au bureau confédéral, pour donner des directives générales. Mais ces questions restent le domaine propre des unions.

Un bureau (Vorstand) de 15 membres, élu par le congrès

(1) Leipart à Nuremberg, p. 504, et remarques de Schwarz *Handbuch*, p. 10.

et responsable devant lui, exécute ses décisions, dirige les luttes syndicales importantes, assure la collaboration des diverses instances. Remarquons que le mode de votation met pratiquement les élections aux mains des fonctionnaires syndicaux que sont les délégués des congrès.

La Commission confédérale (Bundesausschuss) est formée d'un représentant au moins de chaque syndicat (2 s'il y a plus de 300.000 membres, 3 s'il y en a plus de 600.000, et 1 par 300.000 membres supplémentaires) ; elle se réunit tous les six mois au moins, prend des décisions (à l'unanimité seulement si elles menacent l'autonomie des unions) qui ont force obligatoire, sauf protestation d'une union dans les quatre semaines. C'est elle qui assure l'exécution technique des décisions du congrès, surveille l'activité du bureau et nomme les fonctionnaires.

Un congrès se réunit tous les trois ans, et à une fréquence plus brève sur le vœu de la moitié des syndicats ou de la majorité de la Commission confédérale : il y a un délégué par 15.000 membres et on vote par tête en principe, par représentation sur demande de 100 délégués.

La Confédération est représentée dans toute l'Allemagne par des instances qui remplacent les anciens cartels locaux (Ortskartelle) : comités locaux (Ortsausschüsse) dont les statuts doivent se conformer à un modèle dressé par le bureau confédéral, et depuis 1922 commissions de district (Bezirksausschüsse) qui unifient le travail des comités locaux et des conseils d'entreprises, font des rapports au bureau confédéral ; leur président étant nommé et payé par ce dernier, il y a là un moyen très important de concentration, et le paragraphe 58 précise que les fonctions de la commission de district incombent avant tout à ce président.

Nous avons ainsi un exécutif, un législatif, des représentants de l'exécutif ; un tribunal d'arbitrage tranche les difficultés que n'a pu résoudre le bureau confédéral. L'organisation est parfaite, et malgré quelques résistances (provenant surtout de la puissante Union des métallurgistes) a été acceptée par toutes les unions.

Les débats sur la forme de ces dernières (1) ont été plus tumultueux : aura-t-on un syndicat unique ? des unions professionnelles ou des unions d'industrie ? Les débats deviennent pour les radicaux l'occasion de combattre la bureaucratie syndicale (2) et le mouvement de centralisation. Ils invoquent les progrès techniques, l'exemple des conseils d'entreprise. Mais leurs arguments, comme ceux de leurs adversaires, se formulent de façon très imprécise : le congrès de Nuremberg oppose non l'union d'industrie à l'union professionnelle, mais à l'organisation qui reposerait sur le principe d'entreprise (3). A Leipzig, c'est moins la question de principe : (tous reconnaissent la supériorité de l'union d'industrie), que celle de la méthode qui est en cause : usera-t-on de la contrainte ou laissera-t-on s'accomplir lentement en ce sens le processus d'organisation ? La première méthode, défendue par Dissmann, l'emporte sur la seconde, défendue par Tarnow, par une majorité de 465 voix contre 163. La clarté n'était pas faite et la Commission confédérale chargée de l'apporter au congrès de Breslau n'y réussit pas davantage ; le congrès, plus fidèle aux consignes centrales que le précédent, se rallie au principe de liberté, tout en recommandant aux unions professionnelles d'une même industrie de former des cartels, et ripostant aux partisans d'une totale réorganisation, affirme la nécessité de la concentration syndicale par le développement de la puissance de la Confédération (4).

On en est resté à ce compromis. Pratiquement, sans que se soient formées beaucoup de véritables unions d'industrie, le mouvement de fusion des unions voisines a continué,

(1) Weber, *op. cit.*, p. 105 et s. ; L. Heyde, *Int. HW. D. G.*, II, p. 1208-1212, *Organisationsprinzipien* ; *Handbuch*, *op. cit.*, p. 272-298 ; art. de Dissmann, *Arbeit*, 1925, n° 5, p. 257-266, n° 6, p. 339-352 ; de Tarnow, 1925, n° 3, p. 152-158 ; Seidel, éd. all., p. 119-123.

(2) Dissmann l'exprime du reste en termes assez obscurs dans l'article cité du n° 6 de l'*Arbeit*.

(3) Ainsi du moins l'entend Leipart, p. 514-515.

(4) Tarnow dans l'article cité : la concentration est possible par d'autres moyens que l'union d'industrie, grâce à l'extension de l'action de l'A. D. G. B.

contribuant à la concentration syndicale : il y avait 52 unions en 1919, il n'y en a plus que 40 en 1925 et 30 en 1931, par suite des fusions successives (1).

Les autres mouvements syndicaux n'ont pas éprouvé d'aussi grandes difficultés d'organisation intérieure ; notons seulement que les syndicats libéraux sont extrêmement centralisés et que le Gewerkschaftsring est une organisation plus étroite que le D. G. B. où l'autonomie des ouvriers et des employés est mieux respectée, grâce à l'équilibre des forces des deux parties.

Les finances. — Concentration et centralisation syndicales doivent s'accompagner d'une organisation financière appropriée : c'est elle — dans les syndicats libres surtout — qui a été la moins poussée et la centralisation a été rejetée. Les ressources sont les droits d'entrée, les cotisations des syndiqués (c'est la part la plus forte), les contributions locales, extraordinaires, les bénéfices des entreprises syndicales (2) et quelques recettes diverses (vente de brochures, de calendriers). Les dépenses sont consacrées aux secours, frais des luttes de travail, d'éducation et de presse, d'agitation, d'administration, et à quelques buts divers (soutiens des syndicats étrangers, frais de procès). Nous en verrons ailleurs le développement. Notons ici que cette organisation et ces finances sont laissées aux soins de fonctionnaires généralement honorifiques.

Les chefs des syndicats. — Parmi les chefs des syndicats que nous verrons le plus souvent exposer les conceptions de leur mouvement, citons dans les syndicats libres : Umbreit (1868-1932), directeur de la Gewerkschaftszeitung, et son successeur Richard Seidel (né en 1882) ; Fritz Tarnow (né en 1880), un des meilleurs orateurs et écrivains du bureau confédéral ; Théodor Leipart (né en 1867), président de l'A. D. G. B. depuis 1921 ; Lothar Erdmann (né en 1888), directeur de l'Arbeit ; dans les syndicats chrétiens : Adam Stegerwald (né en 1874), un des plus

(1) *Jahrbuch*, 1931, p. 298.

(2) Nous retrouverons les principales d'entre elles (banques, assurances, guildes, etc.).

vieux défenseurs de l'idée syndicale interconfessionnelle, président du Gesamtverband et de 1919 à 1921, du D. G. B. ; Bernhard Otte (né en 1883), successeur de Stegerwald à la tête du Gesamtverband ; dans les syndicats libéraux : Ernst Lämmer (né en 1898), secrétaire général du Gewerkschaftsring depuis 1922 ; Anton Erkelenz (né en 1878), un de ceux qui a exercé le plus d'influence sur le mouvement (1).

Tous ces chefs, ou presque, ont été députés, ministres, présidents de parti, membres du Conseil National Economique. Il y a là un symbole de la signification nouvelle des syndicats (2).

3^o *Évolution des effectifs et des ressources financières.*

Effectifs. — L'A. D. G. B. (3) passe en un an, de 1918 à 1919, de 1.664.991 membres à 5.479.073, et atteint en 1922 7.895.065. On comprend les problèmes d'organisation qui se posent et la difficulté pour les syndicats de briser les tendances radicales. Aussi la chute, due à l'inflation : 4.618.000 en 1924, n'est-elle pas catastrophique, comme on l'a dit souvent. Elle permet aux organisations de procéder à un travail de réorganisation : en 1926 ils n'ont que 3.977.000 membres, mais les chiffres remontent de 1927 à

(1) L'*Int. HW. D. G.* contient des biographies détaillées de la plupart des chefs syndicaux.

(2) Robert Michels, *op. cit.*, p. 42-49, esquisse la psychologie des chefs de syndicats, en rappelant que l'Allemagne est la terre bénie pour des chefs puissants grâce à ses qualités de discipline et de soumission qui ont facilité le développement du socialisme ; il décrit le chef de syndicats comme un fonctionnaire instruit, qui éprouve les réactions des chefs d'origine bourgeoise, matérialiste, dépourvu de fantaisie et autocrate. Sombart, *Der proletarische Sozialismus*, 1924, p. 284 et s., le distingue du chef de parti : il doit compter avec les réalités ; il se sent responsable et doit souvent remplir une action de prudence.

Notons qu'un grand nombre des chefs de syndicats ont commencé par remplir une profession proche de l'artisanat : Tarnow a été menuisier, Stegerwald également ; Umbreit et Leipart ont été tourneurs. La plupart ont fait une « carrière » syndicale complète et ont abandonné leur profession pour le journalisme syndical ou une fonction de direction.

(3) *Jahrbuch*, 1931, p. 298. Cf. comme pour les autres syndicats les tableaux, appendice V, et un graphique IV.

1929 à 4.906.228 ; ils baissent avec la crise, moins d'ailleurs qu'on l'aurait cru : 4.417.852 en 1931. Les syndicats chrétiens accusent des oscillations de moins grande amplitude (1) : ils passent de 404.000 à 858.000 de 1918 à 1919, atteignent leur maximum en 1920 : 1.076.000, baissent en 1921, remontent en 1922 : 1.049.000, baissent jusqu'en 1926 : 531.000 et remontent jusqu'en 1929 : 673.000. La crise les fait passer à 577.000 en 1931. Le mouvement libéral (2) touché lui aussi par l'élan favorable atteint bien 230.000 membres en 1922, mais depuis il oscille autour de 150.000, et plusieurs connaisseurs du mouvement allemand nous ont affirmé que ces chiffres étaient volontairement exagérés pour leur permettre de continuer à exercer leurs droits de nomination dans les corps officiels (3).

Il est intéressant de voir la place des syndicats d'employés dans chaque mouvement. Ils dominent absolument le *Gewerkschaftsring* : après une baisse de 1923 à 1924, le G. D. A. augmente jusqu'en 1930 : 335.428 et il a encore 327.742 membres en 1931 (4). Le *Gedag* (5) domine le mouvement employé depuis 1926, grâce aux efforts du D. H. V. : il a 375.000 membres en 1920, 593.425 en 1931 (la crise n'arrête pas son élan) et il parvient ainsi à se rapprocher du syndicat ouvrier chrétien, parfois même à le dépasser (en 1931). L'Afa ne tient depuis 1926 dans le mouvement employé qu'un rôle de second plan avec 462.263 membres en 1930 et 465.591 en 1931.

Finances. — L'évolution des finances syndicales permet mieux encore peut-être de discerner la force des organisations : pendant les années de crise surtout, elles seront beaucoup moins atteintes par la baisse de leurs effectifs que par la situation critique de leurs finances. Les indications statistiques ne sont d'ailleurs que fragmentaires,

(1) *Jahrbuch*, 1932, p. 52.

(2) Heyde, d'après les rapports des syndicats, *Int. H. W. D. G.*, article cité, p. 1737 et *St. Jbch.*, 1932, p. 557.

(3) L'un d'eux nous a dit qu'ils étaient pour le moins doublés.

(4) Heyde, *op. cit.*, p. 1742.

(5) Wiedfeld, *op. cit.*, p. 42.

car les données des unions ne sont ni complètes ni tout à fait comparables.

L'A. D. G. B. (1) reconstitue ses finances aussitôt la guerre terminée : les recettes étaient de 82.177.000 marks en 1913, de 39.299.000 seulement en 1917, mais elles passent à 247.307 en 1919 et 747.114 en 1920. L'inflation remet tout en question. Mais les recettes sont déjà de 97.038.000 R. M. en 1924 (pour 69.071 de dépenses), si la fortune est tombée de 508.676.000 à 27.090.000 R. M. entre 1921 et 1924 (2), et elles augmentent jusqu'en 1930, où elles baissent et où les dépenses dépassent le total des entrées : 241.183.000 pour 231.652.000 R. M. ; et en 1931 : 215.621.000 pour 184.306.000 R. M.

L'évolution des syndicats chrétiens est très comparable : 8.725.000 marks de recettes en 1918, 25.614.000 en 1919, 145.393.000 en 1921, mais en 1924 : 9.677.000, baisse suivie d'une remontée jusqu'à 1929 : 25.006.000. En 1930, les recettes dépassent encore les dépenses, mais en 1931 elles sont de 20.724.000 contre 19.521.000 R. M. (3).

Les syndicats libéraux, réduits depuis longtemps à des chiffres beaucoup plus bas : 1.705.000 en 1924, opèrent un redressement : 4.098.000 en 1928, mais il est brisé dès 1929 : 3.727.000 et en 1930 ils dépensent 3.763.000 pour 3.613.000 R. M. de recettes, en 1931 : 3.710.000 pour 2.873.000 R. M. (4).

Le D. H. V. (5) lui-même, à qui on a si souvent reproché sa puissance financière, voit en 1931 ses dépenses égaler presque ses recettes (16.606.000 contre 16.648.000 R. M.) ; le G. D. A. (6) est dans la même situation (14.079.000 contre 14.090.000 R. M.), et la plus importante des unions de l'Afa, le Z. D. A. (Zentralverband der Angestellten),

(1) *Jahrbuch*, 1931, p. 308-309.

(2) *Jahrbuch*, 1924, p. 133. Les statistiques syndicales ne donnent plus la fortune après 1924.

(3) Astor, article cité, p. 475 et *Jahrbuch*, 1932, p. 53.

(4) Heyde, *op. cit.*, p. 1737 et St. Joch., 1923, p. 557.

(5) Heyde, *Int. HW.*, II, p. 1737.

(6) *Idem*, p. 1742.

dépense en 1931 7.002.000 R. M. pour 6.867.000 R. M. de recettes (1).

4^o *Les adversaires.*

A ces syndicats, reconnus par l'Etat, jouissant, dit-on, d'un « monopole syndical », s'opposent des adversaires : « jaunes », communistes, syndicalistes, puis organisations du Casque d'Acier et du parti National-Socialiste.

Les « jaunes ». — L'histoire des « jaunes » dans l'après-guerre n'est suivie qu'avec peine, tant leurs chefs, leurs statuts, leur nom même sont divers et provisoires (2). Sous ce titre — courant, mais infamant — sont groupées les organisations qui luttent contre les trois syndicats, réunis tous sous l'épithète d' « organismes de lutte de classe », réprouvent — au moins pratiquement — la grève et consacrent leurs efforts à des œuvres d'amélioration du bien-être ouvrier, dans le cadre de l'usine. La première grande organisation (Deutscher Arbeiterbund) ne réussit pas à se faire reconnaître, malgré son acceptation des secours de grèves ; seule la Confédération allemande des travailleurs agricoles (Deutscher Landarbeiterbund) est parvenue à exercer une influence, et c'est elle qui domine l'Union nationale des syndicats allemands fondée en 1919 (Nationalverband Deutscher Gewerkschaften), plus centralisée et plus proche des syndicats que les organisations d'avant-guerre. Mais il n'y a pas de continuité : une de ses unions, celle des boulangers, est reconnue par le ministre du Travail ; d'autres adhèrent aux associations chrétiennes d'employés ; les dernières — travailleurs agricoles à part — s'occupent plus de politique et de collaboration avec les organisations nationalistes que de questions sociales et économiques.

Depuis 1926, on parle surtout du mouvement des « Werkvereine », groupés dans le « Reichsbund vaterländischer Arbeiter-und Werksvereine » (R. V. A.), qui, sans renoncer

(1) *Idem*, p. 1740.

(2) Cf. Apolant, *Die wirtschaftsfriedliche Arbeitnehmerbewegung Deutschlands*, Berlin, 1928, et R. Hüber, *Int.'HW. D. G.*, II, p. 2038 et s. : *wirtschaftsfriedliche Arbeitnehmerbewegung*.

à la grève, cherchent avant tout la solution des difficultés dans l'accord avec le patronat et la participation des ouvriers aux bénéfices ; le R. V. A. forme le centre d'organisations qui se constituent et se dissolvent incessamment.

Aussi le mouvement est-il plus important par l'obstination des syndicats à lui refuser la capacité tarifaire et par son rôle dans quelques grands établissements que par son influence sur le mouvement ouvrier. Les statistiques, très incertaines, lui attribuent 45.705 membres en 1919, 245.994 en 1922, 187.720 en 1927 (1) ; nous verrons que les résultats obtenus aux élections des conseils d'entreprise sont très limités.

Un mouvement intellectuel soutient à des titres divers celui des « Werkvereine », au moins dans son caractère négatif d'opposition aux syndicats, le mouvement des « Werksgemeinschaften » qui a reçu un élan nouveau des tentatives de Ford, du succès des leçons de Spann, des expériences fascistes et des conseils d'entreprise.

Les représentants : Vorwerck, Bang, Gerhard Albrecht sont plus ou moins favorables aux « Werkvereine » eux-mêmes, mais ils sont tous hostiles aux syndicats, chrétiens et libéraux étant assimilés aux syndicats libres. Pour le plus indépendant et le plus original peut-être, le Pr. Gerhard Albrecht (2), la lutte ne peut cesser complètement sur le marché, mais elle doit trouver ses limites dans la nécessité de la collaboration du travail de direction et d'exécution, collaboration qui ne peut s'exprimer de façon vivante que dans l'usine, grâce aux relations personnelles-humaines, doit être complétée par une organisation légale obligatoire et la reconnaissance du primat de la profession. Il insiste aussi sur le fait que ses plans d'ordre corporatif ne peuvent

(1) *Jahrbuch der Berufsverbände*, 1930, p. 16. Hüber, *op. cit.*, donne : 100.000 en 1919 ; 247.000 en 1925.

(2) *Vom Klassenkampf, Zum Sozialen Frieden*, Iéna, 1932, avec une bibliographie, p. 129-130 ; la revue *Werk und Beruf* (directeur Karl Vorwerck) est une des tribunes des partisans de cette idée ; cf. en outre Vorwerck, *Die berufständische Wirtschafts- und Sozialordnung*, Berlin, 1933 ; Longert-Bang, *Die Grundgedanken der Werksgemeinschaft*, 1927 ; L. Heyde, *Soz. Pr.*, 1926, p. 395 et s., *Die sogenannten Werksgemeinschaften*.

être réalisés par les « Werkvereine » actuels. La voie d'évolution sera la transformation des conseils d'entreprise en communautés d'usine où entrera le patron. Ce mouvement intellectuel qui a surtout aidé les « Werkvereine » en favorisant les tendances hostiles aux syndicats a tenté ensuite d'imposer son influence à l'organisation corporative nationale-socialiste.

Plus récemment, le **Casque d'Acier** a créé des groupes à qui il a voulu donner un caractère syndical très net et surtout le National-Socialisme, a fondé des cellules de combat (**N. S. B. O.** : National sozialistische Betriebszellenorganisation), dont l'activité n'a d'ailleurs été importante qu'après la révolution nationale, et qu'il a voulu différencier des organisations de paix économique (1).

Communistes. — Dans leur lutte contre les syndicats, les *communistes* (2) ont utilisé des méthodes les plus diverses : conformément aux directives du congrès de l'Internationale communiste de 1920, ils ont tenté d'abord de conquérir le mouvement syndical par l'intérieur, par des cellules, en profitant des grèves et des élections aux conseils d'entreprise pour mener la lutte contre la bureaucratie des « Patriotes sociaux » (Sozialpatrioten) ; le congrès de 21 donne l'ordre du « front unique », mais le parti communiste allemand refuse de s'y soumettre et crée en 1922-1923 des syndicats spéciaux (mineurs, employés de chemins de fer, ouvriers du bâtiment, de l'habillement), unis par une centrale syndicale, et dissous seulement en 1924 sur un ordre impératif de Moscou, de plus en plus favorable — du moins apparemment — au « front unique ». L'arrivée au pouvoir de Staline donne un nouvel élan aux organisations spéciales et l'Opposition syndicale rouge (Rote Gewerkschafts-opposition : R. G. O.) attaque les syndicats libres avec vigueur. Nous verrons leurs résul-

(1) B. Düwell, *Gewerkschaften und Nationalsozialismus*, Berlin, 1931, et R. Muchow, *Nationalsozialismus und freie Gewerkschaften*, Munich, 1932, définissent la position des syndicats et du parti.

(2) A. Rosenberg, *Int. H. W. D. G.*, II, p. 979 et s. ; Seidel, éd. all., p. 123-127 ; Hans Bötcher, *Zur revolutionären Gewerkschaftsbewegung in Amerika, Deutschland und England*, Léna, 1922,

tats dans les conseils d'entreprise : notons seulement que les syndicats sont parvenus à leur retirer pratiquement tous les postes de direction, parfois par le moyen d'éliminations forcées (1) : ils ont trois représentants aux congrès de Hambourg et de Francfort.

Syndicalistes. — Les *syndicalistes*, alliés souvent aux communistes, sont réunis dans la « Freie Arbeiter Union » et l'« Allgemeine Arbeiter Union » : on estime le nombre de leurs adhérents à 100.000 en 1919, 111.675 en 1920, 168.700 en 1922, 30.000 en 1923, 28.000 en 1924-1925 pour la première, 80.000 en 1920 et 212.000 en 1922 pour la seconde (2). En 1929 se sont fondées les « Revolutionäre Industrieverbände » avec 49.350 membres. Les statistiques officielles donnent pour les organisations communistes et syndicalistes réunies : 73.132 membres en 1927, 55.324 en 1928, 71.850 en 1929 (3).

Ainsi, les adversaires des syndicats, unis en des organisations sans durée, sans fixité et sans continuité, ne sont pas parvenus, malgré toutes leurs attaques, à se poser en concurrents sérieux du mouvement syndical traditionnel. On peut seulement relever l'anomalie qui a consisté à maintenir l'égalité du petit syndicat ouvrier Hirsch-Duncker avec les syndicats libres et chrétiens et sa supériorité sur d'autres organisations plus importantes.

Ne se posant pas en adversaires du mouvement syndical, nous trouvons enfin quelques petites organisations : l'Union des employés supérieurs (Vereinigung der leitenden Angestellten) : 24.151 membres en 1930, 24.575 en 1931 (4), deux organisations polonaises, résidus des syndicats

(1) Cf. les demandes de plusieurs syndicats en ce sens, dans *R. I. T.*, septembre 1921.

(2) Ernst. Drahn, *HW. D. St.*, VII (1926), p. 1186 et s.

(3) *Jahrbuch der Berufsverbände*, 1930, p. 24.

Le « syndicalisme » est resté en fait limité aux pays latins ; on peut citer pourtant en Allemagne les leçons du grand juriste Otto von Gierke et le petit groupe réuni un peu avant la guerre autour du Dr Friedberg.

(4) *St. Jbch.*, 1932, p. 558.

autrefois plus puissants (1) groupant 8.845 membres en 1931.

Toutes ces organisations indépendantes groupent en 1931 62.034 ouvriers et 286.530 employés (2).

§ IV. — *La définition syndicale.*

Bien que les définitions varient avec les auteurs, on s'accorde en général pour en donner une définition téléologique : « association d'amélioration de la condition ouvrière » (3). Mais si elle caractérise bien les syndicats — tout en négligeant une partie de leur activité — elle n'est pas assez limitative et pourrait s'appliquer aussi bien aux « Werkvereine » qu'aux syndicats socialistes.

Les intéressés ont tenté de préciser, et les trois syndicats, libres, chrétiens et libéraux, se sont unis en janvier 1920 pour définir la qualité syndicale (4) :

1° Les membres de l'organisation doivent être des travailleurs de la profession intéressée ou d'une profession voisine ; en sont exclus les patrons ou leurs représentants, sauf s'ils ont appartenu au syndicat comme travailleur (ils ne jouissent alors d'aucun droit de vote ni de direction) ;

2° La conduite du syndicat doit être dans les mains des travailleurs, élus selon un mode démocratique.

3° Le but d'un syndicat est « l'amélioration des conditions de salaires et de travail et l'élévation de la situation économique, sociale et juridique des ouvriers de la profession intéressée » ;

4° Les moyens d'action permis sont les négociations avec le patronat ; la grève si ces dernières n'aboutissent pas (les statuts ont à prévoir les secours de grève) ; l'édu-

(1) G. Simon, *Int. HW. D. G.*, II, p. 1254-1272, *Die polnische Gewerkschaftsbewegung* et H. Fulde, *Die polnische Arbeitergewerkschaftsbewegung*, Weinfelden, 1931. Le mouvement syndical polonais de l'Allemagne d'avant guerre est intéressant, parce qu'il a exercé une influence sur le mouvement syndical de la Pologne nouvelle.

(2) *St. Jbch.*, 1932, p. 555.

(3) C'est la définition des Webb, de Brauer, de Simiand.

(4) Nörpel-Gusko, *op. cit.*, p. 5-8, *Was ist eine Gewerkschaft* ; Seidel, éd. all., *op. cit.*, p. 101-102.

cation intellectuelle et technique ; la protection juridique et les secours ; l'influence de la législation.

Les ressources financières proviennent des cotisations des syndiqués et en aucun cas du patronat.

Cette définition, où l'on remarque, outre le but, trois éléments essentiels : direction par les ouvriers, indépendance totale, reconnaissance de la grève, cherche avant tout à réserver le caractère syndical aux syndicats libres, chrétiens et libéraux, et à le refuser aux « jaunes », accusés de complicité avec le patronat. Ce monopole a du reste été reconnu par le ministère du travail et le Conseil national économique ; il l'avait été par le patronat lui-même dans la charte de novembre.

La discussion coïncide avec celle de la capacité tarifaire, et on est arrivé, d'après Kaskel, aux conclusions suivantes (1), dont l'idée directrice est l'examen de la possibilité — réelle et non formelle — de poursuivre le but syndical, la réglementation des conditions de travail :

1^o La réunion des membres de l'organisation doit être libre, susceptible de se maintenir un temps suffisant et se donner le but déterminé plus haut : aussi la capacité tarifaire a-t-elle été refusée à la « Freie Arbeiter Union » qui n'accepte ni le contrat collectif, ni la conciliation ;

2^o Elle doit se composer seulement d'ouvriers (des patrons isolés pouvant y adhérer, d'après le Tribunal du travail) ;

3^o Être capable de mener la lutte en toute indépendance. Aussi le Tribunal du travail fait-il dépendre la capacité tarifaire des « jaunes » de leur degré réel de dépendance vis-à-vis du patronat et non de leurs seuls statuts.

Cette détermination juridique a des points communs avec celle des syndicats ; mais elle permet pratiquement de reconnaître des organisations que les syndicats prétendent soumises au patronat. C'est une question de fait.

D'autres textes légaux considèrent en outre l'indépen-

(1) Kaskel-Dersch, *op. cit.*, p. 49-53.

dance politique (accord germano-polonais sur la Haute-Silésie du 11 juin 1922, art. 161) (1).

La thèse syndicale a été consacrée par la Reichsknappschaftsgesetz, article 184, qui ne considère comme syndicats que les organisations ayant un droit de nomination pour le Conseil national économique, c'est-à-dire les trois tendances libre, chrétienne et libérale ; ce même Conseil, le ministre du travail, celui du commerce (pour la Prusse) et l'Office national des assurances ont protesté en 1929 et 1930 contre la capacité attribuée au « Landarbeiterbund » par le Tribunal du travail (2).

Ces protestations, ces consécration légales s'accordent avec les faits : les trois syndicats nommés sont restés pratiquement dans le système de Weimar les seuls qui aient exercé une influence et aient participé à tous les corps officiels.

C'est pourquoi nous les considérerons seuls comme syndicats.

* * *

Précisions. — 1^o Nous considérerons donc dans notre étude les trois seuls syndicats traditionnels, d'une part, en centrant nos développements autour du mouvement socialiste, le plus important, non seulement par le nombre, mais par l'influence, d'autre part en ne consacrant que de brèves explications au petit mouvement libéral.

2^o Bien que cette étude soit consacrée aux syndicats ouvriers, nous avons cru devoir ne pas négliger totalement les syndicats d'employés (3).

(1) Nörpel, *op. cit.*, p. 7 et Nipperdey, *op. cit.*, p. 165.

(2) Nipperdey, *op. cit.*, p. 167, pense également que la capacité tarifaire n'aurait pas dû être reconnue à la Confédération agricole de Poméranie.

Notons que la question de l'activité politique a été longuement débattue. Pour certains (Nipperdey, p. 177) elle ne suffit pas à retirer la capacité tarifaire. Mais N. S. B. O. et groupements communistes n'ont pas pu conquérir cette capacité.

(3) On trouvera des renseignements précieux sur la situation du monde employé dans l'enquête faite par le G. D. A. en 1931 : *Die wirtschaftliche und soziale Lage der Angestellten. Ergebnisse und Erkenntnisse aus der grossen sozialen Erhebung des G. d. A. Berlin.*

3° Il nous eût été facile — dans un sujet rendu plus difficile par l'abondance que par la rareté de la documentation — d'accumuler les citations : après nous être mis en état de grâce par des conversations avec des praticiens ou des théoriciens expérimentés du mouvement syndical, nous n'avons retenu que celles qui nous ont paru les plus caractéristiques, et nous les avons souvent résumées pour éviter la lenteur et la longueur du style des ouvrages et congrès syndicaux.

4° Le droit du travail est lié étroitement avec la vie du mouvement ouvrier ; mais notre tâche n'était pas de décrire les dispositions légales formelles, et nous les avons considérées seulement comme les cadres de l'action syndicale.

Ce que nous avons tenté, c'est de saisir en action le droit du travail et les institutions — nées de lui ou hors de lui — où s'est exercée l'activité syndicale, c'est de rechercher ce que les syndicats voulaient en faire et ce qu'ils en ont fait.

La vie et la pensée syndicale, tels seront les thèmes — étroitement liés — de notre étude. (1)

(1) Nous n'avons pas employé l'expression idéologies « au sens péjoratif : analyse ou discussion creuse d'idées abstraites qui ne correspondent pas aux faits réels » (A. Lalande, « vocabulaire technique et critique de la philosophie », 1.926 I, p. 335) mais pour désigner toute représentation ou croyance, tous systèmes philosophiques ou religieux (idem, p. 336).

PREMIÈRE PARTIE

Partie analytique et descriptive

SECTION I

**L'action syndicale traditionnelle renouvelée
par le droit de Weimar.**



Les syndicats apparaissent traditionnellement comme l'association permanente des ouvriers qui a pour but le maintien ou l'amélioration de la condition ouvrière comme telle (1) : salaires, durée du travail étant les deux pôles autour desquels se centrent les préoccupations et les luttes syndicales.

Cette fonction traditionnelle demeure, mais elle prend un aspect nouveau grâce au droit de Weimar né de la Constitution de 1919 et des lois ou ordonnances post-révolutionnaires. Nous le verrons en examinant successivement les moyens de lutte violents, la rationalisation des luttes, l'action en faveur de l'amélioration de la condition ouvrière et les conseils d'entreprise.

(1) Simiand, Cours du Conservatoire des Arts et Métiers, 1929, p. 491-492.

CHAPITRE PREMIER

LES MOYENS DE LUTTE VIOLENTS

Grève, sabotage ont été longtemps les symboles de l'action ouvrière. Les syndicats restent une organisation de lutte : libéraux, chrétiens et socialistes s'accordent pour en faire un élément de la qualification syndicale. Mais la grève n'est plus qu'une manifestation anormale de leur activité : ils poursuivent leur politique d'avant guerre, accentuée par le développement légal des **contrats collectifs** et de la **conciliation** (1).

* * *

Il nous faut écarter le sabotage, l'action directe, la résistance passive et même le boycottage. Les actes de **sabotage** accomplis immédiatement après la guerre l'ont été seulement contre la volonté syndicale et là où celle-ci ne pouvait s'exercer. On ne trouve un mouvement général dans les syndicats libres en faveur de l'**action directe** qu'en 1920, lorsqu'en présence du conflit russo-polonais, ils déclarent refuser tout transport d'armes et de troupes (2) : et la **résistance passive** — considérée pourtant par certains comme l'arme de l'avenir (3) —

(1) Cassau, *op. cit.*, p. 175 et s. ; Hueck-Nipperdey, *op. cit.*, t. II, p. 649-676 ; Nestriepke, *Gewerkschaftslehre*, p. 53 et s., et *Gewerkschaftsbewegung*, *op. cit.*, p. 223 et s. ; Seidel, éd. française, *op. cit.*, p. 143-159 et s. et éd. allemande, p. 127-132 et 139-144 ; A. Weber, *op. cit.*, p. 274-351 et art. de l'*HW. d. St.*, I, p. 765-788, *Arbeitskämpfe* ; Karl Pribram, *Int. HW. d. G.*, I, p. 100 et s., *Arbeitskämpfe* et II, p. 1604 et s., *Streik und Gewerkschaften* ; Tarnow, *Arbeit*, n° 1, 1925, p. 22 et s., *Lohnkampf oder Käufertreik* ; Statuts de l'A. D. G. B., par. XI (Schwarz, *Handbuch*, *op. cit.*, p. 52-56).

(2) Nestriepke, *Die Gewerkschaftsbewegung*, 1923, donne des exemples de cas isolés : ainsi les musiciens de Hambourg refusent en 1921 de jouer le *Deutschland über alles*, comme air trop chauvin !

(3) Parmi eux on trouve dès avant guerre le D. H. V.

est restée limitée à des cas exceptionnels (employés des chemins de fer de Francfort en 1920, mineurs de Walddenberg en 1921) ou à des situations de politique pure (dans la Ruhr en 1923).

Le **boycottage** du type classique, le refus par les ouvriers de travailler dans certaines entreprises, dans certaines contrées ou avec certains compagnons de travail est devenu très rare depuis 1918. Les syndicats le soumettent à certaines conditions : il faut un vote favorable de l'assemblée générale de la *commission locale pris à la majorité des deux tiers des associations locales* ; l'*autorisation du comité confédéral* si le boycottage dépasse les limites de la localité ou menace les fournisseurs d'une coopérative de consommation (1). Une campagne a été faite en faveur du second type, la grève d'achats, sous le prétexte que la baisse des prix est une meilleure politique que celle de hausse des salaires : mais les critiques des syndicats (le résultat d'une grève d'acheteurs ne peut être fixé par contrat, il ne gêne que le petit commerce et n'atteint pas les causes communes à toute l'économie) (2) n'ont pas aidé à sa popularité ; la forme la plus récente du boycottage, popularisée par les syndicats américains, le label, n'a pas eu plus de succès.

Reste la **grève**, qui demeure l'arme préférée, mais non le centre de la lutte syndicale. Les organisations ouvrières ont tenu à établir légalement le droit de grève, elles ont fait supprimer par le Reichstag, le 4 mai 1918, le célèbre article 153 du Code industriel, qui, en interdisant les « violences, menaces, injures ou mise à l'index », enlevait toute portée pratique aux droits accordés par l'article 152, pour peu que l'autorité de l'Etat veuille s'exercer contre les grèves syndicales : légalement c'est leur résultat essentiel. Dans le droit républicain, on ne peut parler ni d'un droit de grève, ni d'un droit de lutte, mais d'une

(1) Statuts, ch. XIV, art. 73 à 75.

(2) Cf. Tarnow, *Arbeit*, 1925, n° 1, p. 22 et s., « Lohnkampf oder Käuferstreik » répondant à la campagne de Pothoff en faveur de la grève d'acheteurs.

liberté de lutte, limitée à la fois par les dispositions spéciales aux entreprises d'intérêt général et par l'intervention de l'Etat dans l'appareil de conciliation. La Constitution elle-même, si riche en promesses, garantit non le droit de grève, mais la liberté d'association.

Théoriquement et pratiquement, les syndicats considèrent la grève comme un moyen de lutte non primaire. Dès avant guerre, pendant que les syndicats français livrent bataille au parti socialiste au nom de la grève générale, les Allemands la livrent au parti social-démocrate et à Rosa Luxembourg au nom du refus de la grève générale (1). Le congrès de Leipzig ne l'accepte qu'à titre de moyen extrême, en cas de misère absolue du prolétariat allemand (2), et celui de Breslau lui oppose un mode supérieur de mobilisation des masses : l'organisation et l'éducation syndicales (3). Ils n'ont pris position en faveur de la grève générale que dans des circonstances politiques : réellement lors du coup d'Etat de Kapp (4) en 1920 ; virtuellement en 1922, lorsqu'ils se rallient à la décision du congrès international syndical de Rome prévoyant la déclaration d'une grève générale internationale pour éviter une nouvelle guerre.

A la floraison de grèves (l'épidémie, disent-ils) qui accompagne et suit la révolution de 1918 jusqu'en 1922, ils opposent leur abstention ou n'y prennent part que pour enrayer

(1) Le parti social-démocrate n'acceptait pas la grève générale sans conditions ; néanmoins les syndicats — par réaction surtout contre la conception « latine » de la grève générale — la rejettent (congrès de Cologne de 1905). Rosa Luxembourg (1870-1910), allant plus loin que la majorité du parti, proclamait que l'essentiel de la lutte de classe ne résidait pas dans l'activité parlementaire, mais dans l'action directe (Cf. son ouvrage : *Massenstreik, Partei und Gewerkschaften*, 1906).

Sur l'attitude des syndicats et des socialistes français, Henri Aymé, *Le but politique dans les grèves*, thèse, Paris, 1932.

(2) « Il s'agit, déclare Leipart, d'une dernière lutte désespérée du prolétariat, pour se dérober à la mort par la faim ou empêcher la victoire de la réaction » (Leipart, p. 403).

(3) Discours de Leipart, p. 124 et 125.

(4) On sait que Kapp, maître de Berlin et appuyé sur les éléments monarchistes, n'a dû abandonner le pouvoir que devant l'offensive syndicale.

le mouvement. L'A. D. G. B. recommande de ne jamais reconnaître les grèves politiques (1) : elle décide en février 1920 « de ne soutenir en aucun cas les mouvements de salaires et les grèves décidés par un comité local à l'écart des organisations centrales », c'est-à-dire les grèves « sauvages » (Wilde Streiks) et les syndicats sont fiers de pouvoir affirmer que ces grèves ont lieu dans les districts où, jusqu'à la révolution, 90 % des ouvriers n'étaient pas organisés (2). Les grèves de sympathie menaçant de s'étendre parfois plus loin qu'aux professions voisines (les postiers se joignent aux employés de chemins de fer en 1921, les métallurgistes de Berlin demandent une grève générale locale en 1919), ils déclarent y voir « une fausse conception de la solidarité : trop d'ouvriers ont gardé du vieux temps de l'Etat autoritaire l'idée de devoir réaliser tout ce qui est dirigé contre l'Etat » (3). Aussi les statistiques syndicales — considérant seulement les grèves syndicales — comptent-elles 163 grèves et 21.000 grévistes, les statistiques officielles 772 grèves et 1.304.000 grévistes.

Il y avait des raisons économiques et politiques particulières dans les premières années de la révolution : mais une fois l'idéologie des « communautés du travail » et de restauration économique oubliée, les syndicats conservent leur méfiance de la grève. Tout leur effort sera non de la supprimer, mais de la réduire au minimum, de l'organiser à la fois contre les partisans de la grève comme telle et les adversaires de principe. Le congrès de Breslau résume la théorie syndicale (4). « On doit seulement utiliser l'abandon du travail comme l'ultime moyen d'obtenir de meilleures conditions de travail et de salaires, ou d'éviter qu'elles ne deviennent plus mauvaises. On doit avant la grève épuiser toutes les possibilités de négociations », et il donne aux syndicats des

(1) Korr, 1919, p. 103.

(2) Lederer, *Arch. f. Soz.*, 1921, article cité, p. 231 et s.

(3) Korr, début 1922, cité par Nestriepke, p. 237.

(4) Statuts, ch. XI, *Streikregeln*, modifiés à Breslau.

directives précises : les négociations avec le patronat seront dirigées par les représentants de l'union syndicale ; un vote des travailleurs ou de leurs représentants précédera la cessation du travail et l'agrément du comité de l'union est nécessaire.

Une grève de sympathie n'est possible qu'avec le consentement des unions intéressées. La sanction est simple : l'union refusera de sanctionner la grève engagée contrairement à ces directives.

Ces règles sont édictées pour mettre la grève dans la main des chefs des syndicats et en enlever la direction aux radicaux : celles qui concernent les entreprises d'utilité générale, ont pour but de prouver que les syndicats sont capables à eux seuls de maintenir l'ordre et d'empêcher toute intervention extérieure dans les conflits patronaux-ouvriers. Les syndicats à qui ont été concédées des fonctions publiques ou du moins semi-publiques, veulent prouver qu'ils sont dignes de les remplir.

Comparable aux unions civiques françaises, s'était en effet constituée la « Technische Nothilfe », avec l'appui des syndicats chrétiens et semble-t-il la tolérance des syndicats libres (1). Dès 1920 le comité confédéral y voit un danger sérieux pour la lutte syndicale : le congrès de Leipzig, l'assimilant à une organisation de briseurs de grèves, interdit la double qualité de membre de la Technische Nothilfe et de l'A. D. G. B., et celui de Breslau en demande la suppression. Les syndicats libres parviennent à faire adopter leur conception par tous les syndicats en 1925 (2). Pour lui enlever toute raison d'être, ils établissent leur « Nothilfe syndicale » en conditionnant à des règles plus sévères la grève dans les entreprises d'intérêt général : le comité confédéral exige d'être averti des intentions du syndicat assez tôt pour pouvoir régler

(1) Ceux-ci affirment y avoir été hostiles dès le début, mais Weber, *op. cit.*, remarque que le *Vorwärts* en était partisan et que l'organisation berlinoise comptait parmi ses membres 60 % d'ouvriers syndiqués.

(2) Qui en demandent officiellement la suppression au gouvernement : *Jahrbuch*, 1925, p. 130.

le différend ; chaque syndicat doit inscrire dans ses statuts l'obligation pour ses membres d'accomplir en cas de grève les travaux de première nécessité (1) . Nous retrouvons la même idée : le syndicat n'est plus seulement le gardien des intérêts de ses membres, il est aussi celui de l'ordre public.

Ils pensent par là éviter également l'intervention de la commission de conciliation, que l'ordonnance du 10 novembre 1920, applicable aux entreprises d'eau, gaz et électricité, rend obligatoire, pendant qu'elle interdit de déclarer la grève moins de trois jours après le prononcé de la sentence arbitrale. Les syndicats ont lutté pour la faire retirer, sans jamais l'avoir obtenu.

Il y a d'autres limitations, apportées par la conciliation et le contrat collectif de travail. Grève, conciliation, tarifs sont étroitement mêlés et nous retrouverons la question (2).

*
* * *

La pratique syndicale est conforme aux directives des congrès, et l'étude statistique des luttes syndicales de l'après guerre est caractéristique de l'évolution des organisations ouvrières.

1° La grève dépendant directement des finances syndicales, *le développement des soutiens de grève* montre l'évolution réalisée dans la tactique et les relations patronales-ouvrières.

Dans le total des dépenses syndicales, leur part demeure importante, mais diminue parallèlement à l'augmentation

(1) Ch. XI, par. 54. Les statuts donnent la liste — non limitative — des entreprises en question : la commission confédérale sera compétente pour les cas douteux.

(2) D'autres limitations nous intéressent moins : le refus fait aux fonctionnaires par une jurisprudence constante de se mettre en grève ; les restrictions apportées à la liberté des gens de mer par l'article 101 de la « Seemannsordnung », et d'une façon plus générale les clauses insérées dans le contrat individuel de travail.

Pour les fonctionnaires, cf. Nipperdey, II, p. 500-501 et 662.

croissante de celle des dépenses de presse, d'éducation et de soutien mutuel : organisation et éducation ne sont-elles pas les meilleurs moyens de lutte modernes des syndicats ?

En 1891, cette part était de 66 % : en 1900 de 34 %. A la veille de la guerre, en 1913 les dépenses étaient de 16.606.472 R. M., soit 23 %.

Après guerre (1) nous avons :

		%
1924	16.685.946	24,2
1925	29.656.960	23,6
1926	6.100.760	4,5
1927	11.358.288	8,8
1928	32.224.377	17,0
1929	13.304.760	6,3
1930	9.887.447	4,1
1931	10.595.741	4,9

Et encore tous les frais de lutte ne sont-ils pas consacrés à la grève, mais aussi (pour une part d'ailleurs plus faible) aux frais nécessités par les mouvements de lutte non accompagnés de cessation de travail.

2^o *Les statistiques des grèves et des lock-outs* sont données à la fois par les statistiques officielles et celles des syndicats : les premières embrassent toutes les grèves, les secondes négligent celles non dirigées par les syndicats libres, mais embrassent les grèves très courtes et donnent un tableau des mouvements de salaires non accompagnés d'une cessation de travail (2).

Les statistiques officielles, qui nous paraissent les plus sûres (3) nous donnent après l'inflation le tableau suivant :

(1) Nous ne reprenons les chiffres qu'après les périodes troublées de la révolution et de l'inflation. Sur les dépenses d'éducation : comme sur celles de soutien mutuel, cf. ch. III, par. IV et 2^e partie, ch. II, par. IV.

(2) Woytinski, *Int. H. W. d. G.*, II, p. 1580 et s. critique les différentes statistiques.

(3) Sur le conseil même d'un praticien des statistiques syndicales.

Grèves : (A = nombre de cas ; B = entreprises touchées ; C = ouvriers atteints ; D = journées de travail perdues.) (1).

	1924	1925	1926	1927
A	1.614	1.541	339	759
B	18.147	16.387	2.160	8.144
C	989.503	798.092	89.493	382.943
D	13.584.360	11.267.943	869.297	2.945.815

	1928	1929	1930	1931
A	691	431	345	473
B	5.672	7.879	3.241	4.403
C	505.913	231.981	285.881	258.546
D	8.519.713	1.852.370	3.602.022	1.572.030

Lock-outs :

	1924	1925	1926	1927
A	398	225	44	112
B	11.071	8.827	789	2.336
C	1.097.514	329.365	51.432	313.298
D	22.775.774	5.845.943	456.012	3.097.883

	1928	1929	1930	1931
A	72	19	29	41
B	2.410	928	269	632
C	492.669	95.165	19.368	46.988
D	11.768.498	2.637.500	333.955	429.946

Les quatre éléments de la statistique ne varient pas exactement dans le même sens. Mais en considérant les éléments C et D (intensité de la grève) comme les plus révélateurs de l'importance des grèves, on saisit aisément la décroissance des conflits violents après 1924, accentuée en 1926, année de calme complet, brisée en 1927 et surtout 1928, poursuivie à nouveau en 1929 et pendant les années de crise, malgré les tentatives de reprise en 1930. Les luttes patronales, enfin, ont souvent dépassé les luttes syndicales : moins fréquentes, elles sont plus intenses en 1924, 1927, 1928 et 1929.

3^o Mais la grève n'est pas tout dans *les mouvements engagés par les syndicats* (en attaque ou en défense), on le voit en comparant les deux mouvements :

(1) *St. Jahrbuch.*

1 = cas ; 2 = entreprises ; 3 = participants 2 (1).

A) *Mouvements sans grèves :*

	1	2	3
1926	7.242	610.458	8.281.157
1927	12.980	721.382	14.116.487
1928	11.032	728.495	10.960.239
1929	8.944	645.909	10.350.637
1930	3.871	550.528	6.649.759
1931	9.726	891.197	15.155.380

B) *Mouvements avec grèves :*

	1	2	3
1926	802	3.523	98.194
1927	1.387	15.555	632.322
1928	1.196	12.970	517.749
1929	779	9.757	463.842
1930	636	8.219	274.486
1931	1.065	7.872	155.791

Les grèves ne représentent qu'une très petite partie, et l'année de crise 1931 comporte 99 % de mouvements sans grèves.

Quels sont leurs résultats ? L'indication des statistiques : succès nul, succès total, n'a aucune valeur. Il n'y a jamais dans la réalité de succès total. Nous verrons mieux ce que pratiquement les syndicats ont remporté, car ces mouvements sont la plupart engagés pour les salaires et le temps de travail. Si en 1928, sur 100 personnes qui y participent, 40 % le font pour d'autres causes (dans les mouvements de défense c'est exceptionnel) : il n'y en a que 9, 4 % en 1929 ; et dans les mouvements d'offensive : 10,9 % en 1928, 13,1 % en 1929, 11,3 % en 1931, 58,1 % en 1930 (2).

*
* *

Les syndicats chrétiens, attachés au principe de collaboration des classes, acceptent la grève, théoriquement et pratiquement, malgré les critiques des associations de paix économique, et font de cette acceptation de principe la condition de la qualité syndicale. Mais ils se défendent d'en faire un but. « Elle n'est pas un moyen de lutte poli-

(1) *Jahrbücher*, 1928, p. 276-277 et 1931, p. 262-263.

(2) *Jahrbücher*, 1931, p. 271.

tique, déclare Otte, mais exclusivement économique et sociale ; elle n'est pas pour nous un but qui se suffise à lui-même ni un moyen de lutte de classe, mais plutôt l'ultime moyen syndical, dont l'emploi ne vient en question qu'une fois toutes les possibilités d'entente et de négociations épuisées » (1).

Partis de principes opposés : collaboration et lutte des classes, les deux grands syndicats allemands aboutissent à des conclusions très proches (2). Les uns acceptent le principe de la lutte, les autres la limitent pratiquement : par leur attitude en face non seulement de la grève, mais des contrats collectifs et de la conciliation.

N'est-ce pas qu'il y a une opposition — trop souvent oubliée — entre la grève, preuve d'inorganisation professionnelle et témoignage d'impuissance, et le syndicat, organisation professionnelle efficace ? N'est-ce pas aussi que les syndicats libres eux-mêmes — inconsciemment le plus souvent — ont de leur rôle, une notion non particulariste et en fait ne le conçoivent pas comme dirigé au nom d'une seule classe contre le groupe social (3) ?

(1) Otte, 25 *Jahre*, *op. cit.*, p. 99-100.

(2) « Nous ne faisons aucune distinction entre syndicats libres et syndicats chrétiens », nous disait le Dr von der Linde, un des dirigeants de l'Union des associations patronales.

(3) L'insistance avec laquelle les syndicats aiment à rappeler combien leur action est favorable à toute une collectivité (branche industrielle ou nation) est typique. Cf. le ch. II de la 2^e partie.

CHAPITRE II

RATIONALISATION DES COMBATS : CONTRATS COLLECTIFS ET CONCILIATION

Sans supprimer complètement les luttes du travail, l'un et l'autre, en effet, les ordonnent dans des cadres légaux ; ils sont la clé de l'action syndicale d'après guerre et l'offensive des adversaires des syndicats contre leur politique tarifaire les désigne comme tels.

L'étude technique et jurisprudentielle des institutions, même réduite au minimum, ne peut être négligée, non seulement pour la compréhension, mais pour leur signification par rapport aux syndicats (1).

(1) L'expression « Tarifvertrag » : contrat de tarif, l'a emporté en Allemagne, mais on trouve encore « Arbeitstarifvertrag » : contrat de tarif de travail ; « Lohntarif » : tarif de salaire ; « korporativer Arbeitsnormenvertrag » : contrat corporatif des normes du travail ; « Gesamtarbeitsvertrag » : contrat collectif de travail et « Gesamtvereinbarung » : accord collectif (pour désigner à la fois le contrat de tarif et les accords d'entreprise, les Betriebsvereinbarungen).

La littérature juridique est très étendue : Kaskel-Dersch, *op. cit.*, p. 41-130 ; Sinzheimer, *op. cit.*, p. 252-278 ; Jacobi, *op. cit.*, p. 154-286 ; Nipperdey, *op. cit.*, t. II, p. 28-354 ; Heyde, *op. cit.*, p. 136-133 ; Hoeniger, *op. cit.*, p. 1485-1493 et 1496-1498 ; Nörpel, *op. cit.*, p. 71-84 et 92-105. Les ouvrages et articles traitant de la conciliation et de la politique tarifaire d'un point de vue social et économique ressortent trop souvent du domaine de la polémique. Voir surtout Nörpel, *op. cit.* ; W. Zimmermann, *Hw. d. St.*, t. VII, p. 1 et s. ; Franz Neumann, *Int. Hw. d. G.*, t. II, p. 1646 et s. ; W. Bohnstedt, *idem*, t. II, p. 1395-1403, *Schlichtungswesen* ; Schwarz, *Handbuch*, p. 338-359 ; Zwing, *Soziologie*, p. 69 et s. ; Cassau, *Die Gewerkschaftsbewegung*, p. 188 ; Weber, *Der Kampf*, p. 486 et s. ; Walter Weddingen, *Einigungs- und Schiedsgrundsatz*, Munich, 1930, p. 66-86 ; *der wirtschaftliche Wert der Sozialpolitik : eine Sammelchrift*, par la Gesellschaft für Soziale Reform, p. 108-123, Iéna, 1931.

Documents statistiques : *Die Tarifverträge im deutschen Reich am...*, par l'Office de statistique, du Reich ; *Die Tarifverträge in Deutschland Ende...*, par l'A. D. G. B.

De la masse innombrable des articles des revues syndicales et patronales nous citons au cours du chapitre quelques-uns des plus significatifs,

§ I. — *Rappel de la législation et de la jurisprudence.*

1^o *Contrats collectifs*. — La loi sur le service auxiliaire leur donne une première consécration légale, confirmée par la charte de novembre 1918 ; l'ordonnance du 23 décembre 1918 modifiée le 1^{er} mars 1928 (ordonnance dite des contrats de tarif) leur donne leur statut définitif. Statut qui était l'aboutissant d'une évolution : syndicats et associations patronales par la pratique des contrats collectifs avaient développé un droit autonome du travail, au service duquel l'état politique met sa force en 1918.

L'ordonnance (modifiée) détermine leurs sources et leurs effets.

Sources qui montrent les rapports du contrat collectif et de la conciliation : il résulte des négociations directes des parties, de l'acceptation par elles d'une sentence de conciliation, ou de l'imposition par la procédure de « Verbindlicherklärung ». Les parties contractantes sont du côté patronal le patron (Firmentarif) ou l'association patronale (Verbandtarif), du côté ouvrier l'association reconnue capable, c'est-à-dire pratiquement les syndicats libres, chrétiens et libéraux (1).

Des deux catégories de prescriptions tarifaires (2) obligatoires et normatives, la **partie normative**, dont les prescriptions passent dans le contrat individuel de travail (salaires, congès, durée du travail, heures supplémentaires, etc...) est la plus significative du nouveau statut avec ses deux effets : direct (c'est-à-dire qu'elles s'insèrent automatiquement dans les contrats de travail individuels des membres des organisations contractantes) et forcé (c'est-à-dire que toutes les dispositions intervenant dans un sens plus défavorable à l'ouvrier que celles du tarif sont nulles). Ces caractéristiques dérogent tellement

(1) Cf. Introduction, par. IV, où la définition du syndicat coïncide avec la détermination de la capacité tarifaire. Nous ne parlons pas des formalités nécessaires à la validité du tarif.

(2) Sinzheimer, p. 268, distingue une 3^e partie, dite « organisatoire » ; cf. Nipperdey, *op. cit.*, p. 105.

aux conceptions juridiques communes qu'on a pu faire de ces normes des sources de droit et parler de droit autonome du travail (1).

La **partie obligatoire** (2), dont les prescriptions n'intéressent que les organisations contractantes, ou le patron, s'il s'agit d'un Firmentarif, vaut seulement comme créatrice d'obligations civiles, selon les termes du droit commun : fixation du nombre des apprentis, établissement d'un office paritaire de conciliation (3), clauses de réembauchage à la suite d'une grève, devoir de paix (Friedenspflicht), c'est-à-dire l'obligation de ne pas employer la grève ou le lock-out pour dénoncer un tarif : les syndicats s'engagent par cette obligation, même non écrite, à maintenir la paix économique et limitent leur liberté de lutte (4).

Les syndicats ne règlent enfin pas seulement les conditions de travail de leurs membres : le tarif s'étend aux autres travailleurs si leur contrat individuel s'y réfère tacitement ou expressément (5), et surtout si le ministre du travail prononce la déclaration de valeur générale d'un tarif pour tous les membres de la profession (Allgemeinverbindlicherklärung) (6).

Le contrat de tarif devient alors la loi du contrat de travail.

2^o *Conciliation*. — Mais syndicats et associations patronales ne sont pratiquement pas les seules parties tarifaires :

(1) C'est l'opinion dominante : en sens contraire, Jacobi.

(2) Son existence montre la fausseté de l'appellation : « contrat de normes du travail ».

(3) Normatif en ce qui concerne sa compétence pour les relations individuelles de travail.

(4) Nörpel, *op. cit.*, p. 77 : « Chaque contrat collectif sert le maintien et la protection de la paix économique ». Les ouvriers peuvent individuellement dénoncer leur contrat de travail, réserve faite de la possibilité pour le patron d'exiger du syndicat qu'il prenne position contre les dénonciations en masse.

(5) Dans l'opinion de la majorité de la doctrine et dans celle très ferme de la jurisprudence, l'effet forcé manque.

(6) Le législateur exige comme condition — très large — que le contrat envisagé ait acquis une signification de premier plan pour la profession et le cadre territorial considérés ; il ne s'agit que de l'extension de la partie normative et le ministre ne peut étendre le domaine d'application territoriale du contrat collectif.

la conciliation étatique intervient, dont la fonction essentielle est d'aider à la conclusion des contrats collectifs. Malgré ses précédents de l'avant guerre (*Gewerbgerichtsgesetz* du 29 juillet 1890), elle est fille de la politique syndicale de guerre et réalisée sous leur influence dans la loi sur le service auxiliaire, créant des « commissions de conciliation » (un représentant de l'office de guerre étant président, 1 patron, 1 ouvrier et 2 professionnels assesseurs). La loi disparaît en 1918, mais les commissions persistent entourées d'une telle popularité que les masses ouvrières leur demandent de résoudre toutes les difficultés, même de celles relevant des nouveaux tribunaux.

L'ordonnance du 25 décembre 1918, paragraphe 3, qui les insérait en liaison avec les contrats de tarifs dans le système de Weimar, ne délimitait pas de façon précise leur compétence. Celle du 30 octobre 1923 (1) y met bon ordre : la conciliation est faite non pour juger, mais pour concilier.

Si un organe de conciliation n'est pas prévu dans le tarif lui-même, les organes étatiques de conciliation entrent en jeu : les commissions de conciliation pour les petits districts économiques (un président neutre, 2 assesseurs patronaux et 2 ouvriers) (2), le conciliateur (*Schlichter*) pour les grands districts, qui forme d'une part une chambre de conciliation pour les affaires de son district et de l'autre déclare le caractère obligatoire des sentences des commissions de conciliation. Le ministère du travail joue le même rôle pour les sentences de la Chambre de conciliation du *Schlichter* (on sait que c'est lui qui prononce aussi la déclaration de valeur générale) ; dans des cas graves il désigne également des conciliateurs chargés de les résoudre.

Si les parties ne s'entendent pas pour la conclusion d'un tarif, elles en appellent à la commission de conci-

(1) *R. G. B. L.*, I, p. 1043, modifiée par l'article 3, 14° de la loi du 10 août 1925 (*R. G. B. L.*, I, p. 254).

(2) Elles sont en outre divisées en chambres pour ouvriers, employés.

liation, qui propose un accord : celui-ci n'est-il pas accepté, elle rend une sentence arbitrale, à qui l'acceptation par les parties donne force de tarif. Mais si elles la repoussent, on n'a reculé que pour mieux sauter : il ne reste que la grève ou le lock-out. On en vient à imposer par force la sentence, par la procédure de la « déclaration de caractère obligatoire » (1), créant un tarif forcé, un « Zwangstarif » : c'est le centre de tout le système de conciliation et de contrats collectifs dont l'importance ne peut être mesurée d'après sa fréquence, mais seulement d'après sa valeur de menace pour les réactions psychologiques des parties.

La conciliation ne s'applique qu'aux difficultés collectives : les difficultés individuelles ressortent des tribunaux du travail.

*
* *

Tel est brièvement décrit, et dégagé des innombrables discussions de jurisprudence et de doctrine (2), le système de Weimar.

Ce statut légal reconnaît ainsi les syndicats comme représentants officiels des intérêts ouvriers, il généralise et étend leurs possibilités d'action et leur permet — si le ministre y consent par la déclaration de valeur générale — de réglementer les conditions de travail des non syndiqués. Il assure leur participation, sous le signe de la parité à une institution étatique dont le but est d'assurer la paix sociale et permet de limiter leur liberté de lutte par un acte autoritaire de l'Etat. Ce sont les traits qui nous paraissent le mieux caractériser la position des syndicats.

§ II. — *Tarifs et conciliation dans l'idéologie syndicale.*

Pour que patrons et syndicats l'aient accepté, il a fallu une discussion passionnée, qui conserve toute sa valeur, parce qu'elle nous montre à la fois comment

(1) Il y a des conditions : que la sentence soit une solution équitable et nécessaire pour des raisons d'ordre économique et social.

(2) Qu'on songe seulement aux innombrables discussions qu'a provoquées la « Verbandstheorie ».

l'institution se heurte aux principes de lutte et comment l'idéologie varie avec les transformations opérées dans les organisations et les rapports de forces.

Le premier grand contrat (1), celui des imprimeurs de 1895, est considéré par la majorité des syndicats comme une trahison, et un rejet de la lutte de classe ; le congrès de 1899 n'accepte qu'en présence de l'accroissement de force des unions syndicales et du mouvement de grèves ces tarifs : « comme signe de l'égalité ouvrière dans l'établissement des conditions de travail ; on doit les pratiquer dans les professions qui possèdent de fortes organisations d'employeurs et d'ouvriers présentant des garanties pour le maintien et l'exécution de l'accord ». Le patronat les considère encore en 1905 comme de « graves obstacles aux progrès de la technique et de l'organisation de l'industrie allemande » (2).

Par contre, les syndicats Hirsch Duncker s'y rallient dès 1869, les syndicats chrétiens les imitent dès leur premier congrès de 1899 ; le centre dépose un projet de loi en 1907, l'Université, l'opinion publique s'y intéressent favorablement.

Mais il n'y a unanimité ni dans le camp syndical ni dans le camp patronal. Loi et jurisprudence l'ignorent (après que le tribunal d'Empire l'eut dénoncé comme coalition en 1903). Les progrès sont certains, mais n'ont pas l'ampleur de ceux de l'après guerre : il y a en 1913 10.885 contrats pour 143.088 entreprises et 1.398.597 personnes. Après guerre, les contrats étant le domaine réservé des unions syndicales, on chercherait en vain l'attitude des congrès confédéraux. Mais toutes sont d'accord : si, en 1920, quelques radicaux s'y opposent encore par peur de perdre l'élan révolutionnaire (3), il est par la suite

(1) Les mêmes imprimeurs avaient déjà tenté de conclure un contrat collectif en 1848 ; ils avaient pu réaliser un premier essai en 1873.

(2) Déclaration de l'Association centrale des industriels allemands.

(3) Le 22 juin 1919, les métallurgistes de Berlin affirment leur hostilité de principe à la conclusion d'un accord collectif.

unanimentement accepté et l'un des points où les différences sont difficilement perceptibles entre les trois tendances syndicales : c'est que nous sommes, nous l'avons vu, au terme d'une évolution.

Pourquoi les syndicats sont-ils partisans du développement des contrats collectifs ?

Le droit nouveau est un droit collectif, et le contrat de tarif en est un des piliers : « il est à côté de la liberté d'association la partie la plus importante du droit du travail collectif » (1) ; de la reconnaissance du droit collectif comme droit de transition de l'individualisme au collectivisme découle tout naturellement l'acceptation du contrat collectif et sa place dans les systèmes de démocratie d'entreprise et de démocratie économique.

« La démocratie d'entreprise et la transformation des contrats individuels de travail en contrats collectifs sont des travaux préparatoires importants pour la socialisation...

« Le fondement de la démocratie d'entreprise est le contrat collectif de travail pourvu d'une valeur juridique légale » (2), déclarait le congrès de Nuremberg.

Egalité, droit de codécision sont par lui reconnus à la classe ouvrière : le contrat de travail individuel ne connaissait que l'ouvrier et le patron ; pratiquement celui-ci imposait ses conditions autoritairement, le contrat individuel de travail consacrait l'« absolutisme d'entreprise » et la croyance aux lois naturelles. Le contrat collectif — expression de la volonté (Willensformen) des coalitions (représentants de la volonté : Willensträger) — permet à l'ouvrier de se faire valoir (3). Telle est la conception de la démocratie économique, aboutissant de celle posée dès 1899, « signe de la reconnaissance de l'éga-

(1) Nörpel, *op. cit.*, p. 71.

(2) N., *Richtlinien...*, art. 4 et 7.

(3) W. D., p. 142-144 : ces développements sont dus au Pr Sinzheimer, nous a indiqué un des collaborateurs de l'ouvrage. Braun, *Die Gewerkschaften*, *op. cit.*, I, p. 183, se félicite de ce que « les relations de travail aient été transformées, la position sociale des ouvriers complètement modifiée depuis qu'ils ont obtenu une situation réellement égale lors de la conclusion du contrat de travail ».

lité des travailleurs » (1), et coïncidant avec celle du D. H. V., « le tarif est pour nous la forme la plus visible et la plus impressionnante de l'égalité de notre « état » (Stand) avec les employeurs » (2).

Mais le tarif ne favorise-t-il pas la paix sociale, et le Pr Sinzheimer ne faisait-il pas débiter son projet de loi par ces mots : « pour éviter ou terminer les luttes de travail, les tarifs... » ? Les radicaux l'ont reproché aux syndicats et ceux-ci leur ont donné des gages en en faisant une « trêve d'armes », le symbole évident « des oppositions de classe et de la nécessité de la lutte de classe organisée » (3). Mais ils ne semblent pas en faire un des buts de leur politique tarifaire.

Plus importante l'idée que le tarif sert à atténuer les effets des crises et les baisses de salaires : « Le contrat de tarif est le moyen d'éliminer en grande partie en temps de crise les désavantages en résultant : particulièrement la pression exercée sur les salaires, inévitable sans lui, peut être généralement évitée pour le principal, souvent même complètement » (4).

Leur attitude est beaucoup moins nette envers la conciliation, qui avec plus de force se fixe pour but la paix sociale et restreint leur liberté de lutte, notamment envers le point brûlant de la déclaration de caractère obligatoire. Elle a varié, non seulement d'une personnalité ou d'une union à l'autre, mais d'année en année (5).

(1) Cf. plus haut.

(2) R. Fedisch, *Tarifvertragspolitik und Arbeitsgemeinschaft*, 1924, p. 6.

Le Pr Sinzheimer ayant exercé une grande influence sur les syndicats, notons la triple évolution de ses idées. Attaché d'abord (1907) à une conception encore étatiste et individualiste pour partie, il élabore ensuite une construction anti-individualiste et anti-étatiste, qui se termine par la thèse de l'élimination nécessaire du patronat. Cf. Gurvitch, *Le temps présent et l'idée du droit social*, p. 42 et s.

(3) Tarnow, cité par Weber, *op. cit.*, p. 490.

(4) Nörpel, *op. cit.*, p. 71.

(5) Faute d'en suivre le développement, on arrive sur cette très importante question : position des syndicats envers les institutions de paix sociale, à donner une vue pour le moins incomplète : ainsi Bourceret, *op. cit.*, p. 186, laisse le lecteur sur l'impression que les syndicats sont hostiles à toute intervention étatique.

En 1918, ils refusent unanimement toute intervention de l'Etat limitant leur liberté de lutte, par eux qualifiée « droit de grève ». Le congrès de Nuremberg prenait position contre le *Vorwärts* et le gouvernement favorables au caractère obligatoire des sentences arbitrales, pour le droit des deux parties — patronale et ouvrière — de repousser la sentence. Cela nous explique pourquoi jamais une loi de conciliation n'a pu être votée.

Un projet de 1920, moins hardi que les plans de Wissel de 1919, atténuait la liberté de lutte en prévoyant le recours obligatoire à la conciliation (*Anrufszwang*) avant toute grève, le vote secret pris à la majorité des deux tiers, et la fixation d'un délai minimum entre le vote et la déclaration de grève. Les résistances syndicales dont les campagnes dénoncent « un retour aux époques de surexcitation de la conception autoritaire de l'Etat » le font échouer : il ne reste dans l'ordonnance de 1923 que la « déclaration de caractère obligatoire » sur laquelle les syndicats n'avaient pas pris nettement position. L'organe officiel avait même parlé en sa faveur (1) ; mais aussitôt commence l'offensive : la commission confédérale y voyant « un danger pour les intérêts vitaux des ouvriers et du mouvement syndical », ne l'accepte que sous réserves et recommande aux unions de favoriser le développement des accords ouvriers-patronaux librement consentis et des organes de conciliation tarifaires (2). Ainsi, sans la repousser complètement, on lui préfère l'entente avec le patronat : passant à la réalisation, les syndicats sont même sur le point de conclure avec celui-ci un accord instituant des corps paritaires, où les déclarations de caractère obligatoire ne pourraient être prises — entre autres conditions — qu'à la majorité des deux tiers.

L'accord n'aboutit pas. Mais les syndicats n'en continuent pas moins leur campagne : la conciliation a failli à sa mission pendant la crise de 1925 ; et le congrès de

(1) Korr, 1921, p. 370.

(2) *Jahrbuch*, 1924, p. 96-97 ; *Jahrbuch*, 1924, p. 95.

Breslau « proteste contre la limitation apportée au droit de coalition par le système actuel de conciliation, exige de plus grandes sécurités pour ce qui concerne les déclarations de caractère obligatoire et la suppression des obstacles mis à la réalisation de la grève » (1).

La déclaration de caractère obligatoire demeure inchangée malgré leurs efforts : et pourtant de tièdes ou d'hostiles, ils deviennent presque enthousiastes. Il n'y a pas dans l'histoire syndicale de l'après guerre d'aussi radical retournement, opéré sous la seule pression des faits et des intérêts syndicaux.

L'attitude négative du patronat en est pour partie responsable : qu'on lise la décision de la Commission confédérale de 1927 (2) ou les débats d'Hambourg, c'est la note dominante. Le lock-out du nord-ouest de 1928, célèbre dans les annales des conflits du travail, où le patronat engage la lutte contre la déclaration de « Verbindlicherklärung », fait de celle-ci le symbole de la garantie des droits ouvriers (3).

Le congrès de Hambourg affirme sa fidélité au principe de la supériorité de la liberté des négociations sur celui de l'intervention étatique, dont Leipart montre les inconvénients : restriction à la liberté de coalition, source d'indifférence chez les délégués ouvriers et patronaux, début d'une fixation étatique des salaires. Mais les discussions et les condamnations les plus passionnées ne trouvent de conclusion que dans l'acceptation pratique de la conciliation d'Etat (4).

Dans la suite, Nörpel prêche une véritable croisade en faveur de la conciliation étatique en s'efforçant de

(1) *Br.*, p. 25. Le même congrès entend les discours les plus violents contre le tarif forcé et la législation devenue grâce à lui « non plus sociale, mais asociale ».

(2) *Gs. z.*, p. 681-682.

(3) Finalement la jurisprudence donna raison à la prétention patronale en décidant que la sentence combattue par eux était contraire à la législation. Cf. *Gs-z.*, 1929, p. 97.

(4) Ou dans des projets de réforme : laisser le soin de la « Verbindlicherklärung » à des corps analogues aux tribunaux du travail, ou encore : retirer le droit d'initiative aux patrons.

faire de la « Verbindlicherklärung » un acte de politique, dont l'appréciation par les syndicats dépend à la fois de leur position générale envers l'Etat et de leurs possibilités d'influence sur lui (1). Les adversaires de la « Verbindlicherklärung », ceux qui n'y voient que les limites apportées à la liberté de lutte, sont des retardataires qui ne peuvent comprendre le fait essentiel, à savoir : l'Etat actuel n'est plus l'Etat d'avant guerre. Il reconnaît les syndicats et les syndicats le reconnaissent. En outre, la force économique des employeurs a augmenté : la supériorité des syndicats ne peut être que politique : leur influence sur l'Etat — partant sur la conciliation — est seule capable de repousser l'offensive patronale ; on en arrive à la conception du salaire politique, à la « Politisierung der Löhne » (2). Et se référant au problème de la parité, il demande la parité réelle : la parité excluant l'intervention de l'Etat n'est qu'une parité abstraite.

§ III. — *Les faits.*

Il semble indéniable que le contrat collectif apporte dans la vie pratique ouvrière un élément constitutionnel, qui ne peut se mesurer à des chiffres. Mais pour tenter de saisir toute l'efficacité du contrat collectif et de la conciliation, il nous faut recourir à la statistique (3) :

(1) Cf. notamment *Gs-z.*, 1928, p. 595 et 611 ; *Arbeit*, 1929, n° 3, p. 141-155, *Probleme des Schlichtungswesens und des Tarifrechts*, et 1932, n° 3, p. 168-172, *Der Charakter des Schlichtungswesens*.

(2) Richard Seidel, éd. allemande, 1932, p. 144, considère également que le rôle politique des syndicats doit avoir ses répercussions sur les décisions des organes de conciliation.

(3) Nous avons à la fois la statistique officielle (*Die Tarifverträge im deutschen Reich*, devenue en 1933, *Die Tarifverträge für Arbeiter im deutschen Reich am 1-1-1931* ; (aucune n'ayant été établie pour 1930, et les nouveaux chiffres n'étant plus comparables avec les précédents, nous devons donc donner des résultats fragmentaires) et la statistique des syndicats libres paraissant seulement depuis 1929.

Article de Woytinski sur les statistiques allemandes : *Int. H. W. d. G.*, II, p. 1553-1591, et *Arbeit*, 1931, n° 3, p. 179-189, *Probleme der Tarif und Lohnstatistik*.

l'Allemagne est un des rares pays dont la statistique s'efforce pour une part de dégager la structure, le contenu et non seulement de donner le nombre des entreprises et des ouvriers touchés. Mais on connaît la difficulté de l'emploi des statistiques en matière sociale, où le même matériel de chiffres est employé par les adversaires pour fonder les thèses les plus opposées.

Aussi les emploierons-nous avec prudence, en essayant de déterminer ce qu'elles peuvent nous apprendre sur l'extension des contrats, les effets de paix sociale, de nivellement et d'amélioration des conditions de travail.

1° *Extension des contrats collectifs.*

La statistique officielle nous apporte la preuve de l'an-crage des tarifs dans la vie économique allemande (1):

	Tarifs	Entreprises	Personnes touchées
1914	10.840	143.650	1.395.723
1918	7.819	107.503	1.127.690
1919	11.109	272.251	5.986.475
1920	11.624	434.504	9.561.323
1921	11.488	697.476	12.882.874
1922	10.768	890.237	14.261.106
1923	Non recensée (2)		
1924	8.790	812.671	13.135.384
1925	7.099	785.945	11.904.159
1926	7.533	788.755	11.140.521
1927	7.490	807.300	10.970.120
1928	8.178	912.006	12.267.440
1929	8.925	997.977	12.276.060

(3)

(1) Statistiques officielles 1927, p. 4 et 1929, p. 5.

(2) L'année 1923 n'est généralement pas recensée; 1924 ne l'est pas quelquefois.

(3) La nouvelle statistique officielle 1933 donne le tableau suivant :

1920	—	5.915.725
1921	363.546	8.629.966
1922	551.989	11.071.574
1923	717.957	12.290.352
1924	Non recensée	
1925	567.196	10.070.264
1926	582.198	9.458.784
1927	559.486	9.315.784
1928	647.495	10.625.248
1929	722.105	10.573.271
1930	Non recensée	
1931	804.788	10.113.222

Cette extension n'est pas due seulement à l'action syndicale et patronale, mais aussi à l'intervention de l'Etat, par le mécanisme de la déclaration de caractère obligatoire.

Mais les statistiques ne donnent le nombre ni des tarifs ni des ouvriers touchés par elle :

(1 = part de ces tarifs dans le total des contrats collectifs ;
2 = des ouvriers atteints par eux dans le total de ceux soumis à des contrats collectifs.)

	1	2
1919	5,8	47,4
1920	12,6	46,1
1921	15,8	46,7
1922	16,1	47,5
1923	18	—
1924	18,3	39,7
1925	17,7	36,5
1926	18,2	39,5
1927	19,1	43,0
1928	20,5	44,7

Elles doivent recourir à des moyens très incertains de computation (en appliquant à chaque catégorie de tarifs : nationaux, régionaux, locaux, le chiffre moyen des ouvriers tombant sous le coup de ces tarifs) : on aurait pour 1927, 4.920.000 travailleurs soumis à des tarifs grâce au mécanisme de la déclaration de caractère général. Ailleurs, l'Office de statistique estime qu'on aurait plus de la moitié des travailleurs soumis à des tarifs (1).

2° Paix sociale.

Les statistiques donnaient une vue optimiste (2) :

(1) Statistique officielle, 1927, p. 16, 1929, p. 11.

(2) Linde, *op. cit.*, en prend prétexte pour critiquer la politique tarifaire syndicale, notamment p. 54-56 : « le système des tarifs n'est qu'une arme sournoise, qui aide les bureaucrates syndicaux à livrer au patronat les masses ouvrières ». G. Albrecht pense, en sens contraire, que ni les contrats collectifs ni la conciliation n'ont fait progresser la paix sociale.

le chiffre des tarifs conclus après une grève étant extrêmement faible, conciliation et politique tarifaire auraient eu un effet pacificateur marqué :

(1 = pourcentage du total des tarifs : 2 = des entreprises ; 3 = et des ouvriers soumis aux tarifs) (1).

	1	2	3
1924.	3,7	6,8	15,1
1925.	4,3	1,2	4,0
1926.	2,3	0,8	0,7

Mais elles n'avaient pas grande valeur, car elles négligeaient les accords de salaires (Lohnabkommen) : aussi les statistiques officielles et syndicales ont-elles cessé de donner ces renseignements.

La statistique de la conciliation, notamment de la déclaration de valeur obligatoire, n'a malheureusement aucune valeur économique et sociale, car elle ne donne pas le nombre des ouvriers et entreprises qu'elle atteint. Les nouvelles statistiques officielles donnent du moins pour 1931 des déterminations plus précises pour les tarifs complets et les Manteltarife.

(Aa = nombre : Ab = nombre d'ouvriers touchés).

Et les accords de salaires :

(Ba = nombre ; Bb = nombre d'ouvriers touchés) conclus : 1 = par un libre accord, 2 = grâce à la conciliation ; 3 = après une lutte ; 4 = sans indication (2).

	Aa	Ab	Ba	Bb
1	5.095	5.333.510	4.215	2.529.567
2	1.935	4.269.883	2.763	5.516.533
3	194	452.990	135	805.065
4	33	3.602	62	64.317

Ces indications fragmentaires paraissent donc témoigner d'un effort pacifique — (en notant que l'année 1931 est particulièrement calme). Sous les réserves indiquées, nous voyons en outre l'importance de la conciliation pour les syndicats : ce sont eux qui demandent le plus souvent

(1) Statistique officielle 1927, p. 10 et *Reichsarbeitsblatt*, 1929, n° 16.

(2) Statistique officielle 1933, p. 16.

l'intervention des commissions de conciliation, sinon des conciliateurs permanents (1), et surtout la déclaration de caractère obligatoire. Ce sont eux qui repoussent le moins souvent les sentences rendues.

a) *Mise en mouvement de la conciliation.*

Les commissions de conciliations (= 1) et les arbitres permanents (= 2) interviennent dans x cas (= a), sur demande des patrons (= b), des ouvriers (= c), des deux parties (= d), de l'autorité officielle (= e) (2).

		1925	1926	1927	1928	1929	1930	1931
a	1	12.360	4.653	7.792	7.548	6.683	3.760	6.330
	2	2.965	1.022	1.722	1.656	1.385	745	—
b	1	7,7	17,3	12,4	11,0	12,3	20,4	34,2
	2	14,3	21,3	16,9	24,1	22,8	28,8	—
c	1	90,0	78,8	85,4	86,7	85,9	76,0	63,0
	2	11,2	11,5	13,8	10,7	11,0	19,5	—
d	1	1,0	2,3	1,1	1,3	1,1	2,0	2,0
	2	63,7	56,2	58,4	51,5	59,4	45,9	—
e	1	1,3	1,6	1,1	1,0	0,7	1,6	0,8
	2	10,8	11,0	10,9	13,7	6,8	5,8	—

b) *Mise en mouvement de la déclaration de caractère obligatoire :*

(1 = rendue par l'arbitre ; 2 = par le ministre) (3).

		1925	1925	1927	1928	1929	1930	1931
a	1	2.965	1.022	1.722	1.656	1.385	745	—
	2	241	116	183	158	96	81	—
b	1	14,7	15,6	22,2	19,3	17,8	29,7	} 32,5
	2	35,3	24,1	30,6	32,9	36,5	48,2	
c	1	83,8	83,8	76,4	78,8	81,2	75,0	} 65,5
	2	58,5	70,7	63,4	56,3	57,3	46,9	
d	1	0,6	0,3	0,2	—	0,3	0,14	} 0,2
	2	1,2	—	1,1	—	—	—	
e	1	0,9	0,3	1,2	1,9	0,7	0,14	} 1,8
	2	5,0	5,2	4,9	10,8	0,2	4,9	

D'après les statistiques officielles nouvelles, pour 1931, elle est demandée par le patronat pour 167 tarifs complets

(1) Ceux-ci intervenant dans les cas graves, il est donc vraisemblable que le patronat attache une plus grosse importance que les syndicats à leur action.

(2) Tableau dressé par W. Bohnstedt, *Int. H. W. d. G.*, II, article cité, p. 1398, complété d'après les indications du *Reichsarbeitsblatt*, II, p. 466, et d'*Arbeitsrecht und Schlichtung*, 1933, n° 1, p. 10-12.

(3) Cf. note précédente.

ou Manteltarife (s'appliquant à 470.914 ouvriers, et 54 accords de salaires (pour 343.064) ; et par les ouvriers pour 30 (608.735) et 124 (1.288.240) (1).

c) *Acceptation et rejet des sentences arbitrales :*

(a = nombre des sentences rendues ; 1 = par les commissions ; 2 = par les arbitres) ; b = nombre (en pourcentage) des sentences acceptées par les deux parties, c = rejetées par le patronat, d = par les ouvriers, e = par les deux parties.)

		1924	1925	1926	1927	1928	1929	1930
a	1	9.460	7.688	2.544	4.499	4.365	3.705	1.957
	2	1.102	666	263	411	301	222	147
b	1	47,5	41,3	36,1	39,6	36,7	30,2	26,6
	2	—	41,3	42,6	38,9	36,5	37,4	29,3
c	1	52,5	55,2	36,8	36,0	38,8	47,0	45,6
	2	—	58,6	36,5	33,6	33,9	37,4	36,1
d	1	52,5	55,2	13,7	13,9	13,4	12,1	15,1
	2	—	58,6	16,0	16,1	16,6	18,0	29,9
e	1	52,5	55,2	5,7	5,4	5,0	4,9	4,7
	2	—	58,6	4,5	7,5	12,0	2,7	2,7

(2)

En 1931 (3) : il y aurait acceptation sensiblement aussi importante (mais non aussi fréquente) par le patronat : dans 30 cas (pour 437.698 ouvriers) de tarifs complets ou Manteltarife ; dans 63 (pour 109.796) d'accords de salaires contre 110 (244.951) et 222 (348.114) cas d'acceptation par les ouvriers.

3° *Tendance au nivellement et à l'amélioration des conditions de travail, notamment des salaires.*

L'idéologie syndicale ne fait pas de la première un but essentiel de sa politique tarifaire, mais dans les contro-

(1) Statistique officielle 1933, p. 16.

(2) Tableau d'après Bohnstedt, *op. cit.*, p. 1399.

(3) Nouvelle statistique officielle, p. 16 ; Woytinski, *Arbeit*, 1929, n° 9, p. 550-551, donne une monographie pour l'industrie du bois en 1928 : les ouvriers demandent plus souvent la conciliation que le patronat (143 cas contre 52), mais pour moins de travailleurs (39.418 contre 41.194). Le résultat est une union dans 31 cas (pour 16.463 travailleurs), une sentence dans 189 (pour 107.000 tr.) : celle-ci est acceptée par le patronat dans 25 cas (19.000 tr.), par les ouvriers dans 36 (23.200 tr.). Les patrons ont demandé 22 déclarations de caractère obligatoire (pour 15.000 tr.), les ouvriers 42 (pour 26.100).

verses soulevées par le contrat collectif, c'est un des résultats les plus souvent relevés par les milieux patronaux, qui les mêlent à leur critique des hauts salaires en demandant le « desserrage » des tarifs (Auflockerung) : rejet de la déclaration de caractère obligatoire et de l'indérogeabilité.

La discussion étant centrée autour de l'« élasticité » des contrats collectifs, nous pouvons distinguer trois groupes de tendances (1).

Une partie du patronat proclamait la rigidité des tarifs comme un fait indiscutable, et réclamait l'élasticité inconditionnée avec les corollaires du rejet de la « Verbindlicherklärung », et du respect de la stricte neutralité de l'Etat et de la législation » (2). Une autre partie, appuyée sur le conseil économique temporaire (Wirtschaftsbeirat), demandait que l'élasticité soit accrue, non par le rejet de la Verbindlicherklärung, mais par le renforcement de la collaboration et des droits des parties. Les syndicats, ralliés au système étatique, estimaient que l'élasticité était très suffisante (3).

Pouvons-nous objectivement accepter l'une ou l'autre conclusion ?

La statistique des tarifs nous indique un mouvement de concentration : leur nombre est inférieur à celui de 1914, les personnes régies par eux en atteignent un presque dix fois supérieur ; le rayon d'action des tarifs s'est étendu : les tarifs nationaux et régionaux ont augmenté, les tarifs locaux et surtout les tarifs applicables à une seule entreprise ont diminué.

(1) Cf. notamment article de H. Mönch, *Die Tarifvertragsdiskussion*, *Jahrb. f. Nat.*, septembre 1932, p. 355-393.

(2) *Arbeitgeber*, 1^{er} janvier 1929, p. 9 et s. ; 1^{er} février 1929, p. 69 et s. ; 1931, n° 24, p. 599.

(3) Cf. dans ce chapitre opinions sur la conciliation et déclaration commune de tous les syndicats, *Gs. z.*, 1931, n° 41, p. 641 ; pour les syndicats chrétiens : Baltrusch, *Deutsche* du 3 novembre 1931, et Wilhelm Herschel, *Die Gefährdung des Tarifvertrages*, *Deutsche Arbeit*, septembre 1932, p. 206 et s.

(A = nationaux ; B = régionaux ; C = locaux ; D = applicables à une seule entreprise ; 1 = tarifs ; 2 = entreprises ; 3 = personnes touchées ; le tout en pourcentage) (1).

	A			B		
	1	2	3	1	2	3
1914	0,1	—	5,5	12,9	—	49,2
1919	0,4	9,5	7,8	23,7	56,5	63,7
1920	0,7	18,1	21,6	24,9	51,5	56,5
1921	0,7	13,0	16,3	27,6	64,8	66,8
1922	0,8	7,3	14,4	30,7	75,0	71,9
1925	1,1	10,4	12,6	36,2	74,2	77,0
1926	1,0	9,1	13,1	35,8	75,8	76,3
1927	1,1	9,1	13,0	36,7	75,5	77,5
1928	1,0	10,7	13,7	36,3	74,8	76,8
1929	0,9	9,8	15,1	34,6	74,9	74,8
	C			D		
	1	2	3	1	2	3
1914	12,2	—	17,3	74,8	—	28,0
1919	23,3	26,1	12,0	52,6	7,9	16,5
1920	26,7	25,6	9,7	47,7	4,8	12,2
1921	29,0	18,1	7,5	42,7	4,1	9,4
1922	26,9	16,3	7,8	41,6	1,4	5,9
1925	31,6	14,5	6,9	31,1	0,9	3,5
1926	30,5	14,4	7,1	32,7	0,7	3,5
1927	28,8	14,6	5,8	33,4	0,8	3,7
1928	27,4	13,8	5,9	35,3	0,7	3,6
1929	27,9	14,5	6,1	36,6	0,7	4,0

En outre, si en 1913 la proportion des tarifs à qui étaient soumis plus de 500 travailleurs n'atteignait que 59,4 %, elle atteignait 92 % en 1920 : celle des tarifs touchant moins de 1.000 personnes était de 85,4 % en 1929, mais les 14,6 % restants touchaient 89,2 % personnes et les tarifs applicables à plus de 100.000 travailleurs : 0,1 du nombre total s'appliquaient à plus de 20 % des travailleurs atteints par les tarifs (2).

Les syndicats ont donc obtenu des règles communes pourvues d'une plus grande portée d'application. Il est incontestable que la généralisation des conditions de travail ait fait des progrès. Les expressions « niveau local unique des salaires », « niveau des salaires professionnels », sont devenues courantes dans la littérature syndicale.

(1) Tableau formé d'après les données des cahiers de la statistique officielle.

(2) *Die Tarifverträge in Deutschen Reich*, 1929, p. 8.

Le très important mémoire patronal de 1924 (1) décrit le mécanisme de cette unification. « Chaque travailleur compare son contrat de tarif avec celui du voisin. Les districts sont comparés les uns aux autres ; la politique de salaires est fondée sur des niveaux des salaires de district et de spécialité, même sur un niveau national. Les fonctionnaires des syndicats, qui représentent et incorporent leurs prétentions, les commissions de conciliation devant qui viennent les différends, trouvent dans ce niveau des salaires et dans cette comparaison une base commode, leur épargnant toute responsabilité. La référence aux salaires en vigueur ici et là est une justification qui plaie pour sentences arbitrales et décisions de caractère obligatoire ; pour les contrats ainsi comparés, il s'agit de spécialités d'entreprises et d'emploi totalement différents ».

Mais, sans prétendre prendre parti, nous ne pouvons nous dispenser d'indiquer l'existence des Manteltarife, d'une marge entre salaires tarifaires et effectifs, et entre salaires d'ouvriers qualifiés et non qualifiés.

a) Les tarifs ne contiennent pas tous des prescriptions impératives et détaillées. On peut distinguer d'une part les tarifs complets, de l'autre les Manteltarife, permettant d'adapter salaires et temps de travail aux conditions économiques dans des accords de salaires (Lohnabkommen) ou de temps de travail (Arbeitszeitabkommen). Le nombre des premiers a sans cesse diminué depuis la guerre.

Ainsi en 1931, nous avons (2) :

(1) *Die Lohnpolitik der deutschen Arbeitgeber*, Berlin, p. 33, cité par Arndt, p. 181.

(2) Statistique officielle... 1933, p. 5. Notons d'ailleurs que la distinction entre 1) et 2) est difficile et que les chiffres donnés ne peuvent prétendre à l'exactitude.

(a = avec réglementation du travail ; b = sans réglementation.)

	Nombre de tarifs	Ouvriers atteints
1) Tarifs complets	1.455	1.074.595
2) Manteltarife : a).	5.622	7.344.058
b).	180	1.641.332
3) Accords de salaires faisant partie d'un Manteltarife		
a).	10	16.677
b).	6.730	8.845.568
4) Accords de temps de travail	124	1.613.162
5) Accords de salaires autonomes		
a).	17	1.923
b).	418	51.314

b) *Salaires des ouvriers qualifiés et des ouvriers non qualifiés* : Le nivellement constaté dans les statistiques provenait moins d'une baisse des hauts salaires que d'une augmentation des bas salaires ; il n'a été d'ailleurs que provisoire et les différences réapparaissent nettement après 1922. En reprenant les statistiques rassemblées par le Bureau international du travail, nous voyons qu'après l'inflation la différence subsiste et même s'accroît :

(Salaires moyens pondérés hebdomadaires : 1 = ouvrier qualifié ; 2 = ouvrier non qualifié ; 3 = différence) (1).

1925	a) avril	40,29	30,48	9,81
	b) octobre	44,28	33,51	10,77
1926	a)	45,56	34,16	11,40
	b)	45,59	34,42	11,17
1927	a)	46,55	35,54	11,01
	b)	48,38	37,08	11,30
1928	a)	50,19	38,38	11,81
	b)	52,12	40,17	11,95
1929	a)	52,63	40,74	11,89
	b)	53,85	41,73	12,12
1930	a)	54,12	41,80	12,32
	b)	54,12	41,81	12,31

c) *Le décalage des salaires effectifs et des salaires tarifaires* est un fait qui remédie à la « rigidité » des tarifs. Les statistiques officielles relevées de 1927 à 1932 dans 12 branches de la production en témoignent.

(1) D'après *Les aspects sociaux de la rationalisation*, 1931, p. 220.

(1 = industrie ; 2 = 1^{er} recensement ; 3 = salaires horaires effectifs en pourcentage des salaires horaires tarifaires ; 4 = 2^e recensement ; 5 = salaires horaires effectifs) (1).

1	2	3	4	5
Textile. . . .	Sept. 1927	107,3 à 127,0	Sept. 1930	108,9 à 125,6
Bois. . . .	Mars 1928	102,8 à 112,6	Mars 1931	99,3 à 107,3
Chimie. . . .	Juin 1928	113,0 à 124,2	Juin 1931	109,8 à 120,2
Fer et Acier. .	Oct. 1928	112,0 à 181,0	Oct. 1931	108,4 à 149,6
Transform. des métaux . . .	Oct. 1928	109,9 à 124,7	Oct. 1931	109,5 à 120,8
Cordonnerie .	Mars 1929	105,6 à 128,7	Mars 1932	99,8 à 112,6
Imprimerie. .	Juin 1929	105,1 à 210,2	Juin 1932	104,9 à 185,9
Lithographie .	Juil. 1929	102,7 à 110,3		
Bâtiment. . .	Août 1929	103 à 112		
Papier. . . .	Mai 1930	105,8 à 135,1		
Bière	Août 1930	100,2 à 100,6		
Confiserie . .	Mars 1931	102,9 à 107,3		

*
* *

De cette étude nous croyons pouvoir dégager quelques enseignements.

1^o L'augmentation de l'influence syndicale avec l'aide de l'Etat, sur la détermination des conditions de travail du monde ouvrier.

2^o L'acceptation de plus en plus ferme de la limitation des luttes violentes : intervention étatique, emploi intense du système de conciliation.

3^o Cette politique semble avoir eu comme résultat une certaine « rigidité » des salaires, mais limitée en fait.

C'est dire que nous assistons aux progrès de l'économie liée, à un effort pour dépasser les antagonismes capitalistes. Mais nous ne pensons pas qu'il faille ou trop critiquer ou trop louer le contrat collectif.

Il nous semble impossible de vouloir mettre sur le compte du contrat collectif en tant que tel des effets favorables

(1) *Wirtschaft und Statistik* : Textile, 1931, n° 12, p. 461 ; Bois, 1931, n° 20, p. 735 ; Chimie, 1932, n° 6, p. 180 ; Fer et Acier, 1932, n° 12, p. 376 ; Métaux, 1932, n° 24, p. 788 ; Cordonnerie, 1932, n° 18, p. 580 ; Imprimerie (*Vierteljahrshefte*), 1933, II, p. 52 ; Lithographie, 1930, n° 13, p. 543 ; Bâtiment, 1931, n° 4, p. 149 ; Papier, 1931, n° 7, p. 289 ; Bière, 1931, n° 11, p. 425 ; Confiserie, 1931, n° 21, p. 768.

ou défavorables à la vie économique ou aux syndicats. Il n'est qu'une forme, et ce qu'on nomme souvent les efforts du contrat collectif — ou même de la conciliation — nous paraissent être bien plus ceux du rapport des forces patronales, ouvrières et étatiques (1).

(1) En ce sens, P. Arndt, *Lohngesetz und Lohnpolitik*, Francfort, 1926.

CHAPITRE III

L'AMÉLIORATION DE LA CONDITION OUVRIÈRE

Pouvant user de moyens d'actions violents, munis par le droit nouveau d'instruments de négociation et de résolution, les syndicats continuent de travailler pour l'amélioration de la condition ouvrière. Il s'agit avant tout des salaires, mais aussi de la durée du temps de travail, des assurances sociales et de leur œuvre propre de solidarité.

* * *

§ I. — Les salaires (1)

A) Théories des salaires.

Les syndicats peuvent-ils améliorer les conditions de la vie ouvrière ? Les penseurs socialistes ne peuvent

(1) Cf. Theodor Brauer, *Wirtschaftliche Entwicklung und Lohnpolitik*, Berlin, 1922 ; Maurice Mainguy, *Contribution à l'étude des salaires en Allemagne depuis la guerre*, Paris, 1924 ; *Les conditions de vie des ouvriers dans les pays à change déprécié*, B. I. T., 1925 ; Paul Arndt, *Lohngesetz und Lohn tariff*, Francfort, 1926 ; Franz Oppenheimer, *Der Arbeitslohn. Kritische Studie*, Iéna, 1926 ; Wilhelm Eggert, *Rationalisierung und Arbeiterschaft*, A. D. G. B., 1927 ; Fritz Tarnow, *Warum arm sein ?* Berlin, 1928 ; Karl Massar, *Die volkswirtschaftliche Funktion hoher Löhne*, A. D. G. B., 1928 ; Emil Lederer, *Lohnpolitik und Konjunktur*, Stuttgart, 1928 ; André Fourgeaud, *La rationalisation aux Etats-Unis et en Allemagne*, Paris, 1929 ; Adolf Weber, *Der Kampf...*, p. 410 et s. ; Adolf Scheffbuch, *Der Einfluss der Rationalisierung auf den Arbeitslohn (Arbeitsmarkt)*, Stuttgart, 1931 ; J. Marschak, *Die Lohn Diskussion*, Tübingen, 1930 ; Adalbert Halasi, *Lohn-Lexicon*, Berlin, 1931 ; Josef Schmid, *Die Lohntheorie der christlichen Gewerkschaften und die gegenwärtige Wirtschaftslage, insbesondere Brauers regulative und spekulative Lohnerhöhung*, Munich, 1931 ; Ludwig Heyde, *Die Lohnfrage*, Iéna, 1932, et *Salaires réels et politique des hauts salaires*, Association internationale pour le progrès social, Paris, octobre 1931 ; H. Linde, *Lohntheorie und Lohnpolitik der Sozialdemokratie*, Vienne et Berlin, 1931 ; *Les aspects sociaux de la rationalisation*, Etudes préliminaires, B. I. T., 1931 ; E. Lederer, *Wirkungen des Lohnabbaus*, Tübingen, 1931 ; A. Weber,

donner de solution satisfaisante pour les syndicats. Si Fourier, Proudhon, Owen sont sceptiques envers les résultats des grèves, et plus généralement de la « coalition » Rodbertus l'est encore davantage, qui parle « du non sens de la grève » (1) ; Engels concède que l'activité syndicale peut être efficace dans des situations de minime importance, mais dans les autres elle se brise contre « la loi de l'économie » (2). Marx est plus diplomate ; aussi les jugements varient-ils : pour les uns (3) il ne fait des syndicats que des écoles de recrutement pour la social-démocratie (Rekrutenschule), pour d'autres il admet qu'ils puissent améliorer la condition ouvrière, le niveau de vie n'étant pas seulement physiologique, mais social (4), et le salaire étant le résultat de rapports de forces, susceptibles d'être renversés par les organisations de classe (5), ou enfin il rejette la loi d'airain et concède la possibilité d'une amélioration matérielle à l'intérieur du capitalisme (6). C'est que la pensée de Marx, ici comme ailleurs, est plus ondoiyante que l'ont cru certains. Mais il semble que la thèse de la paupérisation croissante des masses et surtout la réfè-

Sozialpolitik, Munich, 1931 ; Harald Assaël, *Gewerkschaftliche Lohnpolitik und Arbeitslosigkeit*, Hambourg, 1932 ; Christel Dittwald, *Möglichkeiten und Grenzen einer Lohnsteigerungspolitik mit besonderer Berücksichtigung der gegenwärtigen Lohn Diskussion*, Berlin, 1933 ; art. de Goetz Briefs, cité dans l'*H. W. d. St.*, IV, p. 1128-1132 ; de Zwiedineck-Südenhorst, *idem*, VI, p. 396-426, *Lohntheorie und Lohnpolitik* ; Th. Brauer, *H. W. d. Ar.*, II, p. 3155 et s., *Lohnpolitik* ; Jakob Marschak, *Arbeit*, 1927, n° 11, p. 725 et s., *Hohe Löhne und die Volkswirtschaft* et *Int. H. W. d. G.*, II, p. 1087 et s., *Lohntheorie und Lohnpolitik* ; Heinrich Herkner, *Die Lohntheorien der deutschen-und Arbeitgeberverbände seit der Stabilisierung der Valuta* dans *Die Wirtschaftskrise der Gegenwart* (éd. par Hans Mayer), Vienne, 1928, III, p. 85-98 ; J. Lhomme, *Revue politique et parlementaire*, 10 août 1933, p. 233-273, *L'évolution du salaire dans l'Allemagne contemporaine*.

(1) Lettre du 4 août 1871 à R. Peyer, citée par Weber, p. 403.

(2) *Die Lage der arbeitenden Klasse in England*, 1845, p. 262, cité par Weber.

(3) Ainsi Weber, p. 411 ; dans le même sens Massar, *op. cit.*, p. 25 ; Massar, bien que favorable aux conceptions syndicales, s'accorde avec Weber sur l'attitude des théoriciens socialistes.

(4) J. Marschak, article cité de l'*Int. H. W. d. G.*

(5) Zwing, *Geschichte...*, *op. cit.*, p. 33 et s.

(6) Fr. Hertneck, *Karl Marx und die Gewerkschaften*, Berlin, 1928.

rence tacite aux théories du fond des salaires l'empêchent de reconnaître la valeur de l'action syndicale plus que par opportunisme. Quant à Lassale, qui a traité le travail syndical de « travail de Sisyphe », et s'est fait une célébrité avec la « loi d'airain », il croit seulement à l'efficacité de l'action de l'Etat, secondé par les coopératives de production.

C'est Lujo Brentano qui vint à leur secours, en établissant que par la force de leur coalition les travailleurs peuvent augmenter le salaire moyen de tous les ouvriers, car ce sont exclusivement les autres classes de la société qui subissent les effets de cette élévation artificielle (1). Cette théorie, dite « théorie syndicale », eut un tel succès que les syndicats, solidement appuyés, ne discutaient même plus la question — syndicats chrétiens à part, avec Th. Brauer — et qu'en 1905 des théoriciens pouvaient dire qu'elle était une des rares idées sur laquelle tous les économistes allemands soient d'accord.

Mais leurs adversaires, les partisans de la théorie dite de la productivité (2), d'après laquelle l'augmentation du salaire ne résulte que de celle du produit social, reprennent courage, l'opposition patronale — surtout après l'inflation — augmente et les syndicats doivent renouveler les conceptions : appuyés sur des théoriciens, ils établissent après guerre une théorie où est intégrée, dans une certaine mesure, celle de la productivité.

Ils trouvent leur porte-parole en Fritz Tarnow (3).

(1) *Jahrbücher für Nationalökonomie*, 1871, et *Arbeitergilden der Gegenwart*, 1872, 2^e partie.

(2) A. Weber. — A. Weber semble avoir le plus contribué à répandre la théorie de la productivité, avec son ouvrage (1^{re} éd. 1910), même dans des milieux syndicaux chrétiens. Dans la dernière édition il consacre encore à la critique des théories syndicales de très longs développements où malheureusement le plan logique et la clarté font défaut. Il se réclame de Heinrich Dietzel. Cf. encore Arndt, *op. cit.*

(3) Nous trouvons ici un plus grand nombre de professeurs ou de non syndicalistes que de coutume ; mais ce sont les théories scientifiques qui sont traduites par les praticiens ; bien que l'ouvrage de Tarnow ne soit pas d'une rigueur toujours scientifique, et que le style en soit pittoresque, les théoriciens allemands ne

Il affirme dès l'abord qu'il s'agit d'un problème de répartition. Le système actuel ne s'occupant que des problèmes de production, le monde travaille plus et consomme moins : il a construit des fours à pain et n'a pas cuit de pain ; il a oublié le « véritable sens du travail : créer des biens de consommation. Le but de l'économie n'est pas le four à pain, mais le pain » (1).

Mais de cette constatation, Tarnow ne tire pas la condamnation de la multiplication des instruments de production. Au contraire ; il tire seulement celle de l'insuffisance du pouvoir d'achat (*Kaufkraft*) des masses ouvrières.

Si théoriquement le pouvoir d'achat et le revenu total du travail sont des valeurs égales, pratiquement la mauvaise répartition du premier dirige le revenu vers l'accumulation. Certaines parties de la population ont un revenu trop important relativement à leur consommation, aussi le dirigent-elles vers la production. Cette mauvaise répartition est funeste en deux sens : elle diminue la consommation et elle augmente les possibilités de production. Le résultat est déplorable, du point de vue même de l'accumulation, et Tarnow pense à l'Amérique où le niveau de vie est plus élevé et l'accumulation plus rapide (2).

Changer le mode de répartition, pratiquer consciem-

dédaignent pas de le soumettre à une critique serrée. Sur la personnalité de Tarnow, cf. introduction, par. III.

(1) *Op. cit.*, p. 42, et « Comme la faim nous tourmentait, nous avons décidé de construire plus de fours à pain, pour pouvoir cuire et manger plus de pain. Une fois ces nouveaux fours terminés, il nous a semblé nécessaire de continuer à souffrir de la faim et de construire d'autres fours pour avoir plus tard davantage de pain encore... Cependant un beau jour nous avons reconnu que nous avions déjà trop de fours et nous avons eu l'inspiration qu'un four est chose inutile et sans valeur, si on ne peut s'en servir ».

(2) Tarnow résume ainsi le processus, p. 46. « Comme il y a trop peu d'argent, le pouvoir d'achat fait défaut ; comme le pouvoir d'achat fait défaut, le marché est trop restreint ; comme le marché est trop restreint, on ne peut travailler à plein ; comme on ne peut travailler à plein, il y a des millions de chômeurs, de travailleurs à temps réduit et des milliards de gains perdus ; comme une si grande partie des consommateurs gagne trop peu, il n'y a pas assez d'argent, et comme il n'y a pas assez d'argent... » le cercle continue.

ment la politique des hauts salaires est le seul remède. Le patronat américain, Ford en tête, — dont le livre *Ma Vie et mon œuvre* est l'ouvrage le plus révolutionnaire de toute la littérature économique parue — l'a compris, et nous avons là le secret de la haute conjoncture aux Etats-Unis (1). Le salaire devient plus un « facteur de consommation » qu'un « facteur de production ».

Affirmant pour les syndicats la possibilité d'élever les salaires (2), il montre que, de 1924 à 1927, en Allemagne même ils y sont parvenus, en coïncidence avec une baisse des prix : ceux-ci n'ont augmenté que là où les salaires jouent un rôle très réduit, dans l'agriculture.

Le patronat parle sans cesse de la nécessité d'augmenter la productivité. Tarnow réplique : « Grâce à l'augmentation du pouvoir d'achat, elle s'élèvera à la fois grâce à l'accroissement de la demande des biens (notamment des articles de masse) de consommation et de la joie au travail, et à l'amélioration des méthodes de travail, imposée par là au patronat (3). L'élévation des salaires et celle de la consommation en résultant agissent dans un sens productif » (4).

Et il termine par un appel à l'optimisme : devons-nous être pauvres ? « La pauvreté n'est pas un impératif économique, mais une maladie sociale, susceptible de guérison dans les cadres de l'économie capitaliste » (5).

Tarnow traduit syndicalement la théorie des crises de

Nous avons noté qu'il ne s'agissait pas d'un ouvrage véritablement scientifique ; on voit que les raisonnements de Tarnow ont pour but de frapper les esprits grâce à des formules à effet.

(1) Sans cesse revient le parallèle entre le patronat américain, compréhensif et ami du progrès, et le patronat allemand, figé dans de vieilles idées.

Marx lui-même cède le pas au maître de Détroit.

(2) P. 64 et s.

(3) On sait que Ricardo avait déjà parlé de l'effet de la hausse des salaires sur les progrès techniques.

(4) P. 70.

(5) P. 70.

Lederer ou de l' « effet parachute » des salaires (1). Pendant la phase ascendante de la conjoncture, les prix augmentent plus vite que les salaires ; aussi la part des salaires est-elle plus faible et celle du patronat plus forte que pendant la période de dépression, relativement au produit total. L'accumulation, l'extension des moyens de production exagérées qui en résultent, provoquent la période de stagnation qui ne disparaîtra que par une nouvelle répartition du revenu. La conclusion logique est donc celle-ci : une élévation des salaires, une baisse des revenus du capital contribueraient à la suppression des crises.

Massar (2) conclut à l'efficacité économique des hauts salaires, influençant favorablement non seulement l'économie en elle-même, mais rendant plus productifs tous ses éléments (consommateurs, ouvriers, technique, employeurs). S'ils ne sont obtenus que par des grèves et des coalitions, la faute en est à l'organisation du régime d'économie privée. Puisqu'elle ne prévoit pas d'autres moyens, les syndicats remplissent une fonction économiquement désirable : Massar y pose d'ailleurs deux conditions : qu'ils interviennent au bon moment et dans une juste mesure. Ce sont là des arguments « conjoncturels », l'argument « structurel » de Jacob Marschak s'en écarte quelque peu (3) : la demande nouvelle produite par l'élévation des salaires est différente de l'ancienne non seulement quantitativement, mais qualitativement, et nécessite pour sa satisfaction un changement dans la production, dans une certaine mesure une plus haute productivité. Mais Tarnow a vu lui aussi toute l'importance de la consommation de masse.

Les syndicats chrétiens ont été plus longtemps attachés aux idées de productivité.

Leur théoricien, Brauer, partant du principe que le

(1) Cf. *op. cit.*, et Schmid, p. 123 et s. ; Assaël parle de *Fallschirmwirkung*.

(2) Dont l'ouvrage cité a été couronné par l'A. D. G. B., *Conclusions*, p. 81-82 ; il résume la théorie de Lederer, p. 66-72.

(3) Article cité et Heyde, *Die Lohnfrage*.

salaire dépend de la productivité, en conclut que toute politique des salaires doit veiller à favoriser la production des biens de consommation. Les syndicats peuvent augmenter les salaires, en diminuant la marge qui existe entre profits et salaires : les hauts salaires, dans de certaines limites, peuvent favoriser la production, en augmentant le pouvoir d'achat, donc le marché intérieur. Mais les ouvriers doivent ne pas oublier que la plus haute rémunération possible de tous les facteurs de la production : capital et travail intellectuel, est avantageuse pour eux.

Plus récemment (1), il a affirmé davantage l'intérêt de la question de répartition. Il propose deux mesures : une élévation des salaires « régulative » pour supprimer le point mort de l'économie en réalisant une juste proportion entre l'augmentation de la productivité et celle du salaire ; et une élévation « spéculative » anticipant sur l'amélioration des salaires et étendant par là le marché intérieur, à condition de la nuancer et de prévoir des mesures de rationalisation.

Ainsi, tous les théoriciens des syndicats libres — intellectuels ou praticiens — s'accordent sur quelques points autour desquels se centre la conception commune des syndicats :

1° L'augmentation des salaires est possible grâce aux syndicats.

2° Elle concourt au bien général en augmentant le pouvoir d'achat : elle diminue l'intensité des crises, stimule les progrès techniques et la rationalisation. Productivité et hauts salaires vont de pair.

La théorie de Brauer met plutôt l'accent sur la productivité, celle des syndicats libres sur le pouvoir d'achat : problème de production d'une part, de répartition de l'autre.

Mais celle même des syndicats libres ne néglige pas

(1) *Die Wirkungen von Lohnerhöhungen auf die Kaufkraft und den inneren Markt*, 1927. Schmid, *op. cit.*, nous a été très utile pour la compréhension de l'œuvre de Brauer, dont la pensée a souvent varié.

la productivité. A l'équation des partisans de la théorie de la productivité : productivité = hauts salaires, ils opposent la leur : hauts salaires = productivité. Mais ils tiennent compte du facteur productivité plus que leurs adversaires du facteur hauts salaires, et Weber lui-même se déclare satisfait de l'évolution de la théorie syndicale (1) : Qu'on le veuille ou non, la théorie syndicale s'accorde avec le régime capitaliste : on affirme bien que l'ordre capitaliste ne peut réaliser un système de salaires répondant aux prétentions ouvrières, mais il reste que le capitalisme n'empêche pas plus l'amélioration des classes ouvrières que l'action syndicale ne nuit au développement du premier (2).

* * *

La rationalisation. — Elle se complète d'une théorie de la rationalisation (3) dont nous avons vu l'esquisse. « Le syndicalisme et la rationalisation sont comme frère et sœur », a-t-on dit d'une façon générale (4) ; c'est vrai spécialement pour l'Allemagne.

Les syndicats la demandent d'abord inconditionnellement, afin d'opposer une arme défensive aux demandes

(1) Weber, *op. cit.*, p. 418. Notons que les syndicats affirment sans cesse qu'ils savent que la productivité conditionne le mouvement des salaires : *Gs-Z*, 1927, n° 25, p. 342 : « Un salaire réel plus élevé ne peut être généralement obtenu que par une augmentation simultanée de la productivité », et Naphtali à Hambourg : « Nous savons que l'augmentation la plus haute de la productivité du travail pose les conditions économiques d'une digne estimation de la force de travail dans le monde », p. 185.

(2) Herkner, *op. cit.*, juge ainsi la théorie syndicale : « Un optimisme illimité dans l'appréciation de ce que peut rendre l'ordre économique actuel... Elévation des salaires, diminution de la durée du travail et baisse des prix assurent, conformément à une merveilleuse harmonie préétablie, l'accroissement en toutes circonstances du bien-être des masses » (p. 94-95).

(3) Les syndicats ne distinguent généralement pas entre le problème technique (mécanisation) et le problème d'organisation (rationalisation proprement dite).

(4) Fourgeaud dans *Le syndicalisme moderne*, 1931, p. 76, et encore : ensemble ils sonnent le glas de l'individualisme et du libéralisme.

de baisse des salaires et d'augmentation de la durée du travail : le retour à la prospérité ne sera obtenu que par un développement technique plus poussé et l'élimination des membres inutiles de la vie économique (1) ; c'est l'esprit de routine du patronat allemand qui est responsable de la situation économique : « Le problème de la rationalisation du travail — qui explique les succès obtenus en d'autres pays, notamment en Amérique, — n'a pas reçu de solution. Ce ne sont pas des salaires peu élevés, une longue durée du travail unis à une technique arriérée, mais de hauts salaires, une courte durée du travail, des méthodes rationnelles de production et l'organisation de l'économie qui sont favorables à l'ascension économique de l'Allemagne » (2).

La révélation de ses inconvénients leur donne seulement l'occasion de critiquer la politique patronale. La rationalisation a augmenté le rendement, l'exportation. D'où provient le chômage ? se demande Eggert (3). Il a sa cause dans la résistance que les cartels ont menée contre toute baisse des prix ; « une rationalisation non accompagnée de cette baisse est seulement un mouvement patronal des salaires aux frais de la collectivité ». Mais la rationalisation n'est pas seule responsable du chômage, et « on remédiera à ses inconvénients par l'établissement effectif de la journée de huit heures et l'augmentation des salaires » (4).

Plus nettement encore, Tarnow lie salaires et rationalisation : les ouvriers ont le plus grand intérêt à la demander, car plus la technique envahit la production et plus pernicieuse se révèle toute stagnation dans le mécanisme de

(1) *Gs-Z*, 1925, p. 346.

(2) Congrès de Breslau, décision, p. 37-38.

(3) *Op. cit.* Il s'agit d'un discours du 31 octobre 1926 tenu devant la Conférence berlinoise des conseils d'entreprise des syndicats libérés.

(4) Eggert se félicite de ce que les syndicats aient joué le rôle de précurseurs pour l'introduction de la rationalisation ; il assimile aussi la lutte contre celle-ci à une Don Quichotterie, à une lutte contre des ailes de moulin à vent (*Avant-Propos*).

la production et le capital de production (1) et plus diminuée la part du salaire dans la formation des prix. La rationalisation n'est mauvaise que si elle ne s'accompagne pas d'une augmentation des salaires (2). C'est le thème syndical : **les hauts salaires poussent à la rationalisation ; la rationalisation doit s'accompagner de hauts salaires.** (3)

Une enquête de 1927 montre en outre aux syndicats les inconvénients hygiéniques et culturels de la rationalisation ; à Hambourg, Naphtali insiste sur les effets de l'accélération du temps de travail, de l'épuisement précoce de la force de travail et lui oppose le principe : l'homme est au centre de l'économie (4).

Mais si les organisations ouvrières deviennent progressivement plus prudentes, c'est seulement contre la « pseudo-rationalisation » qu'elles prennent position. La lutte est menée non contre la rationalisation, mais contre la politique patronale, au nom soit du respect de la vie ouvrière, soit de leur théorie des salaires (5).

Leur conception de la rationalisation est née du même esprit que leurs théories du salaire. On y trouve fondamentalement la croyance à la possibilité de « socialiser » le système capitaliste sans socialisation.

B) *Les salaires ouvriers.*

Ces théories ont été élaborées après coup ; elles servent de fondement à la politique des salaires qui les a précédées et accompagnées : politique très simple visant sans cesse à obtenir pour les ouvriers les plus hauts salaires possibles. Lorsqu'il s'agit d'apprécier les résultats obtenus, les syndicats sont victimes d'un embarras triple : ils doivent, pour montrer l'efficacité de leur action, prouver, ou du

(1) *Op. cit.*, p. 56.

(2) *Op. cit.*, p. 47.

(3) Leipart, à Hambourg : « Une rationalisation de l'économie, qui n'entraîne aucune hausse des salaires et aucune amélioration du bien-être des masses populaires, ne mérite pas son nom » (p. 182).

(4) *H.*, p. 185-186.

(5) Il semble que la demande de la semaine de 40 heures s'accompagne d'une critique plus âpre des effets de la rationalisation. Cf. notamment *Die 40 Stundenwoche*.

moins affirmer, qu'ils ont fait dans le passé monter les salaires (1) ; ils doivent, pour lutter contre une politique de baisse, ou acquérir une hausse nouvelle, prouver que — dans le présent — les salaires sont insuffisants (2) ; ils doivent, pour rester fidèles à leurs positions anticapitalistes, assurer que le « salaire social » ne pourra être pleinement réalisé que dans le socialisme (3).

Leurs adversaires ne sont pas moins embarrassés, qui hostiles à la thèse de l'efficacité de l'action syndicale, tentent de prouver que l'élévation des salaires dépend d'autres facteurs, en même temps qu'ils jettent sur les syndicats la responsabilité de l'élévation artificielle des salaires, dommageable pour l'économie nationale.

Nous avouons ne pas pouvoir trancher la question. Simiand, au terme de ses recherches, conclut lui-même : la correspondance n'est pas topique entre le mouvement ouvrier et le mouvement des salaires, il y a au plus condition concurrente, des liaisons possibles de conditions (4).

En ce qui concerne l'Allemagne, il faudrait une période plus longue que celle que nous étudions (raccourcie encore par les années de la révolution et de l'inflation), il faudrait éliminer la rationalisation et même la conciliation étatique (dans la mesure où elle est complètement différente de l'action syndicale), il faudrait enfin pouvoir saisir la réalité vivante : car on ne peut considérer comme élévation de salaire due à l'action syndicale après une lutte la différence qui existe entre l'ancien chiffre et le nouveau ; l'ancien chiffre ne se maintient souvent trop bas que par la volonté du patronat d'avoir à sa disposition, dans les négociations prévisibles, un meilleur moyen de marchandage.

(1) *Gs-Z*, 1927, n° 15, p. 197-198 (les syndicats ont pratiquement démontré la fausseté de la loi d'airain de Lassale) ; Tarnow, *op. cit.*, p. 64 ; Seidel éd. française, p. 159-160.

(2) *Gs-Z*, 1927, n° 27, p. 357-359 (l'augmentation des salaires a seulement compensé l'augmentation des prix) ; Franz Spliedt, *Arbeit*, 1932, n° 5, p. 316-319 ; A. Braunthal, *idem*, n° 6, p. 329 et s., *Die Legende der überhöhten Löhnen*.

(3) *Gs-Z*, 1924, n° 35, p. 315-317, et 1927, n° 36, p. 315-317.

(4) *Le salaire, l'évolution sociale et la monnaie*, t. III, p. 200-210.

Ces réserves faites, nous pouvons seulement rechercher :

1^o Quelle est l'évolution des salaires dans l'après guerre ;

2^o S'il y a des corrélations entre cette évolution et celle du mouvement ouvrier.

* * *

1^o L'évolution des salaires (1) :

Les sources statistiques ne manquent pas, ni les interprétations des organisations et des auteurs, qui arrivent trop souvent avec les mêmes données à des conclusions uniquement favorables à leur thèse.

a) *Résultats des statistiques tarifaires* (2).— Outre le tableau des salaires tarifaires nominaux et celui des salaires tarifaires réels, nous tiendrons compte du chômage en donnant le salaire de masse (pour lequel on tient compte de l'indice de l'emploi) et le salaire global (où on tient compte en outre de celui du coût de la vie). Ces tableaux ne saisissent donc pas les salaires effectifs (3) dont l'évolution n'est au reste donnée par la statistique que dans des cas limités, ils peuvent — sous la réserve que les salaires effectifs dépassent les salaires tarifaires dans une proportion très variable — servir à des comparaisons (4).

(1) Notre chapitre était commencé lorsque nous avons pris connaissance de l'article de Lhomme, aussi scientifique que documenté. Notre matériel de chiffres étant identiquement le même, nous avons utilisé ses calculs pour ce qui est des salaires tarifaires, sans d'ailleurs croire pouvoir adopter ses conclusions en faveur de la valeur statistique du salaire nominal.

(2) Donnés dans le *Statistisches Jahrbuch* et les *Vierteljahrshefte*.

(3) Nous entendons par là les salaires nominaux effectivement touchés, et non l'expression équivalente des salaires de masse. Lhomme ne note pas la différence qui existe entre le salaire nominal tarifaire et le salaire nominal effectif.

(4) Dans ces tableaux, les indices sont calculés sur la base 1928 = 100.

Salaire	nominal	réel	de masse	global
1925 avril	77,6	86,1	81,3	90,1
octobre	85,3	90,2	87,9	93,0
1926 avril	87,2	94,8	77,7	84,4
octobre	87,7	93,6	82,3	87,9
1927 avril	90,5	93,8	90,2	93,5
octobre	94,7	95,7	98,9	100,0
1928 avril	98,6	99,3	100,4	101,1
octobre	102,7	102,4	104,2	103,9
1929 avril	104,0	102,7	101,2	99,9
octobre	106,5	105,2	103,8	102,6
1930 avril	107,2	110,3	93,5	96,2
octobre	107,3	112,0	89,7	93,6
1931 avril	102,1	112,9	76,2	84,2
octobre	99,6	113,6	69,1	78,8
1932 avril	88,3	110,1	54,2	67,6
octobre	83,7	106,8	52,3	66,7

Nous avons donc une hausse constante du salaire nominal depuis l'inflation jusqu'à 1931, suivie en 1931 et 1932 d'une baisse due en partie à l'initiative gouvernementale (1) — qui ne rejoint pourtant pas les salaires de 1925 ; une hausse constante du salaire réel, jusqu'à 1932, où il est encore au-dessus des salaires des années de prospérité. L'évolution des salaires de masse et des salaires globaux est moins favorable : en hausse jusqu'à 1928, ils sont en baisse presque constante et catastrophique dès 1929.

Les données tarifaires ne peuvent nous indiquer s'il y a augmentation par rapport à l'avant guerre ;

b) *Les statistiques des revenus du travail* nous l'indiquent avec la proportion de ces revenus dans le revenu total du peuple allemand :

(1 = chiffres ramenés au pouvoir d'achat de 1928 : en millions R. M. ; 2 = augmentation (en %) par rapport à 1913 ; 3 = chiffres absolus (en millions R. M.) du revenu total ; 4 = augmentations (en %) de la part du revenu du travail dans ce total, par rapport à 1913) (2).

(1) Sur cette action gouvernementale, cf. H. de Man, *Bulletin d'information et de documentation*, 25 octobre 1932, *La nouvelle politique des salaires en Allemagne*.

(2) *St. Jahrbuch*, 1932, p. 526-527 ; *Arbeitgeber*, 1933, n° 4, p. 72-77. Les chiffres donnés pour 1932 sont provisoires.

	1	2	3	4
1913. . . .	31.400	100	69.300	100
1925. . . .	36.622	116,6	65.087	117
1926. . . .	37.403	119,1	67.332	119
1927. . . .	39.959	127,3	72.717	127
1928. . . .	42.621	135,7	75.373	136
1929. . . .	42.459	135,2	75.062	135
1930. . . .	40.783	129,9	72.260	130
1931. . . .	36.900	115,7	63.713	118
1932. . . .	33.010	105,1	54.612	105

Cette statistique ne donne malheureusement pas le revenu du seul travail ouvrier : les traitements des fonctionnaires, des grands directeurs y sont compris (1). Mais ces statistiques confirment les données purement tarifaires sur le fait de l'augmentation générale des salaires, et de la baisse du salaire global dès 1929 ; elles semblent montrer que, malgré cette baisse, ce salaire global est encore supérieur à celui de l'avant guerre.

c) *Les recensements officiels dans 12 branches de la production*, portant sur un million d'ouvriers, ont le mérite de donner les salaires effectifs ; ils ont tenté d'établir des comparaisons avec l'avant guerre, mais en déclarant eux-mêmes l'exactitude très relative de ces comparaisons. Jusqu'à la fin de 1930, ces monographies indiquent généralement une augmentation du salaire réel par rapport à 1913 ; après 1930, les chiffres sont plus souvent au-dessous de ceux de l'avant guerre.

Nous donnons les salaires hebdomadaires réels comparés à l'avant guerre (1913-1914 = 100) après avoir soustrait les impôts sur les salaires et les cotisations des assurances sociales (2).

(1) L'*Arbeitgeber*, p. 76, estime que l'élimination des hauts revenus (plus de 8.000 R. M.) entraînerait seulement une diminution de 5 %.

(2) Cf. *Wirtschaft und Statistik* : Textile, 1931, n° 12, p. 462 ; Bois, 1931, n° 20, p. 735 ; Chimie, 1929, n° 4, p. 155, 1932, n° 6, p. 181 ; Fer et Acier, 1932, n° 12, p. 377 ; Métaux, 1932, n° 24, p. 1003 et 1931, n° 24, p. 789 ; Cordonnerie, 1932, n° 18, p. 581 ; Imprimerie (*Vierteljahrshefte*), 1933, II, p. 52 ; Lithographie, 1930, n° 13, p. 546 ; Bâtiment, 1931, n° 4, p. 154 ; Papier, 1931, n° 7, p. 286-289 (pas de comparaisons établies) ; Bière, 1931, n° 11, p. 427 ; Confiserie, 1931, n° 21, p. 770. Cf. tableau abrégé *Wirtschaftskunde*, 1933, p. 289-290.

(1 = industrie, 2 = 1^{er} recensement ; 3 = pouvoir d'achat par rapport à l'avant-guerre ; 4 = 2^e recensement ; 5 = pouvoir d'achat.)

1	2	3	4	5
Textile.	Sept. 1927	103,0 à 114,6	Sept. 1930	97,7 à 104,8
Bois.	Mars 1928	104,0 à 105,9	Mars 1931	96,2 à 97,8
Chimie.	Juin 1928	111 à 113	Juin 1931	101,2 à 103,3
Fer et Acier.	Oct. 1928	80,5 à 120,2	Oct. 1931	59,1 à 116,7
Transform. des métaux.		moy. : 102,0		moy. : 81,1
Cordonnerie.	Oct. 1928	87 à 103	Oct. 1931	76,6 à 94,6
	Mars 1929	88,2 à 142,0	Mars 1932	82,3 à 142,4
		moy. : 99,5		moy. : 94,6
Imprimerie.	Juin 1929	117,0 à 131,5	Juin 1932	110,1 à 123,7
		moy. : 122,3		moy. : 116,1
Lithographie.	Juil. 1929	117,0 à 117,1		
Bâtiment.	Août 1929	108,7 à 120,8		
Papier.	Mai 1930	—		
Bière.	Août 1930	101 à 117		
Confiserie, etc.	Mars 1931	120,5 à 145,6		

La baisse constatée après 1930 tient beaucoup moins à la diminution des salaires qu'à celle de la durée de travail ; et un tableau des salaires horaires nominaux indiquerait une baisse beaucoup plus faible.

1	2	3	4	5
Textile.	1927	179,7 à 201,9	1930	202,0 à 227,8
Bois.	1928	196,3 à 201,7	1931	190,2 à 197,8
Chimie.	1928	—	1931	186,0 à 189,5
Fer et Acier.	1928	155,0 à 218,0	1931	140,9 à 200,4
Transformation des métaux.	1928	—	1931	360,2 à 184,5
Cordonnerie.	1929	181,6 à 293,6	1932	146,7 à 244,3
Imprimerie.	1929	209,0 à 229,3	1932	171,0 à 187,8
Bâtiment.	1929	199 à 230		
Confiserie, etc.	1931	221,3 à 277,5 (1)		

Nous pouvons donc de ces trois statistiques tirer quelques conclusions.

1^o Le salaire nominal et le salaire réel ont suivi une évolution favorable aux ouvriers, même pendant les années de crise ;

2^o Le revenu total ouvrier est en baisse bien avant les salaires précédents, il semble néanmoins avoir moins baissé que celui des autres couches sociales ;

(1) *Wirtschaft und Statistik* : Textile, 1931, n° 12, p. 461 ; Bois, 1931, n° 20, p. 735 ; Chimie, 1932, n° 6, p. 180 ; Fer et acier, 1932, n° 12, p. 377 ; Métaux, 1932, n° 24, p. 789 ; Cordonnerie, 1932, n° 18, p. 581 ; Imprimerie (*Vierteljahrshefte*), 1933, II, p. 52 ; Bâtiment, 1931, n° 4, p. 153 ; Confiserie, 1931, n° 21, p. 769. Les données statistiques ne permettent — on le voit dans le texte — que des comparaisons fragmentaires.

3° L'évolution générale, au moins jusqu'à la crise, paraît plus favorable qu'avant guerre.

* * *

2° *L'évolution du mouvement ouvrier.*

Nous avons dit pourquoi nous ne croyons pas possible d'établir une liaison causale entre la « coalition » et le mouvement des salaires. En outre, si nous le confrontons avec le développement du mouvement syndical, ou celui des grèves, nous n'obtenons aucun résultat.

Le développement syndical (1) ne révèle pas, de 1924 à 1930, la même poussée que celui des salaires : de 1924 à 1926, baisse importante du nombre des syndiqués, coïncidant avec une hausse des salaires nominaux et réels, et avec une baisse du salaire global ; en 1927, 1928, 1929, reprise du mouvement syndical, mais beaucoup plus faible que la poussée des salaires nominaux et réels ; en 1930, baisse accélérée des effectifs, lorsque les salaires montent encore. Il y a corrélation dans le même sens que les salaires globaux. Mais nous ne pensons pas, — ceux-ci variant surtout en raison de l'emploi — que les syndicats puissent avoir sur eux une influence quelconque : c'est la réciproque qui est vraie, et les syndicats ont toujours considéré que leurs effectifs variaient en raison du chômage.

Quant aux grèves, leurs variations (2) sont beaucoup plus fortes que celle des salaires nominaux : ceux-ci s'élèvent d'une façon continue de 1925 à fin 1930 ; les grèves au contraire accusent une diminution très nette des éléments C et D en 1926 et 1929 (3). On peut seulement constater l'inexistence d'une baisse des salaires accompagnée d'une augmentation du nombre des grèves, ce

(1) Cf. annexe II, la statistique des membres de l'A. D. G. B., la plus révélatrice des variations des effectifs syndicaux.

(2) Cf. Statistique, ch. I de la 1^{re} partie.

(3) Bien que A et B ne varient pas dans le même sens que C et D, ils diminuent aussi en 1925-1926, et leur baisse accompagne le maintien pourtant si caractéristique des salaires en 1930. Pour les raisons indiquées, nous ne faisons pas de comparaison avec le salaire global.

qui serait une opposition très nette à la thèse liant salaires et mouvement ouvrier.

Nous ne pouvons donc conclure et il faut nous limiter à des faits simples :

Le salaire global dépendant surtout de l'emploi, il nous paraît plus prudent de ne pas le considérer : pour le moins, les syndicats n'ont eu aucune influence favorable. Ils nous semblent au contraire avoir eu une action sur les salaires nominaux et réels : la stabilité de ces derniers malgré la crise et le chômage, ébranlée seulement par l'action gouvernementale, semble bien témoigner en faveur de l'action syndicale, aidée de la conciliation. Les syndicats auraient donc réussi à maintenir artificiellement les salaires des ouvriers non chômeurs (1). Leur politique était d'ailleurs plutôt dirigée vers le maintien des salaires des non chômeurs que vers la baisse des salaires au profit des chômeurs.

Il nous semble donc — sans prétendre établir une liaison causale — que deux faits correspondent aux prétentions syndicales :

1° L'élévation puis le maintien des minimums tarifaires ;

2° Le maintien des salaires des ouvriers non chômeurs (2).

§ II. — *La durée du travail.*

La question de la durée du travail a été longtemps, plus encore peut-être que celle des salaires, une des plus chères

(1) Aussi pensons-nous que la statistique des salaires réels a plus d'intérêt que ne le pense Lhomme. Marschak, article cité, note en outre la question : cette élévation artificielle des salaires n'est-elle pas responsable de la crise ? Élévation artificielle cause de la crise est le leit-motiv de la presse patronale.

(2) Pour les méthodes d'établissement des salaires, notons la méfiance des syndicats envers les échelles mobiles (pendant l'inflation, cf. l'ouvrage du B. I. T., *Les conditions de vie* de 1925) et la diminution de leur opposition au salaire à la tâche.

Les syndicats chrétiens sont les fougueux propagandistes du « salaire social » où la situation familiale de l'ouvrier est considérée. Les syndicats libres (Korr, 1921, nos 18 et 34) y sont opposés et proposent de diminuer les charges des pères de famille. L'attitude favorable des syndicats chrétiens envers la participation aux bénéfices rencontre la même hostilité des syndicats libres.

au mouvement syndical : élevée au-dessus de son caractère matériel, prenant le rang de symbole de ses luttes, où se cristallisaient ses succès (1).

Le premier congrès de l'Internationale ouvrière de Genève (1886) réclame déjà l'introduction de la journée de huit heures ; et le premier congrès de l'Internationale syndicale qui suit la guerre (celui de Berne en 1919) reprend la même demande (2).

Elle avait déjà obtenu satisfaction en Allemagne : jusqu'alors existait seulement la limitation du travail des femmes et des enfants (10 heures en principe) ou des ouvriers de certaines professions réputées particulièrement pénibles pour les adultes, l'*Arbeiterschutzgesetz* de 1891 se bornait à introduire la notion très large du « maximum hygiénique de la journée de travail » et à laisser aux autorités administratives le soin de la préciser.

Mais notre période commence par la victoire des syndicats : la charte de novembre, après l'appel des commissaires du peuple, consacre la journée de 8 heures : « Le maximum de la durée quotidienne du travail est fixé pour toutes les entreprises à 8 heures. La diminution de la durée du travail ne doit pas entraîner des réductions de salaires » (art. 9), et les ordonnances du 23 novembre 1918 et 18 mars 1919 en réalisent l'application pour la période de la démobilisation économique.

Seulement cette victoire n'est que provisoire : pendant que l'idée des 8 heures fait son chemin sur le terrain international avec les accords de Washington et de Gênes, l'Allemagne refuse de les ratifier et l'offensive patronale ne reste pas sans succès. Il ne manque ni de projets de

(1) Sur l'attitude des syndicats, notamment : Schwarz, *Handbuch*, p. 81-98 ; *Geschäftsbericht* de la *Vereinigung deutschen Arbeitgeberverbände*, 1925-1926, p. 169-196 ; 1927-1929, p. 211-220 ; *Die 40 Stundenwoche*, A. D. G. B., 1931 ; R. Seidel, éd. allemande citée, 1932, p. 152-156. D'un point de vue général, Lippmann, *Das Arbeitszeitproblem*, Berlin, 1924.

(2) Pour des raisons de circonstance, les congrès syndicaux internationaux de Leeds (1916) et Stockholm (1917) s'étaient bornés à demander la généralisation de la journée de 10 heures.

lois (notamment ceux de fin 1921 et de mai 1922), ni de protestations syndicales contre la législation et la lutte contre les 8 heures. C'est d'ailleurs surtout le maintien du principe que réclament les syndicats, prêts à accorder par voie de négociations directes les dérogations indispensables au développement de la vie économique : « Les syndicats allemands ne veulent pas une réglementation schématique de la durée du travail qui ignorerait les nécessités réelles de la vie économique. Mais ils ont la conviction qu'il suffit d'user des accords tarifaires pour adapter la durée du travail à tous les besoins pressants dans le cadre des exceptions actuellement permises par la loi ; ils sont prêts à faciliter l'exécution des 8 heures par réglementation tarifaire. Mais la condition en est leur reconnaissance légale » (1).

Les syndicats subissent pourtant une première défaite : les ordonnances précitées perdent leur valeur et celle du 21 décembre 1923, rendue sous la pression de l'opinion publique défavorable à la politique syndicale (2), laisse le principe encore intact, mais élabore un système ingénieux d'exceptions le supprimant pratiquement.

Après des velléités d'action énergique, ils subissent un second échec sur le plan politique. L'union du textile ayant demandé un plébiscite, la commission confédérale accepte en 1924 le principe d'un référendum demandant : faut-il ratifier l'accord de Washington ? Une contribution spéciale est levée dans les unions syndicales, une propagande intense menée ; la nécessité en est répétée en 1925 par l'A. D. G. B. et l'Afa réunies, mais peu à peu on abandonne l'idée : ayant voulu engager une action politique de grande envergure (3), les syndicats reculent devant un fait politique contraire : l'élection d'Hindenburg en avril 1925 ; le congrès de Breslau l'abandonne définitivement.

(1) Congrès de L., p. 177-178.

(2) Nörpel le reconnaît lui-même, *op. cit.*, p. 155.

(3) On sait quel sort a été fait en Allemagne aux tentatives de plébiscite.

Tous les syndicats s'unissent encore en 1926 pour réclamer le rétablissement des 8 heures effectives, comme moyen de remédier au chômage. « La réduction de la durée du travail actuelle correspond au développement de la technique et de l'organisation ; elle est la condition préparatoire au retour de l'armée des chômeurs dans l'entreprise » : les associations patronales y répondent par un manifeste invoquant les difficultés propres de l'économie allemande (1). Les syndicats n'obtiennent qu'un demi-succès avec la loi du 14 avril 1927, exigeant des salaires très élevés pour les heures supplémentaires (2) « renchérisant » le surtravail.

Ils n'ont rien obtenu de plus sur le terrain légal ; ils engagent leur action sur la réduction de fait de la durée du travail, et se vantent d'avoir obtenu « une généralisation sensible de la semaine de quarante-huit heures et une régression correspondante des durées plus longues de travail » (3).

Leurs statistiques en effet confirment cette prétention :

(1 = nombre des personnes recensées ; 2 = sur 100 personnes travaillent a) = en travail réduit ; b) = moins de 48 heures ; c. = 48 heures ; d = 48 à 51 ; e = 51 à 54 ; f = plus de 54 heures) (4).

Dates des relevés	1	2a	b	c	d	e	f
10 au 17 mars 1924. .	2.453.523	—	5,8	39,5	8,3	33,4	13,0
3 au 8 nov. 1924 : .	2.362.820	9,8	4,1	41,2	6,7	28,0	10,7
25 au 30 avril 1927 .	2.533.147	4,6	6,3	41,1	10,5	25,2	12,3
24 au 29 oct. 1927 : .	2.904.849	1,7	6,0	49,6	14,4	22,1	6,2
1 ^{er} au 6 oct. 1928 : .	3.101.087	11,3	6,5	55,6	11,3	11,9	3,4
10 au 15 fév. 1930 .	2.700.033	22,9	6,4	53,5	8,1	7,1	2,0

(1) Cf. les deux manifestes dans le *Geschäftsbericht*, p. 182.

(2) Sans entrer dans les détails de l'*Arbeitszeitnotgesetz*, disons qu'il est permis de dépasser les 48 heures 30 jours par an et deux heures par jour pour le personnel pris collectivement, les dérogations individuelles étant accordées par le ministre ou le contrat collectif sans pouvoir, en principe, permettre des journées de plus de 10 heures de travail. Remarquons que le Betriebsrat n'est pas compétent pour augmenter la durée de la journée de travail. Il ne l'est que si le contrat collectif lui en laisse le droit, mais le Betriebsrat peut généralement — en respectant toujours le primat du contrat collectif — fixer le commencement et la fin de la durée du travail, déterminer le nombre et l'aménagement des pauses.

(3) Seidel, éd. française, 1930, p. 161.

(4) *Idem*, éd. allemande, p. 137, et *Die 40 Stundenwoche*, p. 200.

Une statistique officielle de 1927 portant sur quatre industries (métallurgie, textile, cuir, tabac), 3.023 entreprises et 745.621 travailleurs; donne comme résultats : 27,35 % du personnel travaillant moins de 48 heures ; 19,68 % : 48 ; 44, 44 % de 48 à 54 ; 8,53 % plus de 54 (1). Les deux recensements de l'A. D. G. B. pour la même année donnant : 10,9 et 7,7 % ; 41, 1 et 49,6 % ; 35,7 et 36,5 % ; 12,3 et 6,2 %; on obtiendrait des résultats : sensiblement égaux en distinguant deux catégories : jusqu'à 48 heures inclusivement et au-dessus de 48 heures : 47,03 et 52,97 % d'une part ; 52 (et 57,3) et 48 % (42,7) de l'autre. Les prétentions syndicales seraient dans une certaine mesure confirmées. Les statistiques des tarifs ne peuvent que nous donner un signe de l'effort syndical, pour faire consacrer par les contrats collectifs le principe des 48 heures, car elles ne nous disent rien des exceptions prévues et des cas d'application :

(1 = pourcentage du personnel travaillant moins de 48 heures ; 2 = travaillant 48 h. ; 3 = travaillant plus de 48 h.) (2):

Dates	1	2	3
31 décembre 1921	35,0	64,7	0,3
31 novembre 1922	28,1	65,7	6,2
1 ^{er} janvier 1925	11,9	77,2	10,9
1 ^{er} — 1926	10,0	78,7	11,3
— 1927	11,4	75,3	13,3
— 1928	8,7	82,7	8,6
— 1929	8,7	85,3	6,0

Il semble donc que battus sur le terrain des principes, les syndicats aient été plus heureux sur celui de la pratique.

* * *

Mais la crise survenant, il s'agit moins de lutter contre le surtravail que contre le chômage et la réduction de la durée du travail prend le caractère de moyen anti-crise.

Jusque-là on avait insisté sur les arguments sociaux, culturels, hygiéniques (3). En 1926, le respect des 8 heures

(1) *Reichsarbeitsblatt*, 1927, n° 5 et *Geschäftsbericht*, p. 186.

(2) Tableau construit et simplifié d'après les indications de la statistique officielle des tarifs : 1926, p. 11 ; 1928, p. 9 ; 1929, p. 9.

(3) Qui ne diffèrent pas des arguments présentés par tous les défenseurs de la journée de 8 heures.

avait été présenté comme un moyen de lutte contre le chômage : mais il s'agissait encore d'une mesure prenant place parmi les autres demandes syndicales sans force particulière. Avec la crise, elle passe à l'avant de la politique syndicale et le caractère économique en est de plus en plus affirmé.

On abandonne en outre la semaine de 48 heures pour celle de 40 heures : le congrès de Hambourg déclare que « d'après l'état actuel de la technique et de l'organisation du travail, comme de la situation du marché du travail, une réduction de la durée du travail serait justifiée et économiquement supportable » ; (1) la commission confédérale, le 12 et le 13 octobre 1930, demande « une semaine légale de 40 heures jusqu'à ce que le marché du travail soit « allégé » » ; le 10 mars suivant elle demande « une diminution *durable* du temps de travail ».

C'est le leitmotiv de la propagande syndicale, dont les arguments se ramènent à quelques chefs principaux (2) : les conditions économiques sont données pour une réduction de la durée du travail (les progrès techniques et la rationalisation ayant augmenté la productivité du travail plus que ne le permet l'économie capitaliste), sans laquelle la conjoncture ne peut s'améliorer. On cherche à en montrer la possibilité : elle ne signifie pas une diminution de la production, si on évite les fautes d'investissement du capital ; elle peut aller de pair avec une augmentation du rendement de l'entreprise et peut être réalisée dans le cadre de la nation, indépendamment des mesures prises dans les autres pays. Enfin elle est donnée non comme une panacée universelle, mais comme le moyen, en liaison avec d'autres, propre à soulager les misères et accélérer la transformation de l'économie. L'A. D. G. B. en attend — les heures supplémentaires étant supprimées — l'embauchage de 700.000 ouvriers et de 100.000 employés (3).

(1) H., p. 18.

(2) Cf. *Die 40 Stundenwoche*, notamment les conclusions de Naphtali, p. 209-213.

(3) *Die 40 Stundenwoche*, p. 220-223 ; il s'agit de chiffres minima.

Le congrès de Francfort (septembre 1931) développe à nouveau ces idées et cette demande (1), suivi par celui de Berlin (avril 1932) où Leipart reproche à Stegerwald, ministre du travail, d'avoir manqué à ses promesses (2).

Les demandes syndicales avaient pourtant trouvé déjà un commencement de réalisation dans l'ordonnance du 5 juin 1931, limitée par les directives du 30 septembre, et très nettement accentué par le projet de loi de 1932 que la chute du cabinet Brüning empêcha de passer dans les faits.

L'évolution de la conception syndicale est intéressante. Le caractère social de la réduction de la durée du travail étant généralement admis, et passé dans le fonds commun de tous les interventionnistes, les syndicats engagent la lutte sur un autre terrain. Moyen de protection de la personnalité ouvrière, la réduction de la durée du travail est devenue, grâce aux efforts syndicaux, un instrument économique. La discussion et le problème passent sur un autre plan.

§ III. — *Les assurances sociales.*

Qu'elles fassent ou non partie du salaire, elles sont une des plus vieilles institutions d'amélioration de la condition ouvrière dont s'enorgueillisse l'Allemagne. Dues à la volonté de lutter contre le socialisme par des réformes sociales, elles sont posées en principe par les messages impériaux de 1881 et 1883, réalisées par les lois de 1883 sur l'assurance-maladie, de 1884 sur l'assurance-accidents, de 1889 sur l'assurance-invalidité-vieillesse, de 1911 sur les assurances propres aux employés.

De l'œuvre impériale, le système de Weimar conserve les grandes lignes : il en révisé les modalités d'application par des lois et ordonnances multiples et fait œuvre créatrice en instituant l'assurance-chômage.

(1) Voir discours du Pr Lederer, p. 139-163 ; résolution, p. 21.

(2) Peu de temps avant leur disparition, les syndicats allemands étaient donc assez puissants pour menacer en sa présence un ministre.

*
* *

L'organisation. — Pour les quatre catégories d'assurances (maladie, accidents, vieillesse et vieillesse employés), l'organisation est déterminée soit par la profession, soit par un cadre géographique ; elle est basée sur le principe de la collaboration du patronat et des syndicats sous le contrôle de l'Etat. Mais on n'a pas respecté la règle de la parité : travailleurs et patrons participent à l'administration dans une proportion égale à celle de leurs contributions ; deux tiers d'ouvriers, un tiers de patrons pour l'assurance-maladie ; représentation uniquement patronale pour l'assurance-accidents (avec une collaboration ouvrière pour l'établissement des rentes) ; parité pour l'assurance-vieillesse ; deux cinquièmes d'ouvriers, trois cinquièmes de patrons pour l'assurance des mineurs (1). Les détails de l'organisation varient avec chaque assurance, mais il y a quelques autorités communes : l'office national, les offices supérieurs, les offices d'assurances. L'assurance-vieillesse à part, les assurances sociales des employés sont soumises aux règles communes.

Après avoir été laissée à l'initiative syndicale, puis à la responsabilité des communes (système dit de Gand) ou à des mesures transitoires, l'assurance-chômage est consacrée par la loi du 16 juillet 1927 comme assurance publique et générale, en liaison étroite avec les bureaux de placement. Ceux-ci restent, comme dans la loi du

(1) Pour l'organisation, sur laquelle nous ne pouvons nous étendre : Heyde, *Abriss der Sozialpolitik*, Leipzig, 1931, p. 105-118 ; Günther, *Sozialpolitik* ; Heinrich Schäffer, *Int. H. W. d. G.*, I, p. 79 et s., *Arbeiterversicherung* ; Clara Mleinek, *idem*, p. 116 et s., *Arbeitslosenversicherung* ; Alfred Manes, *W. d. V.*, III, p. 370-379, *Sozialversicherung* ; du même le *Versicherungslexicon*.

Pour la signification théorique : E. Heimann, *Soziale Theorie*, p. 174-180 et 209-210 ; W. Weddingen, *Grundfragen der Sozialversicherungsreform*, 1930, et *Sozialpolitik*, p. 222-250.

Cf. également, notamment sur l'évolution de la législation et de la pratique, la thèse de Henry Delpech, *Le problème des rapports financiers entre l'Empire, les Pays et les Communes (Finanzausgleich)*, Paris, 1933, p. 284-301.

(2) Le P^r Schmittmann est le partisan convaincu de cette réglementation. *H. W. d. St.*, t. VII, 1926, p. 623-650, *Sozialversicherung*.

22 juillet 1922, — une des plus importantes pour la pratique, — gratuits et paritaires ; leurs organes sont en même temps ceux de l'assurance-chômage : Office national pour le placement et l'assurance-chômage (Reichsanstalt für Arbeitsvermittlung und Arbeitslosenversicherung), comprenant un office directeur (Hauptstelle), 13 offices des pays (Landesarbeitsämter) et 361 offices du travail. La self-administration des intéressés s'exerce à chaque degré dans un conseil d'administration où siègent un nombre égal de patrons et d'ouvriers à côté des représentants des corporations publiques ; elle est pratiquement réduite par les pouvoirs du président et la nécessité de l'autorisation ministérielle dans les questions importantes. C'est néanmoins une contribution de plus au nouveau rôle des syndicats, pourvus ainsi de fonctions semi-publiques et prolongeant l'administration.

L'attitude syndicale. — Les syndicats adoptent unanimement le principe des assurances sociales, après avoir — syndicats chrétiens à part — refusé énergiquement le cadeau du gouvernement impérial : les syndicats libres, parce qu'ils y voyaient une manœuvre sournoise dirigée contre le socialisme ; les syndicats libéraux, parce qu'ils préféraient à l'action gouvernementale l'initiative syndicale (1). Les syndicats libres sont restés plus longtemps divisés en face de l'assurance-chômage : le principe d'assurance étant combattu — notamment à Leipzig — en faveur de celui d'assistance (Fürsorge). Le congrès de Breslau ne l'accepte que pour des raisons d'opportunité, mais en maintenant — avec les congrès socialistes de Görlitz et de Marseille — la supériorité de l'autre principe. Cet accord obtenu, ils luttent pour pénétrer la loi de leur conception (lier étroitement assurance-chômage et bureaux de placement) et se félicitent de leur succès (2).

(1) Déclarant dans une résolution du 1^{er} février 1881 : « Comme citoyens libres et indépendants, nous protestons contre la dégradation au rang de classe de besogneux et demandons à tous les ouvriers allemands, sans distinction de parti, de faire la même déclaration. »

(2) Seidel, éd. française ; la loi « satisfait aux principales revendications des syndicats » (p. 110).

L'importance même des assurances sociales (en 1931 l'assurance-maladie s'applique à 20,6 millions de travailleurs ; l'assurance-vieillesse à 22,4 millions ; l'assurance-accident à 22,4 ; l'assurance-chômage à 14,2 ; soient au total 23,3 millions d'assurés, ou 36 % de la population pour qui les contributions, y comprises celles de l'Etat, s'élèvent à 5.456.000 R.M. : les débours à 5.575.000 R.M.) sert de mesure à celle de l'influence syndicale (1).

Les milieux patronaux la redoutent en dénonçant l'hégémonie des syndicats libres : en 1928 pour l'assurance-maladie, ils ont 46.521 représentants, à côté de 8.645 chrétiens, 1.068 libéraux, 576 jaunes, 9.037 divers et dominant ainsi 72,7 % des caisses comprenant 85 % des assurés ; pour l'assurance-chômage ils possèdent 70,4 % des sièges, les chrétiens 23,5 %, les libéraux 6 %, les polonais 0,1 % (2). Le patronat aurait tort de trop attendre d'une transformation : un haut fonctionnaire des assurances sociales nous disait la presque unanimité qui dans les questions d'assurances réunit les représentants de tous les syndicats.

La liaison avec les syndicats a été accentuée par la création de secrétariats ouvriers : les syndicats libres en possèdent 127 en 1928, outre 305 offices de renseignements ; les syndicats chrétiens recourent en général aux secrétariats des associations ouvrières (Arbeitervereine) confessionnelles.

Aussi les syndicats, d'accord sur le principe, sont à la tête du mouvement demandant la réforme des assurances sociales : réforme de la technique, unification de la législation pour ouvriers et employés, extension à un nombre plus grand d'assurés, augmentation de l'influence syndicale et des droits de self-administration (3). Unification et self-administration sont les idées-force. Le congrès

(1) *Wirtschaftskunde*, 1933, p. 353-354.

(2) Dans *Das Problem der Wirtschaftsdemokratie*, Dr Hadrich, p. 128-133, d'après les données du *Jahrbuch* de 1928.

Le nombre total des « fonctionnaires » de l'A. D. G. B. employés dans les divers organismes des assurances sociales s'élève en 1931 à 50.000 : *Jahrbuch*, 1931, p. 189-191.

(3) Directives de Nuremberg, p. 48-51, et de Hambourg, p. 27-28.

de Hambourg demande l'institution d'offices territoriaux embrassant toutes les assurances, assurance-chômage exceptée, mais assurance des employés comprise (1) ; l'idée de self-administration s'accompagne même d'une tendance radicale : supprimer la parité (2) ou du moins — conformément au principe collectiviste — substituer à l'élection des délégués patronaux et ouvriers la nomination directe par les organisations (3).

C'est l'opinion des syndicats libres : ils s'accordent avec les autres syndicats pour dresser un programme commun de réformes techniques (4), mais les syndicats chrétiens insistent sur le caractère professionnel de l'assurance sociale et demandent une organisation corporative « *berufsständisch* », tenant compte davantage des risques et avantages propres à chaque profession, le gouvernement Brüning semblait bien décidé à s'inspirer de leur tendances, représentées surtout par le D. H. V. (5).

*
* * *

La signification des assurances. — L'importance des assurances sociales et le rôle pratique des assurances sociales n'échappent à personne. Mais qu'ont-elles à voir avec l'idéologie syndicale ?

Pour un grand nombre de ses défenseurs, elles ont avant tout pour but l'affaiblissement des oppositions de classe, l'instauration de la paix sociale, en assurant à une certaine classe de la société la sécurité de l'existence (6) ; elles mettent une partie du salaire en dehors des luttes

(1) Il ne semble pas que l'Afa y ait répondu avec empressement.

(2) Müller à Hambourg : « D'une façon stricte, les patrons n'ont rien à voir dans l'administration des assurances ouvrières » (p. 232).

(3) *Idem*, p. 287.

(4) Du 21 janvier 1929, *Jahrbuch*, 1928, p. 102 et s.

(5) Franz Spliedt révèle les inquiétudes des syndicats libres dans *Arbeit*, 1932, n° 5, p. 311 et s. Sur les projets des syndicats chrétiens, Brauer, *Sozialpolitik und Sozialreform*, Iéna, 1931.

L'avènement du National-Socialisme a provoqué l'éclosion de « plans » divers et abondants (ainsi L. Brucker, *Die deutsche Sozialversicherung am Scheidewege*, Stuttgart, 1933.)

(6) Weddingen, *op. cit.*, p. 222.

syndicales, si on les considère comme un élément du salaire (1) ; la législation fait prédominer l'idée de responsabilité avec son corollaire : qui paie décide, lequel pourrait servir de moyen de combat contre les syndicats, s'il était appliqué dans d'autres institutions ; si l'on ajoute enfin que le souvenir demeure vivace des raisons d'intervention de la politique impériale, des buts de pacification sociale du centre et des syndicats chrétiens, et si l'on note que le patronat se proclame fidèle au principe (2), l'hésitation des théoriciens socialistes est compréhensible. Ainsi Heilmann, après avoir rappelé que l'assurance sociale ne s'est pas traduite par l'augmentation des dépenses patronales, et qu'elle a freiné l'augmentation des salaires, concède qu'il y a des résultats heureux : la gestion de cet élément du salaire est mieux remplie que par l'ouvrier, les travailleurs ont pénétré dans la bureaucratie. Mais elle ne se distinguerait pas des réalisations du capitalisme et ne pourrait pas prendre place dans la « politique sociale » (3). L'assurance-chômage au contraire a une signification plus importante : elle enlève au travail son caractère de « chose », consacre le droit du travailleur sur la collectivité et le primat de l'homme sur le marché et la chose (4).

N'acceptant pas cette hiérarchie des valeurs de l'assurance sociale *stricto sensu* et de l'assurance-chômage, la « démocratie économique » intègre la première elle-même dans son système. Grâce à la collaboration syndicale est

(1) En ce sens Heyde, *op. cit.*, p. 105 ; Van der Borcht, Adolf Wagner, Brentano.

(2) Le *Geschäftsbericht* de la *Vereinigung der Deutschen Arbeitgeberverbände*, 1925-1926 affirme sa « conception absolument positive » (p. 95), en rappelant l'adresse faite par elle au ministère du Travail en 1925 ; celui de 1927-1929 parle de la « nécessité de leur maintien dans l'intérêt de la sécurité de la force de travail allemande et de la santé du peuple » (p. 84) ; attitude positive également en face de l'assurance-chômage, mais plus critique envers son organisation, 1927-1929, p. 173-174.

(3) *Soziale Theorie des Kapitalismus*, 1929, p. 174-180. Heilmann pose — sans y répondre — la question de la suppression des assurances sociales ; l'*Arbeit* critique la minimisation d'Heilmann, 1929, n° 12, p. 812-815.

(4) *Idem*, p. 209-210.

réalisée une véritable self-administration, c'est-à-dire le « transfert de fonctions étatiques et l'exercice de droits réguliers par des corporations soumises à la surveillance de l'Etat » (1). Un nouvel ordre de répartition est introduit qui assure à l'ouvrier une participation au produit social de l'économie, et trouble consciemment le libre jeu des forces en faveur d'une classe déterminée (2). Cela vaut surtout pour l'assurance-chômage, la plus significative de toutes ; en outre, elle déborde le cadre de la politique sociale, elle permet aux syndicats de pénétrer l'économie : l'assurance-chômage agit comme élément de protection du salaire ; elle sauve l'économie entière de la destruction anarchique du pouvoir d'achat. Dans les organes de l'assurance-chômage, qui sont en même temps ceux du placement, les syndicats ont à résoudre les problèmes de création de travail ; il y a là l'esquisse d'un nouvel ordre économique (3).

Il est exact que l'assurance sociale introduise un élément nouveau dans l'économie capitaliste, si l'on considère celle-ci comme ayant pour but la réalisation du plus grand profit pécuniaire (4) : elle crée une situation intermédiaire entre cette économie et une économie caractérisée par la recherche du bien-être pour le plus grand nombre (5). Mais l'interprétation traditionnelle — celle de l'école interventionniste et celle de l'école chrétienne (6) — nous paraît encore mieux adaptée à la réalité. Les assurances sociales corrigent les déficiences du capitalisme plus qu'ils ne le dépassent.

La conception syndicale témoigne en tout cas de leur

(1) *W. D.*, p. 151.

(2) *Idem.*, p. 140-142. Les développements semblent parfois devoir s'appliquer uniquement à l'assurance-chômage, mais ils s'appliquent aussi à toutes les assurances sociales, comme le prouve le rappel de la p. 154 : « Ces assurances sociales, qui créaient un nouvel ordre de répartition, comme l'a formulé le chapitre précédent ».

(3) *W. D.*, p. 156-157.

(4) Cf. Pirou, *La crise du capitalisme*, p. 130.

(5) C'est l'opposition de l'« Unternehmensgewinn » et du « Bedarfsdeckungsprinzip ».

(6) Cf. *supra*, p.

désir d'utiliser tout le donné pour la réalisation de leur but socialiste, comme le rôle qu'ils attribuent à l'assurance-chômage témoigne de leurs préoccupations économiques.

§ IV. — *L'action syndicale de solidarité.*

Ce que nous avons vu de l'action syndicale appartient au domaine extérieur du mouvement ouvrier ; mais tout syndicat mène parallèlement une action intérieure, dite de solidarité (1).

En fait, elle est beaucoup plus que cela : elle réagit sur l'œuvre extérieure, sert de complément aux luttes dont elle permet la prolongation et l'intensité. Mais elle a en tout temps soulevé les critiques des radicaux, craignant que le syndicat ne devienne une association d'entr'aide mutuelle, dont les membres ne songent qu'à des intérêts pécuniaires et destinée à un embourgeoisement certain. Les syndicats libéraux et chrétiens en sont les partisans de principe dès le début (mais les premiers rejettent les secours de chômage). Les syndicats libres, après la loi contre les socialistes, développent un système complet de « secours ». Les oppositions ne cessent pas à l'intérieur de leurs organisations, et les propositions de suppression sont soulevées à chaque congrès. Les directives de Nuremberg et les statuts de l'A. D. G. B. n'en acceptent le maintien que dans la mesure où l'Etat et les communes n'assurent pas la complète satisfaction des besoins des chômeurs ou des malades. La limite est donc incertaine, et les multiples propositions faites aux congrès de Leipzig et de Breslau demandant de la préciser, soit par leur suppression totale, soit par celle des secours-maladie et chômage, sont repoussées en des termes diplomatiques ou embarrassés (2).

(1) Cf. d'un point de vue général, Goetz Briefs, article cité de l'*H. W. d. St.*, par. VI, p. 1127 et s., *Die gewerkschaftlichen Zweckkreise* ; et pour les statistiques : Walther Astor, *Int. H. W. d. G.*, I, p. 473-496, *Finanzgebarung der Gewerkschaften* ; Reinhard Hüber, *Int. H. W. d. G.*, II, p. 1793-1816, *Unterstützungswesen* (énorme matériel de chiffres) et les annuaires des diverses organisations.

(2) Dans toutes ces propositions, les secours de grève ne sont pas mis en cause.

Pratiquement, les secours tiennent la première place dans le système financier des syndicats libres : si en 1891 ils y consacrent 14 % seulement de leurs dépenses (contre 75 % pour les luttes), la proportion est passée à 41 % en 1913 (contre 21 %) et à 51.2 % en 1930 (contre 4,1 %).

Les huit secours des syndicats libres ne sont d'ailleurs pas tous des secours d'entraide mutuelle : il y en a qui sont les auxiliaires de leurs moyens de lutte : les secours de voyage et de déménagement ; les secours accordés pour conseils juridiques ; les secours de chômage eux-mêmes peuvent être considérés comme un complément de leur action pour le maintien des salaires, évitant leur dépréciation par l'encombrement du marché du travail. Restent les secours accordés pour maladie, invalidité-vieillesse, cause de mort et besoins imprévus qui ont un caractère de solidarité, d'autant plus marqué qu'ils sont suppléés par la législation des assurances sociales.

Depuis l'inflation, nous avons le développement suivant :

(1 = total des secours et pourcentage de celui des dépenses syndicales ; 2 = secours pour voyages ; 3 = déménagements ; 4 = chômage ; 5 = maladie, 6 = invalidité-vieillesse ; 7 = cause de mort ; 8 = besoins imprévus ; 9 = divers ; 10 = conseils juridiques : le tout en 1.000 R. M.) (1).

	1	%	2	3	4		
1924	10.344	15	226	84	3.947		
1925	33.042	26,3	313	173	13.814		
1926	62.064	45,8	589	152	39.607		
1927	40.965	31,6	437	222	14.881		
1928	62.540	33,0	642	260	28.059		
1929	86.793	41,3	879	323	45.231		
1930	123.522	51,2	1.153	214	77.730		
1931	109.888	59,6	986	159	69.108		
	5	6	7	8	9	10	
1924	3.201	425	947	951	162	398	
1925	14.130	969	1.720	1.084	377	453	
1926	14.758	1.363	2.197	2.338	501	554	
1927	17.892	2.020	2.711	1.616	531	652	
1928	24.102	2.900	3.343	2.109	305	817	
1929	27.274	4.278	4.309	3.132	408	954	
1930	22.847	8.001	4.276	5.189	3.010	1.098	
1931	17.162	11.462	4.258	3.918	1.814	1.019	

(1) *Jahrbuch*, 1931, p. 306-307 et 298-299. Il ne donne pas les pourcentages.

Les secours des syndicats chrétiens occupent une place moins importante dans le total des dépenses, mais les modalités en sont sensiblement les mêmes :

(1 = total des secours ; 2 = secours pour voyages ; 3 = maladie ; 4 = cause de mort ; 5 = invalidité-vieillesse ; 6 = divers ; 7 = conseils juridiques ; le tout en 1.000 R. M.) (1).

	1	%	2	3	4	5	6	7
1924 . . .	1.311	16,5	7.940	387	204	—	128	230
1925 . . .	2.276	22,7	12.206	1.127	314	—	224	391
1926 . . .	4.432	37,0	11.992	1.430	362	—	198	436
1927 . . .	3.509	25,3	13.857	1.499	244	43	431	524
1928 . . .	4.612	25,1	18.339	1.842	251	60	440	646
1929 . . .	6.966	34,2	20.391	2.042	329	610	472	770
1930 . . .	9.229	42,8	21.561	1.916	371	386	576	811

Syndicats libres et syndicats chrétiens réunis dans une commune pratique, tiennent donc une place intermédiaire entre les organisations extrêmes de lutte « syndicalisme » ou de solidarité (organisations de paix économique). L'un et l'autre ont fait triompher un particularisme — le particularisme syndical — sur un autre plus large — celui de la classe, — dans la mesure du moins où ils ont contribué par là à la différenciation d'un groupe déterminé dans le milieu ouvrier.

(1) D'après les tableaux d'Hübel, article cité, p. 1805 et 1806.

CHAPITRE IV

LES CONSEILS D'ENTREPRISE

Pour « sauvegarder les intérêts sociaux et économiques des travailleurs », pour « remplir l'ensemble des tâches économiques et collaborer à l'exécution des lois de socialisation », la Constitution prévoyait un système ordonné de conseils : conseils de travailleurs d'une part (d'entreprise, de district et d'Empire), conseils mixtes de l'autre (conseils économiques de district et d'Empire). De l'infrastructure, seuls les conseils d'entreprise (Betriebsräte ~~et~~ B. R.) ont été réalisés.

Ces conseils introduisent théoriquement une transformation profonde dans les relations du patronat et des ouvriers : à celles du patron et de l'ouvrier isolé, à celles

(1) L'ouvrage de Marcel Berthelot, *Les conseils d'entreprise en Allemagne* (B. I. T., 1923), reste la meilleure œuvre d'ensemble sur la question. En outre : Th. Brauer, *Das Betriebsrätegesetz und die Gewerkschaften*, Iéna, 1920 ; Josef Winschuch, *Betriebsrat oder Gewerkschaft*, Essen, 1922 ; Kurt Brigl-Matthias, *Das Betriebsräteproblem*, Berlin, 1926 ; Walter von Bonin, *Die volkswirtschaftliche Bedeutung und die praktische Auswirkung des deutschen Betriebsrätegesetzes*, Greifswald, 1927 ; Werner zur Megede, *Volkswirtschaftliche und soziale Auswirkungen des Betriebsrätegesetzes*, Munich et Berlin, 1927 (résultats d'une enquête dans la métallurgie berlinoise) ; Andreas Bornhage, *Die Betriebsräte und Gewerkschaften in ihrem rechtlichen und sozialen Verhältnis zueinander*, Gronau, 1928 ; *Betriebsräte in der Metallindustrie*, par l'Union des métallurgistes, Berlin, 1931 ; Josef Gerlach, *Der Betriebsrätegedanke in seiner Entwicklung und praktischen Verwirklichung*, Giessen, 1931 ; *Die Praxis der Betriebsräte im Aufsichtsrat*, par l'Afa, Berlin, 1930 ; article de J. Feig, *Betriebsräte*, *H. W. d. St.*, t. II, p. 625-633 et G. Flatow, *Int. H. W. d. G.*, t. I, p. 227 et s., et articles de l'*Arbeit* cité plus bas. Roger Picard, *Le contrôle ouvrier sur la gestion des entreprises*, Paris, 1922, notamment p. 164-189.

Nous avons en outre tenu compte d'une enquête que nous avons faite en juillet-août 1931 dans des usines de Francfort, Cologne et Essen et auprès de personnalités des syndicats et du patronat (Conclusions dans le *Recueil de droit commercial et de droit social*, 1932, nos 10-11, *Une expérience allemande : les conseils d'entreprise*).

du patron (ou de l'union patronale) et de l'union ouvrière étrangère à son entreprise, elle ajoute celles du patron et de son personnel. Les syndicats avaient reçu du droit de Weimar des moyens d'action nouveaux ; ce droit les leur enlève-t-il indirectement en les remplaçant par des organes antagonistes ?

Peu d'institutions, en effet, ont heurté davantage les syndicats ; bien peu aussi ont été mieux utilisées par eux dans le sens de leurs conceptions.

* * *

Antécédents historiques et syndicats. — On a dit et répété l'opposition des syndicats aux conseils. Il faut distinguer : il y a dans le B. R. (signification politique à part) deux aspects : celui de la « commission ouvrière » (sociale), celui des Räte (organiseurs de la production). Les syndicats n'ont été les adversaires que du second.

Sans doute l'ordonnance industrielle de 1891 (1) les trouve hostiles déjà ; mais cette méfiance n'est qu'un trait de leur attitude envers toutes les institutions de l'Etat « autoritaire », elle diminue avec l'augmentation de leur puissance. Des premières commissions ouvrières, fondées par certains patrons comme moyen de lutte contre les syndicats, ils font des institutions qui leur sont utiles. Le tarif national des imprimeurs de 1912 prévoit la création d'un homme de confiance (Vertrauensmann) intermédiaire entre la direction et le personnel, pourvu de droits contre les renvois arbitraires : les syndicats font de la généralisation des commissions ouvrières, dans

(1) Prévoyant des commissions ouvrières (Arbeiterausschüsse) chargées de faire appliquer les règlements de travail (Arbeitsordnung). Bien auparavant, la question avait déjà été discutée. Sur les premières tentatives, cf. Rudolf Benario, *Deutsche Wirtschafts-räte in Vormärz und Märzrevolution*, Furth, 1933 (expériences et idéologies de 1840 à 1848, terminées par l'ordonnance du 9 février 1849). Sur l'histoire des Räte, également Max Schippel, *Soz. Monatshefte*, 19 mai 1919, p. 440-448, *Vom Arbeiterausschusz bis zum Betriebsrat*.

la loi sur le service auxiliaire, la condition de leur soumission à la loi. Cette prescription est reprise dans l'ordonnance sur les tarifs du 23 décembre 1918 et liée davantage encore à l'activité syndicale.

Le terrain était préparé. Les unions ne chôment pas : en mars 1918, à Halle, Zeitz, Magdeburg, les commissions ouvrières obtiennent la surveillance des renvois, de l'embauchage et des accords patronaux-ouvriers ; en avril, les employés de banque de Berlin obtiennent les mêmes droits pour l'embauchage, et surtout les mineurs de l'Allemagne centrale signent le 12 mars un accord, qui est à l'origine de la future loi. En même temps, la conférence des présidiums donne des directives générales, qui montrent l'attachement des syndicats à leur ligne traditionnelle, et le congrès de Nuremberg les accepte par 407 voix contre 192 (soit 3.007.425 mandants contre 1.581.057).

Elles insistent sur trois principes : entente avec le patronat, avec les syndicats, et dépendance du contrat collectif (1). Le B. R. n'existera que là où existe un contrat collectif ; dans les petites entreprises (moins de 20 travailleurs), les droits du B. R. seront délégués à l'homme de confiance des syndicats : un représentant du syndicat assistera aux négociations entre employeurs et B. R. et dirigera les élections. Le B. R. devra faire respecter les prescriptions du contrat collectif, faire régner l'union entre les ouvriers, entre ceux-ci et le patronat, contribuer aux progrès de l'entreprise, prévenir les accidents ; en particulier, il sera entendu avant tout renvoi, avant l'établissement d'heures supplémentaires ou la réduction

(1) Les directives générales déclarent : « A l'intérieur des entreprises seront créées des représentations ouvrières librement élues (B. R.) qui, en union avec les syndicats et appuyées sur leur autorité, en accord avec la direction de l'entreprise, auront à réaliser la démocratie d'entreprise. Le fondement de cette démocratie est le contrat collectif de travail.

« Les détails des fonctions des B. R., leurs devoirs et leurs droits seront déterminés dans les contrats collectifs sur la base des déterminations légales minima » (N., p. 59).

du temps de travail, avant la détermination du salaire des ouvriers isolés, pour la réglementation des fêtes, de l'apprentissage.

C'est l'idée fondamentale des « commissions ouvrières » qui est reprise, en mettant l'accent sur leur subordination aux syndicats. Comparée aux plans de ses adversaires, elle est d'une timidité singulière (1) : même si nous écartons le caractère politique des Räte voulus par les spartakistes, il reste leur rôle économique : réglementer la production. Le congrès de Nuremberg, après les deux congrès des Räte (16 décembre 1918 et 8-14 avril 1919), offrait encore une tribune aux partisans des Räte. Les extrémistes demandaient ou bien « un droit de décision absolu dans le processus de production et de répartition, comme dans les relations de travail » (2), ou bien un droit de « surveillance et de réglementation de toutes les affaires de l'entreprise, en commun avec la direction de celle-ci » (3). Demandes qui traduisaient la pensée profonde des partisans des Räte : les syndicats n'ont pas à s'immiscer dans la production, c'est affaire des Räte (4). Les syndicats — et c'est le sens des directives du congrès — y répondent en déniaient tout droit aux Räte sur la production et en affirmant leur volonté de faire des futurs B. R. les organes des syndicats. Ils ne veulent pas rester à l'écart de l'éco-

(1) Cf. discussions entre partisans et adversaires des Räte dans Berthelot, *op. cit.*, p. 8 et s., et Marcel Prélôt, *La représentation professionnelle dans l'Allemagne contemporaine*, Paris, 1924, ch. III. Nous trouvons pourtant exagéré l'éloge du projet de Cohen (p. 43-44) ; série d'articles très intéressants des *Soz. Monatshefte*, notamment de Max Cohen, le 17 novembre 1919, p. 1043-1055 ; Kaliski, 24 mars 1919, p. 229-236, et 8 décembre 1919, p. 1128-1135.

(2) N., p. 33.

(3) N., p. 34.

(4) Cf. Richard Seidel, *Die Gewerkschaftsbewegung und das Rätesystem*, 1919, p. 46-47. « Aux syndicats revient la réglementation des conditions de travail et des salaires, aux Räte ouvriers la représentation de classe du prolétariat et la possibilité de réaliser la socialisation » et les adversaires des projets syndicaux voient dans ces derniers « une loi de protection en faveur des patrons contre les forces vivantes des ouvriers et employés révolutionnaires » (N., p. 33).

nomique, mais pensent que les questions de production dépassent les cadres de l'entreprise (1) et appartiennent aux communautés de travail : « C'est une fonction dont les syndicats, les unions d'employés et d'employeurs ont pris en mains la réalisation par la fondation de la communauté de travail. On devra concéder qu'elle ne peut être résolue par des représentations d'entreprises isolées, mais seulement par la collaboration paritaire de tous les facteurs organisés des branches économiques pour leur domaine total » (2). Et le congrès se prononçait pour la communauté de travail contre les Räte.

La loi fondamentale de 1920. Possibilités d'action pour et contre les syndicats. — Malgré tous leurs efforts, la loi du 4 février 1920 (3) ne leur donne pas complète satisfaction. Il ne s'agit plus de fonder un B. R. là seulement où il y a un tarif : il existe de droit dans toute entreprise de 20 travailleurs au moins ; ni de confier le rôle du B. R. à l'homme de confiance du syndicat dans les entreprises plus petites : un délégué d'entreprise (*Betriebsobmann*) y est élu. Le B. R. reçoit des fonctions proches de celles des « commissions ouvrières », demandées par le congrès de Nuremberg : surveiller l'application des tarifs, de la liberté d'association, et des mesures de protection du travail ; participer à l'administration des institutions sociales, passer des « accords d'entreprise » (*Betriebsvereinbarungen*), régler les difficultés des travailleurs entre eux et la direction, les protéger contre les renvois injustifiés. Mais il remplit aussi un rôle dont le congrès — volontairement — n'avait pas parlé : collaborer avec

(1) Notamment Leipart à Nuremberg, p. 432.

(2) *Korr.* du 8 mars 1919.

(3) Les transformations ultérieures n'en ont pas modifié le caractère (lois du 5 février 1921, du 15 février 1922, du 29 avril 1923 ; art. 114 de l'*Arbeitsgerichtsgesetz* du 23 décembre 1926 ; loi du 28 février 1928, cette dernière consacrant un succès syndical contre la résistance de certains patrons à procéder à des élections) ; il ne peut s'agir d'entrer dans les détails de ces lois. Signalons seulement que la loi de 1920 porte la marque de l'incohérence des débats, principalement dans la distinction entre les fonctions attribuées au B. R. et celles attribuées au Conseil ouvrier (*Arbeiterat*) ou employé (*Angestelltenrat*).

la direction pour l'introduction de méthodes nouvelles, obtenir communication des livres de salaires, d'un rapport trimestriel sur la marche de l'entreprise, et — dans les entreprises de plus de 300 ouvriers ou 50 employés — d'un bilan et d'un compte de profits et pertes, envoyer des délégués au conseil d'administration : et c'est l'innovation la plus importante.

Nous trouvons avec ces fonctions la survivance légale de l'idéologie des Räte.

Mais la loi contient des virtualités d'influence syndicale (1). Elle n'étend guère — formellement — les droits des organisations ouvrières, leur permettant seulement d'envoyer un représentant à l'assemblée générale des travailleurs de l'entreprise, ou aux séances du conseil (mais dans ce cas, sur demande expresse du quart de ses membres) (2), ou encore de collaborer avec le gouvernement du Reich et des « pays » pour la formation de B. R. dans les entreprises du Reich, des « pays » et des associations communales étendues à plusieurs pays. Mais elle donne aux B. R. des droits qui rendent nécessaire la collaboration avec les syndicats : appliquer les tarifs — dont la préparation leur a été étrangère, — protéger la liberté d'association (3). En affirmant la primauté du contrat collectif sur leurs accords propres, elle les met dans un état de subordination par rapport aux syndicats : ces accords sont comme l'ordonnance d'exécution des tarifs et ne peuvent heurter leurs prescriptions (4) ; les B. R. deviennent par là le prolongement des syndicats » (« der verlängerte Arm », dit Flatow).

(1) Les auteurs les négligent trop souvent, si bien que la domination absolue des B. R. par les syndicats apparaît miraculeuse.

(2) La loi de 1928 leur accorde en outre le pouvoir de protester contre l'absence d'élections dans une entreprise.

(3) Nous n'avons pas à discuter s'il s'agit de la négative (Groh, Buehler) ou de la positive (Sinzheimer, Potthoff).

(4) Flatow, article cité, Pour ce qui est des accords d'entreprise, le B. R. vit seulement de ce que le syndicat lui laisse et tant qu'il le lui laisse » (p. 231-232). Sur les Betriebsvereinbarungen, cf. Hueck-Nipperdey, *op. cit.*, II, p. 355-414. La plus importante, l'Arbeitsordnung ou règlement de travail est obligatoire.

Il y a bien des possibilités d'action anti-syndicale. Indépendamment des circonstances de fait, les différences sociologiques (1) existant entre le B. R. et le syndicat sont d'importance : celui-ci est un groupement libre qui détermine son organisation intérieure, se fixe librement un but (chrétien ou socialiste par ex.), celui-là un groupement légal, dont l'organisation et les buts sont définis par la loi : l'un respecte la séparation entre employés et ouvriers, l'autre — au moins en théorie — tend à la supprimer ; le syndicat n'est pas limité dans ses attributions, le B. R., l'est par la loi. Celle-ci prévoit en outre des circonstances qui peuvent l'opposer au syndicat : si celui-ci, en cas de grève, prend des mesures dépassant sa compétence, le B. R. a le devoir d'assurer la « paix » dans l'entreprise ; les « accords d'entreprise » peuvent fournir à un patron ingénieux l'occasion de traiter directement avec son personnel en négligeant le syndicat, et surtout le principe de la communauté des intérêts ouvriers et patronaux est plus affirmé qu'il ne l'avait jamais été.

L'œuvre syndicale d'intégration. — Mais les syndicats sauront admirablement développer les virtualités qui leur sont favorables, et affaiblir l'efficacité des autres.

Ils ont tout mis en œuvre : préparation méthodique des élections (avec interdiction pour un membre des syndicats d'être candidat sur une liste opposée), éducation dirigée (2) et création d'un réseau de journaux, organisation centralisée de tous les B. R. adhérents aux syndicats libres (3). La nécessité pratique pour les B. R.

(1) Nettement marquées par Flatow, *op. cit.*, p. 228-229.

(2) Que nous retrouverons au chapitre sur l'éducation, 2^e partie, chap. II, par. IV.

(3) L'Union des métallurgistes, par exemple, avait créé jusqu'en 1931 des commissions spéciales : locales et nationales (la régionale ayant été supprimée en 1929). Depuis 1931, commission locale des B. R. (réunis et répartis par industries) sous la direction du représentant de l'administration syndicale locale (Ortsverwaltung). A l'échelon district, un représentant de la direction de district. Pour les questions générales, elles sont réglées par l'union centrale, qui demande une fois par an l'avis d'un conseil national des B. R. Un journal (*Betriebsrätezeitschrift*) paraît tous les 15 jours : l'union dispose depuis 1926 d'une école spéciale (430 auditeurs en 1926, 631 en 1928, 627 en 1929).

de recourir à un grand mouvement qui puisse les informer et les soutenir a fait le reste.

Aussi, les tentatives de radicalisation échouent-elles ; elles se mêlent aux luttes engagées par les communistes sous des aspects divers pour conquérir les syndicats, soit de l'intérieur (et c'est le noyautage), soit de l'extérieur (et c'est la formation d'organisations comparables aux syndicats et unies par une centrale communiste). La création d'unions indépendantes n'a été que temporaire. Quant à la conquête des B. R., elle subit un premier échec avec les élections de 1920 : le congrès des Räte du 5 octobre accepte, à une majorité des deux tiers, la prétention syndicale d'appuyer les conseils et de les intégrer à leurs organisations. Même « l'occasion favorable » de l'inflation et de l'occupation de la Ruhr ne peuvent briser le succès de la politique syndicale (1).

La crise économique devait remettre en question la prédominance des syndicats (2) : la radicalisation est poursuivie avec violence non seulement par les communistes mais par les nationaux-socialistes : leurs gains sont importants, mais laissent l'influence des syndicats intacte sur l'immense majorité des conseils, comme le montrent les résultats des élections aux conseils ouvriers (3) :

	1930	%	1931	%
Syndicats libres	135.689	86,9	115.671	83,6
— chrétiens	11.333	7,2	10.956	7,9
— Hirsch-Duncker	1.561	1,0	1.560	1,1
Communistes	2.374	1,5	4.664	3,4
Divers	1.025	0,7	1.282	0,9
Non organisés (Jaunes)	4.163	2,7	3.575	2,9
Nazis			710	0,5

Elles montrent aussi la faible proportion des organisations dites « jaunes » : une certaine partie du patronat

(1) Cf. Berthelot, *op. cit.*, p. 44-55.

(2) Cf. notre article du *Recueil de droit commercial*.

(3) Les premières statistiques générales sont de 1930 ; les élections n'ont pas eu lieu en 1932. Résultats dans l'*Int. H. W. d. G.*, II, p. 1590, tableau 38 ; *Gs-Z* 1931, n° 48, p. 759 et *Jahrbuch*, 1930, p. 205. Il y a d'ailleurs plus de communistes que ne l'indiquent les statistiques, car des communistes figurent sur les listes des syndicats libres ; mais il s'agit d'hommes ayant une attitude syndicale orthodoxe.

a bien tenté de faire des B. R. les agents d'accord d'entreprise qui rendraient inutiles la conclusion de contrats collectifs ; elle a échoué plus encore que les communistes.

Ces membres des conseils se comportent comme des « fonctionnaires » des syndicats. En 1922, au congrès de Leipzig, les syndicats étaient assez forts pour faire accepter des résolutions constatant l'« unité complète des B. R. et des syndicats » (1) et demandant que les B. R. agissent « comme les hommes de confiance légaux et syndicaux des ouvriers pour la réalisation des demandes et des buts des syndicats » (2). Cette prétention n'a plus été sérieusement discutée à l'intérieur des syndicats ; à l'extérieur, elle a été justifiée par leur succès aux élections. Notre enquête dans quelques-unes des plus importantes entreprises de Rhénanie et de la Ruhr la confirme tout à fait.

Par là, les syndicats disposent d'instruments d'influence. **De l'institution, ils ont fait leur institution.** Quel rôle lui ont-ils fait jouer ?

* * *

Le rôle pratique des B. R. — Ils ont permis le plein fonctionnement de la loi. Si le délégué d'entreprise (le Betriebsobmann) n'est presque jamais élu, il n'y a pas de grande entreprise qui n'ait son conseil, élu grâce à une participation des électeurs supérieure à celle des élections politiques (3). Seuls les employés, les femmes, les travailleurs des entreprises installées à la campagne ou dépourvues

(1) L., p. 434.

(2) L., p. 35.

(3) D'après une enquête de l'Union des métallurgistes de 1931, *op. cit.* p. 7, il y a des B. R. dans 9.975 entreprises en 1925, 10.263 en 1927, 11.569 en 1928, 11.590 en 1929, 12.478 en 1930 ; il n'y en a pas dans 1.828, 1.393, 1.338, 1.305, et parmi ces 1.305 entreprises, 6 seulement occupent plus de 500 travailleurs, et 108 plus de 100. Aux élections de 1931, 86, 2 % des électeurs participent aux votes dans la Ruhr : 82 % dans la firme Carlswerk (Cologne) (75 % en 1920) ; 90 % aux Etablissements Krupp d'Essen, la presque unanimité aux Etablissements Voigt-Haeffner (Francfort).

de toute organisation syndicale manifestent une certaine indifférence.

Ces B. R. ont rempli avec fidélité le rôle de « **commissions ouvrières** », ce que les adversaires des syndicats dédaignent sous le nom de petit travail (*Kleinarbeit*). Ils sont les agents les plus sûrs de l'exécution des contrats collectifs et des arrêts de conciliation ; si, au début, ils ont accepté toutes les plaintes des ouvriers contre les renvois et si, en période de crise, ils n'ont guère eu qu'à prendre connaissance des renvois collectifs, ils ont en période normale rendu pratiquement les actes d'arbitraire impossibles (1) ; ils prennent position contre les heures supplémentaires ; ils luttent contre les accidents, non seulement en harcelant le patronat de leurs critiques, mais encore en faisant l'éducation de leurs collègues ; si leur collaboration à l'administration des institutions sociales est souvent insuffisante, leur participation à l'établissement des amendes (au début combattue avec acharnement par le patronat) a fait des progrès constants. Grâce aux B. R., les ouvriers ont trouvé des protecteurs autorisés de leurs intérêts immédiats et les syndicats des exécutants attentifs des accords passés avec les employeurs (2).

Les B. R. sont parvenus quelquefois à faire la synthèse de leurs doubles fonctions de représentants des intérêts ouvriers et des intérêts de l'entreprise (3) : faisant accepter par le patronat que les ouvriers fêtent le 1^{er} mai et par les ouvriers que les travaux de première nécessité soient pourtant accomplis ; faisant appel au sentiment d'honneur et de discipline dans des sections où la productivité est

(1) Même pendant la crise, en 1931, le B. R. de la direction des chemins de fer de Cologne (il y a 28 directions en Allemagne) empêcha le renvoi de 300 travailleurs et obtint du travail pour 200 autres déjà congédiés.

(2) L'activité de chaque B. R. varie avec chaque entreprise, mais l'expression « petit travail » nous paraît bien la caractériser. Notons que ce travail est fait surtout dans le conseil ouvrier.

(3) Carl Mennicke, *Gewerkschaften und Betriebsräte, Arbeit*, 1926, n° 7, p. 422-430. Cette œuvre de synthèse est qualifiée de « socialisme synthétique » (p. 430).

en baisse et faisant annuler les mesures de répression envisagées ; faisant comprendre aux travailleurs la nécessité de renvois collectifs et obtenant le maintien à l'usine des pères de familles nombreuses. Ils ont par là participé à la marche de l'entreprise et tout ce qu'ils ont fait en faveur de la paix sociale a contribué à la prospérité de l'économie. Le patronat l'a compris, qui s'est peu à peu accommodé de la loi (1).

Mais les syndicats reprochent au patronat de ne demander ni d'accepter les initiatives des B. R. ; ceux-ci se sont en particulier heurtés à une résistance opiniâtre lorsqu'ils ont voulu pousser à la rationalisation (2). Et les attributions laissées par la loi aux B. R. en souvenir des Räte ont été sans effet.

Leur **participation aux conseils d'administrations** dépend de la grandeur de l'entreprise : elle est de règle dans la très grande industrie et devient de plus en plus difficile à mesure qu'on se rapproche du type familial et artisanal ; dans l'industrie du bois, sur 296 sociétés par actions, 30 B. R. seulement ont des délégués au conseil d'administration (3) ; dans la métallurgie les sociétés où ils en envoient groupent 95 % des ouvriers (4-5). Mais outre les obstacles apportés par la direction, qui oublie de convoquer les délégués ouvriers, ne présente le bilan que pendant la séance, forme des commissions spéciales rendant la session officielle inutile, tranche les questions

(1) A. Weber, *Ende des Kapitalismus*, cite l'opinion du journal patronal *Bergwerkszeitung* : « La loi sur les B. R. est devenue un auxiliaire qui ne doit pas être sous-estimé pour la consolidation de la paix du travail, la réconciliation progressive des patrons et des travailleurs » (p. 76-77).

(2) Cf. en particulier la brochure de l'Union des métallurgistes, p. 51-58.

(3) Article de Franz Hering, *Arbeit*, 1931, n° 5, p. 351-362, *Die Betriebsvertretungen der Holzarbeiter im Aufsichtsrat*. Le chiffre moyen du capital dans cette industrie est de 634.000 R. M. contre un chiffre de 2.092.000 R.M. pour toute l'industrie allemande.

(4) Brochure citée, p. 58-61.

(5) Sur le rôle des B. R. dans les conseils d'administration, article de Hering, *op. cit.*, brochures de l'Afa, des métallurgistes, *op. cit.*, et Otto Sparre, *Arbeit*, 1928, n° 7, p. 417-419, *Betriebsräte im Aufsichtsrat*.

importantes dans des conversations particulières (1), il y a l'absence d'éducation générale et le manque de volonté des B. R. eux-mêmes : les syndicats reconnaissent que les brimades patronales cessent rapidement, pour peu que le B. R. témoigne de sa persévérance. L'indifférence des employés qui refusent de participer aux conseils d'administration ou y collaborent difficilement avec les ouvriers rend la tâche de ceux-ci plus lourde encore. Les syndicats ont voulu empêcher que de leur activité ils fassent de l'agitation et leur ont interdit de tenir des discours radicaux, de prétendre à la fixation des tantièmes et des dividendes. Mais leur sagesse même, leur éducation, leur stabilité n'ont pas donné grands résultats économiques (2), et la communication des comptes rendus d'activité, des livres — considérée souvent par la direction comme une immixtion intolérable dans ses affaires (3) — ne leur permet même pas toujours d'être au courant de la marche de la société.

Cette faillite de la loi est reconnue de bon gré par les syndicats. « La participation des B. R. à l'économique comme aux conseils d'administration est provisoirement égale à zéro » (4). Il faut pourtant noter que par là les délégués ouvriers obtiennent des renseignements qu'ils n'obtiendraient pas ailleurs : le contact personnel avec les chefs d'industrie, les possibilités de discussion sont des

(1) Une ordonnance du 19 septembre 1931 augmente les possibilités d'action des B. R. en permettant à tout membre d'un conseil d'administration de demander sa réunion, et si elle n'a pas lieu malgré la protestation de 2 membres, de la convoquer.

(2) Au point de vue social, ils ont plus souvent obtenu des avantages pour les ouvriers.

(3) Les métallurgistes en donnent de nombreux exemples, p. 81-85.

(4) Sparre, article cité, p. 417 ; cf. également Umbreit à Breslau : Le droit de codécision des ouvriers n'a pas été réalisé par ce moyen, et Naphtali, W. D., p. 158. C'est le leitmotiv qui est revenu dans tous nos entretiens avec des présidents de B. R. ou des chefs de syndicats. L'un d'eux nous écrivait de Cologne, le 13 octobre 1931 : « Les membres élus du conseil d'administration obtiennent des éclaircissements sur tout, le bilan, le compte des profits et pertes, etc... ; cependant leur influence est très faible, car les décisions principales sont déjà prises dans la commission du conseil d'administration. La séance générale n'est, dans la plupart des cas, qu'une formalité ».

éléments d'éducation (1). C'est le résultat le plus marquant de la collaboration économique des B. R., qui en fait sinon les précurseurs de la socialisation (2), du moins les agents d'information des syndicats.

Les B. R. et les objectifs syndicaux. — Et les syndicats ne leur demandent pas davantage.

Lorsqu'ils ont eu les B. R. bien en main, ils ont demandé l'élargissement de leurs fonctions : le congrès de Leipzig demande que les droits de contrôle des B. R. et leurs droits de codécision soient étendus à toutes les affaires de l'entreprise (3). Mais ils n'ont jamais rien fait pour leur donner une action efficace sur la production. Ils restent fidèles à leur conception de 1919 ; la production ne peut être réglée que par des directives et des institutions dépassant les cadres de l'entreprise.

Caractéristique est la place faite aux B. R. dans le programme de la démocratie économique ; ils demeurent pratiquement à l'écart et il ne leur est guère reconnu que des fonctions d'éducation. « La voie qui mène à la codirection réelle des travailleurs ne peut pas passer par les entreprises isolées, par les B. R., mais leur coopération doit s'introduire là où se forment les organisations dominatrices du marché, régulatrices de la production, des débouchés et des prix » (4). Leurs fonctions économiques ne peuvent être intégrées dans l'effort syndical tant que n'existe pas une direction économique supérieure à l'entreprise et influencée par les syndicats (5). Jusque-là ils n'auront que des fonctions d'éducation économique : « Ils ne sont pas les

(1) D'autant plus que les membres des B. R. restent très longtemps en fonctions ; cf. notre article cité, p. 119, et brochure de l'Afa ; en 1929, 55 % des B. R. de l'Afa sont en fonctions depuis plus de trois ans ; un quart seulement change chaque année.

(2) Lederer, en 1921 (*Arch. f. Soz.*, p. 251) pensait que les B. R., grâce à cette possibilité d'éducation, rendraient plus que les syndicats libéraux et chrétiens ne l'entendaient, et que les critiques des radicaux ne le faisaient espérer.

(3) L., p. 422.

(4) W. D., p. 40.

(5) *Idem*, p. 158.

représentants de la démocratisation de l'économie » (1).

Les syndicats refusent par ailleurs de pousser à la réalisation des autres Räte prévus par la loi : les conseils ouvriers de district et le conseil ouvrier national ; dès le congrès de 1922, ils passent à l'arrière-plan et celui de Breslau, y opposant les chambres professionnelles paritaires, déclare qu'ils ont perdu toute signification (2).

Grâce à un travail patient les syndicats sont parvenus à transformer les membres des B. R., conçus comme moyens de lutte anti-syndicale, en « fonctionnaires », protégeant les intérêts immédiats des travailleurs et assurant l'exécution de leurs accords et décisions dans l'usine. Mais ils ne les ont jamais insérés dans leur système idéologique ; ils ont combattu leurs prétentions à jouer un rôle économique en y opposant communautés de travail et démocratie économique. Les. B. R. ont fait œuvre utile, ils sont restés en dehors des buts syndicaux (3).

(1) *Idem*, p. 159, et Naphtali à Hambourg : « La pénétration de la direction économique devra passer par les organes supérieurs à l'entreprise (überbetrieblich) ; la solution ne pourra en être apportée par les travailleurs dans l'entreprise, mais par leurs unions professionnelles et toute l'organisation syndicale » (p. 221) ; et l'Afa, *op. cit.* : « Personne n'attend d'eux qu'ils transforment l'économie capitaliste... C'est leur fonction de renseigner les syndicats et de soutenir de leurs expériences les luttes sociales et économiques de ces derniers » (p. 7).

(2) Tarnow, p. 265-266, soutenant le projet syndical... « Ils n'ont plus aujourd'hui pour le mouvement syndical et la classe ouvrière la signification qu'ils pouvaient avoir, lorsque le mouvement syndical était encore trop faible, pour réaliser lui-même la représentation des intérêts ouvriers... Dans les questions économiques, ce sont principalement les syndicats qui peuvent et doivent le faire ». Au congrès de Hambourg, ils sont réclamés par quelques rares mécontents seulement.

(3) Notons brièvement que dans la nouvelle réglementation national-socialiste (charte du travail de 1934), le conseil d'entreprise est remplacé par un « conseil de confiance » (Vertrauensrat), élu sur une liste formée par un accord entre le patron et la direction du N. S. B. O. Le patron est le chef de l'entreprise et de son personnel (Gefolgschaft et non plus Belegschaft) ; rend lui-même une « Arbeitsordnung » avec le conseil du Vertrauensrat. En revanche, les commissaires du travail (Treuhänder der Arbeit) voient leurs fonctions de surveillance de l'entreprise augmentées ; le Vertrauensrat peut protester auprès du Treuhänder contre une Arbeitsordnung arbitraire et le patron qui aura commis des abus de pouvoir pourra être destitué par un Tribunal d'honneur.

On ne comprendrait rien à cette réglementation, si on ne voyait qu'on veut avant tout réaliser la « communion » (Gemeinschaft) patronale-ouvrière.

ADDENDUM

LES TRIBUNAUX DU TRAVAIL

Contrats collectifs, conseils d'entreprise, reconnaissance syndicale même trouvent leur appui dans les tribunaux du travail (1) : A la dispersion et à l'inorganisation qui dominent jusqu'à elle (on a recours aux commissions de conciliation, puis après l'ordonnance du 30 octobre 1923, tantôt aux vieux tribunaux d'industrie et de commerce des lois de 1890 et 1904, tantôt à des chambres spéciales des commissions de conciliation), la loi du 23 décembre 1926 — applicable le 1^{er} juillet 1927 — fait succéder une organisation applicable au Reich tout entier.

Depuis longtemps, les syndicats réclamaient des tribunaux indépendants des tribunaux ordinaires, en liaison directe avec les autorités du travail et sous le contrôle du ministère du travail (2). Malgré les radicaux qui prétendaient n'accepter qu'une loi affirmant l'indépendance totale de ces tribunaux, le projet de la loi de 1926 fut accepté à Breslau par le congrès se rendant aux conseils de ceux qui vantaient les mérites de la loi (elle embrasse tous les travailleurs, atteint toutes les difficultés nées des contrats collectifs, et rend les syndicats capables d'engager un procès) (3).

(1) Malgré l'importance du sujet, nous ne pouvons, à cause de son caractère surtout juridique, lui consacrer les développements qu'il mériterait. Cf. Kaskel-Dersch, *op. cit.*, p. 355-399 ; Hueck-Nipperdey, II, p. 679-762 ; Hœniger, *Manuel, op. cit.*, p. 1510-1512 ; Norpel-Gusko, *op. cit.*, p. 142-152.

On sait que le premier tribunal du travail en Allemagne est dû à l'occupation française en Rhénanie en 1808, et qu'une dizaine de tribunaux du même type ont survécu jusqu'en 1927.

(2) L., p. 450.

(3) Notamment Müller, p. 271-272.

*
* *

1^o *La composition des tribunaux.* — Outre un président professionnel, les tribunaux du travail sont composés d'assesseurs nommés par l'autorité administrative, mais choisis sur des listes dressées par les associations professionnelles patronales et ouvrières ; les fonctionnaires de ces associations peuvent être présentés. Les tribunaux de Pays et le Tribunal du Reich sont soumis aux mêmes principes, mais dans ce dernier deux assesseurs professionnels doivent prendre place. Le principe de partie patronale-ouvrière est dans tous les cas appliqué.

Grâce à ces prescriptions l'A. D. G. B. délègue en 1931 10.000 assesseurs dans les tribunaux du travail (1).

2^o Les syndicats obtiennent un autre avantage : en première instance les avocats (ou hommes d'affaires) ne sont pas admis comme mandataires, cependant que les « fonctionnaires » des syndicats acquièrent ce droit ; ils continuent à l'exercer — concurremment avec les avocats — devant les tribunaux de pays et en sont dépossédés seulement devant le Tribunal du Reich.

3^o Ils deviennent grâce à la loi capables d'engager un procès ; jusqu'alors ils n'avaient que la capacité passive (2).

4^o La compétence des tribunaux du travail s'étend d'abord aux conflits individuels — en matière civile — entre employeurs et salariés à raison du contrat de travail ou d'apprentissage, entre les salariés eux-mêmes à raison des mêmes faits, mais surtout aux conflits collectifs ; à raison des contrats collectifs ou à raison d'actes illégaux entre les parties capables de les conclure (et des tiers peuvent être engagés dans le procès), comme à raison des différends nés de la loi sur les conseils d'entreprise.

(1) *Jahrbuch*, 1931, p. 189-191.

(2) Théoriquement sans doute, les syndicats auraient pu avoir la capacité entière en prenant la forme d'une société juridique, mais le cas ne se rencontre pratiquement pas.

Il peut même y avoir extension — facultative — de compétence : une partie peut préférer le tribunal du travail à un tribunal ordinaire, pourvu qu'il y ait entre la requête et une action — introduite au plus tard en même temps — une corrélation économique ou juridique directe.

5^o La prédominance du contrat collectif est encore affirmée : il peut exclure la juridiction officielle au profit d'une juridiction paritaire (Schiedsgericht), soumise d'ailleurs à des conditions légales.

On mesure l'importance de cette législation pour les syndicats : elle appuie quelques-unes de leurs conquêtes antérieures (contrats collectifs, Betriebsräte), elle leur permet de contribuer à l'œuvre jurisprudentielle et par là créatrice de droit (1) ; elle prend place à côté des grandes transformations de fait et de droit qui ont renouvelé les rapports de l'état et des organisations ouvrières.

(1) Si l'on accepte avec E. Lambert que la jurisprudence est une des sources du droit positif (Cf. *La fonction du droit civil comparé*, Paris, 1903 et *Le gouvernement des juges*, 1921 ; nous avons pu en outre entendre maintes fois M. Lambert exposer ses idées dans ses cours de doctorat de Droit comparé).

CHAPITRE V

LA VALEUR DU DROIT DU TRAVAIL

Avec l'étude de l'action syndicale dans les relations de travail, nous avons vu quels étaient ses cadres légaux, c'est-à-dire le nouveau droit du travail collectif, ce que les organisations ouvrières pensaient des institutions et prescriptions isolément considérées, ce qu'avec leur aide — directe ou indirecte — elles étaient devenues.

Mais théoriciens et syndicats ont tenté de saisir plus synthétiquement la signification de ce droit collectif pour l'avenir du mouvement ouvrier.

*
* *

Ce droit nouveau se caractérise par une communauté de traits que *Kaskel-Dersch* (1) nous paraissent avoir le mieux définis :

1° Grâce surtout au contrat collectif et à la prédominance de l'organisation sur l'individu, les relations individuelles de travail sont de moins en moins prises en considération ;

2° L'absolutisme de l'entreprise est remplacé par le principe constitutionnel, base de la démocratie d'entreprise ;

3° Les autorités officielles interviennent de plus en plus ;

4° Le contrat de travail commence — très faiblement — à se transformer en contrat de droit personnel (*Personenrecht*).

(1) *Op. cit.*, p. 11.

Nous ajouterons seulement un cinquième caractère, que les auteurs ne nous paraissent pas suffisamment accen-tuer : les droits de self-administration (en général par le mécanisme de la parité), reconnus aux organisations syndicales.

Résumant les auteurs allemands, *Gurvitch* distingue quatre caractéristiques : rôle croissant du droit extra-étatique émanant des groupements spontanés des intéressés et de leurs accords ; accroissement de la situation institutionnelle sur la contractuelle, c'est-à-dire du droit collectif sur le droit individualiste ; tendance démocratique : le droit ouvrier autonome a le caractère d'un droit de pure intégration, de coopération, antihierarchique ; impossibilité enfin de le ranger dans le droit public, ou dans le droit privé (1).

Les deux ouvrages (l'un allemand, l'autre français) les plus récents semblent donc s'accorder dans la détermination des traits communs du droit de Weimar. Mais nous ne pouvons pas accepter l'opinion du dernier auteur relativement à la distinction de ce droit et de la contrainte étatique (2).

Il nous paraît trop minimiser le rôle de la déclaration de caractère obligatoire, qui a donné à l'intervention de l'Etat dans le domaine des relations sociales une extension jusque-là inconnue. Les accords des intéressés sont sans doute un fait extra-étatique, mais l'Etat exerce sur eux son influence à la fois par la menace de ses sanctions et par leur réalisation. Le sens de la querelle de la conciliation est celui de la plus ou moins grande importance du rôle autoritaire de l'Etat. Nous pensons qu'il y a plutôt augmentation du rôle étatique là où dominait la liberté — le laisser-faire, si l'on veut — des parties, augmentation

(1) *Le Temps présent et l'idée du droit social*, p. 13-26.

(2) On sait que *Gurvitch* fait des rapports du droit et de l'Etat un de ses critères essentiels : le plus élevé dans la hiérarchie des valeurs étant celui qui échappe le plus à son contrôle.

qui cause et explique la politisation nécessaire des syndicats (1).

De ces caractères du nouveau droit, les *syndicats* reprennent quelques-uns pour élaborer une conception, qui l'intègre à leur système de démocratie économique (2).

Partant du principe que la « position du travail non indépendant dans le droit se détermine principalement d'après les relations du travail et de la propriété » (3), ils voient la principale fonction du droit du travail moderne, sinon dans la suppression, du moins dans la limitation de la réglementation du travail d'après le droit des obligations. Celui-ci a eu le mérite de ne plus lier le travailleur par un droit individuel de propriété, d'en faire une « personne » : mais il laisse à la propriété, en lui enlevant un pouvoir juridique, un pouvoir social ; le libre contrat de travail se borne à permettre au travailleur de choisir son travail et à lui assurer le paiement d'une rémunération. La domination des choses conduit à la domination des personnes si les moyens de production, dont le travailleur a besoin pour travailler et pouvoir vivre, ressortissent d'une propriété étrangère (4).

L'évolution du droit du travail apporte des éléments nouveaux ; la protection de la force de travail, les assurances ouvrières, le droit de codécision (coalition et conseils d'entreprise ; tarifs et accords d'entreprise), les juridictions ouvrières révèlent un double développement :

1^o La puissance de la propriété recule devant celle du travail : sa puissance sociale elle-même est limitée. « C'est

(1) Pour ce qui est des conseils d'entreprise, Gurvitch considère à bon droit que l'intervention de l'Etat n'en fait pas du droit étatique, « n'a qu'une fonction purement négative : elle ouvre seulement la voie à l'épanouissement du droit social pur, faisant libre concurrence à l'ordre étatique », et pour le conseil économique national que s'il est en principe dressé contre la suprématie juridique de l'Etat, il est en fait rattaché à l'appareil étatique. Pour Sinzheimer, *op. cit.*, p. 46-52, le droit du travail autonome dépend de l'Etat au moins quant à ses limites : il range les réponses du ministre du travail et la déclaration de caractère obligatoire parmi les sources du droit coutumier du travail.

(2) *Wirtschaftsdemokratie*, p. 135-157.

(3) *Ibidem*, p. 135.

(4) *Ibidem*, p. 137.

la caractéristique de la nouvelle réglementation du droit du travail, que l'exercice autrefois illimité de la puissance sociale de la propriété est lié aujourd'hui à des conditions sociales d'existence de travail qui sont fixées juridiquement et ne peuvent plus être mises en échec par le propriétaire » (1). Aussi le droit du travail est-il une étape dans la voie de la suppression de la propriété (2).

2° Le travailleur acquiert une nouvelle valeur juridique dans la mesure où recule la propriété : de « personne », il devient un « homme », c'est-à-dire qu'on le considère non plus seulement abstraitement, mais concrètement, comme membre d'une classe : peu importe que l'homme ne dispose d'aucune propriété, il lui sera reconnu la possibilité de vivre. Dans les relations entre propriété et travail, la propriété seule était décisive. Ce sont aujourd'hui deux forces contraires qui s'opposent (3).

De ces constatations dérivent l'importance et l'insuffisance de ce droit du travail. Il a réalisé — notamment grâce au droit de codécision — des progrès dans le domaine de la liberté, en limitant le pouvoir économique de la propriété. Mais la démocratie comprend également l'idée de « communion », c'est-à-dire le transfert du pouvoir à un organisme collectif de l'économie : or le degré seul de la soumission des travailleurs au patronat privé a varié. C'est pourquoi le droit du travail ne suffit pas : la démocratie économique ne sera réalisée qu'avec le développement simultané de l'idée de « communion » (4).

Les directives du congrès de Leipzig (5) contenaient déjà le germe de ces conclusions : à côté de l'unification du droit du travail, elles réclamaient la prédominance des organisations, car la « force dynamique n'est pas en première ligne le droit et les autorités étatiques, mais la self-

(1) *Ibidem*, 145-146.

(2) Le raisonnement syndical apparaît comme manquant de rigueur dans la liaison des termes.

(3) P. 146-147.

(4) *Wirtschaftsdemokratie*, p. 147-150.

(5) Elles sont inspirées, comme les développements de *Wirtschaftsdemokratie* par le P^r Sinzheimer.

législation sociale et la self-administration des groupes économiques organisés », et demandaient qu'il soit complété par la participation du travail au pouvoir de disposition sur les moyens et les produits du travail (1).

Les syndicats aiment en effet insister sur leur nécessité pour le développement du droit du travail : ce sont eux qui l'ont créé et l'ont fait progresser ; ce sont eux qui peuvent le faire agir, et sans leur volonté, les lois du travail n'ont aucune efficacité : « La signification des lois collectives du travail n'est pas directe, mais indirecte » (2). « Droit collectif du travail et associations économiques sont des notions inséparables ». C'est dire qu'il s'agit de formes dont l'importance varie avec la force et la volonté des organisations ouvrières.

En bref, tout en reconnaissant la valeur du droit du travail pour leur lutte socialiste, les syndicats affirment qu'il ne les supplée pas, mais les suppose ; ils tirent d'autre part de son insuffisance la justification de leur action nouvelle plus large en faveur de la « démocratie économique ».

Il est intéressant de noter que les théoriciens ont souvent été plus loin que les syndicats ; parmi eux, le Pr Heimann est sans doute celui qui, reprenant à la fois les conceptions générales du droit du travail et celles des syndicats, a le plus nettement marqué les relations de ce droit — inclus dans l'acceptation plus large de politique sociale — et du socialisme, en lui attribuant une place plus importante qu'ils ne le faisaient (3).

La politique sociale n'est pleinement réalisable que dans l'ordre socialiste ; mais ce qu'elle entreprend dans l'ordre capitaliste prépare l'ordre socialiste. Capitalisme et politique sociale — dont les idées directrices sont celles de liberté et de dignité du travail humain — sont et restent opposés. On a bien tenté d'enlever à la seconde tout carac-

(1) L. p. 448-451.

(2) Nörpel-Gusko, *op. cit.*, p. 170. Cf. également p. 24 et p. 171-172.

(3). *Soziale Theorie*, *op. cit.* : critique d'H. Oppenheimer dans *Arbeit*, 1929, n° 12, p. 812-815.

tère révolutionnaire ; on n'y parvient pas, mais elle est aussi partie intégrante du capitalisme, qui cherche, grâce à elle, à supprimer la menace du mouvement social.

Mais elle demeure la meilleure voie de socialisation, c'est-à-dire de réalisation de l'ordre social de liberté. Comme les syndicats, Heimann y voit un moyen de supprimer la propriété privée, à laquelle elle enlève le plus puissant moyen de production : le travail, qui cesse d'être une marchandise. Le changement juridique de la propriété importe beaucoup moins : à la socialisation par le haut, il substitue la socialisation par le bas.

En admettant ce pouvoir du droit du travail, pense Heimann, on donne à la fois une doctrine aux syndicats et on les délivre définitivement de la critique marxiste pour qui les travailleurs n'ont à attendre du capitalisme que la misère (1).

Les syndicats en jugeant l'efficacité insuffisante, nous l'avons vu, portent leur attention sur l'activité nouvelle que leur offre la pénétration de l'économie.

(1) En sens contraire, Günther, p. 14-34, critique la conception de ceux qui voient du socialisme dans la politique sociale : l'Etat socialiste ou l'Etat individualiste capitaliste sont indifférents à la politique sociale, laquelle ne se confond pas avec la « politique, des ouvriers industriels », mais n'a en vue que l'intérêt général. Pour Van der Borcht, p. 25-28, le socialisme peut utiliser la politique sociale pour son action d'agitation, mais il ne peut en être le partisan intégral sans se nier lui-même, en affirmant la possibilité d'améliorer durablement le sort des classes laborieuses dans l'état actuel. « Politique sociale et socialisme sont de leur nature des opposés inconciliables ».

La doctrine française, quoique moins préoccupée des rapports théoriques entre le droit du travail et le socialisme — ou le capitalisme — mériterait une étude spéciale, si nous ne nous limitons pas à l'Allemagne ; nous ne pouvons pourtant pas ne pas citer l'un de ses représentants, qui fut notre professeur, à Lyon, Emmanuel Lévy, *La vision socialiste du droit*, Paris, 1926, et *Les fondements du droit*, Paris, 1933 (étude de Gurvitch, dans la *Revue Philosophique*, janvier-février 1934, p. 104-138).

Plus récemment, il semble que la discussion se soit portée sur la mesure dans laquelle la politique sociale doit être « administrée » pour être accommodée au régime capitaliste (Maurice Ansiaux, (*Revue du Travail*, août 1932, p. 779-791 : *Les conquêtes ouvrières sont-elles compatibles avec le régime capitaliste ?* et à propos de l'assurance-chômage, Roger Picard, *Revue d'Eco. Po.*, novembre-décembre 1931, p. 1568-1588 ; *L'assurance-chômage est-elle la cause du chômage permanent ?*)

SECTION II

**Les syndicats et leur rôle nouveau, L'extension de leur
action à la vie économique nationale.**

Nous avons vu comment les syndicats avaient continué dans le nouveau droit leurs fonctions traditionnelles. Or ils prétendent avoir dépassé ce stade d'activité et être devenus des agents actifs de la vie économique nationale.

Dans leurs fonctions traditionnelles elles-mêmes est intégrée cette prétention : salaires, durée du temps de travail, assurances-chômage prennent un caractère de plus en plus économique. Ils la réalisent immédiatement après la révolution, dans une institution qui sert de transition entre leurs fonctions purement sociales et leurs fonctions purement économiques : la communauté de travail décidée d'autorité par les organisations ouvrières et patronales ; ils reçoivent du droit de Weimar la possibilité d'exercer leur influence dans un conseil national économique et des corps de self-administration ; ils l'étendent eux-mêmes dans des entreprises syndicales ; ils cherchent à l'assurer de plus en plus par la détermination de leurs rapports avec les deux mouvements déjà existants des coopératives et des entreprises publiques.

De ces prétentions et de cette action naîtra une idéologie nouvelle.

CHAPITRE PREMIER

LES COMMUNAUTÉS DE TRAVAIL (1)

Avant même que l'effort constitutionnel et législatif ne renouvelle les fonctions syndicales de réglementation des relations sociales, la volonté patronale et ouvrière pose, en effet, les fondements d'une institution grâce à laquelle les syndicats peuvent à la fois exercer cette réglementation et participer à la direction de l'économie allemande.

Cette institution — la communauté de travail — est peut-être le témoignage le plus net de l'importance des syndicats après la guerre ; née de l'esprit de l'accord du 15 novembre : oublier la lutte de classe, reconstruire

(1) Cf. Wilhelm Jansson, *Gemeinschaftsarbeit im neudeutschen Leben*, Berlin, 1919, éd. par la Communauté de Travail ; Kurt Hoff, *Aufbau der Arbeitsgemeinschaft*, Berlin, 1920, éd. par l'Union Nationale de l'Industrie allemande ; J. Reichert, *Entstehung, Bedeutung und Ziel der Arbeitsgemeinschaft*, Berlin, 1919 ; Julien Chrzan, *Die volkswirtschaftliche Bedeutung einer industriellen Arbeitsgemeinschaft mit besonderer Berücksichtigung des Freistaates Danzig*, Greifswald, 1921 ; Fritz Tänzler, *Die deutschen Arbeitgeberverbände*, 1929, p. 143-150 et 162-181 ; Lothar Erdmann, *Arbeit*, 1926, n° 5, p. 315-320, n° 6, p. 379-390, n° 7, p. 641-652, *Zum Problem der Arbeitsgemeinschaft* ; Georg Bernhard, *Wirtschaftsparlamente, Von den Revolutionsräten zum Reichswirtschaftsrat*, Vienne, 1923, p. 104 et s. ; Karl Zwing, *Soziologie...*, *op. cit.*, p. 80 et s. ; Otto Thiel, *Int. H.W. d. G.*, II, p. 2088 et s., art. *Zentralarbeitsgemeinschaft* ; Richard Seidel, *Le mouvement syndical...*, *op. cit.*, p. 104-107.

Parmi les très nombreuses thèses : outre celle de Chrzan, *op. cit.*, Otto Leibrock, *Die Wirtschafts- und sozialpolitische Bedeutung der Zentralarbeitsgemeinschaft der industriellen und gewerblichen Arbeitgeber und Arbeitnehmer Deutschlands*, Hambourg, février 1923 (non imprimée). Max Engelhard, *Die Arbeitsgemeinschaft*, Cologne, 1922 ; Franz Kantorowicz, *Die volkswirtschaftliche und sozialpolitische Bedeutung der Arbeitsgemeinschaft unter Berücksichtigung des Whytleyismus*, Francfort, 1924.

l'économie nationale par l'union de toutes les forces productrices, elle est aussi un des meilleurs exemples de l'impossibilité de faire fonctionner une organisation d'inspiration contraire à l'idéologie de ceux qui en sont responsables.

* * *

En novembre 1918, le terrain est préparé. Des communautés de travail isolées existent dès les premières années de la guerre ; en février 1915, le comité de guerre de la métallurgie berlinoise adopte cette forme d'organisation ; 19 communautés fonctionnent la même année en Allemagne. Des négociations patronales-syndicales se poursuivent en 1917 pour les étendre à toute l'industrie allemande. Mais elles n'aboutissent que fin 1918 : les industriels délibèrent à Dusseldorf le 9 octobre, et Stinnes reçoit mandat pour traiter avec les syndicats ; le 6 novembre, délégués ouvriers et patronaux (1) s'accordent pour confier le soin de la démobilisation à un office qui ne sera ni l'office de guerre existant, ni celui de l'économie nationale, mais un office nouveau créé d'autorité par les associations patronales et syndicales : l'office (paritaire) de démobilisation ; ils s'entendent également pour fonder une « commission centrale » chargée de rédiger l'accord patronal-ouvrier et de surveiller la démobilisation.

La communauté de travail naissait sous le signe de l'entente du patronat et des syndicats unis dans une commune méfiance envers les possibilités de l'Etat.

* * *

Sens de l'institution. — Quelle était la signification de

(1) Legien, Leipart, Schlicke, Stegerwald, Hartmann, Dr. Hofle, Eisner d'une part ; Stinnes, Vögler, von Borsig, Rathenau, von Siemens, von Raumer de l'autre. La simple connaissance de la puissance de ces personnalités patronales montre la signification de leur démarche.

la communauté de travail. ? (1) L'accord du 15 novembre lui attribue ses fonctions :

Art. 10 : ... pour réaliser ces accords, réglementer les mesures de démobilisation, assurer l'équilibre de la vie économique, sauvegarder les possibilités d'existence de la classe ouvrière, en particulier des grands blessés de guerre, les organisations patronales et ouvrières intéressées établiront une commission centrale paritaire pourvue de subdivisions professionnelles.

Art. 11 : Elle décidera sur toutes les questions de principe, notamment à propos de la réglementation collective des conditions de salaire et de travail, et tranchera les difficultés qui intéressent plusieurs groupes professionnels. Ses décisions ont force de loi pour les patrons et les travailleurs, si elles ne sont pas attaquées dans le délai d'une semaine par les organisations professionnelles respectives.

Nous pensons qu'il y avait là l'esquisse d'un ordre nouveau économique dépassant les cadres d'un simple expédient (2). Les statuts de la communauté de travail vont en effet plus loin : « Le rétablissement de notre économie exigeant l'union de toutes les forces économiques et intellectuelles et la communauté du travail dans un esprit de concorde, les organisations patronales et ouvrières de l'industrie et du commerce se réunissent en une communauté de travail... » dont le but — et il est posé plus largement que dans l'accord du 15 novembre — sera « la solution en commun de toutes les questions économiques et sociales intéressant l'industrie et le commerce,

(1) On ne parle encore que de « commission centrale » pour des raisons de tactique ; elle ne sera élevée à la dignité de « communauté de travail » (*Arbeitsgemeinschaft der industriellen und gewerblichen Arbeitgeber und Arbeitnehmer Deutschlands*) que dans les statuts provisoires du 4 décembre.

(2) Idée escamotée pour des raisons diverses par la plupart des historiens officiels des syndicats, pour qui cette tentative non socialiste est une fâcheuse erreur de jeunesse, et par leurs adversaires, pour qui les syndicats n'ont jamais pu se délivrer du « marxisme ».

et de toutes les affaires législatives s'y rapportant » (1).

L'économie allemande est divisée en 14 communautés de travail (2), elles-mêmes subdivisées en groupes techniques et géographiques. L'autonomie des communautés à l'intérieur du système général, l'autonomie des groupes à l'intérieur des communautés est le principe pour tout ce qui touche leur propre ressort industriel. Les organes directeurs : comité central et commission centrale règlent les questions communes à toute l'industrie allemande, ou dépassant la compétence d'une seule « communauté ». Les organes directeurs, comme ceux des communautés ou des groupes, sont établis sur une base paritaire, par une réglementation qui cherche à assurer la représentation de toutes les organisations patronales et ouvrières (3).

Tels sont les statuts, organisant toute l'économie allemande sur le principe de la collaboration patronale ouvrière. Il y avait là une tentative aussi contraire à la lutte de classe par le bas des syndicats libres qu'à la lutte de classe par le haut du patronat.

On conçoit l'indignation des « radicaux » de l'une et l'autre organisation ; après coup les interprétations varient en fonction des désirs de leurs membres. Les patrons n'ont fondé la communauté de travail que sous l'empire de la peur ; les « grands ducs » de l'industrie n'ont traité avec les petites gens des syndicats que pour les manœuvrer, et en faire les sauveurs du capitalisme allemand, affirment les opposants syndicaux. Le patronat a fait trop

(1) Statuts provisoires du 4 décembre, modifiés le 12 ; texte dans Reicher, p. 25-29 ; et Hoeniger, *Arbeitsrecht*, éd. 1921, p. 307 et s.

(2) Fer et métaux, alimentation, bâtiment, textile, mines, pierre, bois, habillement, papier, cuir, transports, verre et céramique, chimie, huiles et graisses.

(3) Nous ne rentrons pas dans les détails des modes d'élection ou de nomination. Les membres de la commission centrale comprennent : 6 membres nommés directement par les associations patronales et ouvrières, et des délégués des communautés : 1 ouvrier et 1 patron par communauté ou groupe technique (2 pour 150.000 ouvriers, 3 pour 250.000, 4 pour 350.000 et plus). Les membres du comité sont nommés directement par les associations, sur proposition et avec l'assentiment de la commission centrale.

de concessions aux syndicats, déclarent les employeurs mécontents. De là les réactions officielles de chaque organisation. Aux patrons, Reichert (1) réplique : dès octobre 1918, le patronat comprend que la guerre est perdue. Comment sauver l'industrie ? Comment la protéger contre les menaces de la socialisation, de la révolution ? La bourgeoisie en étant incapable, il ne lui reste pour alliés que les ouvriers. De là l'idée de la communauté de travail. Aux radicaux mécontents, les syndicats répondent que l'accord de novembre a été la capitulation en rase campagne des industriels, qu'elle est la « Magna Charta » des ouvriers allemands et protège la liberté de coalition contre toute réaction future de la législation ou du patronat (2) ; les directives du congrès de Nuremberg affirment que « les ouvriers ont *forcé* les patrons à s'engager sur la voie de la démocratie industrielle par la création des communautés de travail » (3). La commission confédérale la présente même comme « un moyen à utiliser dans la lutte pour la conquête de la puissance économique et la socialisation » (4).

Longtemps après la fin de la communauté de travail, les syndicats s'efforceront d'en minimiser l'importance, de présenter son action comme réduite à la formation de l'office de démobilisation et du conseil national écono-

(1) *Op. cit.*, p. 5 et 6 ; Reichert est le directeur de l'Union des industriels du fer et de l'acier.

(2) Korr, cité par Lederer, *Die Gewerkschaftsbewegung*, 1918-1919, *Arch. f. Soz.*, 1921, p. 239.

(3) N., p. 58. On ne peut en tout cas admettre sans réserves les affirmations précitées de Reichert. Un autre patron, Hoff, directeur de l'Union nationale de l'industrie allemande, *op. cit.* (et *Hamburger Correspondent* du 3 août 1920), proteste contre la thèse suivant laquelle seule la crainte de la révolution a été le commencement de la sagesse : les négociations ont été engagées dès décembre 1917, à un moment où on ne pensait pas à la défaite.

On sait en effet que les plans annexionnistes des industriels allemands sont de 1917.

(4) Korr, 1920, p. 638. En novembre de la même année, l'Union des cordonniers déclarait. « Elle est un moyen à utiliser dans la lutte pour la conquête du pouvoir économique et la socialisation de l'économie ».

mique (1). Mais leurs vues ne sont pas, en 1918-1919, aussi limitées : ils la présentent comme une nouvelle organisation économique « qui ne montre plus rien de la rigidité de l'économie forcée de guerre, mais s'écarte encore davantage de l'économie libre ; elle est une synthèse de l'économie libre et de l'économie forcée » (2), et insistent sur l'« organisation gigantesque qui embrasse sans exception toutes les professions et les incorpore à l'œuvre commune ».

C'est tout le sens des discussions du congrès de Nuremberg : à l'idéologie des Räte ne s'en oppose qu'une autre, celle des communautés de travail, défendue par la commission générale, et centrée autour du principe paritaire (3). Le congrès donne tort aux partisans des Räte par 3.109.346 voix contre 1.497.182 et 254.359 abstentions. Cette idéologie est conçue pour le moins pour le temps de la restauration économique de l'Allemagne (4).

* * *

Son activité. — L'activité des communautés de travail devait souffrir de ces difficultés doctrinales.

Activité plus importante pourtant que ne veulent le faire croire les syndicats (5). Ceux-ci se félicitaient d'ailleurs en 1920 de ce qu'aucune mesure économique importante n'échappât au contrôle ou à la collaboration des communautés de travail (6).

(1) Schwartz, *Handbuch der deutschen Gewerkschaftskongresse*, 1930, p. 122-123 ; Naphtali, *Wirtschaftsdemokratie*, 1931, p. 128-129, lui consacre des explications d'une brièveté caractéristique.

(2) Korr, 1920, n° I, p. 2 : compte rendu de l'année écoulée.

(3) Discussion de Nuremberg, notamment discours de Cohen.

(4) Seidel, *op. cit.*, p. 107 reconnaît que « l'intention était d'englober l'ensemble de la vie économique allemande dans un réseau d'organismes économiques autonomes » et rappelle que la commission générale jugeait qu'« elle donnerait aux travailleurs le moyen de participer effectivement au règlement des problèmes économiques et sociaux, dans une mesure dont on ne s'était jamais approché ».

(5) Cf. Tänzler, *op. cit.* ; les comptes rendus d'activité du comité central nous ont été communiqués par le *Reichsverband der deutschen industrie* en 1933.

(6) Korr, 1920, n° I, p. I.

Le rôle de la communauté centrale est non seulement économique et social, mais politique. Les ministres Wissel et Bauer reconnaissent pleinement sa signification en mars 1919 et lui promettent, avec la communication de tous les projets de lois (pour avis), un droit de nomination pour le conseil économique du Reich. Elle envoie des délégués aux négociations des traités de paix, se prononce solennellement contre le traité de Versailles, le sort fait à la Sarre, et l'occupation de la Rhénanie ; elle se déclare en faveur du paiement des salaires pour les journées de la grève générale accompagnant le coup d'Etat de Kapp.

Elle essaye de trancher les questions difficiles dans un esprit de conciliation. Elle adresse un appel aux travailleurs des mines pour les inviter au calme et faire cesser les « grèves sauvages ». Elle se prononce contre la journée de 6 heures dans les mines et la mauvaise organisation des chemins de fer. Elle collabore à l'édification des offices du commerce extérieur (1), en y introduisant le principe de la parité et en se faisant accorder un droit de nomination. Elle collabore également à celle du Conseil économique national : elle lutte pour obtenir le respect du principe absolu de parité et l'augmentation de la représentation de l'industrie ; elle obtient une satisfaction partielle et un droit de nomination. Après des pourparlers difficiles, elle obtient un vote presque unanime sur la question des 8 heures. Lors du renchérissement de la vie, fin 1919, elle fixe autoritairement les prix du pain et des pommes de terre ; elle arrive de même, pendant l'inflation en 1922, à donner des directives communes et recommande aux patrons de mener les négociations jusqu'à la limite extrême de la bonne volonté, aux ouvriers de prendre conscience des difficultés actuelles.

En outre, sa tâche se complète par des conversations nombreuses avec les ministres de l'économie nationale et du travail, et avec l'office de démobilisation. Conver-

(1) Les « *Aussenhandelsstellen* » nées sous l'influence des idées de Planwirtschaft de Wissel et Möllendorff.

sations qui deviennent de plus en plus rares, lorsque le conseil national économique entre en activité.

C'est le comité central qui accomplit toute cette œuvre : la commission centrale, véritable petit parlement, ne s'est réunie qu'une fois, en décembre 1918, pour décider des statuts définitifs. Le comité se réunit une fois par semaine, puis une fois par mois. Les communautés de travail ont été fondées (1) ; les groupes techniques également. Mais les groupes territoriaux sont restés à l'état de projet. Pour toutes ces réalisations verticales, se manifestèrent plus de difficultés que pour les accords horizontaux (2).

* * *

Sa disparition. — Toute l'organisation a disparu. Le conseil économique, remplissant pratiquement et avec la consécration légale une partie des fonctions de la communauté centrale, n'y est pas étranger ; mais la réapparition des oppositions patronales ouvrières est essentielle. Dès 1919, les unions socialistes de la métallurgie, du bâtiment, des cordonniers, donnent leur démission. La commission confédérale de l'A. D. G. B. doit en déclarer le caractère pré-socialisateur fin 1920 ; lors du congrès de Leipzig, en 1922, cinq autres unions ne sont plus représentées à la communauté centrale de travail (3), et le congrès ne confirme la politique syndicale que par 345 contre 327 voix, les voix de la minorité représentant 3.582.362 syndiqués contre 3.803.186 (4). Les attaques

(1) Et également une communauté centrale du commerce et une de l'agriculture. Reichert, *op. cit.*, pense que les 3 réunies formeront le parlement de l'économie allemande (p. 14).

(2) Lederer, *op. cit.*, p. 241, affirme même que patrons et ouvriers n'ont jamais pu s'entendre qu'aux dépens des consommateurs.

(3) Les charpentiers, peintres, paveurs, bouchers et pelletiers.

(4) La déclaration du congrès considère l'institution comme une pièce de la démocratie économique. « Une partie des délégués repousse la collaboration aux communautés centrales de travail pour des raisons de convenance, sans vouloir cependant renoncer à employer toutes les possibilités de réalisation de la démocratie économique » (p. 573).

des radicaux sont en effet devenues plus violentes et vont même jusqu'à demander aux syndicats d'abandonner toutes les institutions paritaires.

Le sort des communautés de travail était dès lors décidé. L'A. D. G. B. n'y remplit guère que des fonctions d'administration ; l'Afa la quitte en 1923, suivie des syndicats libéraux d'employés ; l'A. D. G. B. donne sa démission en janvier 1924 : elle reste persuadée de la nécessité des accords avec le patronat, mais quitte la communauté centrale à cause de l'attitude économique et sociale de nombreux patrons, inconciliable avec les principes de l'institution (1). Critique justifiée en partie par l'attitude patronale en face des 8 heures (2) et des syndicats « jaunes ».

Seuls demeurent les syndicats chrétiens et les syndicats ouvriers libéraux dans cette institution, qui officiellement n'a jamais cessé d'exister (3).

La communauté de travail avait pratiquement disparu, pensons-nous, à cause surtout de la non concordance entre l'institution et les doctrines de ses représentants ; lutte de classe par le haut ou par le bas. Ce que les syndicats chrétiens ont exprimé, en disant que les conditions psychologiques internes, c'est-à-dire le désir de collaboration du patronat et des syndicats, ont fait défaut.

* * *

Les tentatives récentes pour reconstruire une communauté. — Mais la question des communautés de travail n'a pas été résolue par la fin de la communauté centrale : dis-

(1) Cf. *Gs-Z*, 1924, p. 20 ; et *Soziale Praxis*, 1924, p. 115. Point de vue patronal dans l'article de von Raumer : *Deutsche Allgemeine Zeitung*, 25 décembre 1925 ; il est abusif pourtant de déclarer que c'est le patronat qui a dénoncé le pacte de la communauté de travail en 1924 (Boivin, *Révolution constructive*, 1933, p. 57).

(2) Tänzler, *op. cit.*, p. 178, le reconnaît lui-même. Mais il insiste davantage sur la concurrence du conseil économique national.

(3) Le Dr Houber, du *Reichsverband*, nous a donné en 1933 les renseignements suivants : elle a toujours eu un président et se réunissait pour exercer ses droits de nomination. Les syndicats libres s'entendaient préalablement avec les syndicats chrétiens.

cussions et tentatives de résurrection le prouvent (1).

Les syndicats libres sont hostiles à toute nouvelle tentative, critiquent la première communauté de travail comme néfaste ou superflue. Ils affirment l'inévitabilité des luttes de classe dans l'ordre capitaliste et l'impossibilité de toute entente neutre ou scientifique, partant le danger d'une communauté de travail de principe pour la solidarité de classe. Ils ne rejettent pas d'ailleurs tout accord avec le patronat et constatent que de l'opposition même des patrons et des syndicats est née une communauté de travail de fait, « institutionnelle » (2) : ils n'acceptent que des formations d'opportunité et repoussent toute consécration durable.

Au contraire, les syndicats chrétiens rappellent avec insistance les services de la communauté centrale et en demandent la reprise, sous une forme nouvelle : le problème n'est pas seulement technique, il est avant tout intellectuel, un problème d'âme. Pas de communauté de travail possible sans le « sentiment de la communauté » (*gemeinschaftsgesinnung*). Les syndicats libéraux soutiennent une opinion très proche (3).

Dès 1925, le chef des employés chrétiens, Bechly, trace un plan de réalisation : commencer par créer un petit comité de personnalités influentes qui discuteraient sur les questions les plus complexes (pouvoir d'achat des salaires, charges causées à l'industrie par les assurances

(1) Notamment, *Deutsche Allgemeine Zeitung* du 25 décembre 1925 (exposé des opinions des milieux patronaux et ouvriers) ; Hans Bechly (D. H. V.), *Soz. Praxis*, 15 octobre 1925, *Die Zukunft der Arbeitsgemeinschaftsidee* ; Franz Spliedt (A. D. G. B.), *Wirtschaftsdienst*, 19 mars 1926, p. 353 ; Bernhard Otte (Syndicats chrétiens), *idem*, 5 mars 1926, p. 286 ; Ernst Lemmer (syndicats H.-D.), 12 mars 1926 ; L. Erdmann, *Arbeit*, 1926, article cité ; Fr. Tänzler, *Arbeitgeber*, 1^{er} janvier 1926 ; H. Bechly, *Soz Praxis*, 4 février 1932, p. 129-138, *Gemeinschaftsarbeit von Arbeitgebern und Arbeitnehmern* ; A. Frowein, *idem*, 11 février 1932, *Inkonsequenz oder Einsicht* ; Bern. Otte, *idem*, 31 mars 1932, *Worauf es ankommt*.

(2) Cf. Erdmann, article cité, résumant l'opinion des chefs des syndicats. « Institutionnel » est pris dans son sens d'opposition à « contractuel ».

(3) Lemmer, article cité. « Elle doit vouloir être une communauté de sentiments et de volonté ».

sociales et les impôts). Bien plus, arrivés au pouvoir, leurs chefs tentent de réaliser leur idéal (1). En 1930, Stegerwald (2) engage les conversations de Dusseldorf entre délégués des organisations patronales et syndicales ; elles échouent. Le chancelier en rend le patronat responsable (3), et les meilleurs partisans de la communauté de travail déclarent que l'offensive du patronat contre les contrats collectifs, contre les syndicats, tous réunis sous l'étiquette de marxistes, rend impossible la reprise des discussions.

*
* *

En bref, la communauté de travail de 1918 est un compromis qui n'a pu survivre aux difficultés qui l'avaient fait naître.

Il paraît certain que le patronat et les syndicats ont fondé sur elle l'espoir d'une reconstruction de la vie économique et, dans une certaine mesure, d'un ordre économique nouveau. Ce qui l'est moins, c'est l'assurance donnée aux radicaux de l'une et l'autre partie qu'elle est seulement un procédé préventif contre la socialisation ou une contribution à la socialisation.

Il paraît non moins certain que l'idéologie de lutte en a causé la chute et empêché le renouvellement. Les syndicats libres, n'ayant pu se résigner à choisir entre deux procédés : la lutte révolutionnaire avec ses avantages tactiques, la collaboration avec ses avantages réalistes, ne peuvent qu'admettre les collaborations accidentelles et rejeter les collaborations permanentes. Les syndicats chrétiens, plus à l'aise sur le terrain doctrinal, devant la résistance des autres organisations ouvrières et patronales, doivent renoncer à réaliser une nouvelle communauté.

(1) Nous avons ici utilisé les dossiers de presse de l'Institut für Weltwirtschaft und Seeverkehr. L'accord intervenu dans les mines anglaises n'est pas sans avoir hâté les tentatives de réalisation, mais dès février 1926 avaient eu lieu des pourparlers pour la reprise d'une communauté de travail des mines allemandes.

(2) Ancien président des syndicats chrétiens et ministre du travail ; le chancelier Brüning avait été leur secrétaire général.

(3) Séance du Reichstag du 15 octobre 1931, protestations patronales dans la *Berliner Börsen Zeitung* du 18 octobre 1931.

CHAPITRE II

LES CORPS DE SELF-ADMINISTRATION

Les communautés de travail pouvaient être la base d'un système économique nouveau : elles ont échoué. D'autres institutions sont restées, qui peuvent prétendre à ce rôle : les corps de self-administration (1).

Etablis par des « lois de socialisation » qui méritent fort peu leur nom, ce sont des compromis qui doivent leur existence à la volonté du peuple, enthousiasmé par le mythe de la socialisation, mais tiennent surtout des idées de « Planwirtschaft » de Wissel et Moellendorf.

L'article 156 de la Constitution les consacre en déclarant qu'« en cas de nécessité pressante, l'Empire, dans le but de les placer sous un régime d'économie collective, peut grouper ensemble par voie législative, sur la base d'une administration décentralisée, des entreprises et des grou-

(1) Cf. également, 2^e partie, ch. I : *Idéologies économiques* et Baumont, *La grosse industrie allemande et le charbon*, Paris, 1928, ch. III, *L'évolution législative et juridique de l'industrie houillère*, p. 118 et s. ; H. Göppert, *Schmollers Jahrbuch*, 1921, *Die Sozialisierungsbestrebungen in Deutschland nach der Revolution*, p. 9-43 ; Walter Thoenes, *Die Zwangssyndikate im Kohlenbergbau und ihre Vorgeschichte*, Iéna, 1921 ; Ernst Strom, *Geschichte der deutschen Kohlenwirtschaft von 1913-1926*, Berlin, 1926, notamment p. 116-123 ; F. Naphtali, *Wirtschaftsdemokratie...* op. cit., p. 41-59 ; dans *Das Problem der Wirtschaftsdemokratie*, 1929, G. Brecht, *10 Jahre Kohlenwirtschaftsgesetz*, p. 68-72 ; comptes rendus de la commission d'enquête : *Ausschuss zur Untersuchung der Erzeugungs und Absatzbedingungen der deutschen Wirtschaft. Verhandlungen des Unterausschusses für Gewerbe : Industrie, Handel und Handwerk*, « Die deutsche Kaliindustrie » et « Die deutsche Kohlenindustrie », Berlin, 1929 ; Richard Passow, *Kartelle*, Iéna, 1930, p. 153 et s. ; Th. Cassau, *Die Gewerkschaftsbewegung...* op. cit., p. 319-322 ; Kurt Loose, *Vorgeschichte, Gestaltung und Auswirkung des Kohlenwirtschaftsgesetzes vom 23. März 1919*, Bonn, 1930 (Bibliographie, p. IX-XXIV).

Nous emploierons l'expression « corps de self-administration » de préférence à d'autres traductions comme : « organismes économiques autonomes » (Seidel, op. cit., éd. française, p. 126).

pements économiques pour assurer la collaboration de tous les éléments actifs à la vie du pays, faire participer à l'administration employeurs et travailleurs, et régler d'après les principes de la socialisation la production, la fabrication, la répartition, l'emploi, la formation des prix ainsi que l'importation et l'exportation des biens économiques » (1). Les lois et ordonnances qui accompagnent la loi de socialisation du 23 mars 1919 organisent l'application du principe socialisateur dans quelques grandes productions : charbon (23 mars 1919), potasse (24 mars), électricité (31 décembre), fer (1^{er} avril 1920), soufre (31 mai 1920), goudron (7 juin 1920).

Mais deux institutions surtout sont importantes : les corps de self-administration du charbon et de la potasse.

* * *

Sans socialisation du charbon, pas de socialisation du tout. Le législateur était logique, qui commençait par régler l'industrie du charbon (2).

Principes d'organisation. — Une quadruple hiérarchie est prévue. A la base, les « syndicats » (Syndikate) formés par le libre accord des intéressés, ou à défaut par une ordonnance du Reich. Un ouvrier fait de droit partie de la direction commerciale, deux à trois du conseil de surveillance. Ces syndicats — 11 ont été formés (3) — se réunissent en une union nationale du charbon (Reichskohleverband ; R. K. V.) qui compte un ouvrier des mines dans son présidium, 3 ouvriers, 1 employé, 1 représentant des consommateurs dans son conseil de surveillance. Plus haut, le conseil national du charbon (Reichskohlenrat : R. K. R.),

(1) Trad. Dareste, *op. cit.*, p. 93.

(2) Le meilleur exposé est fait par la commission d'enquête, p. 107 et s. ; et Loose, *op. cit.*, p. 45-57.

(3) Syndicat du charbon rhéno-westphalien ; syndicat houiller de Haute-Silésie ; syndicat du charbon de Basse-Silésie ; syndicat houiller de Saxe, syndicat houiller de la Saxe inférieure ; syndicat du charbon pour la Bavière du nord du Rhin ; syndicat houiller d'Aix-la-Chapelle ; syndicats de la lignite de Rhénanie, de l'Allemagne moyenne, et de l'Ouest de l'Elbe ; syndicat du coke.

assemblée de 60 membres, ouvriers, employés, patrons, représentants des Pays, des consommateurs, des coopératives, experts, dont le groupement — sujet à contestations — en 26 patrons, 26 travailleurs et 8 indéterminés, nous paraît le meilleur (1). Enfin comme instance suprême, le Reich, représenté par le ministre de l'économie nationale (2).

Le R. K. V. veille à l'égalisation des intérêts des différents syndicats, réglemente leur droit de consommation propre, limite l'étendue de leur marché et surtout établit les prix de vente — en commun avec la « grande commission » du R. K. R. depuis 1920. — Le R. K. R. examine et agréé les contrats de société des syndicats, donne les directives générales, dirige importations et exportations, accepte les prix des syndicats, sert d'instance d'appel des décisions du R. K. V. Le Reich peut diminuer les prix établis ; ses délégués peuvent rejeter les décisions du R. K. R. ou du R. K. V. pourvu que ce rejet soit confirmé par le ministre dans les 15 jours.

Ainsi la loi laisse aux syndicats les fonctions qui sont liées au marché du charbon, celles de l'entreprise commerciale ; les deux corporations exercent les fonctions d'économie générale.

L'industrie de la potasse (3) est pourvue d'une organisation plus simple : 1 seul syndicat, obligatoire également ; un conseil national de la potasse (Reichskalirat), assisté de plusieurs offices, dont le principal est l'office d'examen de la potasse (Kaliprüfungsstelle) (4) et le Reich. Le conseil national comprend 30 membres, dont 11 travailleurs ; l'office d'examen : 1 président, 8 assesseurs dont 4 travailleurs.

(1) Naphtali, *Wirtschaftsdemokratie*, p. 45, compte 22 travailleurs, 15 employeurs des mines, 17 du commerce et de la consommation, 6 divers.

(2) Nous ne pouvons ici, dans l'esprit de notre ouvrage, que donner les traits essentiels de cette organisation par ailleurs si intéressante.

(3) Cf. Passow, *op. cit.*, p. 158-159, et commission d'enquête, *Die Kaliindustrie*, p. 75 sq.

(4) En outre, office d'appel, office d'examen des salaires, office technique agricole.

Le conseil de la potasse dirige l'industrie de la potasse sous le contrôle du ministre : donne les directives générales, fixe les prix de vente intérieurs, les taux de rabais pour les achats de grand style, surveille le taux des salaires et ordonne la fermeture de certaines entreprises sur proposition de l'office d'examen : celui-ci aide en effet le conseil de ses avis et surveille les directives données par le conseil ; il a un rôle particulièrement important pour l'estimation, la fermeture des entreprises et la fixation de l'index de participation.

Le simple examen de l'organisation établie pour le charbon et la potasse nous révèle qu'il n'est de socialisation que dans les titres législatifs. La potasse était déjà réglementée par la loi de monopole de 1911 : l'économie de guerre avait consacré pour le charbon le principe du syndicat obligatoire et de la fixation autoritaire des prix (1). Les précédents historiques empêchent de considérer les deux lois comme des tentatives révolutionnaires de transformation économique. Le droit de propriété demeure intact ; il est seulement limité par une organisation, dont les modalités peuvent être critiquables, mais dont ni le principe ni l'application ne réalisent les vœux de la commission de socialisation.

Il y avait du moins deux possibilités, qui pouvaient faire l'objet d'une action syndicale : un droit de direction autoritaire sur deux branches très importantes de l'économie ; la participation des travailleurs à cette direction de l'économie.

*
* *

Son échec. — On s'accorde pour reconnaître l'échec de cette action et le défaut de portée des lois de socialisation : Göppert (2) n'y voit en 1921 qu'une réforme des cartels trop développés, un emploi des matériaux de l'économie libre pour l'édification d'une façade « derrière laquelle les forces de l'économie s'en sont à nouveau

(1) Baumont, *op. cit.*, p. 118 et s.

(2) Article cité, p. 28.

remises complètement à elles-mêmes » ; le maintien de formes du droit privé est un obstacle à la possibilité pour les organisations de « s'élever jusqu'aux hauteurs de l'économie collective » (1).

Les faits, constatés par la commission d'enquête, donnent raison à Göppert.

Pour le charbon (2), le conseil national a renoncé à préciser quel était le droit de consommation propre des membres des syndicats, et à limiter le marché de ces derniers. Pratiquement, son activité se limite aux questions de prix. Les organismes établis par la loi se réunissent bien et leur activité éveille même l'envie des membres du conseil de la potasse (3). Mais la commission précise la portée de cette action « au cours du développement, les « syndikate » se sont efforcés, avant de présenter leurs décisions aux séances du R. K. R. ou du R. K. V., de s'assurer leur assentiment par un contact permanent avec ces offices ou avec le ministre. *Aussi la forte influence exercée par le ministre ne serait pas estimée à sa juste valeur, si on voulait seulement la mesurer aux résultats des séances formelles* » (4). Il y a bien une action sur les prix, mais cette action résulte uniquement de la volonté du ministre :

(1) *Idem*, p. 28. Cf. également Passow, *op. cit.*, dans le même sens ; Cassau, parlant d'un conseil national « décoratif », affirme qu'une activité économique du mouvement syndical sur ce terrain n'a jamais été aperçue » (p. 322). Loose, n'apprécie cette législation que parce qu'elle a évité les expériences socialistes et fait collaborer des intérêts divers (p. 140).

(2) *Die deutsche Kohlenindustrie*, *op. cit.*, p. 109 et s.

(3) Steger, du syndicat chrétien des mineurs. « Au conseil du charbon, la grande commission se réunit au moins tous les deux mois pour avoir des éclaircissements ; les autres commissions travaillent intensément et on est renseigné comme membre du conseil du charbon bien mieux que dans celui de la potasse », *Die deutsche Kaliindustrie*, *op. cit.*, p. 171. Loose, *op. cit.*, donne le compte rendu des séances de 1919 à 1925, p. 96 et s. : 12 séances du conseil, 30 de la grande commission.

(4) *Die deutsche Kohlen.*, p. 110. Aussi comprend-on difficilement que M. Bourceret, *op. cit.*, p. 169, affirme : « L'Etat sans doute n'a pas résigné son autorité souveraine, et il continue par l'intermédiaire du ministre de l'Economie Nationale à ouvrir ici comme ailleurs l'œil du maître, mais il a délégué pratiquement ses pouvoirs aux intéressés eux-mêmes, producteurs et consommateurs, et notamment aux ouvriers. » Peut-être M. Bourceret ne considère-t-il que la loi.

celui-ci a à examiner des prix fixés trop hauts par l'accord de tous les producteurs contre les seuls consommateurs : aussi fait-il usage de son droit de veto, que le législateur avait cru exceptionnel. On aboutit à une réglementation officielle des prix et non à leur détermination par les organes des groupes économiques intéressés (1).

Par ailleurs, les « syndicats » usurpent souvent leur nom et la vente n'a pas lieu en commun, notamment pour les « syndicats » de Haute-Silésie et de l'Allemagne Moyenne (2).

L'expert ouvrier Steger trace de l'activité du conseil de la potasse le plus sombre tableau. « Le conseil de la potasse, contrairement à la loi, ne se réunit plus tous les trois mois, mais seulement selon les besoins. Les ordres du jour des séances du conseil ne comportent en général que des questions secondaires et indifférentes... Celui du « Syndicat » national de la potasse ne considère que le marché intérieur, le commerce d'outre-mer, le commerce dans les pays européens et quelques autres petites affaires commerciales. De la formation des prix, de leurs conditions et autres questions intérieures, on ne parle pas. Je ne sais pas si une transformation légale changerait les faits. Mais en tout cas, les représentants des travailleurs n'ont aujourd'hui aucune vue d'ensemble ; il en est de même pour les consommateurs et les représentants de l'agriculture qui font partie du conseil national et du conseil de surveillance du « syndicat » (3).

On trouve dans cet exposé d'un chef syndical les caractéristiques de tous les corps où les syndicats ouvriers ont été appelés à siéger avec le patronat (qu'on songe aux droits des « Betriebsräte » dans les conseils d'administration) : on les réunit le moins possible, on leur donne une tâche secondaire, les décisions sont prises dans la coulisse et les représentants ouvriers peuvent difficilement se renseigner sur l'économie qu'ils doivent ou diriger ou contrôler.

(1) Cf. aussi Loose qui critique l'activité ministérielle, surtout jusqu'à la stabilisation, *op. cit.*, p. 128 et 137.

(2) *Idem*, p. 65, et p. 77-87.

(3) *Die deutsche Kaliindustrie*, p. 171-172, séance du 28 janvier 1928.

Rien d'étonnant donc que « le conseil de la potasse, depuis l'inflation, ait laissé la responsabilité de la politique des prix au ministre de l'économie, en tant que dernière instance de contrôle » (1). Ces conclusions se rapprochent de celles qu'on peut tirer de l'activité des corps de l'industrie du charbon. Dans les trois occasions où le conseil national eut à s'occuper des prix, les partisans des corps de self-administration vantent l'action du conseil de la potasse (2). Mais s'il parvient en 1924, à faire baisser les prix de 20 % par rapport à ceux de l'avant guerre, c'est qu'un grand nombre de patrons trouvaient plus avantageux de s'engager dans la baisse que la hausse ; en 1925, l'augmentation des prix est encore inférieure à ceux de 1914 mais supérieure de 5,90 à 9,72 % à ceux de 1924 : elle trouve patrons et ouvriers unis contre les représentants de l'agriculture ; en 1926, les ouvriers se joignent à ceux-ci pour refuser une augmentation de 18 % ; le ministre doit faire usage de son droit de veto, et l'augmentation de 9,5 % est adoptée grâce à l'abstention des délégués syndicaux (3).

Les cas de collaboration ouvrière-patronale ont été si fréquents, pour le charbon comme pour la potasse, que les meilleurs amis du mouvement syndical, Cassau en tête, affirment que les délégués des syndicats acceptent volontiers les augmentations de prix, pourvu qu'elles s'accompagnent d'augmentation de salaires (4).

(1) *Idem*, conclusions de la commission, p. 71.

(2) *Wirtschaftsdemokratie*, p. 52.

(3) *Die deutsche Kaliindustrie*, *op. cit.*, p. 85 et s.

(4) Cassau, *op. cit.*, p. 319 et s. ; il cite également les paroles de Hue, expert ouvrier des mineurs, à la commission du Reichstag : le législateur a agi en 1919 comme un homme qui donnerait un couteau à un enfant capable de ne s'en servir que pour se couper. A. Weber, *Ende des Kapitalismus*, p. 81, rappelle la déclaration d'un chef des mineurs : « de tout temps, les ouvriers furent intéressés à l'augmentation des prix de vente, sans laquelle les salaires ne peuvent être élevés ».

Sans prétendre en tirer une liaison causale que nous n'avons pu établir, nous avons trouvé dans la *Berliner Börsenzeitung* du 17 juillet 1923, une augmentation des salaires coïncidant avec une augmentation des prix ; ce même journal, le 30 août 1925 rappelle avec satisfaction qu'employeurs et délégués syndicaux sont d'accord sur l'insuffisance de la rentabilité des mines de la Ruhr.

Les syndicats confirment indirectement ces reproches, nous le verrons.

Et pourtant, en face du chœur des critiques de l'institution, ils font figure d'enthousiastes. Dès 1919, l'organe de la commission générale faisait bien des réserves sur la valeur des « lois de socialisation », mais pendant une brève période seulement ; le journal des mineurs, défendant le gouvernement contre l'accusation — justifiée — de n'avoir socialisé que sous menace de la grève générale, présentait les lois comme la réalisation des décisions de la majorité de la commission de socialisation, déclarait que les mineurs ont toutes les raisons de fonder sur elles les plus grands espoirs, et que leur extension aidant, la socialisation totale n'était plus qu'une question de temps (1).

Le programme de la démocratie économique, soucieuse de faire des corps de self-administration un pilier de l'organisation économique nouvelle, défend la loi et le principe de l'institution. Le congrès de Breslau (2) demandait l'établissement de « corps de self-administration pour toutes les industries selon l'article 156 de la constitution et avec une organisation appropriée en districts et en branches » ; le programme de 1928 en proclame la supériorité sur les entreprises publiques et les considère « comme ils existent aujourd'hui dans les mines, comme des contributions indispensables au développement d'une self-administration industrielle » ; ils doivent jouer à côté de la « main publique » un rôle important dans la démocratisation de l'économie (3) ; ils signifient une limitation aux droits des employeurs sur les moyens de production ; ils fournissent pour la première fois aux ouvriers et employés l'occasion de connaître les détails de la direction économique et de devenir des chefs économiques.

(1) *Corr.* du 1^{er} mars 1919, du 22 mars 1919 d'une part ; « *Bergarbeiterzeitung* » du 29 mars 1919 et du 4 octobre 1919 de l'autre, cité par Lederer, *Archiv für Soz.*, 1921, *Die Gewerkschaftsbewegung*, 1918-1919, p. 251-260.

(2) Résolution, p. 38-40, art. 40.

(3) *Wirtschaftsdemokratie*, p. 57-58.

Les corps de self-administration n'ont pas réalisé les espoirs qu'on avait mis en eux, mais la faute en est due moins aux lacunes de la loi qu'au manque de volonté d'en faire usage (1). Est-ce à dire que les syndicats proclament la faillite de la mission de leurs représentants coupables plus que le législateur de l'échec (2) — au moins partiel — de l'institution ? Ils en mettent la responsabilité sur la composition des corps de self-administration, où on ne peut parler d'une parité véritable : il y aurait 22 travailleurs sur 60 membres.

Mais nous pensons qu'il est difficile de ranger les représentants des coopératives parmi les représentants patronaux et d'assimiler les intérêts des consommateurs avec ceux des entrepreneurs. Il serait plus juste de distinguer entre consommateurs : 13 et producteurs : 33 (il reste 14 indéterminés).

Les syndicats reconnaissent eux-mêmes l'échec, lorsqu'en termes voilés ils admettent que pour les « représentants des ouvriers de la spécialité de graves problèmes naissent des relations existantes entre les prix et les salaires » (3) : ils nient qu'on puisse leur reprocher « généralement » d'avoir admis des élévations de prix contre des augmentations de salaires, mais pour éviter la « méfiance de l'opinion publique et même des autres travailleurs », ils demandent que les délégués syndicaux soient nommés non plus par le syndicat de la profession, mais par les organes directeurs des syndicats.

Ces réformes n'ont pas été réalisées. Mais auraient-elles suffi pour rendre les corps de self-administration plus efficaces ? On peut en douter. Car le résultat qui vaut

(1) *Wirtschaftsdemokratie*, p. 50-51-52.

(2) P. 49 et s., ils s'attache à montrer leur rôle important dans la rationalisation, mais doivent reconnaître que le conseil du charbon a laissé trop grande liberté aux « syndikate », et pour la question centrale, celle des prix, ils doivent recourir aux exemples — que nous avons donnés d'après la commission d'enquête — d'influence du conseil de la potasse et invoquer — non sans raison — la brièveté de la période d'observation.

(3) *Wirtschaftsdemokratie*, p. 56.

d'être retenu, comme pour les conseils d'entreprise, est l'accession des représentants ouvriers à des organismes où ils ont pu — même dans une mesure restreinte — compléter leurs connaissances économiques et prendre contact avec les représentants du patronat et du commerce. Ce résultat a son importance, mais il semble être le seul.

CHAPITRE III

LE CONSEIL ÉCONOMIQUE NATIONAL

Dans les plans économiques de 1918, il avait sa place : dans les plans de représentation professionnelle, de « Planwirtschaft » ou de Räte. Les communautés de travail l'avaient précédé avec la « communauté centrale » : il en est, dans une certaine mesure, le successeur — et le fossoyeur (1).

La Constitution en fait le sommet de la double pyra-

(1) Il est traité du Conseil économique national dans presque tous les ouvrages se rapportant aux idées professionnelles et corporatives (Cf. p. 267). En outre : Georg Bernhard, *Wirtschafts-parlamente, von den Revolutionsräten zum Reichswirtschaftsrat*, Vienne, 1923 ; Friedrich Glum, *Der deutsche und der französische Reichswirtschaftsrat*, Berlin, 1929 ; Ludwig Heyde, *Prinzipien und Gestaltungsfragen eines Reichswirtschaftsrates*, Breslau 1931 ; Dr Hauschild, *Der vorläufige Reichswirtschaftsrat 1920-1926*, Berlin, 1926 ; *Der vorläufige Reichswirtschaftsrat, 1927-1932* ; Elli Lindner, *Etude sur les Conseils économiques dans les différents pays du monde*, S. D. N. 1932 ; Marcel Prélot, *La représentation professionnelle dans l'Allemagne contemporaine*, Paris, 1924 ; Articles de Leipart, *Arbeit*, 1924, n° 4, p. 193-200, *Gewerkschaften und Reichswirtschaftsrat* ; L. Heyde, *Politique*, 1928, n° 1, p. 36 et s., *Le conseil économique allemand* ; Dr Hauschild, *Mitteilungen des vorläufigen Reichswirtschaftsrates*, n° du 28 juillet 1930, *10 Jahre Reichswirtschaftsrates* ; E. Meier, *Handwörterbuch der Arbeitswissenschaft*, II, p. 3754 et s., *Reichswirtschaftsrat* ; E. Vermeil, *Revue des études coopératives*, 1924, n° 12, p. 386-405, et n° 13, p. 32-51, *Le conseil économique du Reich* ; J. Gignoux, *Questions pratiques*, 1922, p. 142 et s. ; *L'organisation des conseils économiques en Allemagne* ; R. Picard, *Revue internationale du Travail*, juin 1925, *Le conseil national économique en Allemagne et en France*. Parmi les très nombreuses thèses allemandes : Fitzner, *Ueber den vorläufigen Reichswirtschaftsrat. Untersuchungen über Leistungen bis Oktober 1922*, Berlin, 1923 ; Kurt Westphal, *Der vorläufige Reichswirtschaftsrat im Gefüge der Reichsorganisation (unter besonderer Berücksichtigung seiner Tätigkeit)*, Kiel 1925 (non imprimée) ; Walter Grosch, *Der Reichswirtschaftsrat in seiner jetzigen und künftigen Ausgestaltung*, Giessen 1931.

Très large bibliographie dans *Der vorl. Reichs.*, 1920-1926, cité p. 641-670, et *Der vorl. Reichs.*, 1927-1932, p. 321-350.

Malheureusement tous ces ouvrages négligent d'étudier l'effi-

mide des conseils ouvriers et des conseils économiques, et lui fixe ses attributions :

« Avant de les déposer, le gouvernement d'Empire doit soumettre pour avis au Conseil économique d'Empire les projets de loi en matière de politique sociale et économique qui ont une portée de principe. Le Conseil économique d'Empire a le droit de prendre lui-même l'initiative de tels projets. Si le gouvernement d'Empire n'y donne pas son assentiment, il doit néanmoins présenter le projet au Reichstag avec l'exposé de son point de vue. Le Conseil économique d'Empire peut faire soutenir le projet devant le Reichstag par un de ses membres » (1). C'est dire que le Conseil économique est un organe consultatif obligatoire en matière sociale et économique, pourvu d'un large droit d'initiative et fondé sur le principe de la représentation professionnelle. « Les conseils économiques de district et le Conseil économique d'Empire devront être constitués de telle sorte que tous les groupements professionnels importants y soient représentés en proportion de leur importance économique et sociale » (2). Il y aura aux degrés inférieurs des conseils purement ouvriers : d'entreprise, de district et du Reich, et des conseils mixtes : de district, dont les rapports et les fonctions devaient être précisés par le Conseil économique national.

Le C. N. E. a vécu une histoire agitée, qui de l'ordonnance du 4 mai 1920 sur le Conseil national économique provisoire n'a plus fait qu'une survivance légale inefficace. Elle voulait une représentation aussi exacte que possible des forces économiques et sociales, donnait au système une base professionnelle accentuée par le principe de la parité : les 326 membres se répartissaient en 10 groupes (1^o agriculture, 2^o horticulture et pêche, 3^o industrie,

science des travaux du Reichswirtschaftsrat sur la législation. Seules les thèses de Westphal et Fitzner font dans une certaine mesure exception.

Nous avons pu avoir quelques conversations intéressantes avec des membres du Conseil et consulter des documents officiels.

(1) Traduction Dareste, *op. cit.*, p. 95.

(2) Art. 165, même traduction, p. 94-95.

4° commerce, banques et assurances, 5° transports, 6° consommateurs, 7° fonctionnaires et membres des professions libérales, 8° artisanat, 9° personnalités nommées par le Reichsrat, et 10° par le gouvernement) et se réunissaient en une assemblée plénière dont le travail était préparé par des commissions (celles de politique économique et de politique sociale étant les deux principales) (1). Leurs fonctions — provisoires — ne sont pas aussi étendues que le prévoyait la Constitution : ils examinent les projets de lois importants et donnent leur avis, ils ont le droit d'en déposer eux-mêmes, et collaborent à l'organisation du système des conseils.

Mais si les projets de constitution d'un conseil définitif ont tous échoué (2), ce système n'a pas duré longtemps : pour des raisons budgétaires — coïncidant avec les résultats de l'évolution et les desiderata des meilleurs connaisseurs du Conseil — les assemblées plénières ont été supprimées en 1923, suppression théoriquement provisoire jusqu'au 31 mars 1924, définitive en fait ; le travail a été réduit à celui des commissions de politique économique, de politique sociale et des finances, le droit d'initiative subordonné à l'agrément des ministres intéressés. En 1931, le Conseil a même été éliminé quelques mois (octobre-novembre) au profit d'un Conseil économique restreint (« Wirtschaftsbeirat ») ; la révolution nationale l'a supprimé en 1933 (3).

(1) Nous n'insistons pas sur l'organisation technique et les prérogatives des membres du Conseil national.

(2) L. Heyde, *Prinzipien*, *op. cit.*, rapporte comment le projet qui eut le plus de chances d'être réalisé, échoua en 1930 par la faute du petit parti économique (Wirtschaftspartei) et du parti populaire bavarois.

(3) Loi du 5 avril 1933 ; un nouveau conseil est prévu ; Cf. L. Heyde, *Soz. Prax.*, 20 avril 1933, n° 16, p. 481-489, *Der künftige Reichswirtschaftsrat*. On sait que jamais les idées de représentation professionnelle n'ont autant été à la mode. Prélôt voyait juste, qui pensait dès 1924 : « A la suite d'un coup de force, le régime actuel serait intégralement aboli. Le C. N. E. disparaîtrait de fait, mais très vraisemblablement la représentation professionnelle en elle-même n'en serait point apparemment atteinte et sans doute même en sortirait-elle extérieurement grandie et renforcée » (*op. cit.*, p. 134),

Ainsi trouvons-nous dans l'organisation les résidus communs des idées corporatives (*berufständisch*) agitées dans les milieux les plus divers après la révolution et de la réalisation des communautés de travail (1) : c'est la valeur du principe de parité qui est en cause, encore qu'il ne soit pas réalisé complètement pour l'agriculture (2).

Les syndicats et les organisations patronales étaient les éléments actifs de l'organisation dont tous les membres — sauf ceux des deux derniers groupes — étaient nommés par eux, par l'intermédiaire de la Communauté de travail.

Les syndicats sont ainsi responsables de l'activité du Conseil national économique, il ne les intéresse pas seulement indirectement (comme les entreprises publiques et à un degré déjà supérieur les corps de self-administration), mais directement (comme les *Betriebsräte*, mais à un degré inférieur) (3).

Ils sont investis de droits nouveaux, non seulement sociaux, mais économiques, il importe de savoir ce qu'ils ont fait de leurs possibilités d'action.

* * *

L'activité du C. N. E. — Pour ce qui est de l'activité du Conseil, s'est peu à peu accréditée dans l'opinion allemande comme dans l'opinion étrangère la légende de son inutilité : les uns déclarant « que les services d'experts qu'il a rendus l'auraient été tout aussi bien par des

(1) Notons qu'on trouve ces idées — sous des formes diverses — chez des personnalités aussi diverses que celles de l'école des *Sozialistische Monatshefte*, du pasteur Naumann, du juriste Schücking, de Rathenau, Wissel, Moellendorf. Nous espérons pouvoir un jour reprendre avec plus de détails l'histoire des idées corporatives.

(2) Mais en revanche appliqué assez illogiquement aux consommateurs.

(3) D'autant plus que les organisations ont le droit de révoquer leurs délégués, malgré l'interdiction de principe du mandat impératif.

commissions temporaires :... que l'année 1924 s'ouvre par l'échec du Parlement économique en Allemagne » (1), les autres constatant qu'« assez vite le silence et l'oubli se sont faits, du moins en Allemagne, autour de l'institution » (2).

La minimisation de l'importance du Conseil provient en grande partie de son évolution formelle : il accapare l'attention lorsqu'il présente l'aspect d'un Parlement, riche en séances solennelles, discours pompeux, déclarations ministérielles, interpellations ; il lui est indifférent lorsqu'à partir de 1923, il se consacre à un travail à la fois plus sérieux et plus silencieux, dont les résultats apparaissent difficilement à l'opinion publique même éclairée (3). Le prestige des mots n'est pas non plus à oublier : si on veut en faire ce qu'il n'est pas, un Parlement économique, on arrive à une conclusion nécessairement et logiquement pessimiste. Il semble qu'il soit au moins permis de conclure contre le point de vue purement négatif (4).

On a d'abord l'idée d'un travail acharné et patient, scientifique même, grâce auquel ont été abordées presque toutes les questions essentielles de la vie économique et

(1) Max Hochschiller, *Temps* des 1^{er} et 2 avril 1924, *Une expérience négative : le parlement économique en Allemagne*.

(2) Duthoit, préface à l'*op. cit.* de Prélôt, p. IX.

(3) Les ouvrages n'insistent pas assez sur le lien qui existe entre les jugements portés sur le Conseil et son évolution formelle ; nous tenons à remercier le Pr Heyde de nous l'avoir fait remarquer. Il n'est pas sans intérêt de relire la description de ses séances, faites par un de ses membres, Max Hachenburg. On tenait de longs discours ; les journaux donnaient des compte rendus et on y comptait. On obtenait les mêmes résultats qu'au Reichstag. A moins qu'une nouvelle affaire particulièrement importante ne fût débattue ou que ne parlât un des rares orateurs volontiers écoutés, presque personne ne s'inquiétait de celui qui discourait. C'était un va-et-vient continu. Les uns écrivaient, les autres conversaient. Dans la salle régnait un bourdonnement bruyant. *Erinnerungen eines Rechtsanwaltes* cité par *Der vorläufige R. W. R.*, 1927-1932, p. 9-10.

(4) Outre les deux ouvrages : (comptes rendus officiels), *Der Vorläufige R. W. R.*, les *Mitteilungen* du Conseil, la thèse extrêmement documentée de Westphal, nous devons à l'obligeance du Pr Heyde des renseignements intéressants.

sociale allemande. Il faut inscrire au bilan négatif la non communication par le gouvernement de certains projets de loi : au début et à la fin surtout. Il ne lui demande pas sa collaboration pour la préparation de la conférence de Spa en 1920, du statut des coopératives en 1922, l'organisation des assurances, ou le traité de commerce hispano-allemand en 1923 (1). En 1930, il partage le sort du Reichstag et la fameuse commission Brauns, chargée de lutter contre le chômage ne s'en occupe nullement (2). Mais cette omission a été en définitive une exception : il est de règle que les projets de lois lui soient transmis au plus tard en même temps que leur présentation au Reichsrat et les avis du C. N. E. sont communiqués *in extenso* au Reichstag (3). Outre les lois sociales (assurances sociales, durée du travail, organisation de la conciliation et des tribunaux du travail), la réforme de la Reichsbank, la stabilisation du mark, la réglementation du monopole de l'alcool, de l'industrie des allumettes, du commerce extérieur, les questions douanières, la transformation du système fiscal, les modalités d'exécution du plan Dawes, la préparation de la conférence mondiale de la S. D. N. sont quelques-unes seulement des plus importantes questions dont a eu à connaître le C. N. E.

Des avis rendus, Reichstag et Reichsrat ont retenu les modifications proposées plus souvent qu'il n'a été affirmé, même si on ne retient que la première période, la plus discutée : pour les projets de prolongation de la durée d'application des ordonnances de démobilisation, de transformation de la loi sur l'exode des capitaux, sur les assurances des employés, de transformation des impôts ruraux en 1922, de considération de la dévalorisation

(1) Westphal, *op. cit.*, p. 216-219, donne d'autres exemples.

(2) Devant les protestations du C. N. E., le chancelier Schleicher lui promet le 11 janvier 1933 de recourir à nouveau à ses conseils. Mais Hitler remplace bientôt Schleicher et le premier C. N. E. provisoire disparaît.

(3) *Der Vorläufige*, *op. cit.*, I, p. 10-11, II, p. 17-18. Mais Heyde, article cité de *Politique*, remarque que les députés les lisent fort peu.

dans les lois fiscales, du travail à domicile, des mines, de la protection des locataires en 1923 (1). L'attitude du gouvernement dans les conversations qui ont lieu en 1922 avec la commission des réparations et les experts de l'Entente correspond pour une part à l'avis du C. N. E.

Il est d'autant plus difficile de constater la part d'influence du Conseil que très souvent le ministre intéressé ou le Reichsrat modifient le projet de loi selon les avis du C. N. E., avant de le présenter au Reichstag.

Celui-ci a d'ailleurs reconnu parfois avec éclat le rôle du C. N. E.; il demande spontanément en 1922 que le gouvernement définisse son attitude sur l'avis du Conseil donné pour les assurances des employés; en 1923 un député, Schirmer, affirme que les conseils du C. N. E. sur la loi de protection des locataires ont été en général considérés (2). En 1930, le Reichstag refuse de voter une élévation des taxes douanières avant que le C. N. E. en ait à nouveau délibéré (3).

L'indifférence du public a d'ailleurs été exagérée: la grande presse donne les comptes rendus de ses séances et commente ses travaux les plus importants (4). Les syndicats ne cessent pas de lui accorder toute leur attention: leurs annuaires consacrent de larges développements à l'exposé de ses délibérations; Leipart voit dans la suppression des séances plénières et des procédés parlementaires une atteinte aux droits des ouvriers (5) et la com-

(1) Westphal, *op. cit.*, p. 204 et s.

(2) Westphal, *op. cit.*

(3) Séance du 29 janvier 1930. Par contre, le Dr Rademacher, des Nationaux allemands, le 25 janvier 1929: « Si on lit l'avis du C. N. E. et le premier projet gouvernemental et qu'on compare la présente proposition, il est permis de se demander: Pourquoi à la vérité avons-nous un C. N. E.? Si j'en faisais partie, j'aurais le sentiment de mon inutilité plus encore que je ne l'ai comme député » (cité par *Der Vorläufige*, *op. cit.*, t. II).

(4) *Der Vorläufige*, II, p. 247 et s., extraits de la presse allemande sur les travaux du Conseil.

(5) *Gewerkschaften und Reichswirtschaftsrat, Arbeit*, 1924, n° 4, p. 193. Dans *Gs. Z.*, 14 avril 1928, n° 15, p. 233-234, on trouve une protestation contre un commentaire ironique du *Vorwärts* socialiste sur l'activité du Conseil et l'affirmation de leur attachement à l'institution.

mission confédérale fait entendre sa protestation. Leurs congrès réclament une extension de ses pouvoirs, capable d'en faire un véritable « parlement économique » : autonomie inconditionnée, droit d'enquête, droit d'initiative, communiqué des projets de lois avant toute décision gouvernementale (1). Mais ils s'opposent à tout projet qui pourrait en faire le rival du parlement politique (2) et le rôle qu'il aura à jouer dans la démocratie économique est incertain.

Parmi les syndicats chrétiens, certains milieux y voient l'esquisse de l'ordre corporatif (*berufsständisch*) ; mais dans les plans les plus récents, ils envisagent la possibilité de sa suppression.

Avec le principe de la collaboration du patronat et des ouvriers, appliqué au Conseil national économique par la répartition des membres en groupes paritaires — résultat le plus efficace peut-être de l'influence de la communauté de travail — était donnée la possibilité d'appliquer à la vie économique allemande les avantages d'une action commune opposée aux idéaux de lutte de classe (par le haut ou par le bas). Il n'y avait pas de parlement corporatif, mais il y avait une contribution importante à l'idée professionnelle (3).

Qu'est-il devenu de ce principe ?

Dès la première période se marque la tendance de négliger ce qui est commun, c'est-à-dire le groupe, au profit de ce qui est particulier, c'est-à-dire les sections : ouvrière,

(1) Breslau, p. 38-42.

(2) Leipart, à L., p. 283. Il semble que Leipart paraît alors ne pas être partisan d'une grande extension des droits du Conseil.

(3) Bernhard, en exagérant la possibilité pour le Conseil de devenir un parlement, marque nettement l'importance des groupes pour son avenir, (*op. cit.*, p. 56) : « On supposait que les employeurs et ouvriers de chacun des dix groupes allaient d'abord s'entendre au sein de leurs groupes respectifs, de sorte que l'antagonisme qui existerait entre eux s'effacerait du moins dans les questions autres que la question sociale... C'est en tant que coproducteur que l'ouvrier doit apparaître au Parlement économique, si tant est qu'il puisse encore s'y sentir ouvrier. C'est de la réalisation de cette heureuse idée que dépend le sort du Parlement économique » (trad. Hochschiller).

patronale et neutre. Le règlement du 10 juin 1921 prévoit que le président et les deux premiers vice-présidents appartiendront chacun à une section différente, que les commissions seront composées en nombre égal des membres des trois sections ; chacune définit séparément son attitude en face du programme économique qu'au début les nouveaux ministres de l'économie développent au Conseil (1) : de 1920 à 1923, les séances des groupes deviennent de moins en moins nombreuses : 64 en 1921, 44 en 1922, 11 en 1923.

La réforme de 1923 consacre la prédominance des sections en rejetant pratiquement les groupes (2). Les sections se réunissent à part ; elles ont un délégué pour parler en leur nom ; elles demandent une représentation proportionnelle dans les « conseils » administratifs. Il est possible de déterminer à l'avance que les ouvriers voteront dans un sens, les employeurs dans un autre ; la majorité est obtenue grâce au partage des voix de la troisième section, d'où la nécessité d'envoyer au Reichstag un avis de majorité et un avis de minorité.

La réforme de 1923 aurait donc tué l'assemblée professionnelle devenue une assemblée de classes. Syndicats et associations patronales auraient les uns et les autres fait triompher leur idéal de lutte dans une organisation de collaboration.

Les ouvrages officiels du Conseil insistent sur l'objectivité des débats (3) et déclarent : sans doute la collaboration des employeurs et des employés n'a pu synthétiser les conceptions opposées, dans une conception intermédiaire ; mais le rôle du Conseil est d'exposer clairement les opinions adverses (4). Cette thèse semble bien établie *a posteriori* ; elle reconnaît d'ailleurs le fait de la constance de l'opposition patronale ouvrière.

(1) Westphal, *op. cit.*, p. 254.

(2) *Der Vorläufige*, II, p. 12 et s.

(3) *Der Vorläufige*, I, p. 635.

(4) *Mitteilungen*, article cité de Hauschild, p. 27 ; Heyde (article cité de *Politique*) pense, au contraire, que la valeur des travaux se mesure à la possibilité d'établir des compromis.

Mais il faut noter à l'actif du Conseil national que cette opposition, manifestée surtout à la commission de politique sociale, l'est beaucoup moins dans les autres : à la commission économique, à celle des finances, 80 % des avis ont été adoptés à l'unanimité (1). Même dans la première, les oppositions les plus acharnées ont quelquefois été brisées (2). Le front syndical n'est pas indissolublement uni : il n'est pas rare de voir les syndiqués chrétiens voter avec la section patronale ; plus rare de voir les délégués patronaux voter avec la section ouvrière. La présence même des délégués ouvriers et patronaux, la possibilité de discussions vivantes ne doit enfin pas être minimisée (3) ; il n'est guère possible à un syndicaliste de se faire du capitalisme et de la vie économique, après avoir collaboré dix ans avec les chefs industriels, l'opinion qu'en a un meneur de congrès ou un intellectuel socialiste sans contact avec la réalité.

L'application du principe de parité a en tout cas montré qu'il est insuffisant pour remplacer l'idéal de classe par un idéal professionnel dans la vie économique (4). Les patrons et ouvriers reprochent à la parité de les défavoriser ; allèguent qu'elle disparaît par l'intervention de la section des neutres (qui vote pour les patrons, disent

(1) *Mitteilungen*, op. cit., p. 27, *Der Vorläufige*, I, p. 636 et s., donne les exemples de telles résolutions.

(2) Nous avons eu entre les mains le texte des délibérations qui ont précédé en 1932 le donné de l'avis pour la loi sur le renvoi des vieux employés ; il s'agissait d'une question très controversée, pour laquelle après 8 séances et des explications de votes interminables, un compromis a pu néanmoins être réalisé.

(3) Arth. Feiler, *Frankfurter Zeitung* du 20 avril 1933, *Der erste Vorläufige Reichswirtschaftsrat* : « Sa principale valeur, et elle n'est pas minime, a été simplement d'exister, de présenter aux moments les plus violents de tension sociale une place pour la collaboration du patronat et des travailleurs, un pont (parfois seulement une passerelle) sur lequel les représentants des deux adversaires sociaux, appuyés par des neutres, étaient contraints de se rencontrer comme hommes et de collaborer pour des devoirs concrets et techniques ».

(4) *Der Vorläufige*, II, p. 14-15, considère que la collaboration aurait été impossible sans la parité arithmétique ; Heyde, *Der Zukünftige*, considère que la parité arithmétique n'est pas nécessaire.

les ouvriers ; qui vote pour les ouvriers, disent les patrons ; qui partage ses voix dans la réalité.)

Mais comme il s'oppose symboliquement à lutte de classe en reconnaissant aux parties non seulement des droits égaux, mais une valeur égale (1), il n'est pas sans intérêt de voir les syndicats en demander l'application.

Autrefois partisans des institutions purement ouvrières, les syndicats libres abandonnent en effet la création des Räte (ouvriers et mixtes) pour la participation syndicale aux chambres professionnelles patronales existantes (2) ; sauf quelques exceptions, on doit admettre le principe de la collaboration du patronat et des travailleurs, déclare Wissel, suivi par le congrès de Leipzig (3) et celui de Breslau en précisant la notion de la parité au Conseil national économique par la suppression de la troisième section, met expressément à l'arrière-plan les Räte, et au premier plan les « chambres économiques paritaires, pour réaliser intégralement le droit de codécision des travailleurs dans l'économie » (4).

* * *

Ainsi, grâce au Conseil national économique, a été donnée aux syndicats dans la République de Weimar une influence économique dont il est permis de penser qu'elle est plus que négative. Mais il est resté une pièce isolée, sans lien avec une organisation économique générale : l'idée professionnelle n'a pu être réalisée — et elle ne le pouvait pas, parce qu'il manquait à la base la volonté d'une union *durable* entre les parties, — mais elle a fait

(1) Prélôt, *op. cit.*, p. 96, « atténuant les oppositions et traitant également les partenaires, elle rend la première place aux solidarités corporatives, unissant entrepreneurs et ouvriers d'une même profession, pour le service des intérêts du même métier ». Fitzner, *op. cit.*, p. 209 : « La parité appliquée aux commissions leur donnait le caractère d'une communauté de travail ».

(2) A un moment où le patronat s'y montre au contraire hostile.

(3) Leipzig, p. 475-476 et 37-38.

(4) Breslau, p. 40-42 ; Umbreit, p. 246-248.

des progrès, grâce à la collaboration pratique et à l'acceptation de principe de la parité.

Grâce à lui enfin a été donné un des éléments qui ont permis l'institution de relations nouvelles entre les syndicats et l'Etat et la transformation de la notion de l'Etat dans l'idéologie syndicale depuis la guerre (1).

(1) Cf. 2^e partie, ch. II.

CHAPITRE IV

ENTREPRISES SYNDICALES

Il s'agit ici d'une création directe du mouvement syndical tout entier, à la différence des organismes que nous avons vus jusqu'à présent. Cette création récente est-elle une création neuve ? Sur le terrain où les syndicats ont la liberté de manœuvre, se sont-ils essayés à de vastes expériences du type de celles dont l'idéalisme pratique de Fourier donna le modèle ? Ont-ils du moins essayé de réaliser une exception dans le système capitaliste (1) ?

* * *

C'était l'idée de la « Démocratie économique » les considérant — avec les coopératives et les entreprises publiques — comme des institutions où « les relations de propriété de l'appareil de production sont opposées au système autocratique du capitalisme privé » (2). Mais la date même de leur apparition, les résistances (« représentants des purs intérêts ouvriers, les syndicats ne peuvent être eux-mêmes représentants de la production », affirmait le congrès de Nuremberg) (3), la rareté des discussions témoignent de la répugnance des syndicats à devenir eux-mêmes capitalistes.

(1) Nous n'étudions ici que les vraies entreprises syndicales, (non celles comme maisons populaires, bureaux, etc.). Voir en particulier : Article de Walther Astor, *Eigenunternehmen der Gewerkschaften* dans *Int. Hw. d. G.*, I, p. 409 et s. ; *Die wirtschaftlichen Unternehmen der Arbeiterbewegung* édité par l'A. D. G. B. en 1928 ; et Otto de la Chevallerie, *Die Gewerkschaften als Unternehmer*, Berlin, 1930.

(2) *Wirtschaftsdemokratie*, p. 59.

(3) *Richtlinien*, Nuremberg, p. 59.

Seul le congrès d'Hambourg les consacre officiellement comme « une des voies pour l'active démocratisation du système économique actuel et la réalisation pratique du socialisme » (1).

Deux créations surtout sont importantes : celle des banques ouvrières et celle des « guildes » du bâtiment.

§ 1. — *Les banques ouvrières* (2).

La banque étant pour leurs membres le représentant le plus évident du capitalisme (3), les syndicats libres ne sont pas les pionniers de cette extension de l'activité syndicale. Les syndicats chrétiens — plus libres d'idéologies anticapitalistes — font figure de précurseurs avec la création de la « Deutsche Volksbank » en 1920, suivie par la « Deutsche Wirtschaftsbank » libérale en 1923, et enfin en 1924 par la « Bank der Arbeiter, Angestellten, und Beamten » socialiste.

Chaque mouvement a donc sa banque : il a aussi son idéologie bancaire.

Les convictions anticapitalistes des masses socialistes expliquent le manque de prophéties enthousiastes à la naissance de la banque des syndicats libres. Que l'on songe au contraire aux banques ouvrières américaines — dont les succès n'ont pas été sans influence sur le développement allemand — en qui des professeurs d'université voyaient « la plus grande révolution de l'histoire mondiale », et des chefs de syndicats l'élément de transformation de l'éco-

(1) Hambourg, p. 223.

(2) Nous ne parlons que des banques véritables, en négligeant les caisses d'épargne lancées par le D. H. V. dès 1907, et les sections bancaires des coopératives de consommation. Outre les références indiquées plus bas, notons surtout Werner Schötz, *Die Banken der Beamten, Arbeiter, Angestellten in Deutschland*, Stuttgart, 1932, et Hans Comprix, *Die Arbeitnehmerbanken*, 1929.

(3) A tel point, ajoute Hans Bachem, *Die Bank der Arbeiter Angestellten, und Beamten, Arbeit*, 1928, n° 8, p. 516 et s., qu'ils poussent la haine de la banque jusqu'à éviter toutes relations avec elle et à renoncer à des avantages pécuniaires.

nomie nationale (1). Les syndicats libres lui fixent des buts plus limités qui ne s'élargiront que peu après :

« Aide dans la lutte syndicale que les travailleurs mènent consciemment pour l'introduction d'une économie planée » (2) et surtout : ne pas laisser l'argent des syndicats à l'administration du capitalisme privé, favoriser tout ce qui est opposé à l'entreprise capitaliste : entreprises collectivistes, capitalisme d'Etat, capitalisme communal, entreprises syndicales, et refuser de financer les entreprises capitalistes avec l'argent des ouvriers (3). On a vu que la « démocratie économique » y voyait un moyen de lutte contre l'autocratie du capitalisme, en ne leur attribuant d'ailleurs qu'une place encore réduite dans le processus de démocratisation de l'économie.

Les syndicats chrétiens, partisans de la déprolétarianisation des masses qui fait parvenir les ouvriers à la « copossession » et à la « coadministration », sont d'avis que la meilleure façon de réaliser l'égalité est l'organisation de l'épargne ouvrière (4). L'idée chère au D. H. V. est de profiter de l'administration des actions des ouvriers par les banques pour défendre leurs intérêts dans les assemblées d'actionnaires.

Des syndicats H. D. moins affirmatifs, on peut non sans raison se demander s'ils ne poursuivent pas uniquement des buts lucratifs sans préoccupation doctrinale.]

Moyen capitaliste de lutte contre le capitalisme, ou moyen de déprolétarianisation, les banques ouvrières présentent pratiquement une activité très voisine.

(1) Le professeur Carver, de Haward d'une part, Warren Stone, chef du syndicat de l'automobile de l'autre. Enthousiasme qui cédera d'ailleurs à un sombre pessimisme en 1926-1927. La plus ancienne banque américaine, « Mount Vernon Savings Bank », est du 15 mai 1920 ; notons que l'ancêtre est la banque belge du travail de Gand. Sur les banques américaines, conférer Paul Drey, Schmollers Jahrbuch, 1927, n° 4, p. 67-90, *Labor Banks in America*.

(2) Bern. Mayer, directeur de la banque, *Arbeit*, 1927, n° 9, p. 598-609, *Die Krise der Amerikanischen Arbeiterbanken und die deutsche Arbeiterbank*.

(3) *Idem*, p. 606.

(4) Stegerwald en 1924, cité par Comprix, p. 46, au congrès de Cologne : « Par l'épargne coopérative grâce à des banques spéciales, nous devons obtenir que 70 % du peuple allemand ne soient plus seulement des gens qui reçoivent des salaires et des traitements ».

*
*
*

Activité qui offre des difficultés spéciales (1): la clientèle exige une réalisation rapide des disponibilités, demande à la fois la sécurité, un intérêt modéré et la liquidité; grèves et chômage peuvent prendre un caractère catastrophique; le principe de compensation des risques est méconnu; les crédits à l'industrie et au commerce — qui en crise se révèlent toujours comme crédits à long terme — sont pratiquement interdits; le contact avec les affaires est difficile. Aussi certains praticiens d'affirmer: « du point de vue bancaire, elles n'ont pas de capacité d'existence; du côté passif à cause de leur base unique et trop étroite; du côté actif du point de vue liquidité et sécurité » (2).

Les banques ont pourtant continué leur ascension, la dernière née, la Banque des ouvriers, employés et fonctionnaires, fait monter son capital de 750.000 R. M. à 12.000.000, son chiffre d'affaires de 175 à 3.363 millions de 1924 à 1930, et passe ainsi à la tête des banques ouvrières grâce à son développement continu même pendant la crise (3). Les banques des syndicats chrétiens, sans arriver à la concentration, poursuivent une carrière honorable: la Banque populaire allemande (« Deutsche Volksbank ») voit ses dépôts passer de 1923 à 1931 de 1 million à 17 millions (4), à côté de la Banque populaire paysanne allemande (« Deutsche Landvolksbank»), de la Banque syndicale allemande des employés de chemins de fer (« Deutsch-gewerkschaftliche Bank ») et de celle du D. H. V.

Mais si elles ont vécu malgré leurs difficultés propres s'ajoutant aux difficultés communes à toutes les banques

(1) Rappelées non sans plaisir par leurs adversaires, qui au début leur prophétisent le destin le plus sombre: Eduard Hanftman, *Bank-Archiv*, 5 novembre 1923, p. 22-25, *Gewerkschaftsbanken*.

(2) Même article.

(3) Il y a en outre des banques socialistes moins importantes comme la « Deutsche Werkmeisterbank ».

(4) *Jahrbuch* des syndicats chrétiens, 1932, p. 20.

allemandes, témoignant ainsi de la puissance des organisations syndicales, elles se distinguent peu d'une banque privée. Il y a sans doute des règles particulières destinées à maintenir l'influence des syndicats. Dans la banque des syndicats libres, les actions sont entre les mains des trois syndicats d'ouvriers, d'employés et de fonctionnaires, ne peuvent être cédées qu'avec l'autorisation du conseil de surveillance et uniquement à des personnes morales dont l'activité sert les intérêts du mouvement ouvrier. L'assemblée générale peut, à la majorité des trois quarts, décider le transfert des actions d'un actionnaire à un autre ; à côté du présidium composé de techniciens, le conseil de surveillance a des pouvoirs plus étendus que dans une banque privée et se compose uniquement de chefs syndicaux. Les dispositions des banques chrétiennes sont très voisines.

Mais les méthodes sont purement capitalistes (1) ; les dividendes atteignent ceux des banques privées : 12 %. Les banques syndicales accentuent seulement les règles de prudence, rejettent toute activité spéculative dans le commerce des effets et prêtent de plus en plus aux organisations syndicales après avoir au début indifféremment prêté aux firmes industrielles et commerciales : en 1932, 41,02 % des emprunteurs de la Banque des ouvriers, employés et fonctionnaires sont des instituts publics, 52,45 % des organisations ouvrières (2) ; elle ne leur fait des avances qu'après avoir examiné s'ils présentent des garanties de remboursement au temps fixé et refuse inflexiblement tout crédit aux organisations douteuses ; elle a même créé dans ce but une section spéciale d'examen.

Les chefs de syndicats le concèdent volontiers, mais ajoutent-ils : apparaît-elle sous une forme capitaliste,

(1) Moins qu'aux Etats-Unis où les syndicats ne possèdent généralement que 51 % des actions, ont été mêlés à des affaires de pure spéculation et n'ont de caractéristique que leur prétention à ne consentir des prêts qu'aux industriels fidèles aux prescriptions syndicales.

(2) *Gs. Z.*, 18 février 1933, p. 101-103.

elle est cependant digne de valeur par l'esprit social qui la domine (1). Nous dirons qu'elle l'est surtout par la puissance financière nouvelle dont elle dote les syndicats ; nous avons vu à qui elle faisait des prêts ; elle a appelé à la vie de nouvelles entreprises syndicales (fabrique de cycles Lindcar, Mutuelle immobilière « Dewog »), permis de construire, jusqu'en 1927, 4.000 maisons. Mais elle pousse plutôt à éviter les frais de grève qu'à les avancer ; malgré le dédain des syndicats libres pour cette vieille coutume « de nos grands-pères » (2), elle stimule l'esprit d'épargne des ouvriers ; son existence seule contredit les théories de la misère ouvrière, et si elle aide les chefs syndicaux à prendre contact avec la vie économique, elle les habitue à se placer sur le terrain du capitalisme.

Les syndicats chrétiens sont satisfaits de ces caractéristiques ; les radicaux des syndicats libres ont des raisons de l'être moins.

Ainsi on trouve une augmentation des forces matérielles mais difficilement une œuvre anticapitaliste. Remarquons d'ailleurs que malgré les plaintes très vives des caisses d'épargne, des artisans et du petit commerce, elles n'ont pas plus d'importance toutes réunies qu'une grande banque de province allemande.

En 1932 toutes les banques ouvrières se sont associées, en gardant leur autonomie, dans une association chargée de défendre leurs intérêts.

* * *

§ II. — *Les guildes.*

Les banques revêtent une forme capitaliste : les « guildes » du bâtiment, les « Bauhöfen », présentent un type plus original.

Original, à dire vrai, tant que les syndicats ne leur

(1) Bachem, *Arbeit*, 1928, n° 8, p. 516 et s., *Die Bank der Arbeiter, Angestellten und Beamten*.

(2) Cf. en particulier Tarnow, *Warum arm sein*.

imposent pas leurs directives. Elles sont nées d'une part de la volonté populaire de socialisation lorsque les ouvriers, désespérant de l'Etat et des syndicats, fondèrent en 1919-1920 une foule de coopératives de production ; d'autre part de l'énergie de l'ingénieur Martin Wagner. Celui-ci (1), arguant des nécessités du marché local, des progrès techniques et artistiques, du caractère saisonnier de certaines industries, fait le procès de l'étatisation, de la communalisation et leur oppose « les entreprises individuelles socialisées ». La nouvelle économie sera fondée sur le syndicat réunissant tous les travailleurs manuels et intellectuels et exerçant, outre les fonctions des organisations ouvrières et patronales réunies, certaines fonctions publiques.

Or les coopératives de production fondées par des hommes de bonne volonté, mais dépourvus de connaissances techniques, privées de directives centrales, n'étaient pas heureuses et l'essai de Wagner, la « Bauhütte soziale Baugesellschaft », par sa réussite forçait au contraire l'attention générale. Les syndicats avaient toujours été défavorables aux coopératives de production, à qui ils reprochent leur manque de capital, l'indiscipline de leurs membres, leur développement purement capitaliste ou la nécessité de leur chute (2) et ils ne les acceptaient qu'à regret. Les plans de Wagner ne les enthousiasment pas davantage et ils restent à l'écart des premières « guildes » (3).

Ils n'y viennent que lorsqu'ils les voient réussir et pour en changer le caractère (4).

(1) *Die Sozialisierung der Baubetriebe*.

(2) V. en particulier *Wirtschaftsdemokratie*, p. 97-98.

(3) En sens contraire, Seidel, éd. française : « Les fondateurs et les animateurs de ces groupements ne furent point, comme dans le cas des coopératives de production antérieures, les membres de ces sociétés de construction, mais les organisations syndicales des ouvriers et employés de la partie du bâtiment » (p. 132-133) ; mais *Wirtschaftsdemokratie*, p. 98, confirme notre opinion.

(4) Sur les guildes allemandes : A. Ellinger, *Bauhüttenbewegung, und Gewerkschaften*, 1928, *Die Bauhüttenbewegung, ihr Wesen, ihr Ziel und ihre Entwicklung*, 1927, et *10 Jahre Bauhüttenbewegung 1920* ; dans *Das Problem der Wirtschaftsdemokratie*, 1929, patronal, article du Dr Schuster, *Soziale Bauhütten*, p. 149-153.

Dans les premières « guildes », la direction de l'entreprise appartenait à un comité élu par le personnel, sous le contrôle de la société d'utilité publique qui l'avait financée. Mais lorsque les syndicats les « adoptent », ils fondent en 1920 l'Union des entreprises sociales du bâtiment (Verband sozialer Baubetriebe), réunissant guildes et coopératives, qui n'est en vérité qu'une « union de syndicats » (1) ; ceux-ci fondent les entreprises et gardent la haute direction de l'affaire, le conseil de surveillance comporte 26 chefs syndicaux sur 27 membres. Les buts du mouvement sont déterminés dans les termes suivants : servir la communauté et assurer aux travailleurs, grâce aux syndicats, la plus grande influence possible sur l'industrie du bâtiment ; introduire « une économie collective » dans cette branche, sous le contrôle des syndicats (2).

On a discuté le point de savoir si le guild-socialisme anglais a exercé une influence sur le mouvement des guildes allemandes. Nous le pensons (3). Mais il nous paraît peu douteux que les guildes placées sous la tutelle syndicale ne répondent plus aux conditions du guild-socialisme, quand bien même certains sociologues leur donnent la mission de le réaliser en Allemagne (4). Comme dans le guild-socialisme, l'économie du bâtiment est confiée à l'action syndicale. Mais il y a une différence essentielle : le guild-socialisme (5) revendique le caractère d'une formule originale, en tout cas il présente l'aspect d'un

(1) C'est la formule même de *Wirtschaftsdemokratie*, p. 99.

(2) Statuts révisés de 1927, *Jahrbuch*, 1926, p. 199.

(3) Dans ce sens, Astor, article cité ; Ellinger parle d'un « plan analogue ».

(4) Ainsi, F. Tönnies, *Arbeit*, 1925, n° 4, *Die Gewerkschaften in soziologischer Ansicht*.

(5) Cf. l'ouvrage de A. Philip, qui a connu les chefs du mouvement, mouvement mort nous disait-il, d'avoir vu trop de ses demandes réalisées. Les auteurs allemands n'insistent pas assez sur le caractère éthique de l'idéologie fort bien marqué par contre par A. Philip. (*Guild-socialisme et trade-unionisme. Quelques aspects nouveaux du mouvement ouvrier anglais*, Paris, 1923).

Dans l'article *Gildensozialismus*, *Int. HW. d. G.*, I, p. 720-721, Plaut pense que les « guildes » allemandes ne répondent pas aux caractéristiques du guild-socialisme.

système s'appliquant à l'économie entière et pénétré d'idées morales et religieuses. Les syndicats allemands au contraire ne font pas des guildes du bâtiment la cellule de l'économie future. Elles restent limitées au bâtiment et s'intègrent aux plans généraux d'économie collective, puis de démocratie économique. L'addition de nombreux syndicats autres que ceux de la construction aux sociétaires primitifs est caractéristique du nouveau développement.

Les syndicats leur ont donné une extension intéressante : le chiffre d'affaires passant de 1924 à 1929 de 41 à 137 millions, le nombre des employés de 13.643 à 18.510. En 1930, elles avaient construit depuis leur création plus de 100.000 petites habitations et en possédaient 1.711 d'une valeur de 14,7 millions. Nous assistons alors à une chute : 120 millions puis 68 de chiffres d'affaires ; 15.756 puis 10.038 employés en 1931. Mais il faut se souvenir que de 1930 à 1931 le nombre de constructions dans le Reich passe de 310.971 à 233.648, et il est remarquable qu'en 1931 elles réussissent à élever leur capital de 6.650.431 à 6.909.542 et leurs réserves de 3.046.029 à 4.056.212 (1).

C'est un très beau succès, qui n'est pas dû seulement à des facilités fiscales (2). Mais elles ne sont pas arrivées à « concurrencer le capital privé par le capitalisme des masses » ou par le « capitalisme social » (3). Elles ne sont guère arrivées qu'à concurrencer le petit patronat, le petit artisanat. Les syndicats révèlent ici leur dédain de la petite entreprise artisanale, du petit patron indépendant : les entreprises syndicales ont 100 ouvriers en moyenne, les entreprises privées en ont 11. « Par le rejet de la division en petites entreprises a été créé aussi pour elles le principe d'une direction rationnelle de l'entreprise » (4).

(1) Astor, *op. cit.*, *Jahrbuch*, 1930, p. 298-300 et *Gs. Z.* 4 février 1933, p. 77-78.

(2) A leurs adversaires les syndicats répondent que de 1925 à 1930 leurs impôts ont augmenté de 140 % : *Jahrbuch*, 1930, p. 299. Il est vrai que le chiffre d'affaires était passé de 68 à 120 millions.

(3) Buts fixés par Ellinger à Breslau, p. 218-219 et par Tönies, article cité, p. 201.

(4) *Wirtschaftsdemokratie*, p. 100.

Les syndicats chrétiens ont fondé une organisation analogue avec le « Reichsverband deutschen Bauproduktionsgesellschaften », l'Union nationale des sociétés allemandes de production du bâtiment (12 millions de chiffres d'affaires en 1929).

* * *

§ III. — *Autres créations syndicales.*

Nous avons là les deux expériences essentielles de l'après guerre. Elles ne sont pas les seules, et quoique nous ne voulions, ni ne pouvons en donner un tableau nomenclature (beaucoup de syndicats refusent en effet de livrer leurs comptes à la publicité, et quand ils le font, statistiques et comptes rendus sont établis avec des méthodes différentes), nous en donnerons les principales :

1^o La « *Dewog* » (1) (Mutuelle allemande immobilière pour les ouvriers, employés et fonctionnaires). Elle a pour but de fonder des maisons saines, de participer aux associations analogues, d'élaborer des plans de construction, de normalisation ; elle est d'autant plus intéressante qu'elle est une institution appuyée sur tout le mouvement ouvrier socialiste ; de la Banque ouvrière elle reçoit des crédits, de la société d'assurances des hypothèques, aux guildes elle offre des débouchés, et pour les coopératives elle crée dans les blocus d'habitation des magasins. En 1930, six ans après sa fondation, elle est au troisième rang des coopératives de construction allemande.

Les syndicats chrétiens ont depuis 1929 une société analogue pour appuyer leurs coopératives de construction avec la « Deutsche Heimbau-Gemeinnützige Aktiengesellschaft », les H. D. depuis 1925 avec « l'Heimat ». et les employés des trois mouvements syndicaux se sont unis en une société dont le D. H. V. a la moitié du capital (2).

2^o *Les assurances* : elles ont d'ailleurs été fondées dès avant guerre, en 1913, par les syndicats libres, mais en

(1) *Deutsche Wohnungsfürsorge Aktiengesellschaft für Beamte, Angestellten und Arbeiter.*

(2) *Gemeinnützige A. G. für Angestellten Heimstätten.*

fait n'ont acquis de l'importance qu'après la guerre et l'inflation. La « Volksfürsorge » s'occupe d'assurances-vie et vieillesse ; depuis 1925 elle est en union personnelle avec une compagnie d'assurances-incendie, l'Eigenhilfe. Depuis l'inflation et jusqu'en 1930, le développement continu : 70.125 polices (pour 12.912 millions) en 1913, 416.920 (pour 110.857) en 1924, 2.186.687 (pour 880.793) en 1930, et 2.261.663 (pour 838.023) en 1931, témoigne de la prospérité de la « Volksfürsorge », passée au troisième rang des assurances-vie pour la somme d'assurances, au premier pour le nombre d'assurés (1), et possesseur en 1931 d'une fortune de 180 millions (2).

Les assurances des syndicats chrétiens montrent une tendance très nette à la concentration : trois sociétés confiant leur fortune à une nouvelle à responsabilité limitée, puis s'unissant toutes quatre en un « Konzern » (Deutscher Versicherungskonzern) ; celles du D. H. V. s'unissent dans le « Deutscher Ring ».

Toutes ces assurances n'admettent comme actionnaires que des organisations ; la « Deutsche Welt » du G. D. A. admet aussi des individus (le G. D. A. est le seul à jouer un rôle dans le mouvement des syndicats libéraux en matière d'entreprises économiques).

Notons aussi la création d'associations de taxis (700 employés en 1927), et grâce à la banque celle d'une fabrique de cycles (600 par jour). Notons enfin, d'un point de vue pratique, que la société d'éditions des syndicats libres (3) a un rôle plus étendu qu'on ne pourrait le croire : administrant les biens fonds, sorte de société « Holding » ; celle du D. H. V. est une petite puissance (6 millions de chiffre d'affaires) (4).

(1) *Die Wirtschaftlichen Unternehmungen*, op. cit., p. 40. Quant à l'Eigenhilfe, elle touche en 1927 1,7 millions de primes, 2,1 en 1928, 2,3 en 1929, 2,6 en 1930, 2,7 en 1931, *Jahrbuch*, 1928, p. 247-248 ; 1930, p. 306 ; 1931, p. 228.

(2) *Jahrbuch*, 1931, p. 227.

(3) *Jahrbuch*, 1931, p. 230.

(4) C'est l'« Hanseatische Verlagsanstalt » à laquelle ils ont encore ajouté les éditions Georg Muller.



Si nous rappelons en outre la puissance financière des syndicats, nous les voyons les uns et les autres parvenus au rang de capitalistes, pourvus d'un budget, d'une banque, d'entreprises industrielles fournissant ce dont ils ont besoin, grands propriétaires d'immeubles.

Quel peut en être le résultat ? Il était trop tôt en 1933 pour pouvoir décider si leurs possibilités d'extension étaient capables d'influencer l'économie dans un sens « collectif », si le capitalisme peut être vaincu par le « capitalisme social » (1).

Elles augmentent la puissance matérielle des syndicats. Mais elles n'apportent rien de neuf. Banques, assurances, sont tout à fait sur le plan capitaliste ; les guildes n'ont pas réalisé de forme originale. La Démocratie économique s'en est rendu compte ; elle affirme que « cette forme ne peut être décisive pour la transformation du système économique dominant » (2), mais elle ne lui en attribue pas moins une valeur anticapitaliste.

Nous pensons qu'il y a plutôt rapprochement avec le régime capitaliste. Cette nouvelle activité — les résistances des moins radicaux en témoignent — est un bouleversement dans les conceptions des syndicats libres, si elle est tout à fait adaptée aux syndicats chrétiens, partisans du « réalisme », et de tout ce qui augmente les droits de possession des travailleurs. Les radicaux de droite y voient la « démission » des syndicats, incapables de créer dans le système capitaliste des exceptions, préparant et annonçant la future production collective (3).

Elles avaient toutes pour le moins la prétention d'améliorer le sort des travailleurs, de servir d'exemple à l'économie privée. A Breslau, Paepow en affirmait la nécessité :

(1) Pour Tönnies, article cité, c'est même la seule possibilité de lutte.

(2) *Wirtschaftsdemokratie*, p. 104.

(3) Rodenbourg, *Tat*, décembre 1931, n° 9, *Die Gewerkschaften in der Krise*, p. 751 et s.

si nous ne démontrons pas nous-même que nous sommes en mesure de démocratiser, nous ne pourrions faire croire à la possibilité d'une démocratisation générale (1).

Les banques ont sans doute fait à leurs employés des traitements supérieurs à ceux des banques privées : la question n'est pas discutée. Mais pour le reste les syndicats ont dû prendre une attitude très proche du patronat. Les statuts des guildes recommandent bien de donner aux ouvriers de meilleures conditions de travail que dans les entreprises privées, mais ils insistent en même temps sur la nécessité de travailler au même tarif que leurs concurrents capitalistes et ils demandent le sacrifice du droit de grève pour mieux pouvoir réaliser la future économie collective : ainsi, pendant qu'en 1924 le bâtiment est livré aux grèves et lock-outs par suite du refus patronal de renouveler les contrats de tarif, les guildes continuent le travail aux anciennes conditions et s'en remettent pour l'avenir à l'arrangement qui sera passé entre syndicats et patrons (2).

Politique de sagesse, mais douloureusement éprouvée par des grèves et les critiques des amis du mouvement syndical : « Elles recherchent le même profit que les entreprises privées ; prétendant faire du tarif imposé au patronat le maximum auquel peuvent prétendre les ouvriers, comment peuvent-elles dénoncer l'exploitation capitaliste (3) ? »

(1) Breslau, p. 245.

(2) Ellinger, *10 Jahre*, op. cit., p. 141 et s.

(3) En particulier Fr. Kucharski, *Gs. Archiv*, 1928, n° 2, p. 95-98, *Die wirtschaftlichen Unternehmungen der Arbeiterbewegung*. Ses observations ne peuvent valoir que si on remplace : exploitation capitaliste par exploitation des capitalistes, car les syndicats pourraient répliquer que c'est le capitalisme qui rend impuissantes les meilleures intentions.

CHAPITRE V

LES COOPÉRATIVES DE CONSOMMATION

Création la plus importante du mouvement ouvrier lui-même, de sa « Selbsthilfe », elles ne sont pas en Allemagne soumises à l'influence directe des syndicats ; mais elles tiennent une place importante à la fois dans l'action syndicale, par l'appui que celle-ci leur prête et dans l'idéologie, au moins récente, par l'attention qu'elle leur consacre. C'est donc seulement dans ses relations avec la pratique et les buts syndicaux que nous considérerons le mouvement coopératif (1).

(1) Hans Müller, *Das Prinzip des Genossenschaftswesens und ihre Verhältnis zu den Gewerkschaften*, Gera, 1922 ; Hermann Fleiszner, *Genossenschaften und Arbeiterbewegung*, Iéna, 1924 ; Th. Cassau, *Die Konsumvereinbewegung in Deutschland*, Munich et Leipzig, 1924 ; Rob. Deumer, *Das deutsche Genossenschaftswesen*, t. I et II, Berlin, 1926-1927 ; *Handbuch des Genossenschaftswesens*, 4 volumes édités par le Pr Ernst Grünfeld, Halberstadt, en particulier le t. I de Grünfeld, *Das Genossenschaftswesen, volkswirtschaftlich und soziologisch betrachtet*, 1928 ; *Internationales Handwörterbuch des Genossenschaftswesens*, édité par le Pr Totomianz, Berlin, 1928 (quelques articles sont rédigés en français et en anglais) ; W. Wygodzinski, A. Müller, *Das Genossenschaftswesen in Deutschland*, Leipzig, 1929 ; V. Totomianz, *Konsumentenorganisation* (3^e éd.), Berlin, 1929 ; Grünfeld et Karl Hildebrand, *Genossenschaftswesen*, Berlin, 1929 ; *Wirtschaftsdemokratie*, op. cit., p. 79-93 ; rapports de la commission d'enquête, *Ausschuss zur Untersuchung*, op. cit., 9. Arbeitsgruppe (Handel), t. 8, Berlin 1931 ; article de Robert Liefmann, *Zur Theorie und Systematik der Genossenschaften*, dans *Schmollers Jahrbuch*, 1927, p. 103-113 ; de Goetz Briefs dans l'article cité de l'*HW. d. St.*, *Gewerkschaftswesen*, p. 1124 et s. ; annuaires de l'Union centrale et de l'Union nationale des coopératives : *Jahrbuch des Zentralverbandes deutscher Konsumvereine* et *Jahrbuch des Reichsverbandes deutscher Konsumvereine*.



Il fut un temps où syndicats et mouvement socialiste les rejetaient et les combattaient : créées par Schulze, elles leur apparaissaient comme un produit de la doctrine libérale à l'usage exclusif des seuls syndicats Hirsch-Duncker ; les lassaliens les repoussaient pour n'admettre que les coopératives de production ; les marxistes — songeant également à celles-ci surtout — leur concédaient au plus le pouvoir de transformer la société actuelle dans quelques-unes de ses parties, sans arriver à un ordre nouveau. Il faut la loi contre les socialistes, obligeant les social-démocrates à entrer en masse dans les coopératives, les efforts de Bernstein et peut-être plus encore l'action d'un des chefs les plus influents des syndicats, von Helm (1), pour transformer l'attitude du mouvement ouvrier ; pendant la crise violente que subissent en 1903 les coopératives du type Schulze, se fonde l'Union centrale, le « Zentralverband », qui passe sous l'influence socialiste ; le congrès syndical de 1905, le congrès social-démocrate de 1910, les congrès coopératifs de 1910 et de 1912 témoignent de la sympathie réciproque des trois mouvements, mais on n'arrive à établir ni un statut déterminant leurs relations, ni une doctrine syndicale sur les coopératives. Pratiquement, les syndicats accordent leur appui aux coopératives, celles-ci s'engageant à traiter seulement avec les maisons qui reconnaissent les syndicats et leur politique tarifaire.

Dans l'après guerre, la reconnaissance de la valeur du mouvement coopératif par les syndicats est réalisée : on lit et on dit communément que l'« Union centrale » (2)

(1) Auteur de *Die Genossenschaftsbewegung*, Berlin, 1901, créateur de la colossale coopérative « Produktion » de Hambourg après des années de luttes contre les marxistes ; pour lui, mouvement syndical et coopératif doivent se prêter un appui mutuel ; en fondant des usines avec leurs bénéfices, les coopératives transformeront le régime capitaliste.

(2) Zentralverband deutscher Konsumvereine.

est le mouvement coopératif des syndicats libres, l'« Union nationale » (1) celui des syndicats chrétiens — favorables dès leur origine aux coopératives ; — les syndicats H. D. ont perdu toute influence sur le mouvement coopératif.

Mais en réalité il n'y a pas plus de liens organiques qu'avant guerre et les difficultés qui s'élèvent entre les deux mouvements témoignent de l'absence de statut.

Les syndicats réclament en effet des conditions de travail exemplaires, les ouvriers non qualifiés demandent à être mis sur le même pied que les ouvriers qualifiés, les uns et les autres exigent pour leurs Betriebsräte des droits supérieurs à ceux accordés par la loi à leurs représentants dans les conseils d'administration des entreprises privées, et prétendent fonder un syndicat spécial pour les ouvriers et employés de coopératives. Des tarifs (2) conclus entre syndicats et coopératives ont résolu en partie ces difficultés : mais la commission d'enquête découvre en 1931 des coopératives — une minorité d'ailleurs — qui ne donnent pas à leur personnel des salaires conformes aux prescriptions tarifaires ; même où elles sont appliquées, il est contraire à la politique syndicale commune d'admettre que les salaires tarifaires soient de 5 à 8 % au-dessous des salaires tarifaires normaux et ne se relèvent que par des gratifications et jours de congé (3).

Plus significative encore la lutte des syndicats contre l'appartenance des coopératives aux associations patronales : le congrès de Breslau décide de confier au comité confédéral le soin de négocier avec le magasin de gros le retrait de toutes ses entreprises de production (4) ; mais devant la résistance des coopératives et malgré des ten-

(1) Reichsverband deutscher Konsumvereine, remplaçant en 1913 l'« Union des coopératives des syndicats chrétiens ». Sur les relations entre les deux mouvements, cf. article de Schloesser et W. Breuer dans l'*Int. HW. d. Genossenschaftswesens*, op. cit., p. 369-373. Le congrès de Dresde de 1912 y voit un complément nécessaire de l'organisation professionnelle et met à l'index l'Union centrale.

(2) Dont Cassau, op. cit., p. 112 et s., fait l'historique.

(3) *Konsumvereine*, op. cit., p. 22-23.

(4) Breslau, p. 57.

tatives répétées, la commission confédérale esquisse un premier mouvement de retraite en interdisant seulement en 1927 l'appartenance aux associations patronales de combat ; après un compte rendu diplomatiquement satisfait sur les résultats de quelques négociations isolées entre unions syndicales et magasins de gros, c'est le silence.

Cela prouve pour le moins la non identité de fait des deux mouvements. Un chef syndical m'affirmait même en 1933 que les chefs des coopératives n'avaient jamais voulu partager les vues syndicales, n'avaient rien donné aux syndicats en échange de l'appui que ceux-ci leur prêtaient, et ne songeaient à eux que lorsque se faisait sentir un besoin pressant de propagande (1).

Il y a en tout cas rapprochement par la participation à des institutions communes : la « Volksfürsorge », l'« Eigenhilfe » (2), et par la précision apportée par les syndicats à leur conception du mouvement coopératif, dont dépend naturellement l'aide qu'ils sont décidés à leur prêter.

« Le mouvement coopératif est un *complément* précieux de la lutte syndicale pour obtenir les conditions de salaires et de travail les plus favorables et pour élever le niveau de vie des travailleurs en maintenant le pouvoir d'achat du salaire », affirmait le congrès de Breslau (3). Le programme de la démocratie économique est plus explicite et l'insère parmi les moyens de démocratisation de l'économie.

Qualitativement, il lui reconnaît des caractères opposés point par point à ceux du capitalisme. Le capitalisme fait dépendre la puissance de l'importance du capital, la coopérative donne le même droit de vote à ceux qui ont beaucoup ou peu de parts. Le premier répartit le profit proportionnellement au capital, la seconde distribue la ristourne proportionnellement aux achats. L'un travaille

(1) Le sociologue Tönnies reproche au contraire aux syndicats de n'avoir pas rempli leurs devoirs envers le mouvement coopératif. Article cité de l'*Arbeit*, 1925, n° 4.

(2) Cf. le ch. IV sur les entreprises syndicales.

(3) Breslau, p. 26.

pour le marché, l'autre dirige son activité selon les besoins. En bref, à la domination du capital, la coopérative substitue la réhabilitation de l'homme. En outre, elle oblige les monopoles à considérer les consommateurs organisés, appuyés par l'opinion publique et pourvus grâce à elle d'une puissance financière et d'une activité productrice : elle a remporté la victoire dans ses luttes avec des monopoles de cigarettes, d'allumettes et d'articles de masse. Aussi le mouvement coopératif est-il « une partie de la démocratie économique de l'avenir, devenue une puissance dans l'ordre capitaliste même, et ayant par là montré plus que tout autre système théorique sa force vitale » (1). Les syndicats fondent leurs plus grands espoirs sur l'extension des entreprises de production des coopératives que la possession d'un marché rend supérieures aux entreprises privées (2).

Mais cette valeur qualitative des coopératives trouve ses limites dans leur valeur quantitative ; elles n'ont pu faire disparaître le petit commerce dont le maintien — et les syndicats croient à sa nécessité pour des raisons psychologiques — contraint la production coopérative à se borner aux articles de masses ; la supériorité de leurs entreprises ne vaut qu'en face de l'entreprise isolée, beaucoup moins en face du grand magasin ou de l'organisation monopole ; enfin l'industrie lourde, l'agriculture, les transports, les moyens de production ne sont en aucune façon menacés par le mouvement coopératif. On comprend donc qu'il faille, pour introduire « l'économie collective démocratique, d'autres moyens que le mouvement coopératif » (3).

Ainsi la valeur du mouvement est reconnue dans les cadres de la démocratie économique comme un des moyens de réalisation du socialisme. Mais on se refuse à le reconnaître comme un mouvement autonome, capable à lui

(1) *Wirtschaftsdemokratie*, p. 93.

(2) Il ne faut pas confondre les entreprises de production des coopératives avec les coopératives de production, pour lesquelles les syndicats manifestent une hostilité de principe (p. 84).

(3) *Wirtschaftsdemokratie*, p. 90.

seul de cette réalisation : la tendance est plutôt de le considérer comme un « complément » de l'action syndicale.

C'est qu'outre la critique fort pertinente des syndicats, les oppositions de principe subsistent : la solution d'un coopératisme conséquent coïncide avec la suppression des syndicats, car lui seul (pour ses partisans) serait capable de maintenir le niveau réel des salaires et de réaliser le socialisme en faisant progressivement et automatiquement disparaître tous les revenus de la propriété. Les syndicats résolvent la difficulté en intégrant l'idéologie coopérative dans une autre plus vaste dont ils sont les réalisateurs essentiels. Mais ils n'ont pu intégrer le mouvement lui-même dans leur mouvement propre.

*
* *

Grâce à leur appui, à leur propagande, les coopératives ont fait des progrès qui justifient à la fois leur importance et leur limitation dans les programmes syndicaux (les syndicats chrétiens les considèrent comme un élément de la démocratie économique chrétienne, caractérisée par la codécision et la copropriété) (1).

Le chiffre d'affaires a augmenté sans cesse de l'inflation à la crise, et surtout leurs attributions limitées longtemps au petit commerce de détail se sont étendues au commerce de gros (« Grosseinkaufsgesellschaft deutscher Konsumvereine » : G. E. G. pour l'Union centrale ; « Grosseinkaufs- und Produktions — A. G. deutscher Konsumvereine » pour l'Union nationale) et à la production : annexée en général aux magasins de gros et spécialisée dans les articles d'alimentation, de confection, d'ameublement (2).

Nous avons pour l'Union centrale :

(1) Congrès de Dortmund de 1926.

(2) En 1929 le G. E. G. dispose de 32 entreprises et participe à 2 autres.

(1 = total des membres des coopératives recensées (c'est-à-dire pratiquement toutes), 2 = chiffres d'affaires, 3 = partie appliquée à la production propre, 4 = chiffres d'affaires, du magasin de gros, 5 = partie appliquée à la production propre) (1).

	1	2	3	4	5
		en 1.000 R. M.			
1913 . .	1.621.000	472.006	99.878	154.047	10.111
1924 . .	3.505.000	380.774	90.068	168.466	26.298
1925 . .	3.382.000	616.188	160.631	228.169	35.339
1926 . .	3.196.000	746.123	186.099	294.174	45.676
1927 . .	2.909.000	881.100	241.000	373.042	63.137
1928 . .	2.803.000	1.045.962	302.517	444.372	104.721
1929 . .	2.859.000	1.176.295	315.969	501.378	123.879
1930 . .	2.940.000	1.240.328	342.336	495.257	137.620
1931 . .	2.979.000	1.160.156	317.559	428.420	145.327
1932 . .	2.895.000	944.198	262.998	339.831	129.428

Et pour l'Union nationale (2) :

1913 . . .	143.000	38.597	3.944	9.719	—
1924 . . .	764.000	94.334	7.634	—	—
1925 . . .	681.000	115.989	14.925	31.572	4.423
1926 . . .	733.000	128.608	16.972	43.199	5.047
1927 . . .	755.000	164.360	25.351	52.222	6.753
1928 . . .	786.000	180.531	27.491	61.362	8.883
1929 . . .	764.000	195.505	27.255	72.534	10.109
1930 . . .	792.000	204.599	28.088	74.145	10.966
1931 . . .	786.000	178.972	26.312	70.323	10.161

* * *

Ainsi les coopératives ont été intégrées dans l'idéologie syndicale, sans s'intégrer au mouvement syndical lui-même. Dans cette idéologie, leur importance relative est justifiée par le rôle qu'elles peuvent jouer si l'on considère combien elles sont encore impuissantes pour menacer le système capitaliste. Dans ce système, ce sont

(1) *Statistisches Jahrbuch*, 1926, p. 369 ; 1929, p. 353 ; 1932, p. 370-371 ; *Jahrbuch des Zentralverbandes*, 1933, t. I, p. 336, 357, 363, 430. La baisse que l'on note dans le nombre des coopérateurs provient en partie d'une épuration par les coopératives des « soldats de papier ».

Le même annuaire de l'Union centrale, p. 369, montre le développement du personnel :

1925	37.318	1929	55.597
1926	39.509	1930	57.463
1927	43.884	1931	55.592
1928	49.724	1932	48.095

(2) *St. Jahrbuch*.

presque uniquement les classes moyennes qu'elles sont parvenues à concurrencer (1).

Aussi combattues par ces dernières, ont-elles connu après la révolution nationale une crise très grave : leur existence y a été d'autant plus en danger qu'elles se trouvaient alors privées de l'appui des syndicats, dont l'importance pour elles se trouvait ainsi confirmée (2).

(1) Perroux, *Rev. d'écon. pol.*, septembre-octobre 1933, n° 5, *Economie corporative et système capitaliste*, note que seules les coopératives de consommation ou de production peuvent être considérées comme des moyens de lutte contre le capitalisme. Dans son ouvrage récent *Histoire des doctrines coopératives* (extraits dans la *Revue des Etudes coopératives*, 1933, n°s 48 et 49, 1934 n° 50), Gr. Mladenatz étudie les rapports entre la coopération et les divers systèmes socialistes.

(2) Cf. *Frankfurter Zeitung* du 6 juillet 1933, *Konsumvereine an der Schicksalswende*.

On connaît l'hostilité de principe du national-socialisme contre le mouvement coopératif. Mais il a dû s'en accommoder, et le Dr Schacht, le 7 avril 1933, reconnaissait publiquement sa valeur à l'assemblée générale de la Reichsbank. (Dr W. Krebs, *Jahrbücher für Nationalökonomie*, septembre 1933, *das Genossenschaftswesen im Jahre 1932*, p. 399). Les deux organisations socialiste et chrétienne ont été fondues en une seule.

CHAPITRE VI

LES ENTREPRISES PUBLIQUES

Bien qu'elles ne soient ni une création syndicale, ni une institution du mouvement ouvrier, elles ont pris dans les préoccupations syndicales de l'après guerre une telle place, qu'il nous paraît indispensable de marquer à la fois leurs caractéristiques et leur valeur (1).

* * *

Le développement des entreprises publiques, de « la main publique », dit-on plus ordinairement en Allemagne,

(1) En nous appuyant seulement sur le donné allemand et la discussion allemande : Oskar Engländer, article *öffentliche Unternehmungen* dans l'*Handbuch des Finanzwissenschaft*, I, p. 365-395, Tübingen, 1926 ; Heinrich Niebuhr, *öffentliche Unternehmungen und Privatwirtschaft*, Leipzig, 1928 ; Manuel Saitzew, *Die öffentliche Unternehmung der Gegenwart*, Tübingen 1930 ; Walter Pahl et Kurt Mendelsohn, *Handbuch der öffentlichen Wirtschaft*, éd. par le Syndicat des travailleurs des entreprises publiques, Berlin, 1930 ; *Wirtschaftsdemokratie*, op. cit., p. 59-78 et 212-215 ; Hans Ritschl, *Gemeinwirtschaft und kapitalistische Marktwirtschaft*, Tübingen, 1931 ; *Festschrift für Kurt Wiedenfeld zum 60. Geburtstag*, 1931 ; Max Brauer, *öffentliche und private Wirtschaft*, discours tenu au congrès de Francfort, 1931 ; *Moderne Organisationsformen der öffentlichen Unternehmung*, éd. par Julius Landmann, 4 vol., Munich et Leipzig, 1931-1932 ; Hans Staudinger, *Der Staat als Unternehmer*, Berlin, 1932 ; *Umbau der Wirtschaft*, A. D. G. B., 1932 ; Walther Lotz, *Studie über Verbreitung und Organisation der öffentlichen Unternehmungen in der Gegenwart*, Iéna, 1933 (résumé des travaux parus dans les ouvrages de Landmann) ; Paul Hemberg, *Planwirtschaft*, A. D. G. B., 1933.

Statistiques officielles : « *Statistik des Deutschen Reichs : die Rechtsformen der Unternehmungen. Die öffentlichen und gemischt-wirtschaftlichen Unternehmungen* », t. 413, V, Berlin, 1933.

En 1932-1933, nous avons pu constater, en prenant part à de nombreuses discussions scientifiques sur la question, l'intérêt qu'elle éveillait dans tous les milieux allemands, soit avant, soit après l'avènement au pouvoir du National-Socialisme.

est un fait incontestable, avec lequel il faut compter, dans le troisième comme dans le deuxième Reich. Le Dr Julius Hirsch estime la valeur de la propriété commune à 50 milliards en 1925, soit le cinquième de la richesse nationale (1) ; Naphtali juge que son rendement est de 10 milliards en 1925, 13 en 1929, soit un cinquième environ du revenu national (2). Le Manuel du Syndicat des entreprises publiques donne les résultats suivants : pour 1929, valeur de 50 à 53 milliards, chiffre d'affaires de 13 à 14 millions, personnel de 1.850.000 à 2.000.000 d'employés (1.558.315 avant guerre) (3). Les dernières statistiques officielles ne donnent les résultats que pour 1925 :

(1 = main publique ; 2 = entreprises mixtes ; 3 = entreprises privées) (4).

	Entreprises	Personnel
1	21.581	1.728.173
2	1.007	301.053
3	3.005.808	16.280.000

Ainsi les statistiques s'accordent à reconnaître dans des termes assez proches l'importance de la « main publique ».

Qu'attendent les syndicats de ce résultat d'une évolution due autant à la poussée des progrès techniques qu'à la volonté des organisations ou de la législation ?

*
* *

L'étatisation avait longtemps été discutée dans le mouvement ouvrier : Marx et Engels y voyaient un capitalisme d'Etat de la forme la plus oppressive ; les congrès sociaux-démocrates combattaient le socialisme d'Etat qui impose au peuple le double joug de la domination politique et de la domination économique : celui de Brème (1904) n'admet que la communalisation ; l'éta-

(1) *Polizei in Einzeldarstellungen*, 1926, p. 53.

(2) *Wirtschaftsdemokratie*, p. 68 et p. 212-215.

(3) *Handbuch*, op. cit., p. 310-318.

(4) *Die Rechtsformen*, op. cit., p. 3, 6, 7.

tisation est demandée surtout dans l'Etat de Weimar. On voit déjà l'aspect politique du problème : la communalisation est acceptée lorsque se révèle la possibilité des communes socialistes, l'étatisation lorsque se révèle celle de l'Etat socialiste (1).

Elle reste longtemps encore à l'écart des préoccupations syndicales : le programme de la démocratie économique est leur première manifestation véritablement positive, approfondie au congrès de Francfort (1931), précisée dans le programme d'économie dirigée de 1932.

Sous le signe de la démocratisation de l'économie, elle fait l'objet des vœux des congrès de Breslau, réclamant « le maintien et la multiplication des entreprises du Reich, des Pays, des communes » (2), et d'Hambourg demandant « le progrès des entreprises économiques de la main publique, en particulier pour la satisfaction des besoins publics » (3). Elle prend place parmi les formes non capitalistes susceptibles de préparer le socialisme et s'en distingue par l'identité de ses organes économiques avec les organes politiques (4). Constatation dont les syndicats ne tirent d'ailleurs pas toutes les conséquences.

Cette dépendance du gouvernement démocratique et la participation des travailleurs à l'administration sont données comme les deux éléments de démocratisation, outre la supériorité sur l'entreprise privée dans les questions de prix et de conditions de travail (5). Mais l'acceptation des entreprises de la « main publique » est soumise à des règles de prudence ; elle ne doit s'étendre qu'à des entreprises réunissant certaines conditions : satisfaisant les besoins des grandes masses, pourvues d'un monopole naturel, susceptibles de réaliser des économies (6), et le

(1) L'évolution de l'attitude ouvrière est nettement tracée dans l'*Handbuch*, p. 636-641.

(2) Résolutions p. 38-40.

(3) Hambourg, p. 22.

(4) *Wirtschaftsdemokratie*, p. 59-60.

(5) *Wirtschaftsdemokratie*, p. 79.

(6) *Idem*, p. 77.

choix entre elles et les corps de self-administration semble se porter sur les seconds (1).

Le congrès de Francfort (2) affirme plus catégoriquement la valeur de la « main publique » comme « une possibilité d'agir dès le système capitaliste selon les principes de l'économie collective et le moyen susceptible de transformer l'économie capitaliste fondée sur le profit en une économie planée fondée sur les besoins » (3). Il l'affirme à un moment où une offensive de grande envergure est menée contre le développement des entreprises publiques, notamment contre les entreprises communales (4). Elles gardent leur place dans le système de démocratie économique (5) : elles en acquièrent une nouvelle parmi les moyens de résolution de la crise, à côté de la semaine de quarante heures.

Le premier caractère est atténué dans le programme de 1932, le second accentué au contraire. On a pour la première fois une détermination précise des entreprises qui doivent revenir à la main publique et une coordination de leurs efforts (6-7).

*
* *

L'activité des entreprises publiques en Allemagne justifie-t-elle les espérances des syndicats ?

(1) *Idem*, p. 53.

(2) Cf. notamment le discours de Brauer, maire d'Altona, p. 203-230, ou brochure, *op. cit.*, et discussion, p. 230 et s.

(3) Francfort, p. 22.

(4) « Les syndicats se sont à Francfort placés dans cette lutte sans réserves du côté de l'économie publique », Seidel, éd. allemande, p. 117.

(5) Brauer : « Les entreprises publiques sont une pièce de la démocratie économique... Nous voulons donner à notre génération une mission : la démocratie économique » (p. 30-31).

(6) Cf. 2^e partie, Ch. J, par. III. A Francfort, Brauer mettait déjà en dehors de la main publique les industries qui satisfont aux besoins individuels, celles où la direction personnelle joue un rôle, et celles de spéculation (p. 23).

(7) On trouve chez les syndicats chrétiens une attitude de plus en plus favorable à l'entreprise publique, surtout dans les mines. Imbusch, un des chefs les plus influents — et aussi les plus radicaux — demande en janvier et février 1932 l'étatisation des mines (critiques dans la *Deutsche Allgemeine Zeitung* du 18 février 1932, *Sozialisierung des Bergbaus ?* par le Pr Hoffmann).

1^o En rappelant que leur histoire montre en elles non les filles du socialisme, mais celles du socialisme d'Etat, de Bismarck ou de la politique de guerre, notons qu'elles sont devenues de plus en plus proches du type capitaliste.

On ne peut en effet comparer l'entreprise publique — pour la critiquer ou la louer — avec une forme de capitalisme privé qui n'est plus représentative depuis longtemps : la petite entreprise indépendante. L'entreprise privée s'est rapprochée du type de l'entreprise publique, en même temps que celle-ci accomplissait la marche inverse.

2^o L'entreprise publique, au sens étroit, incorporée dans la bureaucratie générale, la régie pure a reculé sans cesse : au profit de la régie autonome (système de Dresde) où l'exploitation est assurée par un présidium indépendant, sous la surveillance d'un conseil d'administration nommé par la collectivité publique, mais surtout au profit des formes de droit privé : sociétés par actions, à responsabilité limitée (la corporation publique renonce à exercer directement sa surveillance), et enfin les entreprises mixtes, où la collectivité possède seulement une participation financière (1). Les syndicats le reconnaissent et ils soumettent à leur critique les entreprises mixtes, instrument de « socialisation des banqueroutes » (2). Mais ils font confiance à l'esprit différent qui anime les entreprises

(1) *Handbuch*, *op. cit.*, p. 376-404. Le même ouvrage, p. 1, reconnaît lui-même que les formes d'organisation se rapprochent tellement de celles du capitalisme qu'il est facile de n'y voir qu'une forme spéciale du capitalisme ; dans *Moderne Organisationsformen*, *op. cit.*, article de Ritschl, I, p. 35-80, Lohmann, p. 83-153.

Terhaile, I, p. 330, estime qu'il y a 700 entreprises mixtes groupant 180.000 travailleurs : en 1925, d'après Delius (*idem*, p. 329), elles grouperaient 4 % des entreprises et 1 % des travailleurs.

(2) *Handbuch*, p. 652 : Brauer, *op. cit.*, p. 20. Sur les entreprises mixtes cf., l'article de M. Perroux, *Revue d'Econ. pol.*, juillet-août 1933, « *Société d'économie mixte et système capitaliste* ». La définition de Perroux (sociétés commerciales soumises aux règles ordinaires des sociétés anonymes, mais dont le capital et l'administration appartiennent à des particuliers ou à des groupements de particuliers et à une ou plusieurs collectivités, p. 1277) ne coïncide pas avec la définition allemande officielle (unités économiques en la forme de droit privé auxquelles les collectivités publiques participent financièrement). Perroux le remarque d'ailleurs.

publiques et les entreprises privées : « L'entreprise publique travaille à peine autrement qu'une entreprise privée. La technique de la production et la calculation sont les mêmes. La différence commence seulement avec l'emploi de la plus-value » (1), « elle tire sa dynamique interne de la volonté de servir la collectivité » (2).

3^o Or, la politique des salaires et des prix des entreprises publiques diffère-t-elle de celle des entreprises privées ? A leur actif notons que pas un seul ouvrier des entreprises du Reich ou des Etats n'échappe à la protection de la réglementation tarifaire, à peu près identique pour tous et contenant des dispositions sociales favorables, notamment pour les congés. Mais il faut noter que la loi de huit heures n'a pas été respectée, que la semaine de 54 heures a été introduite en 1923 et que pendant l'*inflation est née une politique des salaires anarchique* critiquée avec âpreté par le Syndicat des entreprises publiques (1). Quant aux prix, beaucoup d'entreprises publiques ne se sont pas distinguées des entreprises privées dans leur recherche du profit. Les statistiques des prix dans l'éclairage, les transports accusent une stabilité inquiétante, à côté de la chute de celles du vêtement et des moyens de consommation : les communes allemandes, endettées, ont considéré leurs entreprises comme une source de revenus à l'instar de l'ancien domaine (2). Les chefs syndicaux le reconnaissent en rappelant aux organisations ouvrières que le « service » passe avant la rente, que les entreprises publiques ont à travailler sans doute avec la technique ordinaire, mais doivent aussi considérer les points de vue éthiques (3). Et c'est un théoricien socialiste qui, leur attribuant toutes les erreurs des monopoles privés, y voit « un sombre chapitre de l'activité économique publique » (4).

(1) *Handbuch*, p. 619 et s.

(2) Dans *Moderne Organisationsformen*, Ritschl, I, p. 61, et Wollf, II, p. 109.

(3) Brauer, *op. cit.*, p. 22.

(4) Heimann, *Moderne Organisationsformen*, I, p. 30.

Quelle sera donc la contribution des entreprises au socialisme ?

Il faut distinguer sans doute entre leurs formes diverses, les unes pouvant être considérées comme réalisation du socialisme d'Etat (les entreprises publiques au sens étroit, qui renoncent volontairement à toute chance de profit et tiennent compte des nécessités sociales et collectives), les autres préoccupées uniquement de réaliser des profits comme un mode du capitalisme d'Etat (1).

Mais certains théoriciens minimisent encore leur valeur socialiste : pour les uns elle est une partie du capitalisme moderne et non un élément de dissolution, un complément de l'entreprise privée (2) — et parfois même un de ses soutiens, — une des multiples méthodes de l'interventionnisme ; pour d'autres, elle est une forme, aussi capable de mener au socialisme que de s'intégrer dans le capitalisme : « Ainsi l'entreprise publique se révèle comme **neutre** dans la lutte des systèmes économiques et reçoit son propre caractère du système sociologique, où elle existe et qu'elle sert » (3).

Les syndicats sont moins éloignés de cette conception que ne pourraient le faire croire leurs déclarations : ils ont reconnu la nécessité de l'action politique et l'insuffisance de la « main publique » pour la réalisation du socialisme et de l'économie planée (4).

(1) Ritschl, *idem*, I, p. 45.

(2) Saitzew, *op. cit.*, p. 72-73. Il remarque que les adversaires de l'entreprise publique l'accusent de mener au socialisme aussi bien que les socialistes.

(3) Heimann, *op. cit.*, I, p. 34. En outre, le rôle accru de la bureaucratie ne peut être considéré comme une contribution à la démocratisation ou à la socialisation. La conception d'Heimann se comprend si on songe que pour lui le socialisme est avant tout, non la destruction du « marché », mais celle de la domination d'un groupe particulier d'hommes sur les travailleurs. Dans le même sens, le Pr Hermberg, *op. cit.*, critiquant le programme syndical de 1932, montre que les entreprises publiques peuvent être utilisées contre l'économie planée, et il ramène tout le problème à un problème de puissance politique.

(4) *Handbuch*, p. 656, elle dépend de la possibilité pour le mouvement socialiste de remplir ses fonctions ; et dans l'*Umbau der Wirtschaft*, ils insistent sur la « volonté d'économie dirigée » (der Wille zur Planwirtschaft).

Nous pensons seulement que les syndicats n'ont pas tiré toutes les conséquences : le problème devient avant tout un problème politique, et les syndicats jouent un rôle secondaire dans la préparation du socialisme, ou sont contraints de se mêler de plus en plus aux luttes politiques. Mais ils reconnaissent par là que l'entreprise publique — considérée en elle-même — n'est pas plus caractéristique d'un système socialiste que d'un système capitaliste, mais est une forme neutre.

DEUXIÈME PARTIE

Partie synthétique et théorique

De l'extension de leurs fonctions traditionnelles et de la possibilité d'une action nouvelle, est née la transformation de la position idéologique syndicale : sur le terrain économique, mais aussi sur le terrain national, politique et éducatif. Les syndicats chrétiens occupent une place à part, en continuant d'affirmer avec plus d'insistance et de netteté leur rôle culturel, et en fondant leur programme économique sur une base éthique.

CHAPITRE PREMIER

IDÉOLOGIES ÉCONOMIQUES

La « démocratie économique » (Elaboration, Contenu, Transformation).

Nous avons vu grandir l'influence des syndicats dans les institutions parallèlement à l'augmentation de leur action propre sociale et économique. Mais cet accroissement de puissance s'accompagnait d'un conflit entre l'idéologie et la réalité, plus exactement entre l'idéologie réduite à une phraséologie déclamatoire socialiste et le fait de l'adaptation au monde capitaliste moderne. De là, le besoin d'une idéologie : les syndicats tenteront de le satisfaire par l'élaboration de la « Démocratie économique » (D. E.) que nous avons déjà trouvée à propos de chaque institution (1), idéologie d'autant plus intéressante qu'elle est le témoignage de la transformation accomplie dans les rapports entre parti et syndicat.

La D. E. n'est pas un problème propre à l'Allemagne : on l'a discuté en Amérique, en Angleterre (2), si la France s'est trouvée quelque peu en marge du débat. On a même affirmé que le problème central de notre temps est celui de la « démocratisation du pouvoir économique, comme conséquence de sa participation aux mains de quelques

(1) Nous avons légitimement esquissé d'abord analytiquement la D. E. ; les syndicats ont en effet accompli le même processus intellectuel : étude des avantages et inconvénients de chaque institution, élaboration d'une synthèse qui après coup fixe à chaque institution un but commun.

(2) Pour l'Angleterre, voir Hans Von Nöstitz, *Zür Wirtschaftsdemokratie in England*, Iéna, 1932, et l'ouvrage cité de André Philip, et dans *Arbeit*, 1928, n° 6, p. 371-378, et n° 7, p. 433-444, W. Milne-Bailey, *Die Englische Gewerkschaftsbewegung und die W. D.*

individus ou groupements » (1). Le mot, ni l'idée fondamentale ne sont neufs. Démocratie industrielle, démocratie d'entreprise, fabrique constitutionnelle, sont des expressions qui témoignent pour le moins d'une idée générale. Les Webb, les tenants de la démocratie industrielle anglaise, et en Allemagne les Legien, Friedrich Naumann (2), Sombart (3) et peut-être le trop oublié Karl Marlo de Winkelblech (4), ne sont que quelques noms parmi tous ceux qui ont élaboré l'idée.

Mais on n'avait jamais eu une idéologie d'ensemble appuyée consciemment par tout un mouvement ouvrier. Si nous groupons l'idéologie économique des syndicats autour de ce programme, c'est parce que l'idée en est vivante dès la Révolution, où se heurtent les projets économiques et sociaux au nombre inquiétant (5), parce qu'elle ne cessera d'être prise et reprise pendant toute l'évolution qui va de la Révolution au congrès de Breslau (1925), du Congrès de Breslau au congrès d'Hambourg (1928) et de celui-ci à la mort des syndicats (6).

(1) Fourgeaud, dans *Le syndicalisme moderne* (conférence de la Faculté de droit de Toulouse, en 1931).

(2) *Neudeutsche Wirtschaftspolitik*, Berlin, 1911.

(3) Demnoch, *Aus Theorie und Geschichte der gewerkschaftlichen Arbeiterbewegung*, Iéna, 1900, où il développe l'idée de la conciliation du socialisme et d'un certain capitalisme, et la conception du « constitutionnalisme industriel » : le problème central du mouvement syndical est la limitation de l'autoritarisme patronal. Cf. notamment p. 88.

(4) Dont Prélôt, *op. cit.*, p. 55, fait le coryphée de la démocratie industrielle de 1848.

(5) Et si caractéristique de l'âme allemande.

(6) Outre les articles indiqués au cours du chapitre, nous avons utilisé dans l'immense littérature sur la D. E. :

a) D'abord et essentiellement : les comptes rendus des congrès de Breslau (p. 186-261) et de Hambourg (p. 170-224), dont S. Schwarz, *Handbuch der deutschen Gewerkschaftskongresse*, Berlin, 1930, donne un bon résumé ; Th. Leipart, *Auf dem Wege zur Wirtschaftsdemokratie*, Berlin, 1928, et l'ouvrage collectif paru sous le nom de Naphtali, *Wirtschaftsdemokratie. Ihr Wesen und Ziel*, 5^e éd., 1931. (Nous emploierons désormais *W. D.* pour *Wirtschaftsdemokratie*.)

b) Les ouvrages : *Das Problem der W. D.*, par le Reichsverband der deutschen Industrie, 1929 ; Adolf Weber, *Ende des Kapitalismus*, Munich, 1929, p. 76-85, et *Kapital und Arbeit*, p. 517-518 ; Johannes Gerhardt, *Liberalismus und W. D.*, Berlin, 1930, et

§ I. — *De 1918 à 1925.*

Plans, idéologies, programmes, Räte, socialisation, économie planée, communauté de travail, se heurtent tout d'abord puis se mêlent les uns et les autres dans des projets compromis qui acceptés ou rejetés ne sont jamais exécutés (1).

La **socialisation** (2) dominait pourtant tout le débat et les efforts en sont les plus ordonnés : le 12 novembre 1918, après le triomphant appel des commissaires du peuple qui proclame que la socialisation « est là » (3), réunion d'une commission de socialisation qui rend son rapport le 15 février 1919, législation dite de socialisation (loi générale du 23 mars 1919 ; loi sur le charbon le même jour, sur la potasse du 24 mars, sur l'électricité du 31 décembre 1919), législation qui tient d'ailleurs plus des idées d'écono-

Unternehmung und Wirtschaftsführung, Tübingen, 1930, p. 156-161 ; Ludwig Pohle, *Kapitalismus und Sozialismus*, 4^e éd. revue par Georges Halm, Berlin, 1931, p. 295-303 ; Siegfried Marck, *Sozialdemokratie*, Breslau, 1931, p. 36 et s. ; Ludwig Mises, *Die Gemeinwirtschaft*, 2^e éd., Iéna, 1932, p. 410-419 ; Gerhard Albrecht, *Vom Klassenkampf zum sozialen Frieden*, Iéna, 1932, p. 51 et s. ; Johannes Herzig, *Die Stellung der deutschen Arbeitergewerkschaften zum Problem der W. D.*, Iéna, 1933 (bibliographie presque complète) et Walter Weddingen, *Sozialpolitik*, Iéna, 1933, p. 79-86.

c) Enfin comme articles principaux : F. Naphtali, *Gesellschaft*, 1929, p. 210-219, *Debatten zur W. D. et Int. HW. d. G.*, I, p. 576-579, *Gemeinwirtschaft* ; Gustav Stolper, *Der deutsche Volkswirt*, 14 septembre 1928, p. 1695-1698, *Sozialistische oder liberale W. D.* ; G. Albrecht, *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, 1929, I, p. 221-231, *W. D. et W. d. V.*, III, p. 1014-1021, *W. D.*

(1) Ce serait sortir des cadres de cet ouvrage que de parcourir à nouveau cette période. Prélôt, Berthelot, Baumont ont bien dessiné la multiplicité des programmes. Nous en avons déjà vu la plupart dans nos chapitres sur les conseils d'entreprise, les communautés de travail, les corps de self-administration.

(2) Sur la socialisation, voir dans Baumont bibliographie détaillée, p. 673-741 ; Tardy, *Problème de la socialisation en Allemagne*, Paris, 1921 ; Alfred Amonn, *Die Hauptprobleme der Sozialisierung*, Leipzig, 1920 ; Heinrich Goeppert, *Schmollers Jahrbuch*, 1921, p. 313 et s., *Die Sozialisierungsbestrebungen in Deutschland nach der Revolution* ; A. Horten, *Sozialisierung und Wiederaufbau*, Berlin, 1920 ; Otto Reier (avec collaboration de Moellendorf), *Das Sozialisierungsgesetz*, Berlin, 1920 ; Wilhelm Roepke, article *Sozialisierung*, dans *HW. d. St.*, t. VII, p. 567-578.

(3) *Rgbl.*, p. 1303 ; Hoeniger, *Arbeitsrecht*, éd. 1932, p. 4-5.

mie planée que de socialisation. En même temps en effet s'était développée l'idée d'économie planée, de **Planwirtschaft** (1).

Wissel et Meellendorf prévoyaient des corps de self-administration de deux sortes : des corps régionaux (Raete ouvriers d'entreprise, conseil ouvrier de district avec des chambres professionnelles correspondantes, conseils patronaux de district, conseils économiques de district formés paritairement des délégués du conseil de district patronal et ouvrier ; au sommet un conseil national ouvrier et un conseil national patronal) et des corps techniques (fachliche) : entreprises réunies en unions économiques (Verbände), celles-ci en confédérations (Bünde) ; au sommet le Conseil économique national, véritable parlement pourvu d'un droit d'initiative. Grâce à cette organisation, ils voulaient établir l'économie collective, c'est-à-dire « l'économie du peuple entreprise d'une façon planée et contrôlée socialement en faveur de la communauté du peuple » ; pour eux socialisation n'était pas égale à expropriation : pour eux, la participation des patrons, ouvriers, représentants du commerce et des usagers était essentielle dans les « Bünde ».

Wissel était un chef syndical : mais les syndicats n'ont eu en face de l'économie planée qu'une attitude passive ; ils l'ont seulement tolérée, laissant ces idées pénétrer la législation dite de socialisation, la création des offices du commerce extérieur et même des conseils d'entreprise (la D. E. a pourtant de fortes tendances analogues à l'économie planée ; reconnaissant l'impossibilité de changer le système, on voulait maintenir à la fois les principes du capitalisme privé et introduire une direction économique planée

(1) Pohle, *op. cit.*, p. 286 et s., dans le chapitre sur les « programmes demi et pseudo-socialistes » ; Mises, *op. cit.*, p. 227 et s. Les ouvrages de Wissel et Moellendorf, notamment : Wissel, *Praktische Wirtschaftspolitik*, Berlin, 1919 ; *Kritik und Aufbau*, Berlin, 1921 ; *Die Planwirtschaft*, Hambourg, 1920 ; Moellendorf, *Konservativer Sozialismus*, Hambourg, 1932 (en appendice, p. 223, programme du 7 mai 1919). Sur Rathenau, Ch. G. Mohnen, *La sociologie économique de Walther Rathenau*, Paris, 1932, avec une bibliographie.

grâce à des corps de self-administration sous la surveillance de l'Etat).

Tolérante vis-à-vis de la « Planwirtschaft », l'attitude des syndicats était nettement hostile en face des **Raete** : ils les ont combattus, nous le savons, avec l'énergie la plus violente et sont parvenus à les remplacer par des Raete à portée pratique, mais nullement idéologique.

Quant à la socialisation, le peuple avait beau exprimer sa volonté par des révoltes violentes dans la Ruhr en janvier 1919 contre l'inaction gouvernementale, révolte terminée par le refus des syndicats de collaborer avec la commission des neufs, il avait beau engager des grèves qui sont la seule cause de la législation de socialisation, il avait beau tenter les essais radicaux de Saxe et de Bavière sous la direction du docteur Neurath, les syndicats opposaient la réalité : reconstruire l'économie allemande et la reconstruire sur la base **des communautés de travail**

L'organe de la commission générale tenait dès les premiers jours de novembre à s'en expliquer : les vœux des syndicats vont à la socialisation, mais pour faire vivre la population, ils doivent reconstruire l'économie avec les modes de production existants : par ailleurs les conditions nécessaires ne sont pas données : « De la guerre ne résulte pas encore cette régie capitaliste unitaire de la production sur tous les terrains, qui doit précéder la socialisation » (1). Cette reconstruction ne peut être l'œuvre d'une seule classe, mais seulement celle d'une communauté de travail pour l'économie de transition. Le traité de Versailles en est aussi rendu responsable : « Ce qui nous reste possible sur le terrain économique après le traité de paix, c'est la reconstruction de notre économie, toutes forces réunies, sans espérance socialiste osée, c'est la solution aussi pacifique que possible de toutes les difficultés entre ouvriers et patrons et une législation sociale réformatrice qui assure aux travailleurs outre l'assurance des nécessités vitales, un droit de co-décision dans les relations du travail comme

(1) Korr, n° 46, 16 novembre 1918, p. 417-418.

dans les questions économiques de l'entreprise ». Par ailleurs, les unions insistent à plaisir sur les difficultés de la socialisation pour leur propre industrie et les facilités qu'elle présente pour les autres. L'exemple type est celui des travailleurs des mines, autrefois à l'avant-garde de tous les projets de nationalisation, qui se refusent à la réaliser (1).

Une fois les lois de socialisation votées, mais alors seulement, on les présente comme un succès : les mineurs n'y voient-ils pas la fin de l'esclavage (2) ? Nous savons ce que nous devons penser de cet enthousiasme qui témoigne ou d'une incompréhension totale ou de la satisfaction de l'échec de la socialisation.

Il y a un sursaut d'énergie lorsqu'après la chute de Kapp, prenant conscience de leur responsabilité dans la réalisation du socialisme, les syndicats demandent dans leur ultimatum du 20 mars 1920 la socialisation des mines et de la production d'énergie. Le résultat devait être en avril la réunion de la seconde commission dont l'histoire (3) est celle des querelles entre socialistes intégraux, partisans de Wissel et Rathenau, et ceux de Stinnes ; les représentants des syndicats finissent par se rallier à Wissel, et au conseil économique national deux syndicalistes s'entendent avec le patronat sur le plan Stinnes. Malgré toutes les promesses la deuxième tentative de socialisation aboutit aux ordonnances dérisoires sur l'Eisenwirtschaftsbund du 1^{er} avril 1920, sur l'acide sulfurique du 31 mai 1920, et sur le goudron du 7 juin 1920.

Ainsi, ou bien les syndicats n'appuyaient à fond aucune des idéologies à allure socialiste ou bien ils leur étaient hostiles. Ils sentaient si bien les inconvénients d'une telle

(1) *Bergarbeiterzeitung* du 1^{er} février 1919. Lederer, *Arch. f. Soz.*, 1921, cite, p. 251, l'opinion des métallurgistes affirmant que la socialisation serait possible dans les mines (*Metallarbeiterzeitung* du 30 novembre 1918 et du 1^{er} mars 1919).

(2) *Bergarbeiterzeitung* du 29 mars 1919 cité par Lederer en note, p. 254. Cf. le chapitre II de la 1^{re} partie, section II.

(3) Rappelée par Baumont, *op. cit.*, p. 37 et s.

situation que pour la première fois ils vont se donner une idéologie.

* * *

Après la guerre, nous l'avons vu, ils avaient bien pratiquement, sinon théoriquement, adopté une idéologie, celle des communautés de travail. Ils y incluent à la fois la restauration de l'économie et les avantages faits aux ouvriers : l'égalité économique des travailleurs s'ajoutant à l'égalité sociale et politique, est l'idée force, non inscrite encore, mais vivante des chefs syndicaux (1). C'est une idée essentielle que reprendra la D. E.

Le congrès de Nuremberg de juin-juillet 1919 en est la preuve. De la socialisation il n'est question que théoriquement : le congrès ne prend sur elle aucune décision pratique, ne la discute même pas. Toute la discussion s'exerce entre partisans et adversaires des communautés de travail. Lange pouvait demander que par les Raete les ouvriers collaborent à la direction de l'entreprise (2), protester contre le projet de loi des syndicats, « loi de protection en faveur des patrons contre les forces vivantes des ouvriers et employés révolutionnaires » (3), demander en faveur des Raete « un droit de collaboration décisif dans la production de la répartition » (4), le congrès condamnait cette idéologie en acceptant le projet syndical par 407 contre 192 voix et se prononçait en même temps pour les communautés de travail dont on faisait une pièce de la démocratie industrielle par 420 contre 188 voix.

Car on parle déjà de celle-ci, et le premier programme d'ensemble, « les directives pour l'activité future des syndicats » (5), en contient l'idée, vague encore.

(1) C'est ce qu'a fort bien vu Erdmann, dans son très important article : *Zu den Richtlinien, Arbeit*, 1925, n° 7, p. 385 et s.

(2) Nuremberg, p. 476.

(3) Nuremberg, p. 33.

(4) Nuremberg, p. 33.

(5) Voir pour ces directives l'article d'Erdmann, cité, et pour le texte : Nuremberg, p. 57 à 60.

Dans cette déclaration de principe, après avoir rappelé l'œuvre historique syndicale qui avant tout a éduqué les ouvriers dans le sens de la lutte de classe, amélioré leur situation et les a arrachés à l'arbitraire patronal, les syndicats affirment leur rôle nouveau. Ils ont récemment « contraint » le patronat à la démocratie économique par les communautés de travail ; ils ont à gagner de nouvelles sphères d'influence ; l'économie qui doit être reconstruite dans le sens de l'économie collective grâce à une transformation planée et la disparition progressive de l'économie privée.

Le socialisme reste en effet leur but : « Les syndicats voient dans le socialisme la plus haute forme de l'organisation économique opposée à l'économie capitaliste. La démocratie d'entreprise vers laquelle ils tendent et la transformation des contrats de travail individuels en contrats collectifs sont des œuvres préparatoires importantes pour la socialisation ».

En outre, ils affirment leur neutralité politique et religieuse, se tiennent à des formules prudentes sur l'organisation des Raete, se déclarent partisans des chambres économiques paritaires qui seules pourront être les représentants de la production. Ils définissent les limites de la démocratie d'entreprise qui n'a rien à voir avec la direction de la production de l'entreprise (1).

Ainsi nous trouvons l'affirmation de quelques grands principes ; socialisme, socialisation, économie collective, démocratie économique, démocratie de l'entreprise, mais ces affirmations restent vagues ; elles ne disent rien des

(1) Leipart l'expliquait : « Nous ne voulons participer ni à la direction, ni à l'administration des entreprises, ni non plus directement à la production même ; nous ne voulons pas nous laisser lier par une telle relation directe avec la direction ou l'administration de l'entreprise » (Nuremberg, p. 432). Il faut noter que le syndicat a de bonnes raisons pour hésiter à prendre la responsabilité de l'entreprise. La vieille idée du syndicalisme révolutionnaire français (Pelloutier) voyant dans le syndicat la cellule de production de l'avenir, a été démentie par les faits. En Russie, où la gestion de l'usine par le syndicat était réalisée en partie, on est passé : 1° au syndicat d'industrie ; 2° au trust d'Etat.

moyens de réalisation ; elles ne définissent ni le socialisme ni l'économie collective ; on peut se demander si les communautés de travail suffisent à assurer la démocratie économique et ce que représente la démocratie de l'entreprise. Surtout, ces directives venaient trop tôt : à un moment où la Constitution n'est pas fixée, où le conseil économique national est à peine fondé, où les corps de self-administration sont encore sur le papier, où la loi des conseils d'entreprise n'est pas votée, où on ne parle pas d'entreprises syndicales.

On comprend que ce soit trop vague pour toute la vie de l'après guerre. Les syndicats continuent d'affirmer le socialisme, la lutte de classe, la socialisation. Mais ils prennent parti sans idées d'ensemble, sans idéal autre que celui des intérêts quotidiens immédiats.

On ne peut poser que des jalons sur la voie de la D. E. A Leipzig, Wissel défend la thèse de la parité : les syndicats ont à demander les chambres du travail et non des chambres de travailleurs (1) ; le congrès demande : « la participation paritaire des ouvriers à tous les organes de l'économie, même ceux qui sont encore réservés uniquement au patronat » (2). En même temps le congrès repousse en fait la communauté de travail. On sait ce qu'il est advenu de la socialisation, de l'économie planée, des Raete. Plus rien ne subsiste.

Il faudra une idéologie d'ensemble, qui n'abandonne pas le socialisme et qui pourtant puisse donner un but aux institutions d'après guerre ; cette idéologie, le parti se refuse à la donner (3) ; le marxisme est de plus en plus critiqué et s'oppose à la pratique syndicale.

De cette situation devait naître le problème de la démocratie économique, que le congrès de Breslau pose le premier, sans arriver d'ailleurs à une solution.

(1) Leipzig, p. 475-476.

(2) Leipzig, p. 37.

(3) V. le chapitre II, par. III : *Syndicats et politique*.



Confirmant tout à fait notre opinion, Tarnow affirmait la nécessité de cette discussion : quelque chose est brisé dans l'âme du mouvement ouvrier allemand, « une illusion est partie. On a cru des dizaines d'années, du moins dans les masses, que le jour où nous obtiendrions le pouvoir politique, ce serait un jeu d'enfant de réaliser les derniers buts de notre mouvement ; or cette croyance n'a pas été réalisée. Cette désillusion a été le malheur du mouvement ouvrier allemand dans les dernières années. Il faut se demander si cette situation doit persister, si nous ne pouvons pas apporter à notre mouvement ouvrier, et tout particulièrement à notre mouvement syndical, une idéologie à laquelle les masses puissent croire, un idéal » (1). Et il demande que cet idéal fixe un but réalisable qu'on puisse atteindre pas à pas, comme on a conquis la démocratie politique, par un travail de lente infiltration.

Mais tous ne sont pas d'accord sur les modalités de cette idéologie : Jaeckel rallie les partisans de la D. E., le professeur Hermberg les adversaires (2). Pour celui-ci, D. E. = direction de l'économie. Or, comment prétendre exercer cette direction, puisqu'elle n'existe pas ? On peut tout au plus parler de direction d'entreprise : « démocratie d'entreprise n'est pas démocratie économique » (3) ; la direction d'entreprise rompt le front ouvrier au profit de quelques intérêts ouvriers-patronaux. Jaeckel a de la D. E. une conception à peu près semblable : la démocratisation de l'économie est la pénétration de l'ouvrier dans la direction de l'économie... Une phase de l'économie capitaliste elle-même, qu'on peut désigner comme une période de transition tendant à de plus hautes formes de l'ordre économique et de la vie commune sociale des peu-

(1) Breslau, p. 231-232.

(2) Discours de Jaeckel, Breslau, p. 202-216, d'Hermberg, p. 186-202.

(3) Breslau, p. 259.

ples » (1). Et cette démocratisation, comme on le voit, est possible dès l'ordre capitaliste.

L'idée est esquissée mais les uns et les autres confondent D. E., démocratisation de l'économie, direction de l'économie ; ils distinguent néanmoins nettement Démocratie économique et Démocratie de l'entreprise, et on trouve une préoccupation plus ou moins affirmée : utiliser la situation présente, l'activité de tous les jours : faire ce que Jaeckel nomme du socialisme constructif (2). Mais ce qui est le plus négligé, c'est les rapports de cette D. E. avec le socialisme : est-ce un idéal de remplacement ou un idéal de complément ? Jaeckel n'y répondait que sous la forme simple de la lutte de classe : « La D. E. ne peut être le résultat d'une collaboration harmonieuse entre capital et travail : elle ne peut l'être que de l'accroissement de la puissance politique et intellectuelle de la classe ouvrière... La lutte de classe conduit nécessairement à la D. E. » (3).

Le congrès se prononçait en faveur de la démocratisation de l'économie qui « seule peut apporter la solution des problèmes économiques avec une rationalisation du travail » (4) et se prononçait sur un programme pratiquement égal à celui d'Hambourg.

La querelle est ouverte. Elle devait continuer : comme l'avait posée le congrès, elle est celle des optimistes et des pessimistes, des optimistes qui croient aux possibilités de réalisation dans l'ordre capitaliste, des pessimistes qui croient avant tout à la nécessité de la suppression préalable de cet ordre (5). Et les syndicats se rangeront violemment du côté des premiers.

(1) P. 206.

(2) P. 211.

(3) P. 207.

(4) Breslau, p. 38.

(5) V. en particulier : *Arbeit*, 1925, n° 3, p. 131-142 ; Erdmann, *Gewerkschaften, Werksgemeinschaften und industrielle Demokratie*, n° 7, p. 397-402 ; Schliestedt, *Wege zur W. D.*, 1926, n° 3, p. 145-158, Hermberg, *Wirtschaftsführung und W. D.*

§ II. — De 1925 à 1928.

Hermberg ayant affirmé dans une conférence postérieure que la D. E. ne pourrait être réalisée qu'après la suppression de la propriété privée, le chef des syndicats, Leipart, prend nettement parti (1). Il affirme contre Hermberg la réalité d'une certaine direction de l'économie dans l'ordre capitaliste : l'entreprise individuelle n'est-elle pas dirigée par les ordres de son « union » sous l'influence des « Konzerne » ? Il affirme la possibilité de transformation du capitalisme : les succès du mouvement ouvrier, le développement du droit du travail, l'évolution du droit de propriété, n'en sont-ils pas les preuves ? Mais l'idée de D. E. n'est pas encore claire pour le chef des syndicats. Comparée à celle d'Hambourg, elle est beaucoup plus anodine, beaucoup plus soucieuse du présent ; elle est avant tout la réalisation de l'article 165 de la Constitution et signifie la lutte contre la domination unique de l'employeur ; mais elle n'a pas besoin du socialisme pour être réalisée, comme le prouve l'unanimité des syndicats chrétiens et libéraux en faveur de la D. E. : elle est un ordre de transition, impossible à la fois dans le pur capitalisme et dans le pur socialisme. « Les travailleurs doivent être non seulement des citoyens égaux dans l'Etat, mais aussi des citoyens égaux dans l'économie » (2). Telle est la formule qui paraît essentielle à Leipart.

Les syndicats s'étaient rendu compte de ces incertitudes. En particulier : quand sera possible la D. E. ? avant l'ordre socialiste ? après sa réalisation ? (c'est le sens de la querelle Hermberg-Jaeckel-Leipart). Aussi une commission de praticiens et de théoriciens s'était réunie, dont les travaux servirent de base au congrès et furent publiés dans l'ouvrage que nous connaissons (3).

(1) *Auf dem Wege*, discours tenu à Dresde le 2 mars 1928.

(2) Leipart, *op. cit.*, p. 15. Leipart cite des chefs d'industrie qui se reconnaissent de cette même idée (p. 10).

(3) Docteurs Arons, Badde, Broecker, Decker, Marschak, Warzburg, Pr Sinzheimer, Ellinger, Erdmann, Lesche. En outre, Leipart, Eggert, Tarnow, Nörpel, Dr Hilferding, Pr Nolting participent à l'établissement du plan de travail. Notons, sans en tirer



L'idée de D. E. a une triple origine : l'acceptation critique de la démocratie politique, l'évolution du capitalisme, et les progrès du mouvement ouvrier.

1° **L'établissement de la démocratie politique** dans la plupart des pays capitalistes n'a pas eu comme conséquence l'établissement de la liberté économique : la minorité possédante a conservé la suprématie économique. C'est un paradoxe : car la majorité qui fait la loi dans la démocratie est le prolétariat ; c'est aussi un cercle vicieux : on a besoin de la majorité pour supprimer les privilèges de la classe possédante, et on ne peut obtenir cette majorité parce que ces privilèges ne sont pas encore supprimés. Pour résoudre cette quadrature du cercle, les uns songent à conquérir la force par la minorité éclairée du prolétariat et instaurer la liberté économique grâce à un nouvel absolutisme éclairé. C'est la thèse de la dictature du prolétariat que les syndicats rejettent absolument : « On n'a plus besoin de discuter sérieusement que ce n'est qu'une utopie et non la solution du problème, que toute tentative qui voudrait réaliser une telle solution signifierait une épouvantable destruction des forces productives, et en dernière ligne une perte certaine pour les ouvriers » (1). Thèse à laquelle ils opposent leur volonté de la démocratie politique : car la démocratie n'a jamais été imposée à la bourgeoisie que par la volonté du prolétariat et elle est la condition indispensable pour la libération politique, culturelle et économique des ouvriers.

Donc, affirmation de la démocratie, rejet de la dictature

les conséquences des radicaux, que Naphtali, éditeur de l'ouvrage, est un ancien rédacteur du journal la *Frankfurter Zeitung*.

(1) W. D., p. 15. On pourrait rapprocher de ces formules celles du parti ouvrier belge (Vandervelde) pour qui dictature du prolétariat ouvrier arrive à égalier démocratie sociale. Cf. Perroux, *Questions pratiques*, 1928, n° 3, p. 115-136, *La dictature du prolétariat chez les marxistes*.

du prolétariat et critique de la démocratie politique incomplète.

2° Transformations du capitalisme. — Nous trouvons ici la méthode marxiste. Les auteurs du programme partent de l'évolution du capitalisme moderne : le capitalisme individualiste dominé par l'idée de libre concurrence s'est transformé en capitalisme organisé accompagné de dictature économique (1). De cette constatation et de la critique de l'autocratie économique naissent des contributions à la réalisation de la D. E. Socialisation du travail, socialisation du capital, socialisation des entreprises, cartels, syndicats et trusts caractérisent le nouveau capitalisme, ainsi pourvu d'une certaine direction de l'économie : « Les décisions essentielles sur le plan économique et la formation de l'économie passent de l'entreprise isolée à des organisations d'entreprises » (2), ou encore « individualisme économique et libre concurrence sont de plus en plus repoussés par l'organisation et la liaison » (3). Mais surtout le résultat est double :

a) Un nombre de plus en plus grand d'individus (consommateurs) est soumis au despotisme capitaliste, c'est pourquoi l'Etat doit nécessairement s'intéresser aux affaires économiques. La tendance du nouveau capitalisme est en effet de dominer le marché grâce à des situations de monopole, aussi une réaction est inévitable, réaction qui ne peut se borner à maintenir la libre concurrence (4) ;

b) L'économie publique fait des progrès incessants et l'Etat intervient de plus en plus.

Aussi affirme-t-on : « Bien que nous soyons fort loin de vouloir dissimuler le caractère haut capitaliste des nou-

(1) W. D., p. 17-18, et surtout long développement, p. 27-41.

(2) W. D., p. 27. On trouve des développements analogues chez Georg Halm. *Die Konkurrenz*, Munich, 1929.

(3) W. D., p. 28.

(4) C'est-à-dire se borner à des mesures qui rétablissent le primat de la libre concurrence en protégeant les patrons contre l'oppression des organisations, comme l'ordonnance allemande sur les cartels de 1923.

velles formes d'organisation, nous croyons que de cette évolution vers le capitalisme organisé sortira et commence déjà de sortir un grand stimulant pour l'évolution vers la D. E. » (1). Ainsi arrive-t-on à se faire du capitalisme une autre conception qu'auparavant, où on pensait qu'il y avait seulement *un* capitalisme rigide. Les succès du mouvement ouvrier y ont eux aussi contribué.

3^o Le programme de la D. E. rappelle seulement la limitation du temps de travail, le renforcement des organisations syndicales, l'avènement du prolétariat à la démocratie politique ; mais ses auteurs songent sans aucun doute à tous les succès de l'après guerre. Naphtali le dira plus nettement au congrès : les syndicats ont vaincu la tendance du capitalisme à augmenter la misère des travailleurs (2).

C'est donc parce que le mouvement ouvrier a remporté des succès qu'il doit dès aujourd'hui transformer la société capitaliste. **Ces succès avaient été acquis au hasard il faut les systématiser.** C'est là à notre avis une des origines essentielles de la D. E., et le programme le dit lui-même ; « il faut que les efforts individuels et les luttes quotidiennes soient réunis par une volonté unique et toutes les demandes partielles par une pensée fondamentale. De ce besoin naît maintenant le programme de la D. E. » (3).

On croyait que le capitalisme était inchangeable, intransformable, qu'il resterait ce qu'il était ou qu'il disparaîtrait. Il semblait inutile dans la période du capitalisme inorganisé de vouloir transformer le despotisme du système.

(1) W. D., p. 36.

(2) V. aussi la décision où le congrès précise davantage, p. 20-22 : « La contre-offensive contre l'autocratie économique du patronat n'est pas jusqu'à présent restée sans résultat. Des branches essentielles de l'économie sont déjà en masse croissante passées de la main privée à la main publique. Les conditions de travail ne dépendent plus seulement de la liberté du marché qui signifiait pour l'ouvrier le pire esclavage. Elles sont élaborées sous l'influence croissante des syndicats et réglementées par des lois que l'Etat démocratique doit prendre contre la liberté exploiteuse. Une transformation du droit de propriété est également visible dans ses débuts. »

(3) W. D., p. 19.

Mais on s'aperçoit peu à peu « qu'avant d'être brisé, il peut être plié » (1). On s'aperçoit que les efforts des travailleurs organisés peuvent limiter l'arbitraire capitaliste. De là une nouvelle conception : sans renoncer au but final, on veut déjà transformer les relations actuelles : « Il est devenu possible de limiter le despotisme capitaliste et de réaliser une certaine masse de liberté dans les relations économiques. Aussi doit-on dès maintenant changer et réaliser autant que possible. Réaliser le plus possible de ce que sera l'avenir ne contredit pas les devoirs de la lutte pour l'avenir, mais y répond parfaitement » (2).

Nous avons donc l'explication de la D. E. par ses origines : mais nous avons en vain cherché une définition générale de la D. E. : à considérer l'obscurité du but à atteindre, l'œuvre de la D. E. est bien marxiste, dit plaisamment et non sans raison un de ses critiques (3).

Nous devons analyser les caractéristiques de la D. E. et essayer d'en tirer un essai de définition.

De la critique double de la démocratie politique et de l'autocratie économique, nous tirons d'abord une définition incomplète : « La D. E. est d'une part une sorte de démocratie, c'est-à-dire la démocratie économique différente de la démocratie politique et la complétant ; d'autre part elle est une forme de la constitution économique, la constitution démocratique de l'économie, différente et opposée à l'autocratie économique » (4). Définition que nous pouvons compléter par le transfert des caractéristiques de la démocratie politique, puisque « la D. E. signifie l'achèvement de la démocratie par la démocratisation des relations économiques » (5). La démocratie est pour les syndicats le « government of the people by the people and for the people », et se caractérise par les traits suivants : 1° suppression de la distinction entre dominants et dominés : donc « la démocratisation de l'éco-

(1) W. D., p. 18.

(2) W. D., p. 19.

(3) Gerhardt, *op. cit.*

(4) W. D., p. 20.

(5) W. D., p. 20.

nomie » (1) signifie « le rejet de toute domination et la transformation des organes dirigeants de l'économie, organes des intérêts capitalistes en organes de la communauté » (2) ; 2^o l'organisation de l'ensemble du peuple : conditions réalisées en partie par les progrès de l'organisation syndicale ; 3^o un organe collectif (*Gemeinwesen*) ; la D. E. sera donc remplie lorsque les moyens de production appartiendront à un organe collectif économique qui fera prédominer l'utilité générale sur l'utilité privée (3) ; 4^o un droit de co-détermination.

Nous aurons donc comme traits principaux de la démocratie économique : le rejet de toute domination de classe, l'existence d'un organe économique dirigeant, le droit de co-détermination.

En notant la confusion qui subsiste entre démocratisation de l'économie et D. E., notons aussi le vague de ces caractéristiques. Les rapports entre D. E. et socialisme nous donneront quelques éclaircissements.

Le but semble être le socialisme, les moyens étant la démocratisation de l'économie : l'idée de démocratie économique aurait l'avantage de clarifier les moyens de parvenir à ce but, moyens qui ont changé avec la transformation du capitalisme et la croissance du mouvement ouvrier.

Le but reste en effet le socialisme : « La D. E. ne signifie pas la renonciation au but socialiste et le remplacement du socialisme, mais elle signifie un complément de l'idée socialiste pour éclaircir la voie de socialisation. Socialisme et D. E. sont comme but final inséparablement liés. La D. E. n'est pas achevée sans système économique socialiste, et l'idéal du socialisme n'est pas réalisable sans l'établissement démocratique de la direction économique » (4).

(1) Notons que l'ouvrage n'évite pas la confusion entre D. E. et démocratisation de l'économie.

(2) *W. D.*, p. 21.

(3) *W. D.*, p. 21.

(4) P. 16 et aussi : « Le but économique et culturel du socialisme domine la lutte de la libération de la classe ouvrière, mais

Cette affirmation du but est capitale même si on admet que la D. E. n'est qu'une réforme du réformisme : les critiques faisaient en effet à Bernstein le principal reproche d'avoir escamoté le but final. La formule sera : « par la démocratisation de l'économie au socialisme » (1), ou encore : « la voie de réalisation passe par la démocratisation de l'économie » (2).

La D. E. est possible seulement dans le socialisme, ce qui est réalisable actuellement, c'est la démocratisation de l'économie et la D. E. a pour but de montrer que cette démocratisation conduit à la D. E. et partant au socialisme. Naphtali le dira plus clairement au congrès : « Le but de la D. E., une construction réellement démocratique de l'économie n'est pas réalisable dans l'économie capitaliste. Précisément parce que nous voulons nous rapprocher de ce but, nous devons nous occuper de la voie, cette voie est une voie de démocratisation » (3).

Au congrès la discussion montre que les assistants ont surtout été frappés par cette liaison de la D. E. et du socialisme ; Tarnow affirmait dans son langage pittoresque, appuyé par Jahn, que dans les circonstances présentes Marx aurait tenu au congrès le rôle de Naphtali (4), Zimmer se félicitait que les syndicats ne puissent plus être accusés de pratiquer un réformisme purement pratique, sans l'idéal d'un but final et traduisait Naphtali : la D. E. dans sa construction idéale n'est rien d'autre que le socialisme (5). Mais la D. E. est-elle un aspect du socialisme ou se confond-elle avec lui ? La réponse est douteuse : il semble plutôt qu'elle en soit un aspect éclairant ce que sera la société socialiste.

Les syndicats se reconnaissaient jusqu'à présent de

dans cette lutte, la demande de la démocratisation de l'économie doit signifier l'éclaircissement de la voie qui conduit au but. » W. D., p. 188.

(1) P. 19.

(2) P. 16.

(3) Congrès de Hambourg, p. 172-174 ; voir aussi l'Annuaire des syndicats libres de 1928, p. 55.

(4) Hambourg, p. 210-213.

(5) Hambourg, p. 196-197 ; voir aussi Eggert, p. 202.

l'idée socialiste, mais il leur manquait une définition de l'ordre socialiste. Au congrès le socialisme paraît être pour eux une de ces notions communes dont chacun a une claire conscience, mais que personne n'est capable de définir. Naphatali affirme qu'on sait très bien ce qu'est le socialisme, mais se refuse à en décrire les détails : ce serait tomber dans l'utopie (1).

Mais la D. E. servira à éclairer ce but socialiste : les traits peuvent en être déjà visibles d'après « la recherche des tendances de développement de la vie économique et la connaissance de la volonté de renouvellement (*Neugestaltung*), qui vit chez les ouvriers » (2). Pratiquement, ce socialisme devra être l'aboutissant de la politique syndicale, baptisée « démocratisation de l'économie ». Une triple tendance caractérisant celle-ci : triomphe de l'intérêt public sur l'intérêt privé, suppression de l'unique domination patronale sur la disposition des moyens de production, création d'un nouvel ordre de répartition d'après des considérations sociales et non plus seulement d'après les principes du libre échange (3), nous aurons un ordre socialiste économique dont le fondement sera la reconnaissance de « l'égalité du droit des hommes à participer à la formation et à la domination de l'économie. Conduire l'économie ne se réalisera plus sous la forme de la domination d'un groupe d'hommes sur les autres : la domination ne sera pas exercée par la possession ou un privilège de naissance des individus, mais par la communauté qui, choisissant des chefs sur une base libre et démocratique, exercera le droit de souveraineté sur la force de travail et la consommation individuelle » (4). Quant aux détails : on recherchera avant tout le plus haut rendement, et on

(1) Hambourg, p. 173.

(2) *W. D.*, p. 185.

(3) *W. D.*, p. 181-182. Il n'y a pas correspondance exacte entre les caractéristiques de la D. E. tirées du transfert de celles de la Démocratie politique, et celles de la démocratisation de l'économie ; de là une certaine confusion dans les caractéristiques propres du socialisme.

(4) *W. D.*, p. 185.

transformera la répartition des revenus et celle des relations de propriété d'après les changements intervenus dans la forme économique (1).

Ainsi la D. E. met l'accent sur l'égalité de tous les hommes et la suppression de toute domination dans l'ordre socialiste. Dans des explications postérieures, Naphtali insistera sur sa différence avec la socialisation : celle-ci met au premier plan le changement de la propriété, la suppression de la propriété privée des moyens de production. L'idée de D. E. ne remplace pas la socialisation ; elle n'est possible qu'après celle-ci ; mais elle la complète ; en montrant un côté particulier du socialisme, la transformation dans la direction de l'économie, pénétrée de démocratie.

« Parler de D. E., c'est dire qu'à la socialisation de la propriété des moyens de production doit répondre un changement dans la direction de l'économie » (2).

La D. E. sert ainsi à éclaircir le but socialiste : mais elle a surtout pour objet de montrer la voie de réalisation. Elle consacre le socialisme évolutionniste.

On a rejeté la dictature du prolétariat, on incorpore les demandes actuelles dans l'image d'ensemble que « nous nous faisons du développement du capitalisme au socialisme » (3), et on n'atteindra le but final que par « un procès de croissance (Wachstumsprozess) qui doit passer par la démocratisation de l'économie » (4). Et ce sont ceux qui n'attendent rien du présent qui sont accusés de résignation, ceux qui « ne lui assignent d'autre devoir que de préparer et d'attendre le jour de la grande

(1) W. D., p. 185. Comparer avec la déclaration de Naphtali à Hambourg : « Economiquement, le socialisme signifie : remplacer l'anarchie économique du capitalisme par une économie planée à très haut rendement : remplacer l'« économie des seigneurs » (Herrenwirtschaft) construite sur la propriété privée des moyens de production par leur transfert à la communauté. De là que le socialisme est lié à la suppression des classes, à la suppression de la dépendance du prolétariat d'une classe possédante », (p. 172).

(2) Préface de la 5^e éd., 1931, p. 3-8, reprenant les développements de l'article cité, *Debatten*.

(3) W. D., p. 188.

(4) W. D., p. 185.

révolution mondiale ou de quelque autre miracle, qui nous donnera d'un coup le socialisme » (1).

Cette voie de réalisation est la synthèse de presque toutes les institutions que nous avons vu fonctionner dans l'après-guerre, auxquelles on donne après coup une signification qui s'accorde avec le but final, et dont on montre les réformes et les compléments nécessaires (en ajoutant naturellement et prudemment que d'autres institutions encore inconnues pourront prendre leur place légitime). Combien de syndicalistes avaient donc fait de la D. E. sans le savoir, et pouvaient s'écrier comme ce militant enthousiasmé au congrès : Nous sommes donc depuis longtemps dans la période de démocratisation de l'économie !

Cette démocratisation comprendra : la puissance de l'Etat sur les cartels et monopoles avec représentation directe des travailleurs dans leur direction ; corps de self-administration, entreprises publiques, coopératives de consommation ; entreprises syndicales ; éléments naissants dans l'agriculture (avant tout l'organisation planée de l'éducation agricole, les groupements coopératifs) pour la démocratisation proprement dite de l'économie ; le développement du conseil économique national et des divers conseils économiques (des postes, de l'électricité, des chemins de fer, etc...) pour la démocratisation des organes économiques de l'Etat ; l'achèvement du droit du travail (qu'il s'agisse du droit de protection, des assurances sociales, du droit de codécision créé par les contrats collectifs) et des conseils d'entreprise pour la démocratisation des relations du travail ; démocratisation de l'éducation enfin (et nous avons là un témoignage que les termes D. E. ou Démocratisation de l'économie sont assez mal choisis) (2).

(1) Naphtali, au congrès de Hambourg, p. 189-190. Voir aussi, Préface p. 8 : Naphtali opposant la D. E. à tous ceux qui croient le socialisme possible seulement par la chute brusque du capitalisme.

(2) Sur chaque institution, voir la partie analytique de notre ouvrage.

Toutes ces demandes sont maintenant unies, et lorsque les syndicats auront à prendre position sur l'une d'elles, cette position sera toujours « influencée par la conception fondamentale de la démocratisation de l'économie comme voie nécessaire de la néoformation de la vie sociale » (1).

Ces procédés de démocratisation présentent en effet en eux-mêmes des traits différentiels importants. Ou bien il y a participation directe des travailleurs aux organes de direction économique, ou bien il y a établissement de la suprématie de l'Etat : ou bien les syndicats comptent sur l'action propre du mouvement ouvrier, ou bien ils s'adressent à la législation et à l'administration. Distinction entre la « Selbsthilfe » et la « Staatshilfe », qu'on doit aux socialistes de la chaire (2) : distinction qui témoigne de la place importante attribuée à l'Etat par les syndicats dans la démocratisation que l'on proclame « liée étroitement à l'influence croissante de l'Etat démocratique sur l'économie » (3).

C'est l'Etat qui a à représenter l'intérêt général en limitant la liberté d'action des grandes organisations économiques (4), c'est lui qui a naturellement en charge les entreprises publiques dont on demande l'extension, c'est lui qui a à donner aux corps de self-administration les directives générales, car « l'idée de self-administration économique suppose que la direction de l'économie et non seulement la réglementation de ses conditions extérieures appartiennent au domaine de l'Etat » (5), et aussi à limiter la liberté de ces corps de self-administration. De là pour le mouvement syndical la nécessité d'obtenir des moyens d'action politiques, et Tarnow voyait juste, qui affirmait que le programme de la D. E. renforcerait

(1) W. D., p. 182.

(2) Naphtali, dans l'article *Gemeinwirtschaft*, attribue la paternité de la distinction entre l'économie collective forcée ou étatique et l'économie collective libre à Wagner.

(3) W. D., p. 132.

(4) W. D., p. 39.

(5) W. D., p. 41-42 ; voir aussi p. 58.

les liens entre les syndicats et le parti social-démocrate (1).

* * *

Nous avons résumé les origines, le but, l'idée et les moyens de la D. E. Que l'ouvrage collectif, que le congrès lui-même aient réussi à en donner une exposition nette, sinon définitive, nous ne le croyons pas. Ils ne parviennent ni l'un ni l'autre à établir une définition : ils ne suppriment pas non plus la confusion entre D. E. et démocratisation de l'économie : cette distinction est pourtant essentielle, et c'est faute de l'avoir aperçue que les innombrables articles et ouvrages parus après le congrès font trop souvent une critique inopérante.

De là aussi la variation des définitions (la critique dépendant de cette définition) : « La D. E. est un ordre juridique public embrassant l'économie totale, une direction de l'économie totale par l'Etat représentant les intérêts économiques du prolétariat, l'Etat futur dont la fonction essentielle est précisément la formation et la direction de l'économie » (2) ; elle est « socialisme-expropriation » (3), « la participation de plus en plus grande des travailleurs à la direction de l'entreprise » (4), « l'économie collective » (5) ou le « self-government in industry » (6).

Sans prétendre à une définition exacte, nous pensons

(1) Congrès de Hambourg, p. 211. Nous ajouterons : si nous faisons abstraction des faits qui agissaient en sens contraire.

(2) Albrecht, article cité des *Jahrbücher*, p. 25.

(3) Paul Osthold, *Sozialismus und Demokratie*, p. 49-54, dans *Das Problem*, op. cit.

(4) Adolf Weber, reprenant la définition de Gerhardt, *Kapital und Arbeit*, p. 517-518.

(5) Halm, *Das gewerkschaftliche Programm der W. D.*, dans *Das Problem*, p. 9-15, et dans ouvrage cité.

(6) Mises, op. cit., p. 410, considérant d'ailleurs la D. E. en général. De Man, *Le socialisme constructif*, p. 6, donne également une définition non spéciale à l'Allemagne, « le droit de participer à la détermination des conditions sociales et techniques du travail à tous les degrés de la production, à commencer par l'atelier et ses subdivisions », et Max Adler, *Démocratie politique et démocratie sociale*, 1930 : « Grâce à l'organisation économique des masses, briser la prédominance économique du capital et ainsi faire dis-

en donner une plus compréhensive et marquant les rapports de la D. E. et du socialisme, de la D. E., du socialisme et de la démocratisation de l'économie en disant que « par l'affirmation de la D. E. née théoriquement de l'insuffisance de la démocratie politique et de la critique de l'autocratie économique et pratiquement du conflit entre l'idéologie et la réalité caractéristique de la période de l'après-guerre, les syndicats libres affirment à la fois leur volonté de réaliser le socialisme et leur volonté d'agir déjà dans le capitalisme. Par le lent processus de « démocratisation de l'économie » (c'est-à-dire pratiquement le développement et la réforme des demandes déjà formulées ou réalisées isolément) et avec l'aide de l'Etat démocratique, ils arriveront à la D. E. et au socialisme inséparablement liés et caractérisés par la suppression de toute domination de classe, la recherche de l'intérêt public, le droit de codetermination des travailleurs dans la direction de l'économie et l'existence d'un organe central directeur de cette économie ».

De cette multiplicité des conceptions naît la multiplicité des positions en face de la question : la D. E. est-elle un système socialiste ou n'est-elle, malgré toutes les affirmations, qu'adaptation au capitalisme ? Question que nous reprendrons malgré notre hésitation à considérer socialisme et capitalisme comme des termes radicalement opposés.

Deux groupes d'affirmations se heurtent :

1^o *La D. E. n'est pas socialiste* :

A Hambourg déjà, quelques voix avaient dénoncé le

paraître l'inégalité antidémocratique des êtres humains. De même que l'injustice de l'existence d'une classe privilégiée juridiquement a été abolie grâce à la conquête de l'égalité politique des masses, jusqu'alors privées de droits, de même on écraserait l'oligarchie du gros capitalisme organisé en lui enlevant le monopole de la direction économique et en démocratisant celle-ci » (p. 174). Tout le chapitre *La démocratie économique*, p. 167-190, est à lire, mais Adler envisage la D. E. presque uniquement comme complément de la démocratie politique, à juste titre d'ailleurs d'après l'objet de son ouvrage.

caractère non socialiste de la D. E. : ainsi Krausz affirmant son caractère anti-marxiste et sa communauté de vues avec les syndicats bourgeois. Dans le débat soulevé autour du problème, le nombre des adversaires augmente (1). Les uns dénoncent l'expression même qui remplace « socialisation » et « économie collective » par un mot sans couleur pendant que la théorie nouvelle tend à mettre à côté de l'idéologie économique du parti l'idéologie propre des syndicats (2). Les autres reprochent même à la démocratisation de l'économie de n'avoir apporté aucun avantage aux ouvriers (3). Des radicaux de droite, les nationaux-socialistes de salon du « Tat » (4) y voient « la victoire de ceux qui ont foi en l'évolution, des réformistes qui se satisfont et se plaisent dans une interprétation manifestement libérale des symptômes » (5), « la liquidation des énergies révolutionnaires, l'incorporation du prolétariat à la société industrielle » (6).

Plus intéressante est l'attitude des non socialistes qui tirent à eux la D. E. Syndicats H. D. et syndicats chrétiens affirment à l'envi que la D. E. des syndicats libres ne fait que consacrer leurs propres demandes et que le but socialiste n'est posé que par peur des communistes. Nous retrouverons plus loin leur propre programme de D. E. (7).

Stolper — le chef libéral du groupe Stolper (8) — affirme

(1) Naphtali, dans son très important article *Debatten*, cit., résume les critiques adressées à la D. E. par ses adversaires radicaux.

(2) Otto Leicher, *Kampf*, décembre 1928.

(3) Dora Fabian, *Jung-sozialistischen Blätter*, octobre 1928.

(4) Rodenbourg, article cité, 1931, n° 9, p. 745-748.

(5) *Idem*, p. 747.

(6) *Idem*, p. 748 ; voir aussi les critiques de Roth dans *Front der Gewerkschaften*, p. 59.

(7) Ainsi Ernst Lemmer des syndicats H. D. dans *Wirtschaftliche Selbstverwaltung*, septembre 1928, p. 99-100 : la D. E. n'a rien de commun avec Marx, mais était contenue dans le programme de Hirsch pour qui l'ouvrier doit être non seulement citoyen de l'Etat, mais citoyen de l'économie. Rappelons que Leipart se vantait de l'unanimité des syndicats en faveur de la D. E. pour prouver que la D. E. peut se passer du socialisme.

(8) Article cité. V. aussi la *Frankfurter Zeitung* du 23 septembre 1929, *Industrie politik*, p. I, qui ne voit dans le but socialiste qu'un moyen de rassurer les électeurs sociaux démocrates.

que le programme de la D. E. n'affaiblit en rien les principes de l'économie capitaliste, et reprenant point par point les parties du programme, démontre qu'elles n'ont rien de socialiste. Ce serait donc les moyens qui seraient libéraux : le but seul différerait. Pour Gerhardt (1), au contraire, le but du libéralisme est en dernière analyse celui de la D. E., « libération de l'homme de la domination de forces privilégiées. Mais le libéralisme cherchait à atteindre ce but en rejetant ou en relâchant les liens de toutes sortes : la D. E. socialiste cherche à atteindre la liberté définitive par un renforcement des liens » (2), affirmations qui prouvent tout au moins que les plus libéraux ne sont pas en principe hostiles à la D. E., ce qui ne saurait surprendre que ceux qui croient à l'opposition radicale du libéralisme et du socialisme.

2^o *La D. E. est socialiste :*

Nous avons trouvé parmi les premiers les adversaires de droite et de gauche ; nous rencontrons ici les meilleurs partisans et les adversaires les plus acharnés des syndicats. Nous connaissons l'argumentation des premiers : elle est celle établie dans l'œuvre collective de 1928.

Les milieux patronaux s'émouvaient, et coup pour coup publiaient aussi un manuel (3) chargé de révéler les possibilités et les méfaits de la D. E. La D. E. est en effet l'accomplissement formel du socialisme ; l'expropriation des moyens de production suffira pour le réaliser matériellement : « D. E. complète = socialisme-expropriation », pense Osthold (4) ; « le problème de la D. E., affirme le Dr Herlé, est une de ces questions qui — bien au delà de leur point de départ, économique ou politique par exemple — atteignent les racines les plus profondes de toute l'existence de l'Etat, et dont la solution peut agir pour de longues époques sur le développement général, économique et culturel. Que les tendances de la D. E.

(1) *Op. cit.*, notamment *Liberalismus und W. D.*

(2) *Idem*, p. 20.

(3) *Das Problem*, *op. cit.*

(4) *Sozialismus und Demokratie*, p. 49-54.

passent dans la réalité et toute la structure sociologique de l'Allemagne éprouvera une transformation révolutionnaire, qui pourrait à bon droit être comparée avec la Révolution française de 1789 » (1).

Albrecht, un des représentants les plus importants de l'idéologie de « *Werksgemeinschaft* » (2), lui consacre des attaques non moins dures : elle renferme l'idée de lutte de classes, elle n'est que « le programme du socialisme passé à la période activiste, la démocratie en étant la condition politique » (3). Idée d'autant plus dangereuse qu'elle est camouflée, sournoise, et acceptée par des non socialistes.

Pohle-Halm y voient non pas une forme larvée de socialisme à la manière du guild-socialisme anglais, du socialisme d'Etat ou du socialisme copératif, mais la réalisation intégrale d'un vrai socialisme centralisé, d'ailleurs impossible (4).

Nous retrouverons plus loin la question (5). Notons seulement que les critiques nous paraissent avoir généralement omis de distinguer préalablement entre la démocratisation de l'économie — qui est la somme d'institutions du système capitaliste — et la démocratie économique qui pose un but dont les syndicats affirment le caractère socialiste.

D'ailleurs les partisans et les adversaires de l'idéologie « nouvelle » n'ont pas eu le temps de donner toute leur mesure. Malgré tous les efforts, la « démocratie économique » n'a pas conquis la popularité que ses promoteurs en attendaient. La crise survenant, ils doivent porter leur attention sur d'autres points et négliger le travail de perfectionnement doctrinal de la démocratie économique.

(1) *Idem*, p. 6.

(2) V. sur cette idéologie p. 30.

(3) *Vom Klassenkampf*, *op. cit.*, V. également ses articles indiqués.

(4) *Kapitalismus*, *op. cit.*, et dans *Das Problem*, p. 9-15.

(5) Conclusions, 2^o.

§ III. — *Nouvelles tendances* (1).

La réalisation de la démocratie économique supposait en effet une évolution lente : elle ne prévoyait pas la crise qui fait du chômage la préoccupation essentielle des syndicats et les contraint à dresser des programmes économiques à la fois plus immédiats et apparemment plus détachés des institutions du système de Weimar.

Nous assistons à la réapparition de la « Planwirtschaft » (2), après une période où les syndicats se bornent à des projets à la fois timides et incertains.

1^o Ils semblent en effet ne comprendre d'abord ni la gravité de la situation, ni la nécessité d'un renouvellement programmatique (3). Jusqu'en 1931, ils se bornent à reprendre sur le terrain économique leur politique d'augmentation des salaires et celle de diminution de la durée du travail.

Erreurs dans la direction du capital, mauvaise administration financière, traités de paix, politique agrarienne sont des causes de la crise, mais la cause essentielle réside dans la disproportion entre la production et le marché, c'est-à-dire dans l'élévation des profits (destinés à l'accumulation) plus forte que celle des salaires (destinés à la consommation) (4). La baisse des salaires demeure au centre des préoccupations syndicales ; elle empêche en 1930 la réalisation d'une entente patronale-ouvrière (5) ;

(1) Outre les nombreuses données des annuaires indiquées plus bas, Rodenbourg, *Tat*, 1931, n^o 9, p. 740-761 ; Rothe, *Front der Gewerkschaften*, op. cit., p. 63-77 ; congrès de Francfort (1931) et de Berlin (1932) ; article d'A. Braunthal, *Int. H. W. d. G.*, II, p. 1989-2014, *Weltwirtschaftskrise* ; *Arbeitsbeschaffung. Die Forderung der Gewerkschaften*, A. D. G. B., 1932 ; *Umbau der Wirtschaft*, A. D. G. B., 1932 ; critique du P^r Hermberg, *Planwirtschaft*, A. D. G. B., 1933.

(2) Maintenu d'ailleurs dans l'idéologie de la démocratie économique, mais non au premier rang, nous l'avons vu (cf. p. 219).

(3) Rodenbourg et Rothe notent ces hésitations avec vigueur, mais avec quelque exagération.

(4) *Jahrbuch*, 1930, p. 6-23.

(5) *Jahrbuch*, 1929, p. 229 et s. Cette entente fut réalisée grâce à l'intervention gouvernementale, fin 1930, mais se borna à une déclaration commune, imprécise et inefficace : *Jahrbuch*, 1930, p. 96 et s.

elle est le leit-motiv de leurs innombrables déclarations (1) qui dénoncent clairement ce qu'elles ne veulent pas, mais révèlent moins nettement ce qu'elles veulent.

La semaine de 40 heures apparaît bien leur seule idée force, développée surtout à partir de 1931, affirmée solennellement au congrès de Francfort (2) et dans la déclaration de tous les syndicats d'octobre 1931, avec la demande d'élévation du pouvoir d'achat des salaires (3).

Du côté syndical même se révélaient des inquiétudes : nous n'avons pas de programme, nous en sommes réduits à la tactique du moindre mal, s'écrie Woytinski (4), on nous combat avec des mots d'ordre anticapitalistes auxquels nous n'avons à opposer qu'un réformisme économique vieilli, car la « démocratie économique » n'est devenue ni claire, ni populaire, se lamente Pahl (5).

Aussi les syndicats libres devaient-ils, en 1932, tenter un effort de rénovation, avec leurs programmes de création de travail et surtout la Planwirtschaft.

2^o *La création de travail* avait été proposée dès octobre 1930 et dès le congrès de Francfort ; mais elle ne tenait pas le premier plan, et les syndicats pensaient seulement à une création de travail internationale, financée par des crédits internationaux. En 1932, ils lui consacrent un

(1) Réunion de l'A. D. G. B. et de l'Afa du 30 mai 1930 (*Gs-Z.*, n° 23, p. 353) ; résolution de la commission confédérale du 13 octobre 1930, des 14 et 15 décembre 1930, du 10 mars 1931.

(2) Cf. le chapitre sur la diminution de la durée du travail, 1^{re} partie, p. 95 et s.

(3) Déclaration du 1^{er} octobre, signée par l'A. D. G. B., l'Afa, le D. G. B., le G. d. A. (*Gs-Z.*, 10 octobre 1931, p. 641) en réponse à la déclaration patronale du 30 septembre, contenant, à côté de prétentions de détails, des considérations théoriques plus étendues que dans la réponse syndicale : notamment la phrase « la politique allemande doit reconnaître qu'il n'y a pas de compromis entre les méthodes économiques capitalistes et socialistes » a soulevé des discussions intéressantes entre les Pr^s Tönnies et Heberlé et le chef patronal Frowein (*Vossische Zeitung*, 8, 16 et 20 octobre).

(4) *Arbeit*, 1931, n° 6, p. 414.

(5) W. Pahl, *Die Krise des Sozialismus und die Sozialisierungsfrage*, *Arbeit*, 1931, n° 11, p. 841-852.

congrès extraordinaire, à Berlin (1), et se rallient à la thèse d'une création de travail dans le cadre national. Les travaux à entreprendre (2) s'appliqueraient à 1 million de travailleurs, et permettraient de donner l'élan initial nécessaire à la fin de la crise.

Les syndicats s'appuyent — en partie — sur les travaux du Conseil économique national ; mais on leur reprochait — le social-démocrate Hilferding en tête — de recourir nécessairement à l'inflation pour le financement de ces travaux. Malgré leurs protestations théoriques (3), ils étaient en fait convaincus de la nécessité — et de l'opportunité — d'une augmentation de la circulation monétaire jointe d'ailleurs au maintien de la valeur or (4).

Le cabinet Brüning était décidé à suivre cette voie, mais en liaison avec la colonisation intérieure et le « ser-

(1) Qui se tient — pour la première fois — dans la salle du Reichstag, le 13 avril. L'ouvrage cité *Die Forderung*, reprend les débats de Berlin, notamment l'exposé d'Eggert (p.28-44 du compte rendu du congrès de Berlin).

(2) Routes, travaux de protection contre les inondations, construction de petites habitations, colonisation, améliorations agricoles, chemin de fer, postes.

(3) Eggert, à Berlin : « Qu'on ne nous dise pas que la création de travail signifie l'inflation » (p. 43).

(4) Le *Tat*, 1932, n° 12, p. 1026-1028, pense que les conceptions syndicales sont plus proches du national-socialisme que du libéralisme.

Notons en effet que le théoricien du national-socialisme, Gottfried Feder, *Das Programm der N. S. D. A. P. und seine weltanschaulichen Grundgedanken*, 1932 et *Der deutsche Staat*, pense à une création de crédits par l'Etat, indépendante d'emprunts aux capitalistes. La Banque d'Empire créerait des billets, qui seraient couverts entièrement par les nouveaux travaux à entreprendre. Ces derniers terminés, les billets seraient détruits.

Le plan de création de travail contenu dans le programme immédiat de 1932 prévoit des travaux agricoles (qui exigeraient une mise de fonds de 10 milliards R. M. et donneraient un surplus de 2 milliards R. M.) et une colonisation intérieure (400.000 maisons par an pour lesquelles travailleraient un million d'ouvriers). Le financement sera fourni en partie par les méthodes de Feder, pour le reste par les économies réalisées sur les assurances sociales (le chômage diminuant) et par les constructeurs de maisons.

Nous ne voulons pas assimiler les programmes des syndicats et ceux du national-socialisme. Mais nous croyons que préoccupés les uns et les autres des mêmes problèmes concrets, ils orientaient leurs réformes dans des directions très voisines et peu agréables au parti social-démocrate.

vice de travail » : il est remarquable qu'à l'époque où celui-ci enthousiasmait les masses, les syndicats libres ne l'aient pas incorporé à leur système. Ils y ont été hostiles dès le début, lui ont refusé toute valeur économique, et n'ont créé des camps de travail que poussés par l'opinion publique (1).

3° *L'économie planée*. — Le programme syndical du 21 juin 1932 (2) reprend parmi ses demandes celles de la semaine de 40 heures et de l'augmentation du pouvoir d'achat, mais il a le mérite de déterminer de façon plus précise que celui de la démocratie économique le sort réservé aux diverses entreprises et propriétés, d'adopter envers la petite propriété agricole et industrielle une attitude nettement positive.

a) Pour l'industrie et le commerce, deviendront propriété collective, c'est-à-dire passeront dans la « main publique », les industries clés et avant tout les mines, l'industrie du fer, l'industrie chimique, les monopoles des matériaux de construction, l'énergie et les transports. Les cartels, les « Konzerne », les monopoles des autres industries seront soumis à la surveillance d'un office d'Etat.

b) Les banques et établissements de crédit seront étatisés ; en attendant cette étatisation, l'Etat utilisera ses participations financières (3) pour imposer son influence grâce à un office bancaire travaillant en liaison étroite avec la Reichsbank.

c) Dans l'agriculture, des monopoles étatiques du commerce régleront le marché et résoudreont les difficultés entre producteurs et consommateurs ; la grande propriété disparaîtra au profit de la colonisation intérieure ou de grandes coopératives.

(1) *Jahrbuch*, 1930, p. 32-33 ; 1931, p. 98-103, et W. Pahl, *Arbeit*, 1932, n° 12, p. 713-723, *Ergebnisse und Probleme des Freiwilligen Arbeitsdienstes*.

(2) *Gs-Z.*, numéro du 2 juillet et *Umbau*, *op. cit.*

(3) Le commentaire de l'*Umbau* note qu'en 1931 le gouvernement Brüning a acquis 90 % des actions de la « Dresdnerbank », 70 % de la « Commerz und Privatbank », 68 % de l'*Allgemeine Deutsche Creditanstalt*, 35 % de la « Deutsche Bank und Disconto-Gesellschaft ».

d) En rappelant enfin leur position antiautarchique, ils demandent la création d'un monopole du commerce extérieur.

Tels sont les détails. Tous les offices des cartels du commerce, de l'économie publique et des banques seront subordonnés à un office central (« Planstelle ») qui surveillera le développement ordonné de l'économie, complété par la démocratisation de l'économie, et les syndicats entendent par là en 1932 la représentation des travailleurs dans toutes les nouvelles institutions.

Les syndicats insistent sur deux caractéristiques de leur programme :

1^o La distinction entre la grande et la petite propriété : ils luttent contre la grande propriété « exploiteuse », menaçant les petits possédants comme les non possédants ; ils repoussent l'étatisation partout où subsiste le lien entre le travail et la propriété (petites entreprises, propriétés paysannes). Ils notent que l'étatisation des banques permettra une meilleure répartition au profit des petites et moyennes entreprises. Enfin, ils reconnaissent la valeur de la petite propriété paysanne, plus résistante que la grande, dont la nécessité est pourtant admise — mais sous une forme coopérative — dans certaines circonstances.

2^o La Planwirtschaft ne signifie pas l'intervention de l'office central dans tous les détails de l'entreprise ; elle sera accompagnée d'une vaste décentralisation, surtout dans l'agriculture.

La nouvelle idéologie n'élimine pas celle de la démocratie économique : elle garde certaines de ses idées, notamment la collaboration ouvrière, le rôle réservé aux coopératives. La D. E. accordait à la « main publique » et à la nécessité d'un organe collectif, toute son attention. Mais la Planwirtschaft en fait l'élément essentiel de son système et elle rejette expressément les corps de self-administration que la D. E. préférerait à la main publique. Enfin, elle s'est débarrassée de tout le processus théorique et de la méthodologie marxiste de la D. E. pour dresser un programme simple et concret. Programme, il faut le voir, dû sans aucun

doute à la volonté de rallier les classes moyennes allemandes, qui demandaient leurs idéaux anticapitalistes, non plus au socialisme traditionnel, mais au jeune national-socialisme (1).

Pas plus que l'idéologie de la démocratie économique, celle plus récente — et à forme plus programmatique — de la « Planwirtschaft » n'a pu retenir longtemps l'attention des syndicats. Mais l'une et l'autre peuvent être maintenant considérées comme deux tentatives désespérées pour donner au mouvement ouvrier allemand, ce qui paraissait à un moment donné lui faire le plus tragiquement défaut : une idéologie d'abord, puis le temps pressant, un plan d'action immédiat. Il reste que c'est aux syndicats qu'est revenue dans les deux cas cette tâche difficile.

Et cela nous fait déjà penser qu'ils avaient dans notre période un rôle beaucoup plus important que des fonctions sociales et économiques.

(1). Cf. de Man, *Le socialisme constructif*, Paris, 1933, ch. IV, *Le socialisme et le nationalisme fasciste*, p. 198-249, et Pirou, *op. cit.*, *nationalisme et capitalisme*, p. 107-119.

CHAPITRE II

LES SYNDICATS DANS LEURS FONCTIONS EXTRA ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

« Le temps où les syndicats se bornaient aux luttes de salaires, aux soutiens matériels, aux demandes sociales est définitivement révolu », affirmaient les syndicats ; à cette tâche élaborée dès l'avant guerre et développée seulement dans l'après guerre grâce à leur nouvelle position légale, s'en est ajoutée une plus neuve : conquérir l'économique, et à côté de ces deux efforts, les conditionnant et les influant, se sont renouvelées leurs fonctions et leurs prétentions dans la nation, l'Etat et la politique (1).

§ I. — Nation.

L'histoire de l'attitude nationale des syndicats pendant

(1) Cf : Charles Andler, *La décomposition politique du socialisme allemand*, 1914-1919, Paris, 1919 ; Gerhard Colm, *Beitrag zur Geschichte und Soziologie des Ruhraufstandes vom März-April 1920*, Essen, 1920 ; Lothar Erdmann, *Die Gewerkschaften im Ruhrkampf*, Berlin, 1924 ; Josef Stein, *Die Teilnahme der Gewerkschaften an der Gesetzgebung* (Thèse non imprimée), Bonn, 1927 ; Wilhelm Sturmfels, *Die Bedeutung des Gewerkschaften für die Staatsbildung*, Karlsruhe, 1928 ; *Wirtschaftsdemokratie*, p. 123-132 ; Ludwig Frey, *Die Stellung der christlichen Gewerkschaften Deutschlands zu den politischen Parteien* (Thèse), Berlin, 1931 ; *Gewerkschaften, Friedensvertrag, Reparationen*, brochure de l'A. D. G. B. 1932 ; Reinhold Muchow, *Nationalsozialismus und freie Gewerkschaften*, Munich, 1932 ; C. Rothe, *Front der Gewerkschaften*, 1932.

Article cité de Goetz Briefs, dans l'*H. W. d. St.*, p. 1120 et s. ; L. Erdmann, *Arbeit*, 1925, n° 11, p. 657 et s., *Gewerkschaften und Sozialismus*, et 1933, n° 3, p. 124 et s., *Nation, Gewerkschaften und Sozialismus* ; L. Heyde, *Inf. H. W. d. G.*, II, p. 2162-2168, *Zusammenhang des Gewerkschaftswesens mit Staat und Kultur*. Les références des annuaires et des articles moins importants sont données au cours du chapitre.

la guerre est connue (1) : la « politique du 4 août » suivie inflexiblement par la commission générale contraste avec les hésitations de la social-démocratie divisée, dont l'aile gauche combattait sinon pour le pacifisme, du moins pour la paix. Leur lutte acharnée contre cette aile gauche, les « indépendants » (2), leur participation aux associations patriotiques (3), leur propagande dans la presse syndicale et la direction de l'opinion (4), ou même dans le mouvement syndical international (5), leur opposition aux mouvements de grèves, sont des témoignages de cette attitude, mais l'acte essentiel est la loi sur le service auxiliaire de 1916, date capitale dans l'histoire du mouvement ouvrier allemand ; tous les hommes de 17 à 60 ans étaient soumis à un travail obligatoire à fins militaires réglementé par un office de guerre ; les syndicats y participaient et recevaient en contre-partie la création de comités d'entreprise, de comités de conciliation ; ils obtenaient plus tard, le 23 mai 1918, la suppression de l'article 153 du Code industriel. La loi de 1916 reconnaît en fait les syndicats : elle signifie

(1) Bourceret, *op. cit.*, p. 67-91 ; Seidel, *op. cit.* (éd. française), p. 94-102, minimise à l'excès l'œuvre nationale des syndicats ; l'ouvrage de Ch. Andler contient de très nombreuses citations et des affirmations péremptoires : « la politique des syndicats ouvriers a été d'emblée nationale et gouvernementale, parce qu'elle a toujours été une politique d'intérêts », et ce sont eux qui ont imposé aux chefs socialistes la « félonie » de leur politique du 4 août (p. 159), mais Andler reconnaît lui-même que son ouvrage est un ouvrage de lutte ; A. Winnig, *Die deutschen Gewerkschaften im Kriege*, 1917. Tous les ouvrages généraux contiennent un chapitre spécial, notamment Nestriepke, t. II, p. 1 et s.

(2) Legien protestait contre les « Parteizersplitterer », les diviseurs du parti ; la conférence des présidiums syndicaux demandait après que quelques social-démocrates eussent refusé le vote des crédits le 21 décembre 1915, l'expulsion des « briseurs de discipline ».

(3) Notamment le *Volksbund für Freiheit und Vaterland*.

(4) Nestriepke rappelle le temps où la presse injuriait l'Angleterre, et demandait que le drapeau allemand ne quitte jamais Anvers (p. 56) et où la commission générale, assistée des syndicats chrétiens et H. D. mettait dans une note adressée au chancelier la responsabilité de la continuation de la guerre sur les Alliés en 1918.

(5) Expliquant aux syndicats de marins des pays neutres que la guerre sous-marine est recommandable : elle avancera l'heure de la paix !

nettement la réconciliation de l'Etat et des syndicats.

Action qui sera poursuivie dans les premiers temps de la république : l'action contre les grèves « sauvages », l'entreprise des « communautés de travail » sont la continuation de l'œuvre nationale des syndicats, œuvre que le congrès de Nuremberg consacre malgré les oppositions les plus acharnées.

Ce n'est pas dire que les syndicats entendent renoncer à leur **idéologie internationale** : ils affirment leur idéal de paix, participent aux congrès internationaux pour la paix. On croit réentendre le cri de Marx en 1848 : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » lorsque le congrès de Leipzig considère comme nécessaire « que les travailleurs de tous les pays montrent leur résistance à la guerre et entreprennent, unanimes et décidés, la lutte contre les perturbateurs de la paix » (1) et fait siennes les décisions du congrès international syndical de Rome (avril 1922) prévoyant en cas de guerre une grève générale internationale. Sentimentalement ils demeurent fidèles à **la méfiance de l'armée de métier** : le congrès de Nuremberg ne permettra aux syndiqués d'adhérer à la Reichswehr qu'en invoquant le désir de sauver la république et la crainte du chômage (2). Méfiance pourtant qui cède aux nécessités de l'ordre national : pendant le coup d'Etat de Kapp, les ouvriers avaient formé, dans la Ruhr surtout, « l'armée rouge », composée de syndiqués, de non organisés, armée qui refuse de se dissoudre après la chute de Kapp. Les chefs des syndicats et des partis négocient (entretiens de Bielefeld du 23 mars) : les ouvriers refusent par haine de la Reichswehr de lui livrer leurs armes, de laisser l'armée pénétrer sur le territoire rhénan-westphalien et proclament : « Mieux vaut la domination de l'Entente que celle de la Reichswehr ; il faut lutter par tous les moyens, y compris le sabotage industriel ».

Les syndicats tentent un compromis qui échoue, et les ouvriers, révoltés contre leurs syndicats et leurs me-

(1) P. 360-361.

(2) Nuremberg, p. 87.

neurs les plus révolutionnaires, résistent jusqu'au bout à l'occupation de la Ruhr par la Reichswehr (1).

Analogue est l'attitude syndicale envers les problèmes nationaux de l'après-guerre : ils affirment leur attachement aux institutions dites de paix, à la lutte contre le militarisme, ils évitent en général le « patriotisme à la hourrah », mais ils ont en face des faits une position très différente de ce que le national-socialisme triomphant leur reprochera : trahison de la patrie, défaitisme ; leur position pratique s'accompagne même d'un essai de doctrine nationale.

Le traité de Versailles, les réparations, l'affaire de la Ruhr sont les trois grands piliers de toute idéologie nationale allemande. Quelle est l'attitude des syndicats (2) ?

Ce qu'ils aiment à rappeler avec le plus de force, c'est leur participation à la lutte « **pour la Ruhr** », et pour prouver à l'Allemagne tout entière l'action nationale des syndicats, l'A. d. G. B. fait éditer un ouvrage en rappelant les actes divers (3).

Leur première manifestation officielle du 11 décembre 1922 est à la fois une condamnation du traité de Versailles, l'exigence de sa révision et une protestation contre la thèse de la culpabilité allemande dans la guerre mondiale ; « ils protestent avec décision contre le mensonge intenable de la culpabilité de la seule Allemagne et attendent que les archives secrètes de tous les Etats ayant participé à la guerre soient publiées comme les actes de l'Office allemand des affaires étrangères ». Affirmation de fierté nationale suivie de l'affirmation de l'unité nationale. « Les ouvriers des syndicats libres de tout le territoire rhénan occupé sont unis avec tous les travailleurs manuels

(1) Sur cet épisode important de la révolution allemande, un des exemples les plus typiques des désaccords entre chefs et masses, Gerhard Colm, *op. cit.*

(2) Nous donnons les commentaires allemands de ces trois actes sans les approuver nullement ; nous n'avons pas à indiquer ici ce qu'il y a de faux dans leur argumentation. Mais tout lecteur informé fera lui-même les rectifications nécessaires.

(3) L. Erdmann, *Die Gewerkschaften im Ruhrkampf*, A. D. G. B., 1924.

et intellectuels du reste de l'Allemagne dans l'idée inébranlable, malgré les difficultés des temps, que les territoires rhénans occupés, de l'extrême-nord à l'extrême-sud, veulent être et demeurer une partie indivisible de tout le Reich allemand et de ses Etats » (1). Joignant les actes à la parole, ils font le 15 janvier 1923 une demi-heure d'interruption de travail symbolique, et mettant l'Internationale au service du sentiment national, demandent aux syndicats du monde entier de décider une grève générale internationale (d'où l'Allemagne seule serait exceptée), de boycotter intégralement les marchandises françaises, de refuser le transport du charbon retiré d'Allemagne pour le compte de la France, et de participer tous à la propagande allemande. On sait que l'Internationale syndicale renonça au boycottage et à la grève générale, mais soutint le mouvement allemand de l'appui moral des syndicats du monde entier.

En Allemagne, va-t-on revivre les jours de l'« union sacrée » de 1914 ? Les syndicats s'en tiennent toujours à leur position de principe antimilitaire et hésitent à adhérer sans détour à un front commun : ils acceptent pourtant une « communauté de travail » limitée avec les partis dits « réactionnaires et chauvins ». Ils soutiennent à fond l'action gouvernementale, la « résistance passive » : machinistes et chauffeurs abandonnent le travail ; les employés de chemins de fer se joignent à eux. Fin février, 18.000 ouvriers des transports et 3.000 des ports sont en grève, et grâce à leur action sur l'Internationale, ils obtiennent du syndicat hollandais des transports le refus de travailler pour les autorités françaises (2).

Les syndicats de toutes tendances seront d'ailleurs les premiers à demander la fin de la résistance passive (conver-

(1) Cité par Erdmann, *op. cit.*, p. 64.

(2) Chiffres donnés par les syndicats. On sait que le national-socialisme dénie tout caractère patriotique à la résistance passive (la dernière manifestation de cet esprit est le célèbre drame de l'écrivain national Hans Johst : *Schlageter*, Munich, 1933). Mais on ne saurait nier que cette résistance passive, sinon dans les effets, du moins dans l'intention, était nettement nationale.

sation du 21 mai avec le chancelier). Lassitude ? Conviction que cette méthode est capable de gêner, mais non d'empêcher les plans franco-belges ? L'essentiel est que les syndicats voient dans leur action une œuvre nationale, et que faisant le bilan, ils affirment qu'elle n'a pu donner la victoire économique, mais que grâce à elle « nous avons obtenu que Poincaré ne puisse réaliser ses plans de séparation de la Rhénanie et de la Ruhr (1), car ces plans supposent pour le moins une attitude indifférente de la population de l'ouest allemand. La résistance passive signifiait une prise de position de millions d'hommes en faveur de l'idée allemande, accompagnée de sacrifices inouïs en biens et en sang » (2), et l'ouvrage de l'A. D. G. B. conclut dans le même sens : la lutte pour la Ruhr a été la lutte pour l'idée nationale, le symbole de l'union syndicats-nation.

Affirmant leur caractère international (3), les syndicats libres adoptent une attitude qu'ils prétendent nationale et se font une fierté de leur contribution à l'idée nation : nous retrouvons la même caractéristique pour la question des **réparations** et nous les voyons également mettre l'Internationale au service de la cause allemande.

Ils reconnaissaient au début la valeur du principe des réparations, proposaient un plan de reconstruction par les ouvriers allemands des régions dévastées et réclamaient seulement la diminution des charges. « Les syndicats demandent une réduction des charges des réparations dans une mesure supportable, comme d'autre part ils se déclarent après comme avant disposés à collaborer à la reconstruction de l'Europe », affirmaient-ils en 1922 avec les autres syndicats (4). Fidèles à ce principe, ils seront

(1) Sur ces prétendus plans, nous en appelons encore au lecteur informé.

(2) Husemann à la 24^e assemblée générale des mineurs, p. 51, cité par Erdmann.

(3) Leipart ira jusqu'à dire que la lutte pour la Ruhr était une lutte pour la cause du mouvement ouvrier tout entier, cité par Erdmann, p. 131.

(4) Déclaration du 11 décembre cité par Erdmann, p. 63.

partisans de tous les accords de l'après-guerre ; les nationalistes n'y voient qu'une abdication devant la France, les syndicats songent avant tout aux adoucissements successifs de ces traités et ont conscience de faire œuvre nationale en utilisant la méthode de souplesse et de doigté qu'illustreront Stresemann et Brüning. Résumant leur attitude de l'après-guerre, ils affirment : « Ce n'est que pour éviter les suites incalculables de la politique de sanctions des premières années de l'après-guerre, et pour créer dans les limites du possible les conditions les plus favorables au maintien de l'économie allemande et à la liberté de mouvement politique du peuple allemand, qu'ils ont consenti à se charger de ce lourd fardeau. Mais ils n'ont jamais douté que le but de la politique allemande doit être la révision de l'accord des réparations et le rétablissement de la totale souveraineté du peuple allemand » (1). Les syndicats ont le même but que les autres couches de la population, ils ont seulement une autre conception des moyens : une conception progressive : « Le plan Young n'a que la signification d'une pierre kilométrique sur le long chemin épineux qui du traité de Versailles mène à la future annulation par l'accord de Londres et le plan Dawes », et ils se vantent de n'avoir pas adopté la politique de Stresemann, mais d'avoir converti le ministre à leurs vues (2). Attitude qui devient de plus en plus hostile au principe lui-même. Leipart fait voter en 1932 par l'internationale syndicale le principe de la suppression des réparations (3) et dans une controverse avec des chefs social-démocrates réclame dans le problème des réparations et des dettes de guerre interalliées : la fin des réparations d'abord ! (4)

(1) *Jahrbuch*, 1930, p. 112, décision du 13 octobre 1930.

(2) Cf. la déclaration de Leipart en novembre 1930, affirmant la nécessité de l'union intérieure du peuple allemand en face de l'étranger, *Jahrbuch*, 1931, p. 43-44, et la brochure de l'A. D. G. B. de 1932, *Gewerkschaften, Friedensvertrag, Reparationen*.

(3) *Jahrbuch*, 1931, p. 43-44.

(4) Approuvé par les radicaux nationalistes du *Tat* qui opposent l'attitude des syndicats à la social-démocratie, *Die Gewerkschaften*

Dans le chœur des adversaires du **traité de Versailles** les syndicats libres n'ont pas manqué non plus de faire entendre leurs voix ; avant d'autres, ils lui décernent le titre de « Diktat » et en font un « crime envers l'humanité » (1), comme d'autres ils y dénoncent la cause de la crise mondiale et proclament la conviction que « la paix fondée à Versailles n'est pas une vraie paix : ni pour l'Allemagne, ni pour l'Europe, ni pour le monde » (2).

Cette attitude devant le fait national témoigne des incertitudes tenant à la préoccupation de tenir compte des réalités allemandes et de ne pas abandonner l'idéologie internationale. Un groupe syndical, celui qu'on a baptisé du nom de groupe des « patriotes sociaux », le chef des syndicats en tête, Tarnow, Erdmann accentuaient le point de vue national et le soutenaient doctrinalement. Erdmann s'en faisait le théoricien.

Il tentait de séparer définitivement les syndicats de la dogmatique socialiste et critiquait le programme social-démocrate d'Heidelberg, qui n'avait pas assez fortement exprimé que par essence le socialisme est « supranational et national » (3) : il a le tort de n'affirmer que la solidarité internationale sans affirmer avec la même énergie la limitation de cette solidarité par les intérêts de la nation. « Peu de choses peuvent autant mettre en danger l'avenir du socialisme en Allemagne que la domination de la politique extérieure du parti par une idéologie doctrinaire internationale ». Ainsi Erdmann se met en opposition avec le parti social-démocrate et réclame l'abandon du primat — même verbal — de l'idéologie internationale. Même en reconnaissant la S. D. N., les E. U. d'Europe,

werden mobil, mars 1932, n° 12, p. 1025-1026, et rappellent un article de Furtwaengler dans l'*Arbeit* de janvier 1932 dans le même sens. Voir aussi un article de Leipart destiné à la propagande dans les milieux de l'Internationale, *Gs. Z.*, 1932, n° 3, p. 33-35.

(1) Editorial du *Korr.*, n° 1, janvier 1923.

(2) Leipart, *Gs. Z.*, 1932, n° 6, p. 81-83.

(3) Article manifeste de l'*Arbeit*, 1925, n° 11, p. 657 et s., *Gewerkschaften und Sozialismus*. Lorsque les néo-socialistes de France ont revendiqué pour le socialisme la nécessité d'une « conversion » à l'idée nationale, ils ont souvent — en 1933 — donné des arguments très voisins.

l'unité économique européenne comme des nécessités, on ne doit pas oublier que l'Allemagne ne se mettra en valeur dans ces communautés qu'en s'affirmant comme une force (Macht).

Il expliquait l'action des syndicats dans la lutte pour la Ruhr par la réalité de la nation, par la nécessité pour le mouvement ouvrier d' « être dans chaque pays *un* mouvement national avec la tendance de devenir simplement *le* mouvement national » (1), il expliquait la collaboration avec les forces patronales par la supériorité de la nation sur la classe, en protestant contre le « dogme qu'il ne peut y avoir dans aucune situation d'intérêts communs avec les entrepreneurs... car ces intérêts communs existent. Ils sont donnés dans la nature de l'économie, même si on s'oppose âprement à sa forme actuelle » (2). Cette communauté ne cessera que lorsque existera une organisation économique internationale indépendante, dotée d'une force exécutive.

Telle n'est pas la conception unanime des syndicats libres, mais il n'est pas indifférent que son théoricien l'expose en des ouvrages officiels de l'A. D. G. B., soit chargé de la direction de leur revue scientifique, et soit appuyé par le chef même du mouvement.

Dans les affirmations nationales des syndicats, lorsqu'après la révolution de 1933, mouvements, partis et chapelles proclament leur nationalisme, tout n'est pas faux, et on peut jusqu'à un certain point les considérer comme le développement logique des tendances syndicales poussées jusqu'à leurs extrêmes conséquences (3-4).

(1) *Op. cit.*, sur la Ruhr, notamment p. 91 et s. et encore : « Le mouvement ouvrier ne vit pas seulement dans l'air subtil de l'Internationale : son champ d'action, celui dans lequel il œuvre avant tout, est la nation. C'est pourquoi il n'abandonne pas son caractère international, mais estimant les faits en réaliste, limite seulement l'Internationale aux possibilités d'action qui existent pour elle » (p. 91).

(2) *Idem.*, p. 92.

(3) Nous ne pouvons analyser toute la littérature syndicale de l'époque. Erdmann, *Arbeit*, n° 3, p. 124-161, *Nation*, *Gewerkschaften und Sozialismus*, rappelle que la synthèse nation-socialisme n'est pas due au national-socialisme, mais à Engel, Bebel, Frank :

§ II. — *Etat.*

Cette attitude envers la nation s'opposait pratiquement à la lutte de classes : certains socialistes affirment que cette lutte de classes n'a jamais été dirigée contre la nation mais seulement contre l'Etat bourgeois (1). L'Etat ayant changé, la position des syndicats à son égard a évolué : ils sont devenus les plus fermes soutiens de l'Etat démocratique de Weimar. Leurs troupes ne comprennent pas toujours le sens de cette volte-face ; ils doivent sans cesse leur expliquer que l'Etat de Weimar n'est pas l'Etat de Potsdam.

C'est que l'Etat a changé d'attitude à leur égard : reconnu officiellement, investis d'un quasi-monopole de représentation des intérêts ouvriers, ils collaborent aux institutions non seulement sociales, mais économiques : conseil national économique, corps de self-administration, tribunaux du travail, organes des assurances sociales, conseils innombrables (des postes, des chemins de fer, du monopole de l'eau-de-vie, commission centrale de la Reichsbank) (2). L'article 165 de la Constitution en fait

nous sommes socialistes parce que nous sommes Allemands, notre but n'est pas « le » socialisme, mais l'Allemagne socialiste, affirme-t-il. Walther Pahl, *Gs. Z.*, 24 avril, p. 259-262, *Der Feiertag der Arbeit und die sozialistische Arbeiterschaft*, dévie à l'excès ce caractère national : « Du national-socialisme ne nous distinguait pas un autre ordre dans la hiérarchie des valeurs nation et socialisme, mais seulement un autre ordre de priorité : le national-socialisme n'apporte un changement radical que pour un petit nombre d'uto-pistes internationaux. »

Sans cesse revient le rappel de l'œuvre nationale syndicale : guerre, Ruhr, réparations, lutte contre le séparatisme.

(4) Notons que les différences qui existent entre l'attitude nationale des syndicats allemands et celle des autres syndicats européens peuvent s'expliquer — partiellement — par l'imprécision de la notion « nation » pour un Allemand. Un Français a de la nation une idée claire et peut la combattre ; un Allemand en a une idée obscure. Cf. l'art de Jacques Ancel, *Europe Centrale*, 14 janvier 1933.

(1) *Neue Blaetter fuer den Sozialismus*, 1933, n° 1, p. 809. Sur la transformation des rapports Etat-syndicat, cf. l'ouvrage — surtout théorique — de Sturmfels, *Gewerkschaften und Staat* et sa discussion par Zwing dans *Gs-Archiv*, 1928, n° 2, p. 91-94.

(2) *W. D.*, p. 216-221, et p. 127-131 : pousse la minutie jusqu'à noter leur participation à l'administration des musées et expositions.

des organes constitutionnels, « dans une certaine mesure, des organes de la chose publique..., les rouages d'une administration du travail, fonctionnant en vue de l'intérêt général » (1).

En retour, les syndicats « affirment » l'Etat démocratique républicain et donnent à l'Etat dans leur idéologie une place de plus en plus grande.

C'est la signification de l'évolution des syndicats en face du contrat collectif et de la conciliation étatique (2); c'est la signification des actes de défense du régime républicain; ils obligent Kapp à abandonner ses projets de restauration monarchique; ils s'affirment les ennemis de l'hitlérisme dès le premier coup d'Etat de Munich; ils font voter pour le maréchal Hindenburg et tolèrent le cabinet Brüning dans ce seul but. Ils font de la démocratie une idéologie inséparable du socialisme et la lient à leurs plans économiques, affirmant à la fois la nécessité de l'intervention de l'Etat et celle du maintien de la démocratie pour leur réalisation (3).

Cette attitude envers l'Etat est en rapports étroits avec leur attitude envers les partis politiques. Ils ont une place plus grande dans l'Etat, ils attribuent à cet Etat un rôle plus important. Mais il faut que cet Etat agisse conformément à leurs intérêts, que les syndicats puissent influencer le gouvernement et le parlement.

C'est ce qu'on a appelé « l'œuvre législative » des syndicats (4), directe ou indirecte.

Directe par l'action sur le gouvernement. Les premières

(1) Seidel, éd. française, p. 118. Seidel croit que cette « constitutionnalisation » « n'enlève rien à leur caractère essentiellement révolutionnaire ».

(2) Cf. le ch. II de la 1^{re} partie sur la conciliation où sont retracés les efforts de Nörpel, p. 62-63.

(3) Cf. le chap. I sur la démocratie économique: Jäckel dit à Breslau: « L'Etat démocratique doit être notre Etat » (p. 216), et Leipart, dans son discours de Dresde, montre la nécessité de cette intervention, ayant pour conséquence l'action politique des syndicats.

(4) V. en particulier la thèse (non imprimée) de Joseph Stein, *Die Teilnahme der Gewerkschaften an der Gesetzgebung*, Bonn, 1927.

années de la révolution de Weimar, ils dictent un ultimatum au gouvernement après la chute de Kapp ; ils sont appelés par le chancelier à propos de crises économiques (1) ou ministérielles (2). Mais ces entretiens de haute politique sont assez rares, surtout après 1925 : les entretiens avec les ministres — d'une valeur non pas seulement consultative dans les années de l'inflation — surtout avec le ministère du travail, sont beaucoup plus fréquents. Et à côté de l'appel des syndicats par les ministres, se place l'initiative syndicale, manifestée par l'adresse de vœux au gouvernement, accompagnés au début de menaces précises (3).

Cette action sur le gouvernement a été aidée par l'arrivée au pouvoir de syndicalistes : Wissel, Schmidt, Schlicke, Bauer, Stegerwald dans le Reich, Oswald en Bavière, Severing, Hirtsiefer, Siering, Stergerwald en Prusse, Leipart en Wurtemberg (4). Non sans heurts d'ailleurs, comme le prouve la politique de Brüning et de Stegerwald opposée aux demandes syndicales.

Elle a eu avant leur disparition son heure de gloire, encore. Schleicher était chancelier : c'était le dernier espoir d'éviter la réaction de von Papen et le socialisme national d'Hitler. Le général invitait le 28 novembre 1932, Théodor Leipart et Wilhelm Eggert à une conversation à la suite de laquelle, dans une lettre publique, Leipart lui demande de retirer l'ordonnance du 5 septembre 1932 et « dans la mesure du possible les mesures des ordonnances anti-sociales des précédents gouvernements » et d'introduire la semaine de

(1) En 1921-1922, pour éviter une grève de chemins de fer ; en 1922 pour discuter le programme syndical de salut de l'économie allemande ; en 1922, pour la question des réparations et du renchérissement de la vie ; en 1923 pour résoudre la crise financière.

(2) En particulier en 1925 à propos du nouveau cabinet Luther ; en 1928 pour le cabinet Curtius : la presse parle alors d'une pression syndicale, d'un second gouvernement irresponsable, celui des syndicats. On sait que cette méthode de consultation n'a été officiellement inaugurée en France qu'en 1933 par M. Paul-Boncour.

(3) En 1920-1921 ils menacent d'une grève des chemins de fer.

(4) Heyde, *Int. H. W. d. G.*, II, p. 2162-2168.

40 heures. Que s'est-il passé ? Les événements sont trop proches encore, et nous en sommes réduits aux demi-certitudes. Un journaliste français assurait avoir eu un entretien avec Leipart qui aurait parlé d'une trêve d'armes avec Schleicher et témoignait pour lui de la plus vive admiration (1) ; on parlait d'une rupture possible entre la social-démocratie et les syndicats libres (2). L'A. D. G. B. protestait contre toutes les affirmations, et il est difficile encore de savoir ce que Leipart avait promis à Schleicher. Mais l'ordonnance du 5 septembre était rapportée et les syndicats libres, tout en se défendant d'abandonner la social-démocratie, montraient la supériorité du régime Schleicher sur le régime Papen et demandaient : pouvons-nous, sous prétexte que son passé nous déplaît, refuser de collaborer avec Schleicher pour un plan de création de travail ? Le chancelier remplira une partie de nos demandes ; notre responsabilité est trop grande pour que nous refusions notre collaboration (3). Les syndicats chrétiens déclareraient plus ouvertement encore leur sympathie pour le chancelier, qui essayait de faire l'union de toutes les forces populaires organisées, syndicats compris, partis exclus (4). Union d'autant moins improbable que certains milieux nationaux sympathiques à Schleicher (le *Tat*, la *Tägliche Rundschau*) voulaient faire des syndicats, libres de toutes attaches politiques, le soutien fondamental d'un gouvernement national (5).

Cet effort a échoué. Il est en même temps que la dernière manifestation de l'influence des syndicats sur le gouvernement, celle de la transformation accomplie dans les rapports entre les syndicats et les partis politiques.

(1) Paul Gentz, *Excelsior*, *Les pourparlers entre von Schleicher et les syndicats ouvriers*.

(2) Le *Ring*, organe conservateur, n° 2, 13 janvier 1933, *Leipart gegen S. P. D.*

(3) Cf. *Gs. Z.*, 1932, n° 49, p. 769 ; n° 50, p. 785 ; n° 51, p. 811 ; n° 52, p. 817 ; n° 53, p. 833.

(4) Kaiser à Bonn, *Frankfurter Zeitung* du 16 janvier 1933, *Schleichers Kredit bei den Christlichen Gewerkschaften*.

(5) L'ouvrage de Rothe, *Front der Gewerkschaften*, est le plus caractéristique de cette tendance.

*
* *§ III. — *Politique.*

Pour agir *indirectement* sur la législation, les syndicats ont besoin des *partis politiques* ; ils comprennent cette nécessité de façon diverse, mais font tous de la politique ; le National-Socialisme leur reproche d'avoir trahi leur mission, d'être devenus de simples agents de propagande, les uns de la social-démocratie, les autres du Centre (1).

Les relations entre les syndicats et la social-démocratie n'ont pas toujours été cordiales (2) ; celle-ci y voit des rivaux surtout lorsque se crée la « commission générale », ceux-là refusent la tutelle quelque peu hautaine des chefs de parti. On cache ces discordes grâce à des discours à effet : « Le mouvement syndical allemand et la social-démocratie allemande sont un », dira en 1902 Bömelburg en des paroles célèbres. Mais c'est presque aussitôt la querelle de la grève générale, terminée par la déclaration de Mannheim : « Les syndicats sont absolument nécessaires à l'élévation de la situation de classe faite aux ouvriers dans la société bourgeoise : ils ne sont pas moins nécessaires que le parti social-démocrate qui a à mener la lutte pour l'élévation de la classe ouvrière et son égalité avec les autres classes de la société sur le terrain politique... Les deux organisations doivent s'entendre dans leurs luttes et collaborer réciproquement ». C'est la reconnaissance officielle de l'égalité du mouvement syndical avec le mouvement politique. Les deux instances centrales devaient s'entendre pour les actions communes, et chaque organisation promet de faire adhérer ses membres à l'autre.

La guerre change la situation : l'accord de Mannheim avait été fait pour le parti social-démocrate. Le parti

(1) Nous n'avons pas à défendre les syndicats contre le N. S. : nous pensons seulement que la réalité n'est pas aussi simple que le croit le N. S.

(2) Cf. Zwing, *Geschichte...*, *ösp. eit.*, p. 117 et s.

divisé, à qui l'appliquer ? La commission générale, réservant tout son appui aux majoritaires, les considère jusqu'à la fin de la guerre comme les seuls successeurs légitimes de l'ancien parti. La croissance des indépendants après la révolution les force à plus de prudence : le congrès de Nuremberg déclare « *la neutralité religieuse et politique des syndicats* », et dénonce l'accord de Mannheim, car : « il avait pour condition une représentation unique des intérêts politiques des ouvriers allemands : cette condition n'est plus donnée... Le congrès syndical se voit donc contraint d'exprimer la neutralité des syndicats en face des partis politiques » (1). En même temps, la commission générale s'efforçait de rapprocher les deux partis rivaux. La neutralité est conçue par rapport aux deux par : socialistes et non par rapport à tous les partis politiques : les syndicats protestent contre toute orientation trade-unioniste (2).

Aux demandes de création d'un parti syndical, on répond que « si nous devons délier les relations existantes avec le parti social-démocrate, parce qu'il y a plusieurs partis social-démocrates, nous ne voulons pas dire que nous voulons changer quelque chose à notre attitude fondamentale envers le socialisme et la lutte de classes » (3). Lorsque les deux partis sont réconciliés, les syndicats affirment qu'il ne peut s'agir pour eux que de ce nouveau parti, rejetant ainsi le parti communiste, et lorsqu'ils recommandent des candidats ne recommandent que des social-démocrates (4). Ils s'en expliquent : « Parce que nous étions convaincus et le sommes encore aujourd'hui,

(1) Nuremberg, p. 56.

(2) Nuremberg, p. 380 et 405.

(3) Nuremberg, p. 405. Berth, *Les derniers aspects du socialisme*, 1923, p. 10, rappelle que Marx condamnait l'exclusion de la politique : ce serait revenir au corporatisme.

(4) L'A. D. G. B. le fait expressément, l'Afa et l'A. D. B. ne désignent pas au début la social-démocratie ; mais lorsqu'ils ont recommandé une candidature, il s'est toujours agi d'un social-démocrate.

que de tous les partis politiques, le parti social-démocrate est le seul qui intervienne avec une volonté assurée en faveur des vrais intérêts du peuple travailleur » (1). Ce sera jusqu'à la fin la thèse officielle des syndicats : ils sont neutres, mais un seul parti représentant les intérêts ouvriers, ils ont fait voter pour lui. Les partis politiques et non les syndicats sont responsables de cette attitude forcée.

Sans avoir rédigé un second accord de Mannheim, les deux mouvements ont rédigé une simple convention, un peu après le congrès de Breslau : le président de chaque organisation peut participer aux séances de l'autre.

De fait, outre la propagande en faveur des seuls candidats social-démocrates, on ne trouve leurs représentants que dans le parti social-démocrate (2). Les statistiques sont plutôt de tendances, car elles n'indiquent comme représentants syndicaux que les chefs des grands comités : 19 en 1920, 15 en mai 1924, 20 en décembre 1924. Mais le nombre des syndiqués y est plus nombreux (3). En outre des représentants non députés des syndicats siègent dans des commissions mixtes au Reichstag, notamment à la commission sociale (4).

Ce n'est pas dire que les syndicats obtiennent de tous leurs membres des convictions social-démocrates. Dans les congrès, le nombre des représentants communistes est en baisse constante : 3 à Breslau et à Hambourg. Mais on sait le rôle plus important des communistes dans les élections aux conseils d'entreprises. On ne peut exactement savoir dans quelle proportion les syndiqués votent pour la social-démocratie. Mais un chef

(1) Leipart à Breslau, p. 111.

(2) Sauf pendant la période de division de la social-démocratie où on trouve des indépendants, cf. ouvrage de Stein, *op. cit.*

(3) 51 sur 165 à l'Assemblée nationale d'après le *Corr.* du 22 février 1919 ; 80 sur 100 en mai 1924 d'après le *Deutsche* du 8 mai 1924, et 83 d'après *Gs-Archiv*, n° 2, p. 113.

(4) D'après un entretien avec un chef syndical, que nous ne pouvons nommer.

syndical en estimait le nombre, entre 1930 et 1933, au tiers de l'effectif syndical total (1-2).

Quant aux **syndicats chrétiens** (3), ils n'ont pas de relations avec un parti unique, mais avec toute une gamme de partis. A gauche, ils jettent l'exclusive contre la social-démocratie et les communistes (4). A droite, les frontières sont plus imprécises et les discussions menacent de diviser les syndicats, qui affirment leur caractère suprapolitique et l'acceptation de tout parti qui se reconnaît des idées fondamentales : chrétienté, patrie, justice sociale (5). Les frontières ne se préciseront que devant la menace national-socialiste. « Le national-socialisme est quelque chose de contraire à la nature du mouvement ouvrier chrétien. Il se heurte à la conception de la loi chrétienne ; sa volonté de dictature contredit la conception intime de la liberté de l'Allemand. Derrière lui, le mouvement ouvrier chrétien aperçoit les forces de réaction... » (6). Ils avaient déjà rejeté pratiquement le parti national allemand en formant pour leurs membres protestants, en 1929, le « Christlich-sozialer Volksdienst ». Le nombre des syndicalistes députés du Centre est dominant, mais ne permet pas d'en conclure au caractère de pures « organisations du Centre » (7), et

(1) Il s'agit du même dirigeant.

(2) Une enquête de l'Internationale syndicale de 1927 obtenait des syndicats allemands une réponse satisfaite sur les relations parti-syndicat. Le système allemand tient le milieu entre le système français, où les liens avec les partis sont plus lâches (non réduits à un seul parti ; le chef syndical élu député abandonne sa charge syndicale), et le système belge où parti et syndicat se confondent presque.

(3) Cf. Stein, *op. cit.*, et Ludwig Frey, *Die Stellung der Christlichen Gewerkschaften Deutschlands zu den politischen Parteien*, Berlin, 1931.

(4) « Qui entre dans les syndicats chrétiens reconnaît qu'il rejette la conception social-démocrate... Le mouvement syndical chrétien ne connaît pas de neutralité envers la social-démocratie. C'est pourquoi il n'y a pas lieu d'affirmer spécialement que les membres des syndicats chrétiens ne déposeront aucun bulletin de vote social-démocrate ou communiste », déclaration de 1928, *Zbl.*, p. 73, cité par Frey, p. 34.

(5) Déclaration de 1925, Frey, p. 39.

(6) Présidium des 21-22 décembre 1932.

(7) Les statistiques-chiffres donnés par Frey, combinés et complétés — donnent pour la représentation des syndicats ouvriers au Reichstag :

le D. H. V. est orienté beaucoup plus à droite ; une très forte proportion de membres national-socialistes l'a empêché de prendre à l'égard du national-socialisme une opposition aussi violente que les syndicats ouvriers.

De cette situation particulière, les syndicats tirent avantage en faisant agir leurs membres sur les diverses fractions (1).

* *

Mais cette activité politique des syndicats ne révèle pas quels changements ont été apportés dans leurs relations avec le parti depuis la guerre. La question est surtout d'importance pour le mouvement ouvrier socialiste.

Avant guerre, le parti dominait le mouvement ouvrier : la lutte pour le socialisme était sa tâche propre. La charte de Mannheim affirme bien l'autonomie syndicale, mais aussi la nécessité de dominer le syndicat de l'esprit de la social-démocratie ; ce n'est pas au syndicat, en tant qu'organisation, mais à l'« ouvrier conscient du syndicat », qu'il est fait appel pour réaliser le socialisme (2). Le congrès de Nuremberg affirme au contraire que les syndicats sont le « point brûlant des tendances de classe du prolétariat », qu'ils doivent « aider à mener la lutte pour la victoire du socialisme ».

La social-démocratie est alors divisée, elle réussira à se retrouver dans l'union des indépendants et des majoritaires (plus formelle d'ailleurs que réelle), elle ne pourra rejoindre les communistes. Les syndicats, malgré l'assaut

	1919	20-24	24-25	25-28	1928	1929
Centre	24	13	15	14	14	14
Nationaux allemands	5	4	7	5	4	1
Populistes	1	2	1	2	1	1
Populaires bavarois	—	3	3	4	3	3
Démocrates	1	—	—	—	—	—
Service social	—	—	—	—	—	3
Chrétien populaire						

(1) Otte demande pourtant en 1928 (*Deutsche Arbeit*, 1928, n° 1, p. 11) l'adoption progressive de l'interdiction du cumul des charges syndicales et parlementaires.

(2) La nuance et l'évolution sont fortement exprimées par Schwarz, *Handbuch*, op. cit., p. 303-304.

des indépendants puis des communistes, sauvegardent l'unité. Leur force se manifeste plus que celle des partis : ils traitent avec le patronat sans s'occuper des partis ou de l'Etat, ils se posent en défenseurs de l'ordre économique et de l'ordre républicain ; la voie parlementaire était avant guerre la seule possibilité d'influence des syndicats : ils ont maintenant des possibilités d'influence directe et sont dans une certaine mesure organes d'Etat ; au milieu même du discrédit des partis, les syndicats gardent une part de prestige (1). Les syndicats le proclament fièrement : « Pour toutes les décisions importantes de politique générale, les fractions parlementaires, dans le Reich comme dans les Pays, doivent compter que de l'une ou l'autre décision il sera appelé par les syndicats » (2). De là un certain dédain des syndicats, révélé par les demandes de création d'un parti syndical (3) ou tout au moins d'augmentation de la représentation syndicale au parti.

Le parti consacre lui-même cette nouvelle force syndicale : après le meurtre de Rathenau (juin 1922), les deux partis socialistes et le parti communiste ne prennent une décision qu'après avoir rappelé d'urgence du congrès de Leipzig le présidium de l'A. D. G. B., et la campagne de protection de la république est faite en commun.

Non seulement dans l'action, mais dans l'œuvre de construction intellectuelle, les syndicats prennent leur place, plus affirmative encore : c'est la signification du programme de « démocratie économique ». Le parti donnait avant guerre son idéologie ou mouvement ouvrier. Divisé — et il le resta jusqu'en 1933 (4), — il ne pouvait pas avoir une attitude claire. Il ne tente pas de rénover

(1) Les attaques national-socialistes s'adressent moins aux syndicats qu'à leur alliance avec les socialistes.

(2) *Gewerkschaftszeitung*, 13 novembre 1926, p. 641, *Gewerkschaft und Politik*.

(3) Les syndicats chrétiens font la même demande à Essen, en 1921.

(4) Un autre dirigeant des syndicats libres nous l'affirmait mélancoliquement.

les programmes, de les adapter à l'Allemagne d'après guerre. Le programme d'Heidelberg (1925) essaie bien de combiner le programme d'Erfurt avec celui de Görlitz (1921) : apogée du réformisme démocratique, luttant avant tout contre les Räte soviétiques et les tentatives de restauration monarchique, cherchant à gagner les intellectuels et les fonctionnaires. Mais il était dominé par le marxisme et ne donnait pas de solution au problème actuel : comment mettre la démocratie au service du socialisme ? Le programme agraire de Kiel (1927) est déjà une victoire pour les syndicats, dont il reprend les demandes (1).

L'œuvre doctrinale est venue des syndicats avec la « démocratie économique ». Bien plus, les syndicats font un plan de restauration économique : « l'Umbau der Wirtschaft », la fraction social-démocrate consacre ce plan, en déposant, à la dernière séance du Reichstag républicain, le 30 août 1932, un projet de loi sur la « reconstruction de l'économie » (2) qui reprend les grandes lignes du programme syndical : unification des entreprises publiques, création d'un office de direction de l'économie générale (« Planstelle »), étatisation des grandes banques et des assurances et création d'un office des banques, étatisation des industries clés (mines, fer, métaux, ciment, chimie) et des entreprises subventionnées, office des cartels, tribunal des cartels, office national de l'électricité, expropriation des grandes propriétés (plus de 2.000 hectares). Les trois principes du programme syndical : représentation des travailleurs dans toutes les institutions nouvelles, direction planée et critique des grandes propriétés

(1) Sur les programmes de la social-démocratie : Siegfried Marck, *Sozialdemokratie*, 1931 ; Varga, *Les partis social-démocrates*, 1926 ; Ernst Drahn, dans *H. W. d. St.*, VII, p. 510-566 ; Hermann Müller, *Radikalismus und Revisionismus*, dans *Int. H. W. d. G.*, II, p. 1288 ; Max Adler, *Sozialismus*, *idem*, II, p. 1499 et s. ; *Die deutschen Parteiprogramme*, n° 3, 1931 ; *Jahrbuch der deutschen Sozialdemokratie*, 1931 (programme d'Heidelberg : 1925, p. 316 ; de Kiel, 1927, p. 322 ; de Magdebourg, 1929, p. 331).

(2) *Verhandlungen des Reichstages*, VI Wahlperiode, 1932, p. 454, projets numéros 8 à 28.

et des grandes entreprises se retrouvent ici. Les syndicats affirmaient seulement avec plus de netteté le bien fondé de la propriété liée au travail.

* * *

On comprend que les théoriciens aient été frappés de cette révolution : Zwing affirmant que les syndicats donnent leur idéologie au parti et sont le centre du mouvement syndical (1), Sturfels leur attribuant une signification plus grande qu'au parti (2).

Nous pensons également que le rôle des syndicats dans le mouvement ouvrier allemand d'après guerre dépasse celui du parti. Mais nous ne saurions en tirer la conclusion que les syndicats aient dominé la vie parlementaire du parti. Un chef syndical (3) affirme que les représentants du syndicat dans la fraction n'avaient pas d'influence dominante sur les questions de politique et d'économie générale, qu'ils agissaient comme les autres députés. A l'intérieur d'un mouvement plus vaste — le mouvement ouvrier — les syndicats l'emportent sur le parti ; il ne saurait s'agir d'une domination à l'intérieur même de l'organisation.

De fait, les différences n'ont pas cessé. Et il est de la nature des syndicats et du parti qu'elles se manifestent. Le parti considère le caractère abstrait du citoyen, la classe politique : le syndicat considère le travailleur concret (4) ; le chef de syndicat doit plus que le chef de parti posséder une technique, compter avec les réalités, se sentir responsable envers les masses (5) ; les différences n'apparaissent pas au public, d'autant plus qu'en cas de querelle,

(1) *Geschichte*, op. cit., p. 117 et s.

(2) *Op. cit.*, p. 73. Dans le même sens, Stein.

(3) Dont nous regrettons à cause de son obligeance de devoir taire le nom.

(4) Cf. l'article remarquable de Goetz Briefs, *H. W. d. St.*, p. IV, par. 5, p. 1120 et s.

(5) Sombart, *Der proletarische Sozialismus*, p. 282 et s. Sur la psychologie du chef syndical, R. Michels, *Zur Soziologie des Parteiwesens in der modernen Demokratie* (2^e éd.), 1925, p. 42 et s.

la décision est un compromis dont la préparation lente et difficile reste un secret pour les non initiés.

Nous avons déjà vu les critiques d'Erdmann à l'internationalisme du programme d'Heidelberg. Il lui reprochait en outre d'affirmer avec outrance le but final, comme un manque d'adaptation aux réalités, un anachronisme, une survivance de la vieille génération qui ne comprend pas « que les temps nouveaux ont soif de mots nouveaux qui, selon l'expression de Dostoïewski, puissent être aussi des actes » (1). Plus typique encore le différend sur la « création de travail ». En 1932, les syndicats voulaient lutter contre la crise par des gestes énergiques qui remettent en mouvement la machine économique. Ils commencèrent une campagne en faveur de la « création de travail », appuyée par un des meilleurs des jeunes économistes allemands, le Pr Colm, et consacrèrent tout un congrès, à Francfort, à ce problème. Mais comment créer du travail sans crédits ? Comment se procurer des crédits sans inflation ? Les chefs du parti, Hilferding en tête, n'avaient qu'une pensée : éviter l'inflation ; les chefs des syndicats pensaient au contraire qu'une inflation légère aurait des effets heureux. De là, des discussions sourdes et véhémentes et l'isolement des syndicats dans la question de création de travail (2).

Oppositions qui augmentent à mesure que se précise l'approche de la révolution nationale. L'alliance avec la social-démocratie inquiète de plus en plus les chefs syndicaux. Leur organe officiel affirme avec plus de force la neutralité syndicale et leur volonté de remplir leurs tâches avec tout gouvernement et avec toute forme de

(1) Article cité de 1925, p. 664.

(2) F. Fried (*Tat*, mars 1932, p. 1026-1028) remarque que la différence qui existe entre parti et syndicats consiste dans le refus d'« expériences » du premier et le désir de ces « expériences » par les seconds. Un autre chef syndical, qui m'entretenait de cette querelle concluait : « Le national-socialisme a montré que dans l'économie, il faut oser agir sans trop considérer l'orthodoxie de cette action. Si les syndicats avaient pu agir, Hitler ne serait peut-être pas chancelier ! »

Cf. art. dans l'*Arbeit*, 1932, n. 1, p. 11-31, critique d'Hilferding.

l'Etat (1) ; les syndicats participaient avec la social-démocratie au « Front de fer », moyen de lutte contre le « fascisme » ; mais, nous disait un de ses chefs, « alors que les ouvriers se sont donnés passionnément à cette lutte, les syndicats ne se sont jamais engagés à fond. Ils ont eu peur de se compromettre ». Enfin, les syndicats appuyaient beaucoup plus que le parti sur l'idée « nationale », la nécessité d'en finir avec les réparations ; leurs négociations avec Schleicher — quelle qu'en soit la portée exacte — se heurtaient au parti.

Les syndicats mènent bien la lutte contre la révolution hitlérienne, mais ils la situent davantage sur le plan de défense de leurs droits que sur celui de la politique. Si les liens parti-syndicats avaient été plus forts, les syndicats ne se seraient pas aussi vite détachés de la social-démocratie ; l'appel pour les élections de mars n'est pas expressément en faveur du parti, comme les précédents (2) ; ils se déclarent même prêts à collaborer avec le nouveau régime, à accepter la « dépolitisation », le syndicat unique.

Pour nous résumer :

1° *Les syndicats libres ont agi en faveur de l'unique parti social-démocrate et sont représentés par lui seul au Parlement.*

2° *Dans le mouvement socialiste allemand, parti et syndicats ne jouent plus le même rôle qu'avant guerre. Le syndicat est au moins l'égal du parti ; il est peut-être plus important, et c'est lui qui tente de rénover l'idéologie socialiste.*

3° *Mais on ne peut parler d'une politique commune, ou d'une idéologie commune, non plus que d'une subordination d'une organisation à l'autre (3).*

(1) Nörpel, *Gs. Z.*, 24 décembre 1932, p. 819, *Selbständige Gewerkschaften oder parteipolitische Ausschüsse*, demandant que les syndicats cessent la pure propagande politique.

(2) Cela n'a pas été assez remarqué : cf. pourtant le *Berliner Tageblatt* du 24 mars 1933, n° 139, *Unpolitische Gewerkschaften*.

(3) Nous avons surtout étudié les syndicats libres. Les rapports entre syndicats chrétiens et partis sont moins importants, puisqu'il ne s'agit pas d'un seul parti. Notons seulement que partis et syndicats sont fréquemment entrés en conflit : en 1928, le chancelier Marx reproche violemment à Stegerwald son intervention contre les fonctionnaires ; le chancelier Wirth accuse Imbusch de vouloir

* * *

Il est remarquable que les trois syndicats s'appuyaient sur les partis de conservation politique et se tenaient à l'écart du radicalisme de droite et de gauche. Divisés dans leurs préférences politiques, les syndicats étaient unis dans leur défense de la république de Weimar (Les syndicats H. D. soutiennent surtout le parti démocratique, puis le parti d'Etat), ils se manifestent comme un élément conservateur de protection de l'Etat (1).

Union qui trouve son apogée à l'époque du ministère von Papen en juin 1932. Les syndicats libres protestent contre son « réactionnarisme » (2) ; les syndicats chrétiens se plaignent de l'hypocrisie du gouvernement qui utilise les idées de concentration nationale et de culture chrétienne pour des buts anti-populaires : le 25 juin tous les syndicats, libres, chrétiens et libéraux, — le D. H. V. excepté (3) — prennent position contre les ordonnances du cabinet : position renouvelée le 23 juillet (4).

En face d'Hitler, tous les syndicats réunis à nouveau — sauf les employés chrétiens et les fonctionnaires socialistes — signent un appel commun déclarant que le nouveau gouvernement est composé essentiellement de partis et de groupes hostiles aux travailleurs, à la démocratie, au parlement et rappellent la prudence à leurs membres (5). Mais l'union n'alla pas plus loin, et le « Front des syndicats » se brisa lui-même par la tentative de chaque organisation pour s'adapter au régime nouveau.

la domination des syndicats sur le centre ; Lambach (du D. H. V.) est expulsé du parti national allemand, et les populaires bavarois critiquent la politique sociale syndicale. On sait que Brüning et Stegerwald firent une politique contraire aux vœux des syndicats.

(1) Le président des syndicats chrétiens l'exprime avec force dans son discours cité sur l'ordre corporatif, p. 56.

(2) Et déclarent lui préférer Guillaume II.

(3) Qui compte une forte proportion de membres « Casque d'Acier ».

(4) V. textes, *Gs. Z.*, n° 25, p. 385-386 et p. 389-390, n° 26, n° 30.

(5) Texte dans *Gs. Z.*, 1933, 4 février 1933, p. 65.

*
* *

Une période était terminée, pendant laquelle les syndicats avaient servi la nation et l'Etat. Ils devaient finir avec cet Etat même, dont ils étaient devenus un organe essentiel.

Malgré leurs prétentions à la neutralité politique, ils avaient les uns et les autres fait de la politique. On n'a pas assez noté que la Constitution de Weimar en est elle-même responsable. Elle a créé — ou permis de créer — des institutions et des cadres augmentant la puissance des syndicats, tout en laissant à l'Etat une part d'influence — parfois décisive. Mais elle oblige par là le syndicat à faire de la politique, s'il ne veut pas que ces institutions et ces cadres deviennent dans les mains d'un Etat hostile un moyen de lutte anti-syndicale. L'expérience Papen prouvera qu'il s'agit uniquement de « formes », en utilisant la conciliation étatique, clé de l'activité sociale, contre les intérêts syndicaux.

Le fascisme italien, le national-socialisme allemand essaient de trouver une solution. Il semble bien que le système de Weimar n'ait pas même aperçu le problème.

§ IV. — *Education et syndicats.*

Les efforts d'éducation des syndicats trouvent légitimement leur place à côté de leur position envers l'Etat et la nation ; car pour eux l'éducation est au service du peuple et de la nation (1).

Cette idée est vivante dès avant guerre. Legien voyait avant tout dans les syndicats une école d'éducation ouvrière, servant le peuple entier, non seulement en élevant son niveau culturel, mais en contribuant à la prospérité économique allemande due, affirmait-il, à la supériorité de l'intelligence des ouvriers allemands (2).

(1) Leipart et Erdmann, *Arbeiterbildung und Volksbildung*, A. D. G. B., 1928 ; Fr. Fricke, *10 Jahre Gewerkschaftliche Bildungsarbeit in Berlin*, A. D. G. B., 1932, et article de l'Int. H. W. d. G., I, p. 241-250, *Bildungsbestrebungen* ; article de L. Heyde, Int. H. W. d. G., II, 2162-2168 ; *Wirtschaftsdemokratie*, op. cit., p. 163-178.

(2) Leipart, *Arbeit*, 1926, n° 1, p. 1-8, *Gewerkschaften und Volk*.

Les syndicats la reprennent dans l'après guerre : ils donnent des forces qualifiées aux entreprises, ils contribuent à l'épanouissement de l'idée nationale, car ils donnent à la masse écartée de la tradition historique nationale et déliée de toute attache avec le sol, la possibilité de retrouver la patrie du peuple (*Heimat des Volkes*) en l'initiant à la vie culturelle, en la formant aux responsabilités syndicales et même publiques et économiques (1).

Il s'agit là de l'éducation réalisée par l'existence même du syndicat et complétée avant guerre par les écoles du parti social-démocrate. Elle continue dans l'après guerre, mais elle se perfectionne grâce à l'éducation proprement syndicale, donnée aux membres et fonctionnaires des syndicats en considération de leur activité dans le mouvement ou les offices publics, et rendue nécessaire par leur participation accrue dans ces institutions et les conseils d'entreprise. Les syndicats développent en outre leur œuvre d'éducation générale et d'éducation professionnelle et prennent position envers l'œuvre éducatrice de l'Etat.

1^o Le développement de l'éducation syndicale a été extrêmement lent (2). Le congrès de Nuremberg recommande de poursuivre l'ancienne pratique des cours pour fonctionnaires dans les villes de plus de 50.000 habitants ; il innove en demandant la création de maisons-écoles. Les initiatives pratiques vinrent à la fois de l'Etat et de l'union des métallurgistes dont les tendances à l'indépendance sont ensuite un obstacle ; dès 1925 (où l'on vote le principe d'une contribution annuelle de 5 pf. par membre), l'éducation syndicale est en progrès constant : de magnifiques écoles syndicales sont fondées, le congrès d'Ham-bourg oblige les unions à y apporter toute leur attention.

La création de l'école confédérale de Bernau est un des signes de la concentration réalisée dans l'après guerre :

(1) Leipart, article *Leistungen der Gewerkschaften für Volk und Staat*, *Gs-Z*, 1933, n^o 8, p. 114-16.

(2) Notons qu'avant guerre, des cours de 4 semaines ont réuni 1.417 auditeurs de 1906 à 1914 ; des cours pour les secrétaires du travail 115 de 1909 à 1914 (*Arbeiterbildung*, op. cit., p. 20).

seules les unions du bâtiment, de la métallurgie et des ouvriers de fabrique ont une école particulière. La concentration est accentuée par le fait de la rencontre des chefs provinciaux avec leurs chefs nationaux qui remplissent souvent les fonctions de professeurs.

On y fait des cours d'une semaine et plus réservés pratiquement aux fonctionnaires syndicaux (y compris les membres des conseils d'entreprise); en 1931, l'école confédérale a groupé 1.622 auditeurs, celle du bâtiment 599, celle des métallurgistes 570, celle des ouvriers de fabrique 365. Les cours du soir ont un public plus étendu : 642 ouverts à tous les membres ont groupé 38.497 auditeurs ; 1.668 réservés aux fonctionnaires en ont groupé 69.393 (1). L'étude du mouvement ouvrier international et allemand, la politique sociale, les assurances sociales, le droit du travail, et dans les instances les plus élevées, l'économie politique générale forment la base de l'éducation syndicale.

Elle se complète, et c'est un résultat de la position nouvelle des syndicats dans l'Etat, par la collaboration de ce dernier qui fonde des écoles de haute culture ouvrière : les fonctionnaires des syndicats ne sont-ils pas en même temps au service de l'Etat ? L'Académie du travail (2), fondée dès 1921, initie pendant 9 mois ses « étudiants » au droit civil, au droit public, au droit administratif, au droit du travail, à l'économie politique, à la logique et la philosophie ; moins importantes, les écoles économiques de Dusseldorf et de Berlin insistent davantage sur l'éducation pratique.

L'Académie du travail a instruit en dix ans, de 1921 à 1930, 640 auditeurs dont 532 appartenaient aux syndicats libres, 48 aux chrétiens et 12 aux libéraux (3).

2^o *Education générale* : Ce serait faire œuvre de dic-

(1) *Jahrbuch*, 1931, p. 191. Les statistiques sont d'ailleurs incomplètes : *Arbeit*, 1932, n^o 7, p. 443 et s.

(2) *Die Akademie der Arbeit in der Universität Frankfurt am Main* 1924-1931, notamment l'article du Pr Sinzheimer, p. 89-92.

(3) D'après les données de cet ouvrage, p. 66-67. Notons que l'envoi d'un étudiant coûte aux syndicats 3.000 à 3.500 R. M.

tionnaire que de vouloir seulement énumérer les œuvres syndicales d'action culturelle. Bibliothèques (1), visites de musées, propagande en faveur du théâtre, de la T. S. F., concerts, en sont quelques manifestations ; leur architecture elle-même (qu'on songe seulement à l'immense bâtiment blanc et géométrique de l'Inselstrasse, à Berlin, devenu le siège du Front du travail) tente de faire œuvre éducatrice par la clarté, la non affectation du style, le choix soigneux des décorations. Ils se sont étroitement associés à la social-démocratie dans des « cartels » (Kulturkartellen) ou confédérations (sozialistischer Kulturbund) (2).

3^o Position envers l'œuvre éducatrice de l'Etat (3) :

(1) Il y a 823 bibliothèques (615.000 ouvrages) en 1930, 856 (694.000 ouvrages) en 1931, qu'utilisent un dixième environ des syndiqués : *Jahrbuch*, 1931, p. 191.

(2) Ces efforts prennent place dans ce qu'il est convenu d'appeler l'« organisation des loisirs », loisirs que les syndicats ont cherché à étendre en demandant des vacances payées, notamment pour les apprentis (mais en ne parvenant pas dans leurs congrès à s'entendre). Il n'y a pas d'« organisation » unitaire : les efforts des syndicats, soit libres, soit chrétiens, ont surtout porté sur l'extension des mouvements de jeunesses syndicales (secrétariats de jeunesse, sections de jeunesse dans chaque union syndicale, cartels locaux de jeunesse). Les promenades et l'éducation professionnelle sont au premier plan et les syndicats chrétiens travaillent en union étroite avec les associations confessionnelles.

Les syndicats ont de plus en plus tendu à considérer leurs maisons syndicales (166 en 1931) comme des centres de culture, et de distraction (Cf. l'art. d'Odenthal, *Int. H. W. d. G.*, II, p. 669 et s., où il cite en exemple la maison de Leipzig, pourvue de 15.000 m² de terrain, agrémentée de parcs, d'un cinéma en plein air, pourvue de pâtisseries, cafés, restaurants, salles de fêtes).

Le national-socialisme a récemment créé une organisation qui rappelle celle du fascisme italien. Le 18 novembre 1933 le petit convent du Front du travail étudie le plan d'une organisation : « Nach der Arbeit », « après le travail », où sont pratiquées l'éducation morale, culturelle et physique. Après la réorganisation du Front du travail, qui se poursuit au moment où nous corrigeons ces épreuves, a été créée « La force par la joie » (die Kraft durch die Freude) à laquelle adhèrent non seulement le Front du travail, mais la Fédération des fonctionnaires, le congrès des villes, de multiples sociétés sportives, etc. Comme les chefs du Front du travail, ceux de « la Force par la joie » sont membres de l'état-major du N. S. B. O.

(3) Notons que dans l'Etat de Weimar la Constitution prescrit de prolonger la scolarité jusqu'à 18 ans. En fait, elle l'a été jusqu'à 14 ans. Le système scolaire allemand est — en bref et en éliminant l'enseignement secondaire — ainsi édifié : d'abord la « Grundschule », obligatoire pour tous les Allemands pendant

Se considérant comme responsables de l'éducation donnée aux jeunes Allemands, les syndicats interviennent sans cesse. Ils partent de l'idée que le but de l'éducation est l'unité culturelle de la nation, la communauté de culture unissant toutes les classes du peuple (1). La jeunesse appartient au peuple tout entier, représenté par l'Etat (2). De là, deux demandes : celle d'une école commune à tous les jeunes Allemands, celle plus accentuée de la laïcité dès l'école primaire (Volksschule) (3).

L'ouvrage de la démocratie économique reprend les accusations contre l'œuvre antisociale de la religion à l'école, qui a mérité à la fin du XIX^e siècle le nom d' « opium pour le peuple » (4), et considère la confessionnalité comme un des moyens pour les représentants de l'industrie de lutter contre le socialisme (5).

4^o *Education professionnelle* : Les syndicats libres voient avec méfiance tout idéal professionnel profond, susceptible, pensent-ils, de briser la solidarité ouvrière (6). Mais malgré leur hostilité ou leur indifférence de principe, ils ont développé pratiquement tout ce qui favorise la profession.

Les institutions sont peu nombreuses, à cause du perfectionnement de l'enseignement professionnel allemand.

4 ans, ensuite la « Volksschule » qui dure également 4 ans et embrasse 92 % de la population scolaire, donc l'ensemble des milieux travailleurs ; enfin les écoles de perfectionnement (Fortbildungsschule), les écoles professionnelles (Berufsschule) et techniques (Fachschule), pour les jeunes gens de 14 à 18 ans : en 1926-1927 (dernier recensement) ces trois écoles étaient fréquentées par 2.600.000 élèves (*Wirtschaftskunde*, 1933, p. 378-383).

(1) *Arbeiterbildung*, que la décision prise à Hambourg, p. 23-24, et le chapitre cité de W. D. (rédigé par Erdmann) résument d'une part, développent de l'autre.

(2) *Arbeiterbildung*, p. 7.

(3) Ils admettent pourtant que soient données des leçons de religion, mais non dans les écoles professionnelles.

(4) W. D., p. 167.

(5) *Idem*, p. 169.

(6) Tarnow, *Arbeit*, 1929, n^o 6, p. 374-384, prend position contre la conception exaltant la joie du travail professionnel ; elle appartient seulement au passé et le travail n'est pas le but de la vie, l'organisation sociale doit permettre la joie de vivre à côté du travail. L'opposition à la pensée « corporative », aux unions professionnelles sont d'autres manifestations de cet esprit.

Mais ils y contribuent (l'union des imprimeurs en tête, suivie de celles des boulangers, des travailleurs du bois, de l'habillement, du textile, des machinistes, des peintres) par des conférences, des cours, des ouvrages techniques, des revues dont on s'accorde pour reconnaître la perfection (1).

Aussi les syndicats libres consacrent-ils des sommes importantes à leur travail d'éducation générale, syndicale et professionnelle.

(1 = sommes déboursées en 1.000 R. M. ; 2 = part du total des dépenses en %) (2).

	1	2
1924.	3.793	5,4
1925.	5.968	4,7
1926.	7.116	5,2
1927.	8.834	6,8
1928.	11.865	6,2
1929.	13.254	6,5
1930.	13.957	5,7
1931.	11.224	5,2

Education générale, éducation syndicale, éducation professionnelle sont développées presque identiquement par les syndicats chrétiens (3) : journaux (ils sont les seuls à posséder un journal syndical quotidien, le *Deutsche*), cours du soir pour les syndiqués, cours de plusieurs semaines pour les chefs et les fonctionnaires dans des maisons-écoles à Königswinter. Le D. H. V. a une organisation particulièrement importante pour l'éducation professionnelle (section spéciale dans chaque district ; école commerciale d'Hambourg, Séminaire « corporatif » à Johannesstift).

Mais ils les complètent par un travail commun avec les associations ouvrières protestantes et catholiques, et les pénètrent davantage de leurs idéaux moraux : chrétien, national et professionnel.

(1) Rothe, *Front der Gewerkschaften*, p. 42-46, met au compte de l'action syndicale la supériorité technique de l'ouvrier allemand sur les autres ouvriers européens.

(2) *Jahrbuch de l'A. D. G. B.* (ne donne pas les pourcentages), 1931, p. 308-309.

(3) Böhme, *Die christlich-nationale Gewerkschaft*, 1930, p. 232 et s. ; Franz Röhr, *Int. H. W. d. G.*, I, p. 240-241, *Bildungsbestrebungen*.

CHAPITRE III

LES SYNDICATS CHRÉTIENS

Les syndicats libres ne sont donc pas restés limités à la défense des intérêts matériels, ni même à l'action économique. Nous avons vu — plus brièvement — partout où elle nous paraissait mériter l'attention, l'attitude des syndicats chrétiens. Mais il nous faut insister sur un de leurs traits distinctifs : beaucoup plus que les autres, ils mettent l'accent sur les idéaux culturels de leur action : chrétien, national et professionnel (1).

Nous devons d'ailleurs marquer plus nettement la distinction entre les ouvriers et les employés que pour les syndicats libres : ceux-ci ne sont pas réunis en une même confédération, mais idéologie, pratique, mode de recru-

(1) Outre les ouvrages généraux sur l'histoire syndicale : Th. Brauer, *Christentum und Sozialismus*, 1920 ; *24 Jahre Gewerkschaftsbewegung*, Berlin, 1924 (articles de la plupart des personnalités représentatives du mouvement ouvrier chrétien) ; Wilhelm Dockorn, *Die christlichsoziale Bewegung in Deutschland*, Halle, 1928 ; *L'Œuvre de l'Internationale ouvrière chrétienne*, 1925-1928, Utrecht, 1929 ; Theodor Böhme, *Die christlich-nationale Gewerkschaft. Ihr Werden, Wesen und Wollen*, Stuttgart, 1930 ; *Die soziale Frage und der Katholizismus*, éd. par la Görres Gesellschaft, Paderborn, 1931 (notamment article de Rudolf Gress, p. 361-374, *Die Entwicklung der christlichen Gewerkschaftsidee*) ; Wilhelm Wiedfeld, *Der deutsche Gewerkschaftsbund*, Leipzig, 1933 ; *Essener Richtlinien*, Berlin, 1933 ; article d'Hermann Lufft, *D. A.*, 1928, n° 8, p. 393-397, *Was trennt die christlichen Gewerkschaften von den freien* ; et dans *l'Arbeit*, Göring, *Die freien Gewerkschaften und die christliche Religion*, 1925, p. 759 et s. ; Walter Dicks, *Zur theoretischen Situation der christlichen Arbeitnehmer*, 1932, p. 687 et s. Pour ce qui concerne plus spécialement le D. H. V. : Max Habermann, *Die Erziehung zum deutschen Menschen*, 1924 ; Hans Bechly, *Volk, Staat und Wirtschaft*, 1924 ; Walter Lambach, *Was wir sind. Von Wesen und Art des D. H. V.*, 1926 ; Otto Thiel, *Die Sozialpolitik der deutschen Kaufmannsgehilfen*, 1926, ouvrages parus dans les *Schriftenreihen*, du D. H. V.

tement, relations politiques sont sensiblement les mêmes. Les employés chrétiens au contraire, dominés par le D. H. V., accusent avec plus de force leur autonomie (1) : le D. H. V. a, comme les syndicats ouvriers, été fondé par réaction contre les syndicats socialistes, mais le premier luttait contre leurs tendances internationales, le second contre leurs tendances anti-chrétiennes. De leurs origines et de leur recrutement — l'un essentiellement protestant, l'autre essentiellement catholique — ils ont gardé les caractéristiques : les employés affirment surtout l'idée nationale, les ouvriers l'idée chrétienne. Ils se rencontrent, surtout à la fin, dans leur idéologie professionnelle. Les statuts de fondation du D. G. B. du 22 novembre 1919 synthétisent ces deux tendances en donnant comme but aux syndicats : la disparition du matérialisme destructeur du peuple allemand, grâce à l'idée *chrétienne* et *allemande*.

1^o *Idée chrétienne* : Il n'y a pas de référence à des dogmes déterminés, mais seulement l'intention de construire la société selon les principes fondamentaux du christianisme, tels qu'ils peuvent être acceptés à la fois par catholiques et protestants.

Cette interconfessionnalité est consacrée par l'accord de 1920, manifestée à chaque congrès par la présence et les encouragements de l'épiscopat catholique et des chefs de l'Eglise protestante, par la collaboration étroite avec les associations ouvrières catholiques et protestantes, sur le terrain de l'éducation (2).

On doit néanmoins reconnaître que l'allure générale du mouvement ouvrier était nettement catholique. Un dirigeant des syndicats chrétiens nous a parlé de la « légende » du caractère catholique des syndicats, en nous citant deux noms de chefs protestants : Behrens et Imbusch.

(1) Les auteurs non Allemands qui parlent du mouvement syndical chrétien allemand l'oublie trop souvent : il n'a pas l'unité de celui de France ou de Belgique.

(2) C'est ainsi qu'en 1930, 80 syndiqués participent aux cours des associations catholiques de compagnons (Gesellenvereine), et que l'école protestante de Spandau compte 66 à 84 % de syndiqués parmi ses auditeurs. *Jahrbuch*, 1931, p. 91 et s. ; 1932, p. 61.

Mais la majorité des chefs était catholique ; c'était normal, car la plupart des syndiqués l'étaient également (1). Wiedfeld voit la cause de l'absentéisme relatif des protestants dans la ténuité des liens qui les attachent en Allemagne à leur Eglise et dans l'opposition du grand patronat (2). Mais la prédominance catholique nous semble avoir d'autres causes : le protestantisme n'a pas de doctrine sociale aussi ferme que le catholicisme, surtout depuis la publication de l'encyclique *Quadragesimo Anno*, accueillie en Allemagne dans tous les milieux avec l'attention la plus admirative ; l'appartenance des syndicats allemands à une confédération internationale chrétienne où le plus grand nombre des syndicats importants (France, Belgique, Hollande) sont uniquement catholiques, facilite le développement de l'influence catholique (3).

Cette interconfessionnalité n'est d'ailleurs pas neutralité : « Nous prenons consciemment le nom de mouvement chrétien. Cela ne signifie pas la neutralité religieuse. Mais nous sommes confessionnellement neutres » (4).

Au nom de ce christianisme ils repoussent à la fois le syndicalisme Hirsch-Dunker — dont la neutralité n'est que libéralisme — et celui des syndicats libres dont la neutralité n'est que matérialisme et antichristianisme. Dans son célèbre discours d'Essen, Brauer mettait en exergue les paroles de Bebel : « Chrétienté et socialisme s'opposent comme le feu et l'eau », et repoussait la possibilité de toute confusion avec eux en rejetant tous les « ismes » à la mode, comme socialisme chrétien (5).

(1) Dudey déclare aux Protestants (*Deutsche* du 4 juin 1925). Pourquoi reprochez-vous aux Catholiques d'être la majorité, il dépend seulement de vous, qui formez la majorité du peuple allemand, d'y entrer et de faire dominer vos vues.

(2) *Op. cit.*

(3) Notons la création de syndicats protestants : tendance dite de Wesel, mais sans succès à cause de l'opposition des chefs protestants des syndicats chrétiens et de l'union protestante des associations ouvrières d'Allemagne : Böhme, *op. cit.*, p. 327 et s.

(4) Otte, *Zbl.*, 8 juin 1925, p. 158.

(5) Brauer, *op. cit.*, p. 25-26. Le *D. A.* 1930, n° 11, p. 602 et s., donne des exemples témoignant de la persistance des idées anti-chrétiennes dans les syndicats libres.

Mais s'ils argumentent de leur christianisme pour combattre syndicats libres et libéraux, leurs adversaires argumentent de ce même christianisme pour les combattre et leur reprocher d'être devenus des organisations de lutte de classes. C'est la querelle avec les associations pour la paix économique. Les syndicats chrétiens rejettent la lutte de classes marxiste pour affirmer la collaboration chrétienne des classes (1). Mais leurs adversaires leur reprochent de trahir cet idéal par toute leur politique : collaboration avec les syndicats socialistes, acceptation de la grève, lutte contre les « communautés d'usines ». Nous connaissons la position des syndicats chrétiens en face de la grève. S'ils rejettent les « communautés d'usines », ce n'est pas par hostilité envers le patronat, mais par souci de sauvegarder les droits des ouvriers, pour qui la liberté signifierait pratiquement la soumission au patronat. « La plupart du temps, se cache derrière cette demande la volonté de domination unilatérale du patron dans l'entreprise » (2).

Le D. H. V., plus menacé, mène contre les « jaunes » une lutte plus vigoureuse encore : il dénonce dans leurs conceptions le produit de la pensée de littérateurs étrangers à la vie, voulu par des patrons rusés qui préfèrent les valets aux hommes libres, et exécuté par des utopistes ou des démagogues (3) et proteste contre ceux qui mettent le sentiment patriotique au service de leurs intérêts : car les « jaunes » prétendent être les uniques représentants de l'idée nationale dans le monde ouvrier.

(1) Imbusch, un des chefs les plus radicaux, au congrès de Dortmund : « Notre position chrétienne de principe nous contraint à la justice envers les patrons. Plus encore : Le commandement : tu aimeras ton prochain comme toi-même, garde ici toute sa valeur » (cité par Wiedfeld, p. 121).

(2) Otte, au congrès de Dortmund en 1926, p. 288.

(3) *Was wir sind*, notamment p. 6 et 8. Peut-il y avoir « communauté » si le patron se nomme Rothschild, Rathenau, Lévy ou Cohn, se demande-t-il ? Certains milieux ont attaqué avec violence le D. H. V. Cf. Schröder, *Das Ende der Gewerkschaften*, 1933 (l'ouvrage est paru dans la collection dirigée par Bang).

2° *L'idée nationale* : Elle est pourtant extrêmement chère au D. H. V., qui a conservé intact son nationalisme originel, que les syndicats ouvriers ont parfois qualifié de « patriotisme à la hurrah ». La lecture des discours des congrès, des ouvrages de propagande témoigne de l'importance primaire du nationalisme pour le D. H. V. : la plus haute humanité ne se réalisant que dans l'épanouissement de la nationalité (Volkstum), il veut un Etat raciste national (1) ; aussi n'accepte-t-il dans ses rangs aucun Juif, aussi s'étend-il à toute la race germanique, en Europe et en Amérique (2) ; aussi très facilement ses membres seront-ils conquis par le plus jeune des mouvements nationalistes, le national-socialisme, que le D. H. V. a précédé par son antisémitisme et sa synthèse d'idées nationales et sociales.

Les syndicats ouvriers ont une mystique moins nationaliste. Mais leur appel à la collaboration active au service de l'Etat et du peuple revient sans cesse, enthousiaste, comme leur protestation contre le traité de Versailles, le désarmement dit unilatéral, les réparations (3).

3° *L'idée professionnelle* : L'idée professionnelle est un pilier fondamental de leur système ; les statuts de la confédération syndicale allemande de 1919 leur fixent comme but : élever la conscience de l'Etat (Stand) et la joie au travail ; celui-ci leur apparaît comme un devoir

(1) Congrès de Brunswick, Bechly, p. 61-62.

(2) *Was wir sind*, p. 9 : « Nous sommes nationaux. Notre peuple est pour nous le bien le plus haut. C'est pourquoi il n'y eut pas et il n'y a pas de frontières d'Etats qui empêchent notre union. Elle s'étend aussi loin que résonne la langue allemande. » Max Habermann, *op. cit.*, rattache l'idéologie du D. H. V. à Fichte et à Wilhelm Stapel.

(3) A chaque congrès un discours est réservé à la culture nationale : à Dortmund, Stegerwald, sur les syndicats chrétiens et la vie du peuple allemand, p. 218 et s. ; à Francfort, Glesberts, sur les syndicats chrétiens et le peuple allemand, p. 83 et s. ; et Brauer, sur la mission culturelle du mouvement syndical allemand, p. 385 et s. ; à Dusseldorf, Kaiser, sur la volonté nationale des syndicats chrétiens, p. 147 et s. A Essen, p. 231, Stegerwald déclarait : « Etre Allemand, c'est être prêt à combattre de toutes ses forces pour la libération de l'Allemagne des chaînes d'esclavage du traité de Versailles, et à se sacrifier s'il le faut, Etre Allemand, c'est s'attacher inébranlablement à une Allemagne indépendante et libre. Etre Allemand, c'est lutter pour l'union avec la famille allemande autrichienne. »

moral, une bénédiction religieuse. C'est de l'idée professionnelle que part leur critique du capitalisme pour son mépris du travail considéré seulement comme une chose ; c'est sur une base professionnelle que repose leur organisation, sur elle également qu'ils fondent leurs plans d'organisation économique. Aussi nous semble-t-il légitime d'étudier ces derniers à cette place pour mieux marquer leur lien avec l'éthique syndicale (1).

L'idée « corporative » ou professionnelle a toujours été vivante en Allemagne et dans les milieux des syndicats chrétiens : le baron Karl von Vogelsang, attaché aux idées féodales, Heinrich Pesch, le fondateur du « Solidarisme » catholique, Franz Hitze, partisan d'un socialisme « corporatif » (Ständisch), sont les théoriciens — très différents d'ailleurs — de l'ordre « berufsständisch » ou corporatif, que Ketteler, Kolping et les associations ouvrières catholiques avaient inscrit dans leur programme pratique. Le fascisme italien, la prise de position très nette du pape Pie XI, l'influence de Spann (2) contribuent à remettre l'idée au premier plan des préoccupations syndicales, appuyées par le Pr Brauer, Mgr Pieper, le P. Gundlach.

(1) Outre les ouvrages généraux sur les syndicats chrétiens : G. Gundlach, *D. A.*, avril 1930, p. 169-173, *Gewerkschaften und ständische Ordnung* ; *Staatslexicon*, t. V, p. 67-71, *Ständestaat*, et p. 45-62, *Stand, Ständewesen* ; Th. Brauer, *Sozialpolitik und Sozialreform*, Iéna, 1931 ; *Int. H. W. d. G.*, I, p. 1544-1553, *Stand* ; article du *Deutsche* du 16 et du 26 juillet 1932, et *D. A.*, 1933, n° 3-4, p. 33-40, *Aufgaben der berufsständischen Ordnung* ; Bernhard Otte, *Wege der berufsständischen Ordnung in deutschen Landen*, Berlin, 1932, et *D. A.*, mai-juin 1933, p. 72-78, *Das Ende des Liberalismus und der ständische Aufbau* ; J. van der Velden, *Die berufsständische Ordnung. Idee und praktische Möglichkeiten*, Cologne, 1932 ; Benedikt Schmittmann, *Wirtschafts- und Sozialordnung*, Stuttgart, 1932 ; critique dans Hans Thalman, *Gs-Arch.*, mars 1931, *Christliche Gewerkschaften und Wirtschaftsdemokratie* ; Heinrich Mertens, *Arbeit*, 1932, n° 9, 10 et 11, *Der berufsständische Prinzip in den Christlichen Gewerkschaften* ; W. Weddingen, *Sozialpolitik*, op. cit., 1933, p. 79-86.

(2) O. Spann, *Fundament der Volkswirtschaftslehre*, Iéna 1929 ; *der wahre Staat*, Iéna 1931 ; parmi ses disciples : F. Westphalen, *die theoretischen Grundlagen der Sozialpolitik*, Iéna 1931 et W. Heinrich : *Grundlagen einer universalistischen Krisenlehre*, 1928.

La conception du « Berufstand » est assez obscure, d'autant plus qu'elle est liée à des souvenirs historiques ; la conception médiévale, la conception romantique, conservatrice, celle d'un remède aux excès du capitalisme et celle d'un ordre nouveau, se mêlent chez ses théoriciens ; elle est revendiquée à la fois par le national-socialisme, les « Werksgemeinschaften » et les syndicats chrétiens ; ceux-ci ont attendu longtemps pour la définir et en faire le but essentiel de leur action, par crainte, sans doute, d'être accusés de « réactionnarisme », de retour aux institutions du Moyen Age.

Pour Brauer, le Berufstand (1), la « corporation », se définit par son opposition à la classe (au sens commun socialiste), car elle représente la prééminence de la qualité sur la quantité, et par son opposition à la conception d'un patriarcalisme médiéval.

La pensée fondamentale est pour lui, comme pour Gundlach, de revenir à des conditions naturelles, en déchargeant l'Etat des attributions qu'il avait nécessairement dû remplir pour lutter contre les abus du régime de libre concurrence, en réunissant tous les membres d'une branche de production en une organisation unique, divisée en sous-groupes (patrons, ouvriers, employés) agissant séparément pour tout ce qui concerne leurs intérêts particuliers, mais en commun pour ce qui concerne l'intérêt général.

L'Etat conserve sa valeur : Etat fort et ordre corporatif vont de pair. Dans la société actuelle, l'Etat et la société sont devenus presque identiques, d'où un bouleversement inouï ; on n'y portera remède qu'en restaurant l'Etat dans ses véritables fonctions, fonctions de décision (trancher par exemple les difficultés qui s'élèveront entre deux branches de production).

Mais les intérêts de la profession, économiques ou sociaux, seront défendus par la « self-administration », accompagnée de la décentralisation de l'économie ; nous trouvons ici une tendance « classe moyenne » très mar-

(1) Nous n'avons pas d'autre expression pour traduire Berufsstand, mais nous en connaissons toute l'insuffisance.

quée : la grandeur des entreprises ne doit pas dépasser les limites de la responsabilité personnelle (sauf pour les branches qui nécessitent une grande concentration de capital), et cette décentralisation présente les meilleures conditions pour l'épanouissement de la technique (1). Du point de vue social, on arrivera, par la même décentralisation, à la déprolétarianisation des masses, qui accéderont à la propriété et acquerront une valeur sociale grâce au rendement de leur branche de production.

On y aboutira par une lente évolution (2) que Brauer pense préparer en remplaçant les contrats de tarifs par des « communautés de tarifs » où sera considéré non seulement ce qui divise patrons et ouvriers, mais ce qui les unit, et en laissant l'administration des assurances sociales à chaque branche de production.

Caractère naturel, remède aux abus du capitalisme, restauration de l'Etat dans ses véritables fonctions, self-administration des groupes professionnels, affirmation de la communauté des intérêts patronaux et ouvriers nous paraissent caractériser la pensée corporative de Brauer.

*
* * *

Le premier exposé syndical, préoccupé davantage de réalisations pratiques, en est la traduction fidèle. « Le point central de l'organisation corporative, résume B. Otte, est que tous ceux qui participent à la branche de production ou de profession qui nous concerne, ordonnent et règlent eux-mêmes les affaires de la profession dans le plus grand esprit de communauté. L'Etat doit s'effacer le plus possible et laisser aux participants le soin de régler leurs affaires » (3).

(1) Article cité du *Deutsche Arbeit*, p. 35-36.

(2) Les seuls plans précis d'ordre corporatif sont ceux du professeur Schmittmann ; mais quoique catholique, il ne peut être considéré comme un théoricien des syndicats chrétiens.

(3) *Op. cit.*, p. 7 : il s'agit de la reproduction d'un discours tenu en mai 1932 à Essen devant l'« Association populaire pour l'Allemagne catholique ».

Les travailleurs seront représentés par toutes les directions syndicales ; elles n'ont pas à disparaître, car elles seront indispensables à la transformation des assurances sociales, et dans l'ordre corporatif lui-même, les travailleurs auront besoin d'avocats (1).

Et Otte reprend l'idée de faire servir les communautés de tarifs à la réalisation de l'ordre nouveau : l'Etat créant les cadres légaux obligatoires pour la conciliation des conflits, des communautés de tarifs seront organisées dans chaque profession, subdivisées en districts et réunies en une instance supérieure, qui donnera les directives générales et résoudra peut-être les conflits interprofessionnels : un parlement corporatif serait ainsi rendu inutile.

C'est pourtant seulement après la révolution nationale que l'ordre corporatif devient dans leur système ce que la démocratie économique était dans celui des syndicats libres : les « directives d'Essen » de mars 1933 le mettent au centre de leurs préoccupations. Qu'elles aient été influées par le national-socialisme qui met à la mode l'ordre corporatif, sans doute ; mais qu'elles soient un plagiat des idées national-socialistes, nous ne pouvons l'admettre ; elles sont le développement du mouvement antérieur, trop cher à la pensée catholique pour se limiter à la copie de plans demeurés encore d'une obscurité inégalable (2).

Nous y retrouvons des idées familières ; adversaires de

(1) A rapprocher des affirmations des syndicats libres : même dans l'ordre socialiste, les syndicats seront indispensables à la défense des intérêts ouvriers.

(2) Le national-socialisme a d'ailleurs eu raison — politiquement parlant — de mettre fin aux interminables querelles, dangereuses pour l'unité des réalisations économiques du nouveau gouvernement. Nous n'ayons jamais aussi réellement senti le pathos et l'illogisme de la pensée germanique qu'en lisant dans les mois qui ont suivi la révolution nationale les journaux et revues professionnelles.

Lescure, dans un exposé fait à la Société d'Economie politique (*Journal des Economistes*, 15 novembre 1933, p. 839 et s. « Les doctrines économiques du National socialisme »), porte sur les idées du national-socialisme un jugement sévère. « Ses dissertations sur le régime corporatif sont jusqu'ici tout aussi creuses que les proclamations de son modèle : le fascisme ».

la lutte de classes, pour qui l'anéantissement du patronat est le but, ils se déclarent partisans de la communauté de tous les membres de la branche de production ; la self-administration sera la forme de la construction corporative, par des organes communs, mais non nécessairement paritaires : une instance suprême tranchera les difficultés, et si elle n'y parvient pas, l'Etat. A la self-administration appartiennent le soin de faire l'éducation professionnelle, de régler les affaires courantes, de réglementer les salaires et les conditions du travail, de surveiller l'ordre du travail dans l'entreprise, de remplacer l'Etat dans son rôle de politique sociale, la possibilité d'exercer une influence sur les prix et les impôts, et l'exercice de fonctions publiques : conciliation, grèves, décisions sur les cartels.

A cette date où le sort des syndicats chrétiens est pour le moins mis en question, ils protestent encore contre l'intervention exagérée de l'Etat au nom des deux idées-forces : ordre et liberté, et affirment la nécessité des organisations syndicales : ce sont les syndicats et les associations patronales qui doivent prendre l'initiative d'un ordre corporatif fondé sur la liberté, l'auto-responsabilité, la self-administration : c'est la seule solution conforme à l'esprit allemand, tourné vers les formes coopératives et solidaristes (1).

Programme contraire à toute intégration dans l'Etat « totalitaire » national-socialiste et contre toute contrainte extérieure. Des chefs de syndicats chrétiens essayaient bien de cacher ce qui différenciait leur conception de la conception national-socialiste. Mais Otto remarque en juin qu'il est faux d'affirmer que les syndicats chrétiens ont toujours voulu ce que veut le national-socialisme ; ils se rattachaient davantage à l'idée syndicale et au donné,

(1) Discours d'Otte, p. 31-32 : son discours de mars 1933 ne fait guère que reprendre l'essentiel de son discours précité d'Essen de 1932. Brauer est également partisan du maintien des syndicats dans l'ordre corporatif, mais Gundlach (article cité de *D. A.*, 1930, n° 4, p. 173) pense que les syndicats perdront pour le moins leurs fonctions actuelles.

demandaient plus à la bonne volonté : le national-socialisme y oppose l'idée de la contrainte (1-2).

Malgré ces différences, il reste que les syndicats chrétiens et le national-socialisme ont développé des idées voisines, symbolisées dans l'esprit des masses par les mêmes mots. Il y a là un élément qu'on ne peut négliger pour la compréhension de l'attitude des syndicats chrétiens envers le gouvernement national-socialiste.

(1) Et non sans raison, ajoute le président des syndicats chrétiens, car organisations et intérêts sont multiples, et les syndicats ne conviennent plus dans le nouvel Etat qui met le « commun » au lieu du « différent » au premier plan : *D. A.*, mai-juin 1933, p. 72-78, *Das Ende des Liberalismus und der ständische Aufbau*.

(2) La charte corporative chrétienne, l'Encyclique *Quadragesimo Anno*, p. 78, reproche au corporatisme italien : la substitution de l'Etat à l'initiative privée, le caractère exagérément bureaucratique et politique de la nouvelle organisation, la mise aux service de fins politiques particulières.

CONCLUSIONS

Le 13 avril 1922 les syndicats socialistes ouvriers tiennent symboliquement un congrès dans la salle plénière du Reichstag ; leur président interpelle le ministre du travail, Stegerwald, et lui reproche publiquement, en termes très vifs, d'avoir manqué à ses promesses. Le chancelier s'excuse de ne pouvoir assister à la réunion.

A la fin de la même année, ils dressent, en commun avec les syndicats chrétiens et libéraux, un plan de bataille contre le cabinet Papen et occupent le premier plan de la scène politique avec l'arrivée au pouvoir de Schleicher. On parle de tous côtés d'un « Front syndical » réaliste, discipliné et uni. L'échec du parlementarisme allemand va-t-il conduire à la prédominance des organisations ouvrières traditionnelles ?

Or le mouvement national-socialiste devient parti d'Etat le 30 janvier 1933, son chef Adolf Hitler, chancelier du Reich. Journaux, professeurs et socialistes croient encore qu'il est impossible que soit réservé aux syndicats allemands, puissants, riches en expérience, en traditions, le sort des syndicats italiens, faibles, mal organisés, composés d'inalphabètes grossiers (1). Or que voyons-nous ?

Nous assistons à une rupture complète de ce prétendu front syndical et à une tentative — à des degrés divers — de chaque organisation pour s'intégrer dans le nouveau régime (2).

(1) L'article de Franz Grosse, le 15 avril, n° 15, p. 225-227, *Deutschland-Italien. Die Gewerkschaften in der italienischen fachistischen und in deutschen nationalsozialistischen Revolution*, montre la différence entre les syndicats italiens, anarchistes, perturbateurs de la production et les syndicats allemands, forces créatrices d'ordre.

(2) Le Pr Jessen retrace brièvement ces événements dans la

Jusqu'aux élections de mars, les syndicats, peu troublés, continuent d'exister et même d'agir. Le D. H. V. ne s'associe pas aux demandes syndicales du 28 janvier 1933 tendant à prévenir l'arrivée au pouvoir d'Hitler (1) ; l'organisation libre des fonctionnaires ne répond pas à l'appel du 30 janvier. L'A. D. G. B. invite ses membres au calme et non à la résistance. Le mot d'ordre est : « Organisation et non démonstration » ; « les syndicats feront dépendre leur position, dans les cas isolés, des actes du gouvernement » (2). On trouve bien quelques paroles énergiques, Leipart proclamant : « La responsabilité de l'avenir me force à dire que cette lutte menaçante ne pourra être supportée par le peuple allemand sans les dommages les plus graves, si elle est introduite avec des mesures de violence. Cela deviendrait, étant donné la volonté de liberté et la décision des ouvriers allemands, une lutte à la vie et à la mort, dont les détenteurs actuels du pouvoir devraient à l'avance craindre les suites épouvantables » (3) ; les élections sont menées contre Hitler. Mais les syndicats songent surtout à demander aide et protection contre les tracasseries policières, à rappeler leurs services rendus au peuple allemand (4), à dégager leur responsabilité dans l'incendie du Reichstag (5).

Après les votes de mars, tous les syndicats paraissent convaincus qu'un régime est définitivement disparu, et que la seule possibilité qui leur reste de vivre est de s'incorporer dans le nouvel Etat.

Revue économique internationale, septembre 1933, p. 573 et s., *La nouvelle structure de la vie économique en Allemagne* ; nous tenons à remercier le Pr Jessen d'avoir bien voulu nous communiquer longtemps à l'avance le manuscrit allemand ; l'article est d'autant plus intéressant qu'il est écrit par un national-socialiste convaincu.

(1) *Gs-Z.*, 4 février 1933, p. 65.

(2) Session de la Commission confédérale du 31 janvier, *Gs-Z.*, du 4 février 1933, p. 67.

(3) Discours à l'École des Hautes Etudes politiques de Berlin du 4 février, *Gs-Z.*, 18 février 1933, p. 99.

(4) Lettre à Hindenbourg, *Gs-Z.* du 25 février 1933, p. 123, rappelant que les syndicats sont la plus grande association de combattants du front.

(5) *Gs-Z.*, 4 mars 1933, p. 129.

C'est très net surtout pour les employés, qui rompent leur union avec les syndicats ouvriers, les privant ainsi d'un précieux appui (1). Le président député de l'Afa, Aufhäuser, l'abandonne, et l'organisation est dissoute volontairement le 30 avril. Le président du D. H. V., Bechly, quitte la présidence et adhère au parti national-socialiste ; le D. H. V. sort du D. G. B., suivi par les autres unions du Gedag, qui adoptent un « paragraphe aryen » contre les Juifs. Le G. D. A. va plus loin encore et soumet au chancelier, le 11 avril, un plan d'unification du mouvement employé, ses chefs passent au national-socialisme et appellent des national-socialistes dans leur comité de direction. L'union des employés supérieurs prend un national-socialiste comme président.

Quant aux fonctionnaires, le D. B. B. se soumet à Hitler ; l'A. D. B. s'était dissous le 3 avril.

On assiste dans les syndicats ouvriers aux mêmes tendances, mais atténuées (l'Union chrétienne et l'Union libre des polisseurs s'unissent en une nouvelle union). Leur force est grande encore : plus unis que les employés, ils n'ont pas laissé, malgré toutes les menaces, de remporter un succès relatif aux élections interrompues dans les Betriebsräte : sur 9.235 membres élus fin avril, les syndicats libres en groupent 73,4 %, les chrétiens 7,6 %, les libéraux 0,6 % ; le N.S.B.O. 11,7 %, le R. G. O. 4,9 %, divers 1,8 % (2).

Mais ils se tiennent sur la défensive et cherchent de plus en plus à s'intégrer dans l'ordre nouveau. Leurs comptes rendus signalent sans cesse des maisons syndicales occupées, souvent malgré les ordres du gouvernement ; leurs candidats aux B. R., leurs chefs sont exclus des usines, leurs journaux interdits (3). Ils protestent seule-

(1) *Soz. Praxis*, 20 avril, n° 15, p. 493-497, *Umgestaltung in der Angestelltenbewegung*, et *Arbeitgeber*, *Die Deutsche Arbeitsfront*, n° 10, 15 mai 1933, p. 180-182.

(2) *Gs-Z.*, 29 avril 1933 n° 17.

(3) *Gs-Z.*, 25 mars, n° 12, p. 187-188 ; p. 189-190 ; n° 14, 8 avril, p. 220-224 ; *Deutsche Bergwerkszeitung* du 14 avril.

ment contre ces mesures et insistent sur le fait qu'ils ont réalisé une œuvre nationale, que leur collaboration avec le parti a été une conséquence de l'Etat des partis (1). « Notre position envers les plans du gouvernement ne sera pas déterminée par des considérations théoriques, mais uniquement par le bien de nos membres » (2). Ils montrent la nécessité de rompre tout lien avec les organisations interdites et leurs adhérents (3). On a vu la reprise de l'idéologie nationale (4) ; ils en arrivent même à ne pas rejeter l'idée d'un syndicat unique, résultat de l'unanimité des syndicats et moyen de « dépolitisation » (5). Ils insistent seulement sur la nécessité de ne pas créer « le syndicat obligatoire » (6).

Les syndicats chrétiens affirment plus fortement encore leur volonté de collaborer au service du peuple et de la patrie (7) et se prononcent également en faveur d'un syndicat unique.

* * *

Cependant des mesures transitoires sont prises par le nouveau gouvernement. La loi du 4 avril 1933 sur les « Betriebsvertretungen » (8) brise le monopole syndical, assimile le « N. S. B. O. » et la « Stahlhelmhilfe » aux

(1) Adresse de Leipart à Hitler le 21 mars 1933, *Gs-Z.*, 25 mars, n° 12, p. 177.

(2) *Gs-Z.*, n° 13, 1^{er} avril, p. 199.

(3) Union des travailleurs de la pierre, cité par *Gs-Z.*, n° 15, 15 avril, p. 238.

(4) Ch. II de la 2^e partie, p. 245.

(5) Article de tête de *Gs-Z.*, 1^{er} avril 1933, n° 13, p. 193-197, *Die Gewerkschaften*. Il y a alors dans les milieux officiels trois plans de réorganisation : supprimer les trois grands syndicats et adopter le système italien ; les « dépolitiser » en accordant l'égalité aux organisations du national-socialisme et du Stahlhelm et en contrôlant les syndicats ; rendre ce contrôle plus sévère et créer une communauté de travail : *Informations sociales*, n° du 8 mai 1933, p. 152 et s.

(6) A. Dunnebacke, *Arbeiterschaft und nationale Revolution*, *Gs-Z.*, n° 15 du 15 avril, p. 228-229.

(7) Commission du 17 mars, à Essen, cité par *Gs-Z.* du 25 mars, n° 12, p. 178.

(8) *Rglb.*, 1933, I, p. 161 ; *Gs-Z.*, n° 14, 8 avril. Les syndicats se déclarent satisfaits que les mesures nouvelles soient prises par le gouvernement ou les autorités, non par des individus sans mandat.

associations qui ont un droit de présentation pour les tribunaux du travail, c'est-à-dire pratiquement aux trois grands syndicats ; les élections aux conseils d'entreprise sont suspendues et les anciens conseillers peuvent être expulsés sans recours possible au tribunal du travail : s'ils sont, dit une formule extrêmement large « ennemis de l'Etat ou de l'économie ».

Les syndicats en sont réduits à se féliciter que ne soient pas déclarés ennemis de l'Etat tous ceux qui ont adhéré à la social-démocratie avant la révolution (1). Les syndicats libres abandonnent l'Internationale syndicale et demandent aux ouvriers de célébrer la fête du 1^{er} mai, promue par le gouvernement au rang de fête de toute la communauté nationale laborieuse, « en espérant que le 1^{er} mai, la nation unie trouvera le socialisme allemand, et que l'action socialiste en sera la suite » (2).

Par ordre de leurs chefs, les membres des syndicats entendent donc dénoncer en mille discours la trahison des marxistes et des social-démocrates, et font le salut hitlérien jusque-là abhorré, pendant que retentissent les chants où est promise la fin du « Front rouge et de la réaction » (3).

Le lendemain, l'A. D. G. B. est prise en main par le national-socialisme, la plupart de ses chefs emprisonnés, un comité d'action constitué. Les syndicats ouvriers chrétiens et libéraux, le G. D. A. et le D. H. V. déclarent entre le 2 et le 5 mai, se soumettre sans condition à ce comité d'action et à Adolf Hitler.

Les anciens syndicats ont pratiquement disparu (4) : la Gleichschaltung (5), l'« uniformisation » est réalisée,

(1) N° 17, p. 262-263.

(2) Walther Pahl, *Gs-Z.*, *Der Feiertag der Arbeit und die sozialistische Arbeiterschaft*, 29 avril 1933, p. 259-262.

(3) Nous avons nous-même assisté à de telles cérémonies où l'humour eût trouvé sa place, s'il ne s'était pas agi de la fin tragique d'un grand mouvement ouvrier.

(4) Dans *Le suicide de la république allemande*, G. Bernhard a des paroles dures pour les chefs syndicaux.

(5) D'Harcourt, *Revue des Deux-Mondes*, du 15 juin 1933, p. 776 : « La Gleichschaltung... qui veut dire uniformisation avec une couleur de mécanisme empruntée au vocabulaire électrotechnique. »

sans lutte et sans difficultés, la voie est libre pour la nouvelle organisation du travail et de l'économie.

* * *

Bien des raisons sont valables, qui expliquent cette « démission » des syndicats : leurs effectifs étaient considérablement diminués par la crise (3 millions de membres dans l'A.D.G.B.) (1), leur situation financière pour le moins difficile, leur élan affaibli par le chômage (46,2 % des membres des syndicats libres sont chômeurs complets et 23,7 % chômeurs partiels, le 1^{er} janvier 1933) (2). Les divergences entre le parti socialiste et les syndicats libres peuvent faire comprendre pourquoi ces derniers ont hésité à se compromettre pour lui (3). Mais n'y a-t-il pas en outre des raisons plus intérieures ?

Nous pensons qu'elles peuvent se grouper autour de deux idées, aboutissant de nos développements antérieurs : celle du front syndical et celle du caractère de la position idéologique prise notamment par les syndicats libres.

§ I. — *Le Front syndical.*

Ayant reçu simultanément de l'Etat de Weimar des possibilités et des droits nouveaux, les syndicats libres, chrétiens et libéraux semblent s'être accordés sur un trade-unionisme qui s'exprime même doctrinalement dans l'acceptation commune de la démocratie économique.

Chrétiens et libéraux ne lui consacrent ni programmes, ni congrès exclusifs, mais elle est le thème de leurs discours et de leurs brochures : nous voulons réaliser la démocratie

(1) Chiffres donnés par Jessen, art. cit. Nous n'avons pu obtenir les chiffres exacts donnés par l'A. D. G. B. à cette date.

(2) R. I. T., 1933, n° 5, p. 720-726, *Le niveau général du chômage et de l'emploi*.

(3) Cf. notre 2^e partie, ch. II, p. 254 et s. Un chef patronal le Dr von der Linde nous a également parlé du mécontentement des ouvriers qui voyaient leurs cotisations servir pour une part à entretenir des relations internationales, dont ils ne comprenaient plus l'utilité.

économique, affirmait Otte dès 1924 (1) ; et Lufft rappelle que le programme des syndicats libres est depuis longtemps celui des syndicats chrétiens ; avec autant de force les libéraux soutiennent que le programme de Hambourg ne fait que consacrer leur politique traditionnelle et cherchent à compléter l'Etat populaire (Volksstaat) en trouvant eux aussi des voies de développement (2).

Si nous comparons en effet le programme de Hambourg avec les demandes des autres syndicats, nous constatons que tous sont d'accord pour réclamer la participation des travailleurs à la direction de l'économie, la création des chambres économiques paritaires, la réforme des cartels et des monopoles, le maintien et le développement des corps de self-administration, des conseils d'entreprise, du conseil national économique, des coopératives, des entreprises syndicales, des contrats collectifs, des assurances sociales, de la politique sociale issue du droit de Weimar. Cette unanimité s'est particulièrement manifestée dans l'adresse de 1927, des syndicats libres, du D. G. B. et du Gewerkschaftsring exigeant, pour réprimer les abus des cartels et monopoles, la participation des travailleurs, un contrôle public permanent assuré par un office de contrôle paritaire nommé par le Conseil national économique, et pourvu non seulement de droits d'enquête, mais du pouvoir de modifier les décisions contraires à l'intérêt général (3). Nous l'avons vue en outre réalisée dans leur attitude en face de la grève, de l'œuvre de solidarité, de la diminution de la durée de travail, de l'éducation syndicale et professionnelle. Un

(1) 25 Jahre, *op. cit.*, p. 76 ; cf. également Jahn, *Int. H. W. d. G.*, I, p. 574 et s., *Gemeinwirtschaft* ; Herzig, *op. cit.*, p. 33 et s. ; H. Funke, *Kapitalismus und Arbeitnehmerschaft*, München-Gladbach ; P. Schlack, *Mitbesitz und Mitbestimmung in der Wirtschaft*, Cologne, 1928 ; article d'H. Lufft, *Soziale Revue*, 1929, n° 2, p. 74-79, *Wirtschaftsdemokratie*.

(2) *Wirtschaftliche Selbstverwaltung*, 1928, n° 9, p. 97-99 ; Rössiger, *Der werdende Wirtschaftsbürger*, éd. par le G. D. A., 1928 ; Herzig, *op. cit.*, p. 47 et s., *Organisations-Handbuch*, 1927.

(3) Adresse au Reichstag et au Conseil national économique, du 10 février 1927, *Gs-Z.*, n° 8, p. 102-103.

syndicat ne peut aborder une branche nouvelle d'activité sans que les autres l'imitent (banques, guildes du bâtiment, assurances, maisons d'éducation syndicale). Sur le terrain politique (D. H. V. à part), ils sont les défenseurs des partis républicains, et les syndicats libres ont peu à peu adopté une attitude nationale très proche de celle des autres tendances.

Nous voyons seulement les syndicats chrétiens demander le salaire familial et la participation aux bénéfices, insister davantage avec les libéraux sur la nécessité d'assouplir les mesures sociales, et — les libéraux surtout — faire preuve de plus de scepticisme envers l'extension des entreprises publiques ; mais les syndicats chrétiens deviennent de plus en plus favorables à ces dernières, cependant que les socialistes affirment avec plus de netteté leur reconnaissance de la propriété privée terrienne et moyenne (1).

N'y a-t-il donc pas une politique syndicale commune, née du rapprochement de chaque tendance (bien que toutes essaient de prouver que ce sont les autres qui se sont ralliées à leurs vues), et surtout de l'abandon par les syndicats libres de dogmes du passé ? Certains parlent d'une idéologie syndicale commune (2) ou encore proclament l'avènement d'un Front syndical, destiné à remplacer les vieux partis politiques (3).

Mais cette unité ne s'est effectuée que sur le terrain des réalisations immédiates : le mouvement syndical allemand tire son originalité de la persistance d'idéologies diverses, et de la présence d'une métaphysique propre à chaque « tendance » qui rompt le front syndical.

Même lorsqu'ils paraissent affirmer la même idéologie, celle de la démocratie économique, les syndicats chrétiens et libéraux n'affirment que leur volonté de collaborer pratiquement dans des institutions que les syndicats

(1) 2^e partie, ch. I, par. IV.

(2) L. Erdmann, *Arbeit*, 1926, *Zum Problem der Arbeitsgemeinschaft*, p. 315 et s. ; Leipart, *Auf dem Wege*, *op. cit.*

(3) Rothe, *op. cit.*, et d'une façon plus générale, le *Cercle du Tat* ; cf. notre 2^e partie, ch. II, p. 248 et s.

libres synthétisent — ou additionnent — sous le nom de « démocratisation de l'économie », voie de réalisation du socialisme. Après avoir déclaré vouloir la démocratie économique, Otte repousse les conceptions socialistes (1) et Lufft, rejetant l'égalité : démocratie économique = voie de réalisation du socialisme, affirme qu'elle lui est radicalement opposée (2). Ce qu'ils entendent par démocratie économique, c'est avant tout le droit pour les travailleurs d'exprimer leur volonté dans les affaires économiques, la « suppression de l'autocratie économique au profit d'une large participation des travailleurs à l'économie », et ils sont particulièrement favorables aux moyens de déprolétarianisation (banques, coopératives, entreprises syndicales). La conception des syndicats libéraux est très proche — et très vague : ils repoussent la possibilité d'arriver au socialisme (3), veulent, grâce à la démocratie économique, réaliser « la libération de toutes les forces individuelles » (4), le « droit de codécision des travailleurs » (5).

Sous une terminologie identique se dissimulent des volontés diverses (6).

Plus généralement en effet, à la différence des syndicats libres qui déclarent vouloir rompre avec le capitalisme, — comme but final, — les chrétiens le rejettent moins que l'esprit capitaliste. On sait quelle est la position catho-

(1) Otte, *op. cit.* : « Notre voie est celle du milieu : les patrons et travailleurs intéressés doivent régler eux-mêmes dans une large mesure leurs affaires, grâce à une self-administration paritaire sous le contrôle de l'Etat. »

(2) Article cité de la *Soziale Revue*, p. 75.

(3) Article de Lemmer, *Wirtschaftliche Selbstverwaltung*, 1928, n° 9, p. 100.

(4) Rössiger, *op. cit.*, p. 7.

(5) *Organisations-Handbuch*, p. 17.

(6) D'où les protestations de tous les milieux contre cette ambiguïté : Albrecht, article cité des *Jahrbücher*, p. 230-231, pense que l'équivoque ne profite qu'au socialisme ; Thalmann, *Gs-Arch.*, 1931, n° 3, *Christliche Gewerkschaften und Wirtschaftsdemokratie*, qu'elle est utilisée par les chrétiens qui affirment que les socialistes ont rejoint le « réalisme » chrétien ; le P^r Schilling, *Das Problem*, *op. cit.*, p. 32-37, demande qu'on fasse la distinction entre la démocratie économique des syndicats libres, condamnée par le christianisme, et celle des chrétiens, acceptable.

lique : les institutions capitalistes sont moralement indifférentes et valent par l'esprit qui les anime (1) ; elle est la leur. La moralisation de l'économie demeure au premier plan, et les syndicats libres leur reprochent leur « réalisme », c'est-à-dire l'acceptation de toute institution donnée qu'il importe seulement de pénétrer d'esprit chrétien (2). Les syndicats libres ont collaboré avec le patronat, mais avec des réticences nées du maintien formel de l'idéologie de lutte de classes ; les syndicats chrétiens mettent en avant l'idée de communion. De la conception chrétienne elle-même, les syndicats libres se sont rapprochés en tentant de justifier la lutte de classes par des mobiles éthiques, en demandant le respect des idées chrétiennes et en subissant l'influence du « socialisme religieux » (3). Mais cette influence a été limitée, et à l'indifférence religieuse des syndicats libres, les chrétiens ont fait sans cesse une opposition radicale (4), approuvée et confirmée solennellement par l'encyclique *Quadragesimo Anno* : « Socialisme religieux, socialisme chrétien sont des contradictions ; personne ne peut être en même temps bon catholique et vrai socialiste » (5).

Les syndicats libéraux diffèrent des chrétiens par leur

(1) Encyclique *Quadragesimo Anno*, éd. Spes, p. 80-81 : « Ce n'est pas sa constitution qui est mauvaise, mais il y a violation de l'ordre quand le capital n'engage les ouvriers ou la classe des prolétaires qu'en vue d'exploiter à son gré et à son profit personnel l'industrie et le régime économique tout entier, sans tenir aucun compte ni de la dignité humaine des ouvriers, ni du caractère social de l'activité économique, ni même de la justice sociale et du bien commun. »

(2) W. Dirks, *Arbeit*, 1932, n° 11, p. 687 et s., *Zur theoretischen Situation der Christlichen Arbeitnehmer*.

(3) Sur ce mouvement, Carl Grünberg et Henryk Grossmann, *W. D. V. I.*, p. 538-559, *Christlicher und religiöser Sozialismus*, où est rappelée l'histoire de tous les groupes dont l'idée centrale est la réconciliation du socialisme et du christianisme ; de Man a joué également un rôle important ; mais mal interprété, semble-t-il, il paraît avoir contribué à augmenter le « patriotisme » théorique des syndicats libres.

(4) Notamment, conférence de Brauer, à Essen, *Christentum und Sozialismus*, 1920, et Lufft, *D. A.*, août 1928, p. 393 et s. *Was trennt die christlichen Gewerkschaften von den freien ?* où il leur reproche leur absence de buts et leur divinisation de l'Etat.

(5) P. 91.

neutralité religieuse, des libres par leur acceptation du capitalisme individualiste et libéral, dont ils veulent seulement corriger les excès ; en 1908, ils affirmaient : « Nous recherchons l'élévation de la classe ouvrière dans l'indépendance et l'égalité, sur le terrain de l'ordre social existant » ; ils ont continué à maintenir cette affirmation (1), et un de leurs chefs, Erkelenz, a nommé justement leur système : capitalisme démocratisé. Notons d'ailleurs que l'idéologie tient chez eux une assez faible place et qu'ils représentent le type fidèle de l'ancien trade-unionisme anglais.

Chez les employés, le D. H. V. et le G. D. A. s'opposent à la tendance socialiste avec plus de force encore que les syndicats ouvriers. Le D. H. V. prend position contre le capitalisme qui menace l'originalité de la vie raciste, mais aussi contre le socialisme, qui « ensevelirait définitivement les énergies de personnalités créatrices » (2). Attitude qui le rend favorable au national-socialisme, ennemi du capitalisme et du marxisme. Comme le G. D. A., il insiste sur l'originalité du « type » employé et plus spécialement du « type allemand », qu'il refuse de lui laisser perdre par une union trop intime de droit ou de fait avec les ouvriers. C'est une idéologie de classe moyenne, effrayée par toute menace de prolétarianisation et résolument hostile aux syndicats libres. L'Afa au contraire, tout en ayant des préoccupations professionnelles, cherche à faire disparaître l'idéologie « bourgeoise » du monde employé, et à réaliser la solidarité de tous les travailleurs, « les employés formant une partie de la classe ouvrière » (3).

Ainsi les ouvriers, unis en fait, restaient séparés par l'idéologie : il ne pouvait être question de leur demander d'en combattre une autre, au nom d'un idéal commun. Les employés — l'Afa à part — refusaient de faire front avec les ouvriers, et leur aile la plus décidée développait

(1) Programme, dans *Organisations-Handbuch*, op. cit., p. 24.

(2) Cité par Jahn, *Gemeinwirtschaft*, p. 576.

(3) *Die Angestelltenbewegung 1928-1931*, par l'Afa, 1931, p. 353 et s.

des théories aussi proches du national-socialisme qu'hostiles à celles du socialisme traditionnel.

Au moment de décisions historiques, le « Front syndical » était destiné à se rompre.

§ II. — *Syndicats libres et capitalisme.*

Il nous faut remarquer d'abord que capitalisme et syndicalisme ne sont pas des notions nécessairement contradictoires (1). Sombart l'a exprimé à maintes reprises : « Le véritable syndicat vit et périt avec le système économique capitaliste dans lequel, par lequel, pour lequel il est né » (2) ; capitalisme et syndicalisme ne s'opposent pas, car le syndicalisme fait s'épanouir les bons côtés du capitalisme, en faisant augmenter la productivité (3). Et c'est sur une conception voisine que le P^r Briefs construit sa théorie syndicale : né du capitalisme (lorsque le système du salariat réunit une masse suffisante de façon durable), le syndicat en subit les réactions (périodes d'expansion, cartels, trusts, conjoncture), mais il lui impose également les siennes : c'est lui qui a appelé à la vie les organisations patronales, leur a imposé la domination du marché, a contribué aux progrès techniques et au développement de la grande entreprise. Il remplit dans le capitalisme une fonction indispensable et compensatrice : celle du cartel du travail, d'ailleurs plus limité que le cartel de marchandises (la population ne dépendant pas de lui, et ses ressources financières étant beaucoup plus restreintes) ; il donne d'autre part à l'ouvrier une personnalité réelle, fait disparaître le caractère de « fongibilité » que lui avait donné le capitalisme. Ce faisant il cause l'embourgeoisement du prolétariat et diminue pour le régime existant

(1) Nous n'avons pas la prétention d'établir les rapports généraux du capitalisme et du syndicalisme ; nous voudrions seulement essayer de préciser leurs rapports spéciaux dans l'Allemagne d'après guerre, comme nos développements antérieurs nous le permettent, après avoir indiqué la position de quelques théoriciens allemands.

(2) *Der proletarische Sozialismus*, 1924, II, p. 218.

(3) *Demnoch. Aus Theorie und Geschichte der gewerkschaftlichen Arbeiterbewegung*, Iéna, 1900, p. 86.

les dangers nés de l'existence d'une population inquiétante pour la paix sociale (1).

Briefs se retrouve avec Mühlendorf, d'après lequel la lutte syndicale pour la répartition du produit de l'économie n'est pas une lutte contre l'économie, mais l'accomplissement d'une fonction pour laquelle le système capitaliste n'a pas d'autre organe (2).

Les syndicats eux-mêmes acceptent en partie cette conception : le sociologue Tönnies peut écrire dans leur revue « il n'est pas de l'essence des syndicats de nier le mode de production capitaliste », et comparant leur situation avec celle d'un Etat vaincu, il affirme qu'ils doivent s'accommoder du droit existant, comme cet Etat des traités de paix (3). Ou bien encore les syndicats montrent comment ils ont agi sur ce capitalisme : ils ont forcé le patronat à représenter un nouveau droit à tendances collectivistes, à abandonner l'ancien principe de l'égoïsme d'entreprise ; ils admettent qu'ils remplissent des fonctions aussi nécessaires à l'économie générale que celle des entrepreneurs, notamment la fonction de répartition, et concèdent qu'ils s'accordent avec le capitalisme pour s'orienter vers l'économie dirigée. Mais ils contestent la thèse de Sombart : les syndicats ne sont pas nés du capitalisme, ils sont opposés à l'« entreprise », caractéristique du capitalisme (4).

Il n'est donc pas interdit — théoriquement — d'admettre que le syndicalisme et le système capitaliste se conditionnent réciproquement et que leurs oppositions sont plus apparentes que réelles.

En fait dans l'Allemagne d'après guerre, la position des syndicats nous paraît avoir été la suivante :

1^o *Idéologiquement, ils veulent remplacer le capitalisme*

(1) HW. D. St. IV, p. 1108-1150, *Gewerkschaftswesen und Gewerkschaftspolitik*.

(2) Curt Mühlendorf, *Zur ökonomischen Theorie der Gewerkschaft*, *Arch. f. Soz.*, t. 52, n^o 3, notamment p. 457.

(3) Tönnies, *Arbeit*, 1925, n^o 4, p. 193-201, *Die Gewerkschaften in soziologischer Ansicht*.

(4) L. Erdmann, article de l'*Arbeit*, 1926, *Zum Problem der Arbeitsgemeinschaft*, 2^e article, n^o 6, p. 379-390 et 3^e article, n^o 10, p. 641-652. La notion d'entreprise est vague et semble se caractériser par l'idée du patron, « maître chez lui ».

par le socialisme. — Les deux notions ne sont généralement que fort mal définies et il serait légitime d'interpréter ainsi ; ils veulent remplacer l'état social actuel par un état futur meilleur. Mais si nous admettons que le capitalisme se caractérise par la coïncidence de la propriété et du pouvoir économique et la recherche du gain monétaire le plus élevé, que la socialisation recherche par antithèse la gestion par la collectivité selon un plan déterminé et voulu pour l'ensemble du groupe humain dans le but de satisfaire les besoins de tous les individus (1) et si nous voyons une caractéristique essentielle du socialisme dans la poursuite de la limitation maxima de la propriété privée (2), nous ne pouvons refuser à la démocratie économique — comme but final — le caractère socialiste ou tout au moins anticapitaliste (3).

(1) D'après la définition de Perroux, *Revue d'économie politique*, 1933, n° 4, p. 1275-1313, *Sociétés d'économie mixte et système capitaliste*, « système qui se caractérise par l'entreprise, à condition d'entendre par là une organisation de la production dans laquelle on combine les prix des divers facteurs de la production, apportés par des agents distincts du propriétaire de l'entreprise, en vue de vendre un bien ou des services sur le marché, pour obtenir, par différence entre deux prix (prix de revient et prix de vente), le plus grand gain monétaire possible » (p. 1279). Pirou, *La crise du capitalisme*, Paris 1934, définit ainsi le principe capitaliste. 1° L'entreprise fonctionne à l'aide de capitaux amassés et apportés volontairement par des individus ; 2° l'objectif de son activité est la réalisation du plus grand profit pécuniaire (p. 130). Pour Labriola, *L'Etat et la crise*, les deux caractéristiques essentielles sont propriété privée des biens économiques et esprit d'enrichissement (la première étant la plus importante).

(2) Gonnard, *Histoire des doctrines économiques*, 1930, p. 442-445, donne comme caractéristiques générales du socialisme ; la recherche de la limitation maxima de la propriété privée, l'appel à une coordination rationnelle, systématique des éléments économiques et le goût de l'égalité. Durckheim, *Le socialisme*, refuse de définir le socialisme par la négation de la propriété ; mais c'est le critère qu'on retrouve le plus généralement ; ainsi Aftalion *Les fondements du socialisme*, Paris, 1923, Pareto, *Les systèmes socialistes*, I, p. 110, cité par Gonnard, p. 443 ; Grünberg et Grossmann, *W. d. V.*, III, p. 272-341, *Sozialistische Ideen und Lehren*, p. 273.

(3) Si on refuse de faire du socialisme l'antithèse du capitalisme, on peut du moins considérer que la démocratie économique est anticapitaliste, puisqu'elle a des tendances opposées aux caractéristiques du capitalisme.

Nous avons plus haut fait la distinction nécessaire — et essentielle — entre la démocratisation et la démocratie économique (2^e partie, ch. I, p. 226).

En effet, la démocratie économique ne sera possible qu'après la socialisation, c'est-à-dire la suppression de la propriété privée des moyens de production (1). Travail et propriété sont opposés consciemment ; le travailleur ne s'élève que grâce au recul de la propriété (2) et le droit du travail dont la progression n'est possible que grâce à ce même recul, en l'accéléralant, prépare le socialisme (3). Il n'y aura de démocratie économique que lorsque la collectivité, mise en possession des moyens de production, les fera servir non à des intérêts particuliers, mais à l'utilité générale (4). Dans le régime capitaliste lui-même, entreprises publiques et syndicales, coopératives de consommation jouent un rôle anticapitaliste parce qu'elles n'ont pas pour but l'enrichissement (5).

2° Mais dans la réalité, *les syndicats ont paru agir dans le capitalisme et pour le capitalisme* ;

a) Ils ont rejeté tous les plans pratiques susceptibles de le menacer (Räte, socialisation), pour le consolider par la communauté de travail ; leur théorie des salaires est un acte de foi dans le destin du capitalisme ; par leur attitude envers la rationalisation, ils ont cherché à le faire progresser, à augmenter sa productivité (6).

b) Le programme le plus complet et qu'ils ont le plus longtemps défendu est un programme de défense ou de développement d'institutions existant dans le capitalisme. Or ces institutions, même lorsqu'elles ressortaient de secteurs non privés, ne sont apparues ni comme très différentes des institutions des secteurs privés ni comme assez puissantes encore. Du programme de Planwirtschaft

(1) Cf. notre 2^e partie, ch. I, p. 222.

(2) W. D., p. 146.

(3) Cf. notre 1^{re} partie, section I, p. 125 et s.

(4) Pour plus de détails, cf. le ch. I, § II de la 2^e partie, notamment p. 221 et 226.

(5) W. D., p. 59-60.

(6) Nous savons que certains socialistes pensent qu'il est du devoir du mouvement ouvrier de favoriser tout ce qui aide à la progression du capitalisme, pour en accélérer le développement et par suite hâter l'avènement nécessaire du socialisme. Mais il nous paraît que les masses seront beaucoup plus frappées par les faits que par le but final.

lui-même — qui a d'ailleurs été élaboré très tard — il était difficile de dire s'il introduirait un socialisme d'état ou un capitalisme d'état (1).

En bref, les syndicats libres présentaient aux masses un idéal — ou plus exactement un but final — socialiste, mais ils apparaissaient en même temps par leur action et certaines attitudes théoriques liés au système capitaliste, dont il est d'ailleurs permis de les considérer comme un des éléments.

Aussi ne pouvaient-ils satisfaire les ressentiments anti-capitalistes des masses ouvrières, qui voyaient en eux moins des facteurs de transformation que des facteurs de conservation. Ils ne pouvaient pas plus répondre aux aspirations nouvelles des classes moyennes (2) qui exigeaient une distinction très nette entre le grand capitalisme anonyme et la petite propriété — ou entreprise — personnelle. La « démocratie économique » reconnaît la situation particulière de l'agriculture où la liberté et la responsabilité personnelle ne peuvent être remplacées par aucune surveillance ou réglementation (3) ; mais elle conserve ses préférences pour le grand capitalisme : elle demande aux travailleurs de ne pas chercher à conserver le plus grand nombre d'entreprises indépendantes, mais à faire pénétrer l'influence démocratique dans le capitalisme organisé (4) ; elle proteste contre les mesures qui rétabliraient le primat de la libre concurrence et soustrairaient les patrons indépendants à la puissance des cartels (5). Seul le programme de 1932 affirme la nécessité des petites et moyennes propriétés et entreprises, même dans l'industrie (6).

(1) Dont Perroux, marque très nettement la différence (si l'Etat rompt avec les techniques et les buts du capitalisme il y a socialisme d'Etat), article cité, p. 1280. Cf. en outre les critiques du Pr Hermberg, *Planwirtschaft*, Berlin, 1933, et 1^{re} partie, section II, p. 194 et s.

(2) Cf. de Man, *Le socialisme constructif*, ch. IV, *Le socialisme et le nationalisme fasciste*, p. 199 et s.

(3) W. D., p. 105 et 106.

(4) W. D., p. 37.

(5) W. D., p. 36.

(6) 2^e partie, ch. I, p. 233 et s.

Cependant le national-socialisme attaque à la fois le capitalisme et le marxisme (1). Son anticapitalisme répond aux réactions des classes moyennes : suppression de la tyrannie des intérêts, communalisation des grands magasins, abolition des revenus qui ne proviennent pas du travail, étatisation des transports, des banques. Les corrections qui sont apportées au programme primitif précisent que l'expropriation du sol ne sera dirigée que contre les spéculateurs et que l'étatisation ne s'appliquera qu'aux très grandes entreprises d'intérêt public (2). La propriété privée est reconnue et en même temps « moralisée », limitée par les idées de nation et de service envers la communauté. La petite propriété rurale devient un idéal et on tentera d'en faire profiter le peuple tout entier (plans de réagrarisation).

Ainsi, pendant que les syndicats libres rencontraient l'hostilité des classes moyennes et ne pouvaient demander aux masses ouvrières de lutter pour un idéal qu'ils paraissaient mal défendre, le national-socialisme conquerrait les premières et profitait de la passivité des secondes. Quant

(1) Cf. les ouvrages cités de Pirou et de de Man, l'article cité de Lescure du *Journal des Economistes*. Dans la littérature allemande, l'article du P^r Jessen, *W. d. V.*, t. III, p. 341 et s., *Nationalsozialismus*, nous paraît donner de l'idéologie national-socialiste le meilleur exposé. Cf. en outre — dans la littérature parue avant l'avènement au pouvoir : Adolf Hitler, *Mein Kampf* ; Gottfried Feder, *Das Programm der N. S. D. A. P. und seine weltanschaulichen Grundgedanken*, 1932 ; la collection des *Nationalistische Monatshefte* et de la *Deutsche Volkswirtschaft*. Il est difficile — et même souvent impossible — de ramener les conceptions national-socialistes à un système philosophique. Ce qui nous paraît incertitude et imprécision, faiblesse doctrinale, apparaît d'ailleurs à beaucoup d'Allemands comme un avantage : le national-socialisme a pu se réaliser, parce qu'il a présenté au peuple des idées simples, nées dans le peuple même (Wilhelm Sauer, *Archiv. für Rechts — und Sozialphilosophie*, 1933, n° 1, p. 1-43, *Schöpferisches Volkstum als national- und wellpolitisches Prinzip*, p. 1). Il ne peut s'agir pour nous de donner une explication intégrale du succès du N. S.

(2) Déclaration d'Hitler du 13 avril 1928 ; article de Feder, *Deutsche Volkswirtschaft*, 1932, n° 2, p. 49-53 *Nationalsozialismus und Eigentum* et H. Heinrichsen, n° 5, p. 154-160, *Grundlagen der nationalsozialistischen Wirtschaft*. Feder distingue, conformément à la constitution organique de l'économie, entre la production qui ne sera pas étatisée et la circulation, qui le sera.

aux syndiqués chrétiens, sa volonté — imprécise, mais affirmée dès 1922 — de réaliser un ordre corporatif ne pouvait laisser de les rendre moins hostiles (1).

On ne peut pas non plus oublier que les syndicats avaient une idéologie surtout économique ; ils avaient des idéaux extra économiques, mais ne les mettaient pas au premier plan. Le national-socialisme au contraire faisait appel aux sentiments, aux instincts, à la passion, invoquait l'honneur, la fierté nationale, le mythe de la race. Si l'on admet qu'un mouvement agit surtout sur les masses par ses « mythes », par ses « utopies », l'absence d'utopie des organisations ouvrières socialistes est un élément de plus dans notre explication de la « démission » des syndicats (2).

N'est-ce pas ce qu'exprimait de Man en disant : « Le nationalisme fasciste fait appel à des forces d'impulsion politiques que le socialisme a trop négligées au cours de ces dix dernières années. Je les appelle provisoirement :

(1) Cet ordre corporatif reste extrêmement imprécis, comme le remarque Lescure, article cité. Des plans antérieurs à la révolution nationale, on pouvait conclure que l'Allemagne serait divisée en provinces économiques où les travailleurs et patrons des cinq états (agriculture, industrie, commerce et transports, artisanat, professions libérales), formeraient des chambres professionnelles (Ständekammer). Celles-ci seraient divisées en branches professionnelles (Berufszweige), et ces dernières en groupes techniques. A la tête de chaque organisation il y aurait un représentant de l'Etat, et au sommet un conseil économique national formé par les représentants des Ständekammer (Jessen, *W. d. V.*, article cité, p. 354 et Muchow, *Nationalsozialismus und freie Gewerkschaften*). Quelques idées fondamentales apparaissent déjà : le rôle du « chef » serait mis en honneur, il y aurait décentralisation dans la centralisation, concordance entre l'économie et la politique, suppression des différences sociales par une communauté populaire harmonieuse (Volksgemeinschaft) (Cf. Jessen, article cité de la *Revue économique internationale* ; Sauer, article cité, pense — et avec raison, semble-t-il — qu'au centre de tout le système se trouve l'idée de communion (Gemeinschaft) fondement du « socialisme allemand », et qu'il rattache à l'idéalisme de Leibnitz, Kant, Fichte et Nietzsche).

Notons que dans le système de Weimar lui-même, conseil national économique, conseils de self-administration, conseils d'entreprise pouvaient prétendre esquisser un ordre corporatif et que leurs défenseurs pouvaient espérer que le national-socialisme développerait des institutions qui leur étaient chères.

(2) Nous pensons à Georges Sorel, mais aussi à V. Pareto (Cours de M. Pirou, Ecole Pratique des Hautes Etudes, 1934).

la nécessité de l'utopie, le besoin d'une critique sans réserve des institutions, l'instinct d'aviver les masses par un caractère agressif directement offensif, le besoin de chefs qui soient des personnalités » (1) et les syndicats eux-mêmes, constatant tristement dès 1931 : « Parce que les syndicats et le parti ouvrier ont essayé d'empêcher l'écroulement brusque et catastrophique de ce système pour le transformer en une économie dirigée, le plus possible sans troubles profonds, la désillusion s'est tournée, par une méconnaissance tragique de la réalité, contre le « marxisme », c'est-à-dire l'adversaire le plus acharné du capitalisme privé » (1) ?

Il est permis enfin de se demander si le type d'organisation syndicale que nous avons rencontré en Allemagne, adapté à une période déterminée du capitalisme n'a pas cessé de l'être aux formes nouvelles, si nécessairement il ne doit pas, pour vivre, se transformer (2).

(1) *Jahrbuch*, 1931, p. 7.

(2) Bien que notre étude porte sur les syndicats traditionnels : libres, chrétiens et libéraux, nous croyons nécessaire en terminant de donner les traits essentiels de l'organisation du travail depuis la prise en main des syndicats par le national-socialisme jusqu'à la loi sur la réglementation du travail national (12 janvier 1934).

Hitler reconnaissait la valeur de l'action des syndicats socialistes et chrétiens quand il écrivait (*Mein Kampf*, II, p. 670-83) qu'ils ont exercé une influence heureuse sur tous les travailleurs, même non syndiqués, grâce à leur lutte pour les salaires et à la conclusion de contrats collectifs : ce qu'il condamne, c'est la politique « marxiste » des syndicats. De même Muchow (*Nationalsozialismus und freie Gewerkschaften*) combat surtout leur alliance avec la social-démocratie ; cet auteur (dont l'ouvrage est publié dans la bibliothèque national-socialiste et qui deviendra un des dirigeants du Front du travail) dresse le plan de l'organisation future : les syndicats seront « dépolitisés », leurs chefs corrompus chassés ; un syndicat unique et « allemand » sera institué, à qui il prédit le plus brillant avenir : reconnu officiellement, il aura le pouvoir de fixer les salaires et d'établir des contrats collectifs, de protéger l'ouvrier contre les accidents, de faire respecter l'hygiène, d'assurer l'éducation professionnelle.

On pouvait donc penser un moment que les syndicats, dépolitisés, obligatoires et unifiés subsisteraient dans le nouveau régime. Le 10 mai, un Front du travail allemand (*Deutsche Arbeitsfront*) tient un congrès solennel, puis s'organise : il comprendra une

union centrale ouvrière et une union centrale des employés (pourvue chacune d'un Führer, d'un conseil et d'une représentation générale) et sera dirigé par un Führer (le Dr Ley), assisté d'un bureau central et de deux comités, le grand « Konvent » (60 membres, parmi lesquels des représentants des syndicats chrétiens : Otte, Brauer, Behrens, Kaiser) et le petit « Konvent » (14 membres), le premier ayant une fonction consultative et peu importante, le second exerçant un rôle d'administration (cf. *Arbeitgeber*, 15 mai 1933, p. 180-82 ; *Soziale Praxis*, 18 mai, p. 609-612 ; *Arbeitsrecht und Schlichtung*, juin p. 167-69 et l'article cité de Jessen).

Ainsi les syndicats subsistent sous leur forme ancienne. On poursuit seulement la réduction du nombre des unions et la fusion des syndicats libres, chrétiens et libéraux (à son retour de Genève, le Dr Ley, a expulsé sans raison les délégués chrétiens du grand Konvent, le 23 juin).

Mais déjà leurs fonctions sont réduites. Les discours du 10 mai parlaient presque exclusivement de lutte pour le « Deutschtum », contre le marxisme, la lutte des classes, pour le travail commun de tous. Le Front du travail s'annonce comme limité à deux fonctions : absorber les anciens syndicats, poursuivre une tâche d'éducation national-socialiste. Une loi du 19 mai donne le pouvoir de réglementer les conditions du travail à des commissaires du travail (Treuhänder der Arbeit), une autre du 20 juillet leur accorde tous les droits des anciens Schlichter, notamment celui de déclarer le caractère obligatoire des contrats collectifs.

Le Dr Ley donne quelques aperçus sur la future organisation (*Soziale Praxis*, 15 juillet, p. 854 et s.) : le Front du travail aura à donner à ses membres le sens de la communauté et à réaliser une œuvre de solidarité. Dans l'ordre corporatif, le chef de l'entreprise verra ses droits augmentés, le conseil d'entreprise n'aura plus qu'un rôle consultatif, mais un tribunal professionnel protégera l'ouvrier contre l'arbitraire patronal. On parle d'incorporer les associations patronales dans le Front du travail.

Le 20 juillet le ministre de l'économie, Schmitt, interdit de discuter sur l'ordre corporatif. Et c'est le silence jusqu'à la fin de l'année.

Mais après le plébiscite du 12 novembre, le Dr Ley donne à nouveau des précisions (discours du 29 novembre : *Soziale Praxis*, 7 décembre 1933, p. 1417-1428, *Informations sociales*, 25 décembre, p. 450). « Le Front du travail est l'organisation de tous ceux qui sont placés dans la vie du travail, sans distinction de situation économique ou sociale... D'après la volonté d'Adolf Hitler, il n'est pas le lieu où il convient de régler les questions matérielles de la vie du travail... Le but est de former tous les travailleurs allemands conformément à l'esprit de l'Etat national-socialiste ». Une organisation des loisirs est créée (Kraft durch die Freude) que Ley oppose à l'organisation russe (qui « prêche ») et italienne (qui est fragmentaire et privée de la présence du patron) ; tous les services du Front du travail sont confiés aux dirigeants des cellules d'entreprise (N. S. B. O.)

Les associations patronales sont dissoutes le 30 novembre, les unions ouvrières le 14 décembre. La forme même de l'ancienne organisation professionnelle disparaît.

La loi du 12 janvier 1934 (Gesetz zur Ordnung der nationalen Arbeit) pose les principes de l'organisation nouvelle, qui sera

complétée par l'achèvement de l'ordre corporatif (texte dans *Rbl.*, 1934, n° 3 ; annexe du *Bulletin quotidien de la Société d'Etudes et d'Informations économiques*, 13 février 1934 et Informations sociales, 19 février 1934, p. 266 et s. ; commentaires dans la *Soziale Praxis*, 24 janvier, p. 99-109 ; *Wirtschaftsdienst*, 19 janvier, p. 71-73 ; *Bulletin quotidien*, 24 janvier). Les lois et ordonnances sur les conseils d'entreprise, les contrats collectifs, la conciliation, les commissaires du travail sont supprimées.

L'entreprise devient le fondement de l'organisation : le patron en devient le « chef », le personnel prend le titre de « suite » (*Gefolgschaft*). Il n'y a pas seulement une innovation terminologique. Le chef d'entreprise établit un règlement d'entreprise (*Betriebsordnung* : travail à la tâche, pauses, amendes, rémunération du travail). Le conseil de confiance (*Vertrauensrat*) (cf. 1^{re} partie, section I, p. 120) ne fait que l'assister, examiner les mesures propres à améliorer le travail, les conditions de sécurité. Mais si le patron n'a plus en face de lui des organisations ouvrières, il trouve les représentants de l'Etat, les commissaires du travail : ceux-ci peuvent poser des principes directeurs, établir des règlements collectifs (sur avis d'un conseil d'experts), c'est à eux qu'en appelle directement le conseil de confiance de toute décision patronale concernant les conditions générales d'emploi qui lui paraît injustifiée. En outre un tribunal social d'honneur (composé d'un magistrat professionnel, d'un chef d'entreprise et d'un membre d'un conseil de confiance) juge patrons et ouvriers qui auraient manqué à l'« honneur social », et peut les condamner à des amendes, leur faire perdre la qualité de chef d'entreprise ou de membre du conseil de confiance. La loi s'accompagne de dispositions protégeant les ouvriers contre les congédiements, notamment contre les congédiements collectifs.

Ce nouveau statut — qui sera complété — nous paraît surtout mettre en évidence le rôle du chef, l'idée de communion (« Dans chaque entreprise, le patron, considéré comme le chef de l'entreprise et les ouvriers et employés considérés comme « suite » travaillent en commun à la réalisation des buts de l'entreprise et du bien commun du peuple »). D'où le rôle de l'éducation et de la politique.

Ce statut entraîne une réorganisation complète du Front du travail (encore inachevée). Dans l'entreprise, nous trouvons les cellules national-socialistes (N. S. B. O.) et la communauté d'entreprise (N. S. B. O., le reste du personnel et le patron). Les communautés d'entreprise adhèrent à l'une des 20 communautés nationales d'entreprise, elles-mêmes subdivisées en groupes régionaux, de district, de « Gau », de cercle, ou locaux. L'entreprise est ainsi le seul principe d'organisation ; il y a quelques exceptions : les groupes d'entreprise pourront créer — avec autorisation — des groupements de métiers ; les femmes et les employés conservent une organisation spéciale (tout en faisant partie des groupes d'entreprise) ; subsistent également — et limitées à des tâches éducatives — quelques organisations (chimistes, mécaniciens, électriciens).

Le Front du travail est uni intimement au parti. Tous les militants doivent en être membres ; les chefs du Front qui sont en même temps ceux du N. S. B. O. sont soumis aux chefs du parti ; les subdivisions territoriales coïncident avec celles du parti. Les mêmes règles s'appliquent au nouveau groupement

« La Force par la joie » (cf. 2^e partie, ch. II, p. 264) auquel adhère le Front du travail.

La loi entrera en vigueur le 1^{er} mai, un an après la disparition des anciens syndicats. Seul l'avenir pourra dire si le nouveau statut parviendra à la fois à les remplacer et à supprimer leurs déficiences.

Kiel-Paris, 1932-1934.

9 Mars

Vu : *Le Doyen*

L. JOSSERAND.

8 Mars

Vu : *Le Président*

F. PERROUX.

9 Mars

Vu et permis d'imprimer :

le Recteur de l'Académie de Lyon,

A. LIRONDELLE.

ANNEXES

ANNEXE I

ARTICLE 165 DE LA CONSTITUTION

Les ouvriers et employés sont appelés à collaborer, sur un pied d'égalité, en concours avec les employeurs, à la réglementation des conditions des salaires et du travail, ainsi qu'à l'ensemble du développement économique des forces productives. Les organisations des deux catégories et leurs accords sont reconnus.

Pour la sauvegarde de leurs intérêts sociaux et économiques, les ouvriers et employés obtiennent des représentations légales dans les conseils ouvriers d'entreprises (Betriebsarbeiterräte), ainsi que dans les conseils ouvriers de district répartis sur les différentes régions économiques et dans un conseil ouvrier d'Empire (Reichsarbeiterrat).

Pour remplir l'ensemble des tâches économiques et pour collaborer à l'exécution des lois de socialisation, les conseils ouvriers de district et le conseil ouvrier d'Empire se réunissent avec les représentants des entrepreneurs et des autres éléments intéressés de la population dans des conseils économiques de district et dans un conseil économique d'Empire (Reichswirtschaftsrat). Les conseils économiques de district et le conseil économique d'Empire devront être constitués de telle sorte que tous les groupements professionnels importants y soient représentés en proportion de leur importance économique et sociale.

Avant de les déposer, le gouvernement d'Empire doit soumettre pour avis au conseil économique d'Empire les projets de loi en matière de politique sociale et économique qui ont une portée de principe. Le conseil économique d'Empire a le droit de prendre lui-même l'initiative de

tels projets. Si le gouvernement d'Empire n'y donne pas son assentiment, il doit néanmoins présenter le projet au Reichstag avec l'exposé de son point de vue. Le conseil économique d'Empire peut faire soutenir le projet devant le Reichstag par un de ses membres.

Des compétences de contrôle et d'administration peuvent être déléguées aux conseils d'ouvriers et aux conseils économiques dans les domaines qui leur sont assignés.

Il appartient exclusivement à l'Empire de régler la constitution et les attributions des conseils ouvriers et économiques, ainsi que leurs relations avec d'autres corps sociaux autonomes (1).

(1) Dareste, *op. cit.*, p. 94-95.

ANNEXE II

VARIATIONS DES EFFECTIFS DES SYNDICATS OUVRIERS

	S. libres (1)	S. chrétiens (2)	S. libéraux (3)	Total
1913 . . .	2.573.718	342.785	106.618	3.023.121
1914 . . .	2.075.759	282.744	77.749	2.446.252
1915 . . .	1.159.497	176.137	61.086	1.396.720
1916 . . .	966.705	174.300	57.766	1.187.771
1917 . . .	1.106.657	243.865	79.113	1.429.635
1918 . . .	1.664.991	404.682	113.792	2.183.465
1919 . . .	5.479.073	858.283	189.831	6.527.187
1920 . . .	7.890.102	1.076.792	225.998	9.192.892
1921 . . .	7.567.978	986.343	224.597	8.778.918
1922 . . .	7.895.065	1.049.406	230.612	9.175.083
1923 . . .	7.138.416	937.920	184.790	8.361.126
1924 . . .	4.618.353	612.952	149.780	5.381.085
1925 . . .	4.156.451	587.678	157.571	4.901.700
1926 . . .	3.977.309	531.558	164.452	4.673.319
1927 . . .	4.150.160	605.784	167.638	4.923.582
1928 . . .	4.653.586	647.364	168.543	5.469.493
1929 . . .	4.906.228	673.127	168.726	5.748.081
1930 . . .	4.821.832	658.707	163.302	5.643.841
1931 . . .	4.417.852	577.512	149.804	5.145.168

(1) *Jahrbuch*, 1931, p. 298.

(2) *Jahrbuch des Syndicats chrétiens*, 1932, p. 52.

(3) Heyde, *Int. H.W. d. G.*, p. 1737, et *St. Jbch*, 1931, p. 557.

ANNEXE III

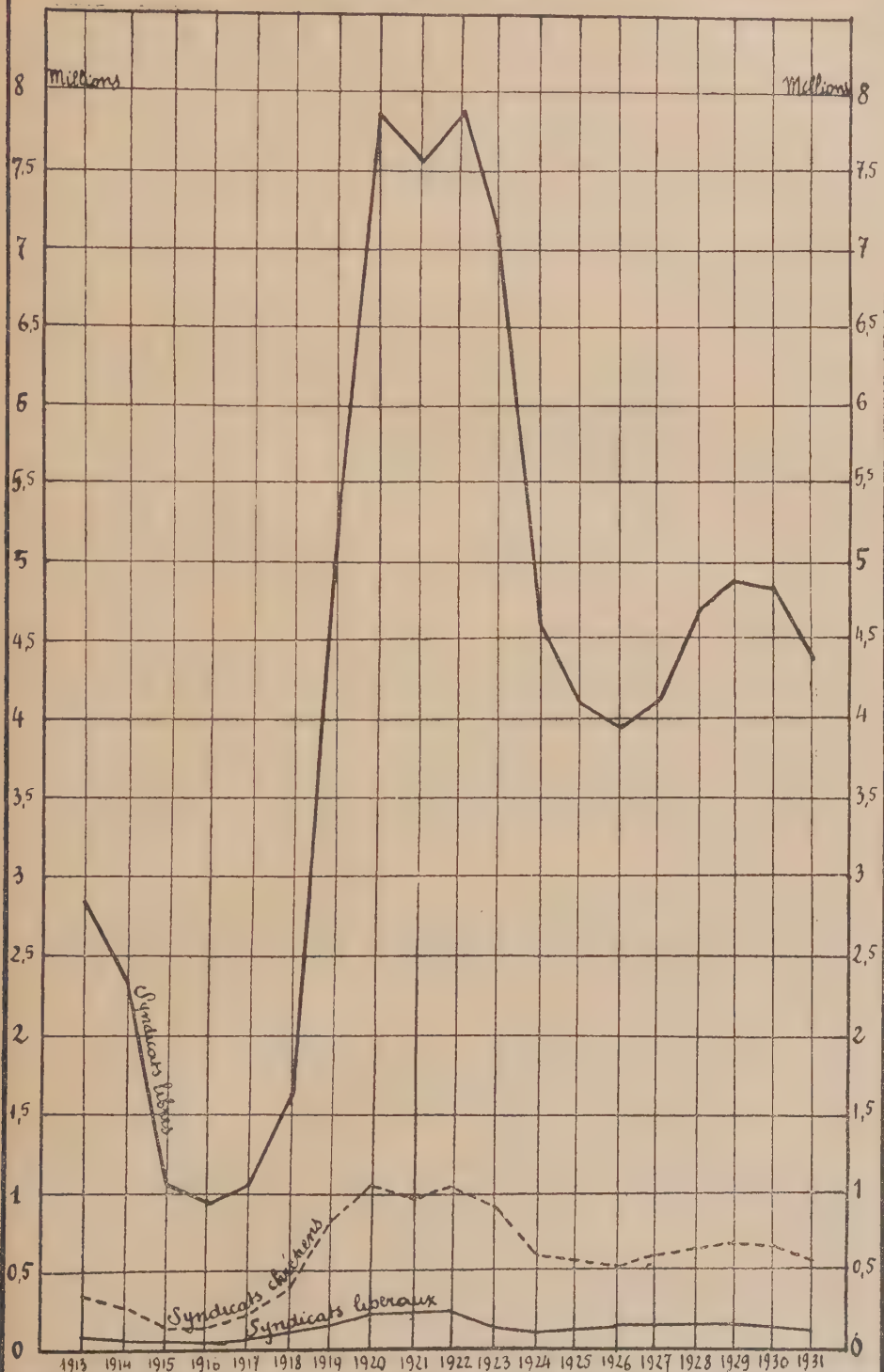
LES ORGANISATIONS D'OUVRIERS ET D'EMPLOYÉS FIN 1931 (1)

	Ouvriers	%	Employés	%	Total	%
Syndicats libres .	4.104.285	79	465.591	26,8	4.569.876	65,9
Syndic. chrétiens.	689.472	13,2	593.800	34,1	1.283.272	18,5
Syndic. libéraux .	181.100	3,5	392.850	22,6	573.950	8,3
Organisations com- munistes et synd.	35.774	0,7	—	—	35.774	0,5
Jaunes	123.083	2,4	—	—	123.083	1,8
Indépendants . .	62.034	1,2	286.530	16,5	348.564	5,0

(1) *St. Jahrbuch*, 1932, p. 555. C'est le dernier recensement d'ensemble que nous ayons. Les chiffres ne coïncident pas tout à fait avec ceux des tableaux précédents ; ils comptent notamment parmi les effectifs des syndicats ouvriers chrétiens et libéraux, les unions de fonctionnaires qui y sont rattachées.

ANNEXE IV

Les Variations des effectifs des syndicats ouvriers allemands de 1913 à 1932



ANNEXE V

RECETTES ET DÉPENSES (EN 1.000 R. M.)

	Syndicats libres (1)		Chrétiens (2)		Libéraux (3)	
	Recettes	Dépenses	R.	D.	R.	D.
1913. .	82.177	75.036	7.177	6.102	2.867	2.261
1918. .	59.768	41.662	8.725	6.284	2.819	2.201
1919. .	247.307	201.409	25.614	18.607	5.511	4.851
1920. .	747.114	543.815	84.815	63.413	2.510	9.522
1921. .	1.249.248	904.372	145.393	100.622	23.208	13.388
1922. .	—	—	—	—	—	—
1923. .	—	—	—	—	—	—
1924. .	97.038	69.071	9.677	7.939	1.705	1.351
1925. .	147.527	125.874	14.059	12.205	2.908	2.413
1926. .	148.140	135.530	13.279	11.922	3.439	3.068
1927. .	182.252	129.464	18.443	13.857	3.906	2.769
1928. .	221.696	189.363	22.207	18.338	4.098	3.844
1929. .	251.385	202.944	25.006	22.207	3.727	2.688
1930. .	231.655	241.183	24.278	21.561	3.613	3.763
1931. .	184.306	215.621	19.521	20.724	2.873	3.710

(1) *Jahrbuch*, 1931, p. 298-299.

(2) *Jahrbuch des syndicats chrétiens*, 1932, p. 53, et *St. Jahrbuch*, 1932, p. 53.

(3) *Int. H.W.d. G.*, II, p. 1737, et *St. Jahrbuch*, 1932, p. 557.

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOGRAPHIE	I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX,	x
INTRODUCTION		9
§ I. — Rappel de l'histoire syndicale		9
1) jusqu'à la guerre 1914-18		9
2) la période de guerre		14
§ II. — La situation nouvelle faite aux syndicats		16
§ III. — Le développement du mouvement syndical.		18
1° Groupement des organisations syndi- cales		19
2° Organisation intérieure.		22
Le mouvement de centralisation.		22
Les finances.		25
Les chefs		25
3° Evolution des effectifs et des ressour- ces		26
4° Les adversaires.		29
Les « jaunes ».		29
Les communistes		31
Les syndicalistes		32
§ IV. — La définition syndicale.		33
Précisions.		35
PREMIÈRE PARTIE. — PARTIE ANALYTIQUE ET DESCRIPTIVE.		37
SECTION I. — <i>Le rôle traditionnel des syndicats, renouvelé par le droit de Weimar.</i>		39
CHAPITRE I. — Les moyens de lutte violents		43
CHAPITRE II. — La rationalisation des combats : con- trats collectifs et conciliation.		53
§ I. — Rappel de la législation et de la jurispru- dence		54
1° contrats collectifs		54
2° conciliation		55
§ II. — Tarifs et conciliation dans l'idéologie syn- dicale		57

§ III. — Les faits	63
1° Extension des contrats collectifs	64
2° Paix sociale	65
3° Tendance au nivellement et à l'amélioration des conditions de travail	68
CHAPITRE III. — L'amélioration de la condition ouvrière.	75
§ I. — Les salaires.	75
A : Théories des salaires.	75
La rationalisation	82
B : Les salaires ouvriers	84
1° L'évolution des salaires.	86
2° L'évolution du mouvement ouvrier.	90
§ II. — La durée du travail.	91
§ III. — Les assurances sociales.	97
Organisation	98
Signification	101
§ IV. — L'action syndicale de solidarité.	104
CHAPITRE IV. — Les conseils d'entreprise	107
Antécédents historiques et syndicats.	108
La loi fondamentale de 1920. Possibilités d'action pour et contre les syndicats	111
Le rôle pratique des conseils d'entreprise.	115
Les conseils et les objectifs syndicaux	119
ADDENDUM : Les Tribunaux du Travail	121
CHAPITRE V. — La valeur du droit du travail	125
SECTION II. — <i>L'extension de l'action syndicale à la vie économique nationale.</i>	131
CHAPITRE I. — Les communautés de travail.	135
CHAPITRE II. — Les corps de self, administration.	147
CHAPITRE III. — Le conseil économique national.	157
CHAPITRE IV. — Les entreprises syndicales	169
§ I. — Les Banques ouvrières	170
§ II. — Les guildes du bâtiment.	174
§ III. — Autres créations syndicales.	178
CHAPITRE V. — Les coopératives de consommation.	183
CHAPITRE VI. — Les entreprises publiques.	191

DEUXIÈME PARTIE : PARTIE SYNTHÉTIQUE ET THÉORIQUE . .	199
CHAPITRE PREMIER. — Idéologies économiques, la démocratie économique (Elaboration, con- tenu, transformation)	203
§ I. — De 1918 à 1925 : période de préparation .	205
§ II. — De 1925 à 1928 : période de construction doctrinale	214
§ III. — Nouvelles tendances	230
Création de travail	231
Economie planée	233
CHAPITRE II. — Les syndicats dans leurs fonctions extra-économiques et sociales. . .	237
§ I. — Nation	237
§ II. — Etat	246
§ III. — Politique	250
§ IV. — Education	261
CHAPITRE III. — Les syndicats chrétiens.	267
1 ^o Idée chrétienne	268
2 ^o Idée nationale	271
3 ^o Idée professionnelle	271
CONCLUSIONS	279
La fin des syndicats.	281
§ I. — Le Front syndical.	286
§ II. — Syndicats libres et capitalisme	292
ANNEXES	303

